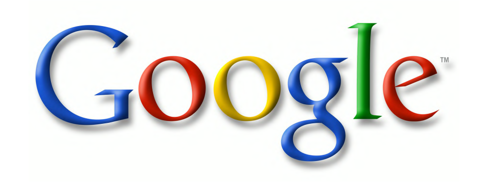
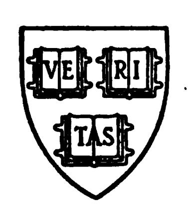
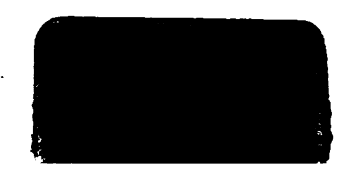





VE RI
TAS



A. Mayer.

HISTOIRE

DE

SAINTE MARCELLE

HISTOIRE

DE

SAINTE MARCELLE

LA VIE RELIGIEUSE
CHEZ LES PATRICIENNES DE ROME
AU IVe SIÈCLE

PAR

M. L'ABBÉ L. PAUTHE

Chanoine titulaire de la métropole d'Alby, ancien aumônier de l'école de Sorèze
Chanoine honoraire de Perpignan et de Besançon

OUVRAGE APPROUVÉ

Par L. Ém. les Cardinaux Archevêques de Toulouse et de Bordeaux,
NN. SS. les Archevêques d'Alby, de Besançon et de Sens
et NN. SS. les Évêques de Tarentaise, de Montpellier, de Carcassonne
et de Perpignan.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15

1884

DÉDICACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

A SON ÉMINENCE

LE CARDINAL DESPREZ

ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE
ET PRIMAT DE LA GAULE NARBONNAISE

ÉMINENCE,

Vous daignâtes, il y a trois ans, lire l'*Histoire de sainte Marcelle* et pousser la bonté jusqu'à m'écrire : *Vous pouvez en toute confiance compter sur le succès.*

L'accueil sympathique fait par les esprits lettrés et pieux à la vie de la fille des Marcellus, dépend trop de vos bénédictions pour ne pas vous offrir en hommage la dédicace de l'édition nouvelle de ce livre.

Dans une circonstance bien solennelle, j'eus l'honneur de vous entendre dire, Éminence, que, pour guérir les peuples, Dieu n'a pas coutume d'appeler de vastes génies, et que les saints lui suffisent.

Cette pensée pourrait, par son relief, servir d'épigraphe à l'histoire de l'illustre patricienne.

Aujourd'hui, comme au IVe siècle, le paganisme règne, et si le ciel arracha Rome à ses idolâtries par l'exemple

des vierges et des veuves de l'Aventin, il n'arrachera la société du XIXe siècle à ses adorations monstrueuses que par la main toute-puissante de ses saints.

Aucun âge ne fut plus tourmenté que le nôtre, parce que jamais la vraie notion de la sainteté ne fut plus obscurcie.

L'idolâtrie contemporaine dominante est l'idolâtrie de l'homme envers lui-même. A la vue de ses audaces, on se demande, effrayé, si le temps du désert ne va pas revenir, et si l'Église n'ira pas demain reprendre ses fécondants labeurs dans la stérilité de quelque nouvelle Thébaïde.

Quoi qu'il advienne, Éminence, le christianisme demeurera toujours sur la terre la manifestation de l'éternelle vérité, comme la création y demeure la visibilité de la beauté de Dieu.

La foi est une semence qui ne mourra jamais en France; aucune tempête ne la dessèchera dans l'âme des catholiques, et n'en resterait-il qu'un seul grain, ce grain lèverait : la patrie n'a d'avenir que dans le triomphe de l'Église.

Après les tentatives les plus insensées, l'intervention providentielle aura son heure; Dieu agira, et, s'il ne le fait qu'après les hommes, il aura le dernier mot.

Éminence, ces pensées sont les vôtres; vous avez passé toute votre vie à en être l'intrépide et glorieux propagateur.

Pour moi, au milieu des tristesses et des humiliations de nos consciences, je n'oublierai jamais, ce souvenir me relève l'âme, le jour où, sur une des places de Toulouse et pour donner la consécration la plus haute à ces idées, vos mains bénissantes couronnèrent la statue de sainte Germaine, et où, à votre parole, il se fit dans le cœur de

votre peuple un long tressaillement d'orgueil, d'espérance et d'amour!

Depuis, il n'est que trop vrai, le marteau des sectaires a détruit, hélas! le monument de la piété publique; mais les ruines amoncelées par les mains sacrilèges n'ont fait qu'affermir la foi des persécutés, et les pères et les fils attendent fermement des jours réparateurs, car ils savent que la cause des saints est la cause du Dieu qui seul est invincible.

Vous bénirez de nouveau *Sainte Marcelle,* Éminence, et cette édition de sa vie ira grossir la phalange des cœurs vaillants qui replaceront bientôt la statue de sainte Germaine sur son premier piédestal, aux applaudissements de votre bonne et religieuse ville de Toulouse.

Votre courage vraiment apostolique, Éminence, me donne cette confiance, et elle est indestructible chez moi, parce qu'elle repose sur des espérances plus longues que le temps et plus fortes que tous les malheurs...

L. PAUTHE,

Chanoine titulaire d'Alby.

DÉDICACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

A MONSEIGNEUR

ÉTIENNE-ÉMILE RAMADIE

ARCHEVÊQUE D'ALBY

MONSEIGNEUR,

Ce livre est le récit d'une vie dont la société contemporaine gagnerait à recueillir les enseignements. Une sainte, âme de grande race s'il en fut, le remplit de l'illustration de ses actes et de ses vertus.

C'est une histoire qui console des défaillances et des bassesses du temps présent par le contraste des grandeurs morales les plus hautes ; il s'en dégage un air balsamique qui vivifie le cœur.

La fille des Marcellus, sous l'inspiration de Dieu et la direction de saint Jérôme, forme et façonne le caractère de ces patriciennes dont les goûts chastes et les vertus angéliques ennoblissent la Rome du IVe siècle.

La religion, le dévouement, la recherche de la perfection deviennent alors l'héritage envié des plus superbes Romaines.

Aussi l'on éprouve une consolation céleste en la compagnie de ces vaillantes matrones, et l'on sent que Marcelle, à leur tête, était prédestinée de Dieu pour ouvrir les annales de la vie monastique dans la capitale de l'Occident.

Puissiez-vous, Monseigneur, trouver dans cette étude hagiographique la physionomie vraie de la fondatrice de l'Aventin et les titres glorieux de son action sur ses émules du patriciat !

Ce livre devrait être à la fois l'histoire d'une âme et d'une époque.

A la vérité, il serait moins imparfait, Monseigneur, s'il portait, comme empreinte du milieu où il m'a été donné de l'écrire en vivant auprès de vous, cette fleur de délicatesse et de vertu qu'aucun souffle n'avait effleuré et qui faisait le charme et l'attrait, la force et l'honneur de notre sainte; mais la profondeur de la pensée et la grâce du sentiment sont de rares privilèges, et j'aurais garde d'y prétendre.

Quoi qu'il en soit, votre bonté, Monseigneur, me donne l'assurance que vous ne dédaignerez pas l'hommage de ce travail, et je suis heureux de l'offrir à vos bénédictions comme un tribut de reconnaissance et de dévouement.

L. PAUTHE,

Chanoine, secrétaire de Monseigneur.

APPROBATIONS ÉPISCOPALES

ARCHEVÊCHÉ DE TOULOUSE

Toulouse, le 4 février 1882.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Vous pouvez en toute confiance compter sur le succès de votre *Histoire de sainte Marcelle.* On y retrouve les qualités qui valurent, il y a cinq ans, un accueil si sympathique au livre intitulé : *Mission d'Eugénie de Guérin.*

Votre style conserve dans ce nouvel ouvrage une noble simplicité. Je vous félicite de dédaigner ainsi les vains artifices littéraires qui entravent la marche de la narration, et font à la personne de l'écrivain une trop grande place dans la pensée du lecteur.

Une sérieuse critique a présidé au choix des documents sur lesquels vous élevez votre œuvre.

Le plan de cette histoire accuse un esprit qui ne se laisse point absorber par les détails d'une situation particulière, et qui sait découvrir dans les actions d'un saint les rapports multiples par lesquels elles se rattachent à la vie religieuse de tout un siècle.

Grâce à cette vue d'ensemble, vous avez tracé à la grande figure de sainte Marcelle un cadre digne d'elle, et où l'on admire

le travail du philosophe chrétien tout autant que celui du judicieux hagiographe.

Je ne puis donc qu'applaudir encore une fois à la publication de votre nouvel ouvrage, et, sans prétendre faire de mes félicitations un moyen de propagande, je crois remplir un devoir de justice en disant *tolle et lege* à tous ceux qui peuvent se procurer le volume, aux pages si attachantes, que vous avez consacré à la mémoire de la fille des Marcellus.

Veuillez agréer, Monsieur l'Abbé, avec ma bénédiction, l'assurance de mes sentiments bien affectueux.

✝ FLORIAN, Cardinal DESPREZ,
Archev. de Toulouse.

ARCHEVÊCHÉ D'ALBI

Alby, le 7 février 1882.

Cher Chanoine et Ami,

Votre *Histoire de sainte Marcelle* est écrite avec une érudition, un style et un talent qui me rendent son éloge bien difficile. En remplissant les simples devoirs de la plus stricte justice, je m'exposerais à être accusé de partialité dans mon admiration et à m'être trop inspiré de mes affectueux sentiments dans l'appréciation de ses incontestables mérites.

Je préfère me borner à vous dire que vous avez mis la sainte patricienne dans son vrai jour; l'auréole dont vous l'avez couronnée semble travaillée par les mains sévères de saint Jérôme, son maître et son père. Cet illustre docteur, s'il vous lisait, vous donnerait une approbation sans réserve.

Sainte Marcelle, sa chère fille spirituelle, apparaît dans votre livre telle qu'elle fut pétrie sous son souffle puissant par ses mains à la fois rudes et tendres.

Votre beau livre sera lu et relu par les esprits sérieux qui voudront étudier avec fruit l'intéressante société chrétienne du IVe siècle.

Il fixera l'attention des âmes religieuses qui vivent dans les monastères ou dans le monde. L'illustre patricienne nous donne à tous, par la pratique de ses grandes vertus, des leçons éloquentes qui prouveront à la piété contemporaine combien ses mœurs, quelquefois peu sévères ou trop faciles, sont en opposition directe avec les habitudes de cette grande époque.

C'est vous dire, cher Chanoine et Ami, que votre *Histoire de sainte Marcelle* est une prédication fort opportune, qu'elle fera du bien.

Vous n'ambitionnez pas une autre récompense, j'en suis sûr; mais celle-ci, que Dieu en soit béni ! vous en promet une autre.

Recevez, cher Chanoine et Ami, l'assurance de mes affectueux et dévoués sentiments.

† ÉTIENNE-ÉMILE, *Arch. d'Alby.*

ÉVÊCHÉ DE TARENTAISE

Moutiers, 20 février 1882.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Vous avez retracé avec l'émotion de la piété et l'élan de l'enthousiasme l'admirable *Vie de sainte Marcelle* et le tableau de la *Vie religieuse chez les Patriciennes de Rome au* IVe *siècle*.

Votre beau livre, fruit d'un long travail et d'une érudition qui donne sa preuve à chaque page, est bien, comme vous l'avez désiré, l'histoire d'une âme et d'une époque!

Ame généreuse, vaillante, héroïque; époque de grandes vertus et de honteuses défaillances, de vives lumières et de profondes ténèbres, de douloureux combats et de décisives victoires.

Auprès de sainte Marcelle, vous nous montrez *le cénacle de l'Aventin*, cette assemblée de vierges et de veuves s'élevant jusqu'aux sommets de la perfection chrétienne, et, au-dessus de ce cénacle, l'austère figure de saint Jérôme, *l'incomparable directeur des âmes,* comme l'appelait Bossuet.

Ainsi, aux regards de Rome, à demi païenne et enivrée de plaisirs et d'orgueil, les filles des patriciens et des consuls, les héritières des maîtres du monde, révélaient les grandeurs et les gloires de la pauvreté, de la pureté, de l'humilité et du dévouement. Elles apparaissaient, après les apôtres et les martyrs, à côté des docteurs de cette époque, comme une démonstration irrésistible de la puissance de l'Église catholique et de la fécondité divine de l'Évangile.

Les personnes consacrées à Dieu et les femmes du grand monde trouveront, dans *tous les détails de votre* VIE DE SAINTE MARCELLE, vierge, épouse, veuve, puis mère d'une famille spi-

rituelle que Dieu et ses vertus lui avaient donnée, de hautes et d'attrayantes leçons.

Elles y apprendront ce que peuvent, pour la transformation surnaturelle des âmes, pour nourrir et enflammer la piété, pour l'accomplissement des desseins de la miséricorde infinie, l'étude de nos Livres saints, l'amour des nobles travaux de l'esprit unis aux œuvres de la charité.

Les prêtres eux-mêmes recueilleront de précieux enseignements dans les pages que vous avez consacrées à saint Jérôme, à sa direction éclairée, à son zèle affectueux, à ses travaux incessants et à ses cruelles épreuves.

Votre livre, Monsieur le Chanoine, prendra sa place parmi ces *Vies de saints* que notre siècle a produites avec une abondance et un succès qu'aucune autre époque n'a égalés.

Il sera un appel pressant et plein d'attraits vers les hauteurs de la perfection chrétienne, une preuve de l'influence bénie de la sainte Église et des congrégations religieuses, et une source d'espérances pour nos jours si troublés.

Recevez, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

† CHARLES-FRANÇOIS, *Évêque de Tarentaise.*

ÉVÊCHÉ DE MONTPELLIER

Montpellier, le 20 février 1882.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Je vous remercie du nouveau livre que vous venez de publier sur *Sainte Marcelle,* fondatrice de *la vie religieuse chez les Patriciennes de Rome au* IVe *siècle,* et que vous avez bien voulu m'envoyer.

Cette étude personnelle et consciencieuse sur l'une des figures les plus considérables et les plus attrayantes du christianisme, au IVe siècle, fait heureusement suite aux travaux qu'ont publiés sur sainte Paule, saint Jérôme, saint Ambroise, des écrivains éminents.

Je suis heureux de reconnaître, Monsieur le Chanoine, que vous avez fait, comme vos devanciers, une œuvre capable d'intéresser et d'édifier un grand nombre de lecteurs.

Il est vrai, d'ailleurs, que rien n'est plus digne de fixer l'attention et de toucher le cœur des personnes pieuses que la vie des saints qui donnèrent au monde romain en décadence les premiers exemples publics des vertus chrétiennes.

Un tel objet a fourni à votre plume, *qui ne pouvait manquer de porter l'empreinte du milieu où elle s'exerce,* des pages ravissantes de grâce et pleines de profondeur.

Veuillez agréer mes sincères félicitations, Monsieur le Chanoine, ainsi que l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

† FR. MARIE-ANATOLE, *Évêque de Montpellier.*

ARCHEVÊCHÉ DE BESANÇON

Besançon, 24 avril 1881.

MON CHER CHANOINE ET AMI,

Je vous ai déjà accusé réception de *votre belle étude* sur sainte Marcelle. Aujourd'hui que j'ai pu lire ces pages exquises, je suis heureux de joindre à mes remerciements mes félicitations bien sincères.

Il n'est pas dans dans l'histoire de la société chrétienne une époque plus intéressante que celle du IVe siècle. Aussi que de magnifiques travaux elle a inspirés !

Vous avez jugé qu'une mine si riche est inépuisable, et vous avez recueilli une opulente gerbe dans ce champ fertile, même après les plus habiles moissonneurs.

Votre savante histoire de la fille des Marcellus prouve éloquemment que vous avez eu raison, et la noble figure de l'illustre patricienne occupe dignement sa place à côté de celles de sainte Paule et de saint Jérôme, par M. l'abbé Lagrange et M. Amédée Thierry.

Vos lecteurs trouveront dans votre livre, avec une parfaite exactitude historique, l'élévation constante de la pensée, la délicatesse des sentiments et une grâce de style qui vous distingue.

Je n'hésite pas à ajouter que la lecture de votre livre fera du bien aux âmes qui vivent dans le cloître et dans le monde.

Comme vous l'avez si bien dit, *c'est une histoire qui console des défaillances et des bassesses des temps présents par le contraste des grandeurs morales les plus hautes.*

Recevez, cher Chanoine et Ami, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

† JUSTIN, *Arch. de Besançon.*

ARCHEVÊCHÉ DE BORDEAUX

Bordeaux, le 1er mars 1881.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Je regrette d'avoir tardé à vous communiquer mon jugement sur votre excellent livre : *Sainte Marcelle, ou la Vie religieuse chez les Patriciennes de Rome au* IVe *siècle,* que vous avez bien voulu m'adresser. Mais je tenais à le lire jusqu'à la dernière ligne pour justifier mes éloges.

Écrire l'histoire d'un saint est toujours une chose utile. Nous vivons d'exemples autant que de préceptes, et les actes des saints sont un puissant encouragement pour le bien.

La pensée que vous avez eue de mettre en lumière l'existence d'une sainte, *et d'une grande sainte si peu connue,* est une pensée très opportune et éminemment chrétienne. Plaise à Dieu que d'autres vous imitent !

L'exécution de votre ouvrage n'est pas moins louable. Votre style est correct, élégant, suave ou indigné, selon les circonstances.

On voit que vous aimez l'héroïne de votre livre et que vous voulez la faire aimer et admirer. Il y a dans votre façon d'écrire du Massillon.

Dans un sujet de cette nature vous deviez vous inspirer de saint Jérôme, comme vous l'avez fait.

De plus il y a dans votre *Histoire de sainte Marcelle* un défaut que j'appellerai heureux : c'est un excès de science. Ce que vous avez appris, et si bien appris, vous en faites jouir vos lecteurs.

Veuillez recevoir, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

† FERDINAND, cardinal DONNET,

Archev. de Bordeaux.

ÉVÊCHÉ DE CARCASSONNE

Carcassonne, le 10 février 1881.

MONSIEUR LE CHANOINE,

J'ai lu avec le plus vif intérêt l'*Histoire de sainte Marcelle,* et je vous remercie de m'avoir si gracieusement mis en état de bien connaître cette admirable sainte et d'apprécier la fécondité de ses œuvres.

J'ai trouvé dans votre livre la richesse du fond et la grâce du style, les savantes recherches et les émotions d'une vraie et tendre piété.

Vous avez donc, à mon avis, fait une très bonne œuvre, Monsieur le Chanoine, et je voudrais voir entre les mains de toutes les chrétiennes, particulièrement de celles qui appartiennent aux rangs privilégiés de la société, un travail qui, par ses qualités de vraie distinction, me semble appelé à leur faire le plus grand bien.

Vous avez droit à mes bénédictions pour votre ouvrage, Monsieur le Chanoine; je vous les donne de grand cœur, et j'ajoute à mes félicitations l'assurance de mon respectueux dévouement en N.-S.

† FRANÇOIS DE S.-ALBERT,
Évêque de Carcassonne.

ÉVÊCHÉ DE PERPIGNAN

Perpignan, le 15 octobre 1882.

Très cher Chanoine,

Vous avez bien voulu m'adresser un exemplaire de l'*Histoire de sainte Marcelle,* j'ai reconnu dans cet envoi l'ancien collègue, le chanoine de mon diocèse et l'ami. Votre livre est un souvenir à la fois délicat et précieux.

Je me sentirais injuste envers vous, si je me contentais de vous exprimer une cordiale reconnaissance. Votre ouvrage, cher ami, n'est pas de ceux qu'on accepte en disant simplement merci.

Votre modestie dût-elle en souffrir, je me sens trop votre obligé pour ne pas vous dire au moins une faible partie de ce que je pense de votre beau livre. Je l'ai lu avec bonheur, parce que son style m'entraînait et m'émouvait profondément.

J'ai admiré, dans son cours, vos magnifiques pages sur saint Jérôme, appelé, à cause de ses lettres aux patriciennes de Rome, le Cicéron chrétien. Je vous félicite d'avoir su faire revivre le Père de l'Aventin dans son incomparable beauté.

Comme à l'immortel docteur, il vous a été donné de faire rayonner à nos yeux éblouis les pierres précieuses de l'héroïsme chrétien au milieu de la boue du paganisme romain expirant.

Et, comme si ce n'était pas assez d'offrir aux intelligences une grande lumière, vous avez allumé pour les âmes éprises de l'amour divin le foyer d'une brûlante charité.

Qu'il plaise à Dieu, mon ami, de bénir votre œuvre, afin

qu'à la suite de la fille des Marcellus, que vous nous présentez si vivante et si belle, de nombreuses âmes se lèvent et s'attachent aussi étroitement au Dieu sauveur, l'unique réorganisateur des sociétés en décadence et en ruines !

Quant à moi, mon ami, je demande au Seigneur que la bénédiction que je vous donne, avec tout mon cœur, soit le signe et le présage de ses plus abondantes faveurs pour vous et pour l'œuvre que vous avez l'honneur d'avoir si bien conçue et accomplie à la gloire de Dieu et à l'édification des âmes.

Votre tout dévoué et affectionné en Notre-Seigneur.

† J.-E. Émile,

Évêque de Perpignan.

ARCHEVÊCHÉ DE SENS

Sens, le 10 septembre 1883.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Je n'avais pas encore eu le temps de vous remercier de l'envoi de votre dernier ouvrage : l'*Histoire de sainte Marcelle.*

Aujourd'hui que j'ai eu le plaisir de le lire, je suis tout heureux de constater hautement qu'il est fort bien pensé, fort bien écrit, et par conséquent plein d'intérêt.

Grâce à votre magnifique travail, j'ai vécu avec délices au sein de cette grande société romaine du IVe siècle, et j'ai admiré la belle et imposante figure de la descendante des Marcellus.

Ses illustres compagnes de l'Aventin, les vierges et les veuves, qui étaient la fine fleur du patriciat, ont embaumé mon âme par leurs rares vertus et leur exquise distinction.

J'ai savouré ce que vous dites de sainte Paule, qui est un peu notre Sainte, car nous possédons à Sens ses précieuses reliques. Elle aussi fut l'élève de saint Jérôme : un vitrail de mon église métropolitaine rappelle ce souvenir.

Je vous félicite, Monsieur le Chanoine, de ce nouvel écrit, qui vous fait grand honneur, et dont je me plais à vous prédire le succès.

Recevez, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mes sentiments bien affectueusement dévoués.

† VICT. FÉLIX,

Archevêque de Sens.

INTRODUCTION

L'histoire de sainte Marcelle pourrait s'intituler le récit des origines de la vie monastique à Rome. Notre héroïne fut la première, en Occident, à suivre les exemples des vierges et des veuves de la Thébaïde et du désert. Peinture des quatre-vingts années qui composent la vie de la fille des Marcellus, cette histoire mêle aux traits et aux gestes de la noble Romaine les commencements et les progrès du mouvement religieux qui anime si glorieusement la seconde moitié du IVe siècle; elle est pour l'Église une partie de son arche sainte. La vocation sacrée, apportée de l'Orient à la jeune patricienne par saint Athanase, reçut sa forme et son perfectionnement sous la direction de saint Jérôme. Avant toutes ses compagnes du patriciat, Marcelle renonça à la mollesse, à l'opulence, à l'or-

gueil; et, en s'offrant à l'Église des premiers siècles avec les illustrations de la naissance, de la jeunesse, de la beauté, du malheur, elle présageait l'arrivée prochaine du monde de la noblesse, du savoir et de la puissance, se disposant à suivre dans la pratique des conseils évangéliques la vocation des grandes âmes et des nobles cœurs. Au sein d'une société tout imprégnée de paganisme, encore à demi courbée devant les vieilles idoles, Marcelle, en dépit des préjugés de son temps, se prononça pour le Dieu des plébéiens et des martyrs, et, dédaigneuse de tout le reste, à l'encontre de ses amies païennes, si orgueilleuses toujours de leur race et de leur nationalité[1], elle le bénit, l'adora, le confessa par la profession publique de l'humilité et de la chasteté. La descendante des Marcellus se posa donc comme l'inspiratrice de la vie monastique au milieu de Rome, unissant à ses mérites de fille, d'épouse et de veuve chrétienne la douce auréole de fondatrice religieuse et de mère des vierges. Nous voudrions marquer de quelques traits, dans cette Introduction, la beauté de son âme, la sublimité de son entreprise, la puissance de son action et l'opportunité de ses exemples.

[1] Lactance, *Institutions divines*

La physionomie morale de Marcelle, si supérieurement empreinte de grandeur antique et de mysticisme divin, domina dès son apparition les personnalités contemporaines les plus en vogue de toute la hauteur de son mérite et de son sacrifice. La fille des patriciens unissait à des trésors de tendresse, de dévouement, d'héroïsme, une finesse de jugement et une fermeté de raison bien rares chez son sexe. Incapable de la plus légère dissimulation, la duplicité lui était chose antipathique, impossible : née franche, elle devait le demeurer jusqu'à la mort. Son âme discrète n'exagérait jamais; elle était portée plutôt à amoindrir[1]. L'élévation de sa nature, la gravité de sa pensée, l'énergie de son caractère, la délicatesse de sa conscience communiquaient à sa personne quelque chose d'extraordinaire et de surnaturel[2]. C'était le calme qui exclut tout emportement, toute amertume, toute dureté; c'était la beauté sereine servant de parure à la bonté qui fait l'attrait suprême et vainqueur de l'âme. A la face des Romains, ses parents, ses amis et ses adulateurs, qui auraient voulu la retenir dans le siècle, on vit Marcelle se cloîtrer et grouper bientôt sous les lambris dorés de l'Aventin la

[1] Saint Jérôme, *Lettres, passim.*

[2] Id., ibid.

société des vierges et des veuves, idéale famille dont elle opposait fièrement la divine pureté à la corruption savante du monde ancien. Quand vinrent les barbares, l'héritière des plus illustres capitaines prouva que son sang n'avait point dégénéré. Supérieure, par son courage, aux matrones des plus beaux temps de la république, elle fit vaillante contenance devant les soldats d'Alaric, et, dans la scène de l'envahissement de son palais, seule elle arracha la jeune vierge Principie aux mains brutales des Goths. Les barbares qui, pareils aux hordes de Brennus, ne craignaient rien, sauf la chute du ciel sur leur tête, s'inclinèrent pour la première fois devant une puissance inconnue; ils avaient enfin rencontré la femme chrétienne couronnée des splendeurs de la perfection évangélique, et ils subissaient l'ascendant de sa divine majesté. Les farouches conquérants ne soupçonnaient pas que la race ainsi épargnée serait la race des vainqueurs qui, par la force de la persuasion, maîtriseraient la terre entière. C'est que Marcelle s'imposait aux envahisseurs, comme à ses concitoyens, avec la puissance irrésistible de la sainteté, et les uns et les autres durent se soumettre à son empire. Type admirable d'intrépidité et de victoire que Dieu faisait apparaître au milieu de ces temps d'agonie

païenne et d'invasion sauvage pour répandre à travers mille scènes de désordre, de corruption, de deuil et de mort, des rayonnements de dignité, de courage et de vie. En Marcelle brillaient à la fois toutes les beautés du caractère de la romaine et de la chrétienne; c'était un divin mélange de fierté indomptable et de vertu surhumaine. Mais, pour juger de la noblesse de cette âme, nous avons à la montrer dans ses œuvres, impérissables conquêtes de son génie sur Rome et le paganisme.

Aussi passionnée pour les plaisirs que pour le luxe, déplorable résultat de ses victoires sur les peuples, Rome était, à cette époque, divisée au plus profond d'elle-même. De nos jours, on n'a pas l'idée du luxe avant-coureur de sa ruine. La patrie des Brutus et des Caton était devenue la terre du faste et de la volupté. Vainement les élégances de l'ancienne société cherchaient à déguiser cette décrépitude, vainement les capiteuses vapeurs de la vie mondaine obscurcissaient chez beaucoup la lumière des idées chrétiennes : l'empire romain s'affaissait sous le poids de ses institutions croulantes. Les grandes existences du patriciat nécessitaient un train royal qui dévorait des richesses immenses[1], et la perversion d'en haut était pour

[1] Ammien-Marcellin, liv. XVI.

la plèbe une excitation constante à la dépravation. Période de lutte sans merci où toutes les généreuses aspirations de l'âme, en présence de toutes les corruptions, se trouvaient poursuivies et contredites. Mais si, d'une part, et malheureusement du côté du plus grand nombre, les habitudes païennes survivaient à la foi nouvelle, ou bien encore si les prescriptions chrétiennes étaient confondues avec la mollesse des anciennes mœurs; d'autre part, heureusement, commençaient à fleurir les vertus évangéliques dans toute la pureté et la vigueur des institutions établies par l'Église. Aussi, pour achever son œuvre, il fallait que Dieu opérât dans cette société des merveilles que cette société ne soupçonnait pas, il fallait qu'il fît apparaître et marcher au milieu de Rome, après le cortège déjà oublié des docteurs et des martyrs, ces légions angéliques de femmes qui s'appelaient les vierges et les veuves. La sainteté de vie qui allait sortir des cloîtres à peine ouverts devait, en effet, être aussi féconde que la sainteté du sang répandu dans les amphithéâtres. Faut-il dire qui, à l'appel de Dieu, donna l'exemple des nouvelles immolations? qui se rangea en tête de l'armée du sacrifice?

A la suite de Marcelle, l'organisatrice ins-

pirée de ce magnifique mouvement, on vit se lever les filles des préfets et des consuls. Elles se dépouillaient de leur luxe, vendaient leurs pierreries, et, à la stupéfaction de Rome entière, les descendantes des Scipion, des Fabius, des Anicius, des Camille, des Gracques se revêtaient de bure et se refugiaient dans la retraite. En passant ainsi de leurs idoles au vrai Dieu, les patriciennes faisaient de leur foi une flamme, et de cette flamme un je ne sais quoi d'idéal et d'irrésistible qui se communiquait à toute leur personne pour attendrir et subjuguer le cœur des vieux Romains. O Marcelle! vous fûtes l'âme de cette transfiguration divine auprès des héritières des plus beaux noms. A vous, sans conteste, l'honneur d'avoir posé sur ce sol si souillé et si tremblant de la cité impériale la pierre de la première fondation religieuse, et, depuis quinze siècles, votre famille de l'Aventin est devenue une multitude dont les rejetons, sous les souffles du Ciel, ont pris place et racine sur tous les rivages de l'Occident!

L'impression produite sur le cœur blasé de l'aristocratie romaine était profonde. Quand Marcelle et les patriciennes les plus en vue brisaient ainsi sans retour avec les habitudes du luxe et du plaisir pour embrasser le renonce-

ment le plus complet, l'ancienne société passa de l'étonnement à la terreur. Ces transformations de vie, que les païens avaient considérées d'abord comme des cas isolés et exceptionnels [1], se généralisaient, et souvent on apprenait aux bains et aux théâtres qu'une nouvelle recrue venait de tourner à l'ennemi. Ces vocations surprenantes des femmes du plus haut rang, ces commencements de fuite au désert au milieu même de Babylone troublaient les partisans de la vie facile, et l'on pressentait avec effroi, dans ce monde frivole, que beaucoup d'âmes généreuses profiteraient bientôt de ces exemples pour échapper à une existence où elles étouffaient.

En vain la conduite des vierges et des veuves fut traitée de ridicule et l'objet des railleries et des dédains de cette partie si nombreuse du patriciat qui tenait à maintenir le règne des molles habitudes : les compagnes de Marcelle étaient de taille à ne pas reculer, et, comme elles passaient à juste titre pour les patriciennes les plus recommandables, le ridicule, loin de les atteindre, tomba sur ceux qui osaient les traiter légèrement. A leur sujet, les détracteurs furent réduits au silence, tant par la

[1] Saint Jérôme, *passim.*

gêne qu'ils éprouvaient à critiquer celles dont ils avaient été les adulateurs, que par la crainte de blesser les familles puissantes dont elles étaient issues[1]. Ils s'acharnaient, en revanche, à déverser leur indignation sur les moines, prétendant qu'ils avaient faussé les idées des matrones les plus sages, et qu'il fallait à tout prix les chasser de Rome; ils cherchaient à les envelopper dans l'impopularité qui avait fait appeler les premiers chrétiens : *Odium humani generis*. Mais les ennemis les plus implacables ne pouvaient arrêter le courant qui portait les âmes vers l'Aventin, de même qu'ils ne pouvaient s'empêcher de reconnaître que ces patriciennes incarnaient, par la noblesse du caractère, la grande aristocratie de Rome, telle que César l'avait entrevue dans la puissance de son génie. Elles étaient infiniment plus respectables et plus belles que les Lucrèce, les Virginie, les Agrippine, les Cornélie et les Popée! Quel contraste avec les Romaines que le parti païen leur opposait comme types! Matrones affolées de luxe et de toilette, dont les plus sérieux soucis étaient l'arrangement nouveau d'une coiffure, l'emploi d'un fard inconnu, la confection d'une de ces robes dont le dessin

[1] Sozomène, *Hist. eccl.*, p. 325 et 439.

représentait des scènes de volupté, et dont la coupe laissait apparaître impudemment les formes du corps[1] : filles, épouses, mères qui ne craignaient point d'affecter des airs et des attitudes de courtisane[2]! Il y avait trop loin de ces femmes effrontées et lascives à Marcelle et à ses compagnes, revêtues de vêtements modestes, ne chargeant plus leur tête de masses de faux cheveux, ne se maquillant plus avec le blanc de céruse, le minium et le noir d'antimoine[3]. C'en était fait de la vie des plaisirs élégants, des fêtes anacréontiques et des libertés coupables. Vaines étaient réputées les grâces de la jeunesse et de la beauté, et la vision céleste de l'Aventin consolait de tous les abaissements. Ainsi les grandeurs morales du veuvage et de la virginité se détachaient avec vigueur de sur le fond vulgaire et impur des anciennes mœurs pour l'achèvement de la conversion du monde, ainsi la plus ineffable pureté triomphait de la plus dissolvante corruption.

Toute cette société si divisée du quatrième siècle, représentée, d'une part, par les élégances et les hontes de la plus monstrueuse

[1] Salvien, *de Gubernatione Dei.*

[2] Tertullien, *de Cultu feminarum.*

[3] Saint Jérôme, *Mort de Blésilla,* lettre à Marcelle.

démoralisation, personnifiée, de l'autre, par les délicatesses et les gloires de la plus divine vertu, formait un monde étrange qui s'attachait avec passion au culte des idoles ou à l'adoration du vrai Dieu, et que Marcelle, par les sublimes personnifications de la virginité et de la viduité, amenait victorieusement dans les bras de l'Église.

Mais essayons de fixer la physionomie des vierges et des veuves au sein de Rome; là est la grande œuvre de Marcelle. Pour rendre la douce et austère majesté de ces figures à l'origine de leur formation, il nous faudrait dessiner avec fidélité les lignes encore indécises de la fondation de l'Aventin et saisir le caractère mystérieux de ses commencements. Heureux si nous pouvions y réussir! Sans doute les admirables figures de la vierge et de la veuve n'étaient pas inconnues dans les premiers siècles du christianisme. L'Homme-Dieu s'était plu à former de sa main et à présenter au monde ces deux types; il les avait divinement modelés dans la personne de sa Mère, la Vierge des vierges, et dans les groupes aimés de quelques-uns de ses disciples et de quelques-unes des saintes femmes. Depuis lors, la race de ces belles âmes n'avait jamais disparu, et partout où régnait l'Évangile on voyait des jeunes

hommes et des jeunes filles porter avec honneur la couronne de la virginité, et des femmes vertueuses sanctifier leur veuvage.

Sous l'ère des persécutions, les Romains avaient pu contempler les vierges chrétiennes dans les amphithéâtres; ils devaient se souvenir des Agathe, des Cécile, des Lucie, des Agnès, qui avaient pris le voile aux catacombes et versé héroïquement leur sang au Colisée. Quand donc ces deux formes si touchantes de la grâce chrétienne prirent une plus haute expression dans Rome, au quatrième siècle, on comprend qu'elles attirèrent tous les regards. Une des grandes gloires de l'Église primitive, c'est d'avoir fait les veuves et les vierges; elles devaient, comme les martyrs, être la rançon des désordres du paganisme.

Connaissant par sa propre expérience les périls nombreux qui entouraient une Romaine dès les premières années de son veuvage, Marcelle s'appliqua à prévenir ses compagnes contre les dangers qui pouvaient leur venir du présent et du passé : du passé, par les souvenirs mêmes, la représentation de la première existence pouvait être une tentation; du présent, à cause des recherches et des sollicitations entretenues et inspirées par les anciennes mœurs. Pour les défendre, elle leur imposait le régime de la

prière fréquente, de la mortification, de l'étude des Écritures et de la retraite. Ce traitement avait été toujours recommandé par l'Église et suivi, durant les âges primitifs, par ces veuves fidèles qui, à l'âge de soixante ans seulement, recevaient la charge de diaconesse, charge dont la dignité et les bénédictions entouraient leurs dernières années d'honneur et de consécration. Devenues ses compagnes, Marcelle traitait les veuves comme des sœurs, vivant dans une parfaite communauté d'idées et de sentiments, d'efforts et de travaux, d'intérêts et de grâces, partageant avec elles cette belle couronne de la chasteté reconquise que saint Jérôme appelle *le second épanouissement de l'aimable vertu*[1]. Pour répondre aux sollicitudes de l'Église, elle les recevait même dans une jeunesse encore florissante, alors qu'il leur était si difficile de se passer d'un refuge et d'une protection, et elle comblait ainsi une lacune dont, après elle, le monde chrétien ne devait plus souffrir.

A côté des veuves, filles aînées de la famille de l'Aventin, et comme dans leur giron maternel, croissaient les vierges; je ne sais rien de plus émouvant que l'existence des veuves romaines, si ce n'est l'existence des vierges, leurs

[1] Lettre à Eustochium.

compagnes. La foi éclairait les unes et les autres de tout son génie.

La vierge est l'incarnation de ce qu'il y a de plus noble, de plus pur, de plus exquis dans l'humanité; la vertu n'a jamais produit une plus gracieuse image d'elle-même. La vierge est la plus haute expression de la beauté humaine; elle porte une auréole surnaturelle qui la transfigure. Libre, elle s'enchaîne; jeune, elle se voile; vivante, elle s'ensevelit. « Un matin, elle se lève et s'en vient dire à son père, à sa mère : Adieu! tout est fini; je vais mourir, mourir à vous, mourir à tout. Je ne serai jamais ni épouse ni mère; je ne serai plus même votre fille : je ne serai qu'à Dieu! C'est la fleur du genre humain, fleur encore chargée de sa goutte de rosée, fleur exquise et charmante, qui, même respirée de loin, enivre de ses chastes senteurs les âmes les plus vulgaires[1]. » Aussi la direction de Marcelle s'exerçait-elle avec des précautions encore plus délicates et plus tendres envers les vierges. Quels droits n'avaient-elles pas à ses plus maternelles prédilections! Elle développait, comme traits essentiels de leur caractère, la douceur, la modestie et la force. La douceur, cette divine qua-

[1] Montalembert, les *Moines d'Occident.*

lité dont Jésus félicitait ses vrais disciples par cette parole : Bienheureux les doux! est un élément inhérent à la virginité. Le ciel communique une suavité exquise à l'âme qui se consacre à Dieu sans partage, et alors la vie est une félicité, et la jouissance du bonheur devient si intime, qu'il éclate à l'extérieur avec d'irrésistibles séductions et une ineffable pénétration. La modestie est un des puissants attraits de la vierge; elle fait le charme touchant des jeunes filles chrétiennes devenues les sœurs des anges : elle sied si bien à leurs vingt ans! La force, cet autre caractère constitutif de la virginité, Marcelle le développait en ses filles autant que ceux de la modestie et de la douceur. A ces âmes s'arrêtant tout court au milieu de leur chemin vers toutes les espérances du monde, sacrifiant ce qui charme pour embrasser ce qui rebute, la fondatrice de l'Aventin demandait la force; ne fallait-il pas offrir sans lassitude le sacrifice de toute une vie?

Au sein de la faiblesse morale la plus inouïe qui eût jamais atteint un peuple, tandis que les natures élevées reconnaissaient dans l'effroyable corruption de Rome le châtiment qui vengeait les mœurs outragées et perdues, Marcelle demandait avant tout la force[1]; car la pureté des

[1] Salvien, *de Gubernatione Dei.*

vierges, pour triompher de la licence, devait, alors plus que jamais, s'appeler courage et héroïsme. La vieille Rome agonisait, et il nous semble, en contemplant ces nobles et belles figures des patriciennes, les vierges et les veuves de l'Aventin, que les restes de ses grâces s'étaient concentrés dans ce berceau monastique comme pour laisser quelque chose des grandeurs de l'empire aux mains de l'Église triomphante.

Marcelle répondait donc à tout ce qu'il y avait de banal et de honteux par tout ce qu'il y avait de délicat et de pur; elle communiquait ses sentiments et ses goûts, et propageait la race des âmes que le paganisme n'avait pas craint de conspuer.. Il n'était plus permis d'affirmer que l'enthousiasme religieux et le fanatisme portaient les premières matrones de Rome à la pratique de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté volontaires. La mère de l'Aventin faisait de la lumière des conseils évangéliques un irrésistible foyer de vérité et d'amour, et les patriciennes, en s'abritant auprès d'elle, cédaient à la plus légitime des persuasions. Il y avait une admirable gradation dans cette tâche de mère protégeant ses filles contre l'atmosphère du dehors, puis les façonnant et les léguant toutes formées à la société chrétienne comme

les types des grandes âmes de l'avenir. Pourtant le monde les conviait toujours à ses fêtes, et les proclamait reines de l'élégance et de la fortune, vantait leur naissance et leur beauté et leur promettait de longues félicités. Et, insensibles à ses caresses, elles lui échappaient dans la fleur des belles années et, à seize ans, à vingt ans, elles se sevraient de toutes les douceurs humaines. Cette conduite donnait à réfléchir aux plus fortes têtes. Tout cœur digne et toute intelligence droite s'émouvaient à des spectacles pareils, et ainsi le système païen était renversé par les mains de celles qui auraient dû en être les plus fermes appuis, car c'étaient ses idoles les plus encensées qui lui portaient le suprême coup.

Quoi de plus éloquent en faveur du christianisme que ces patriciennes qui atteignaient d'un bond au sublime du sacrifice, et qui entraient, sans réserve aucune, dans la cité naissante de la vie religieuse. Certes il en coûtait au monde des superbes et des corrompus de voir sortir de ses rangs, pour ne plus lui revenir, les natures les plus hautes. Il lui était pénible de sentir s'introduire une vie si différente de la sienne, de voir que les plaisirs les plus enviés n'étaient pas du goût de tous et qu'il y avait des âmes, mystiques colombes, qui, sur les ailes de

la pureté et de la foi, cherchaient leur refuge au plus haut des cieux.

Vainement Rome païenne, impuissante à les arrêter ou à les soumettre, affectait des airs de compassion et de pitié, de fureur et de rage, et les traitait comme des malades dont le délire a égaré la raison dans les espaces du rêve[1]. On ne gagnait rien à ce jeu ridicule, on avait devant les yeux des réalités sublimes qu'on ne pouvait plus nier, et Marcelle avec ses compagnes jouissait d'un droit indiscutable de respect dans la capitale de l'idolâtrie. L'éloignement du monde et de ses vanités dans une vie retirée et solitaire était favorable à ces chercheuses de perfection, et l'Aventin était le milieu naturel où venaient s'abriter les âmes d'élite de ce temps, saintement ambitieuses de devenir les fiancées de Jésus-Christ. Belle et pure apparition de grandeur, de beauté, de vertu que Marcelle illuminait de sa distinction et de sa grâce, spectacle infiniment au-dessus de toutes les petitesses et les ambitions de Rome, et dont les impressions ne devaient point passer d'une saison à l'autre, mais traverser les siècles et durer toujours!

Ces magnifiques résultats, obtenus par la fon-

[1] *Ægri somnia.*

datrice de l'Aventin, furent puissamment affermis par la direction de saint Jérôme. Durant son séjour à Rome, sous le pontificat du pape Damase, Jérôme, au sortir du désert, dont la solitude le poursuivait comme un regret, s'était voué à la formation des vierges et des veuves. Nous désirerions donner dans ce livre une idée de l'élévation de sa direction. Toutes ces saintes et généreuses femmes nous ont été révélées par l'homme de génie qui fut leur contemporain, leur biographe, leur oracle. Pendant quarante ans, saint Jérôme, à Rome d'abord, puis à Bethléem, les instruit, les gouverne, les enflamme, les attire aux biens supérieurs. Il les admirait peut-être plus qu'il n'a été admiré par elles, et il a voulu que la postérité partageât son admiration; il y a réussi en nous léguant ses récits, marqués au coin de sa verve impétueuse et de son ardente émotion, que l'Église a adoptés et qui forment une des plus belles pages de ses annales. L'histoire monastique réclame la gloire de saint Jérôme, de ce lion de la polémique chrétienne, lion à la fois enflammé et dompté, enflammé par le zèle et dompté par la pénitence[1].

Nul maître de la vie spirituelle ne s'est, en

[1] Montalembert.

effet, élevé plus haut. Ses qualités particulières ont été l'amour ardent de Dieu et des âmes, la passion de la pénitence, la connaissance profonde des Écritures, la science et l'usage du monde. Aussi, à Rome comme à Bethléem, reçut-il toujours du ciel, à flots intarissables, la lumière pour les sauver. C'est à la lecture de ses lettres que Fénelon, Bossuet, Bourdaloue trouvaient les moyens dont ils devaient se servir pour la conversion, la vocation, l'entrée en religion et le perfectionnement de ces patriciennes de leur âge qui occupaient et la ville et la cour. Ils y apprenaient cette science du cœur humain où ils ont excellé. Toutes les vanités, tous les désordres de Rome si bien saisis sur le vif, ils les observaient dans l'amour des plaisirs, les excès du luxe, les abus de toilette de leur époque, et c'est avec justice que, dans la mission si délicate du salut des âmes, Jérôme a été surnommé, par les orateurs chrétiens du grand siècle, l'*incomparable maître de la vie spirituelle*[1]. On chercherait vainement ailleurs, dit un critique contemporain, autant d'observations sur les femmes du patriciat, sur leurs sentiments, leurs habitudes, leur vie domestique. Marcelle et ses compagnes sont des types,

[1] Bossuet, *Sermon pour une profession religieuse.*

et Jérôme nous fait habiter familièrement avec elles [1].

Formées à une si bonne école, on comprend que Marcelle et ses compagnes aient vite atteint aux plus hauts sommets de la perfection. L'Aventin renfermait déjà l'élite de la société romaine : Azella, dont la vocation avait pris naissance à la parole d'Athanase; Léa, dont le palais était devenu une annexe de celui des Marcellus; Fabiola, la veuve si généreuse qui dota l'Italie de ses premiers hospices; Furia, la superbe descendante des Camille; Paula, grave et austère comme ses malheurs; Eustochium et Blésilla, ses délicieuses filles; Læta, cousine de Marcelle; Principie, l'enfant d'adoption que la mère de l'Aventin arracha aux soldats d'Alaric : brillant cortège qu'on ne peut séparer de Marcelle et de Jérôme, et dont les membres appartenaient tous à l'aristocratie. A quinze cents ans de distance, on se sent pris d'admiration devant ce spectacle où l'on voit sortir, comme l'a dit un illustre écrivain, les plus humbles consolatrices de l'humanité du milieu de ces familles dont la gloire avait opprimé le monde [2]. Toutes ces existences sont tellement mêlées, qu'elles font partie l'une de

[1] Amédée Thierry, *Histoire de saint Jérôme.*

[2] Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle.*

l'autre au point qu'on ne peut parler de Marcelle sans parler de ses compagnes. Nous voudrions que cette histoire fût semblable à une galerie de portraits de famille où se trouverait placée toute la descendance de l'Aventin, sous le regard et les bénédictions de Marcelle et de Jérôme.

Mais l'action de notre sainte ne devait pas être limitée aux années de sa longue vie. Son influence devait jouir du privilège si rare des bénédictions séculaires et obtenir le règne de la durée. En effet, la transformation des patriciennes, sous le voile des vierges et des veuves, allait se perpétuer et s'étendre dans le monde au souffle de la plus divine fécondité. Rome et l'Italie, après l'invasion des barbares, ne devaient pas être seules fidèles aux traditions de l'Aventin; toutes les chrétientés de l'Occident devaient rivaliser de zèle dans la propagation des idées monastiques dont la fille spirituelle de saint Jérôme venait de promulguer si solennellement le programme. Le Dieu qui se plaît à bénir toujours sur la terre l'œuvre de ses saints faisait reproduire, en la perfectionnant, l'entreprise de Marcelle chez les nations occidentales.

Partout, en effet, avant la fin du IV[e] siècle, se levaient des âmes généreuses qui apportaient

leur pierre au monument de l'institut monastique, et le plus souvent, comme si le ciel eût voulu conserver intacte la tradition des patriciennes de l'Aventin, c'étaient les filles et les épouses des capitaines et des rois. Sans doute toute âme divinement appelée, à quelque classe de la société qu'elle appartînt, y trouvait accès; les asiles religieux ne fermaient leurs portes qu'aux cœurs épris du monde, pour qui la solitude et la vie de perfection auraient été une servitude. Mais dans les vocations l'élément dominant ne sortait pas de la plèbe; il venait des régions de la noblesse et de la fortune, et il demeura longtemps aux mains les plus aristocratiques.

Quelques années après les éclatantes transformations de Marcelle et des patriciennes ses compagnes, saint Ambroise montrait les îles de la Méditerranée peuplées déjà par l'élite de la noblesse romaine. C'était là, disait-il, dans ces îles jetées par Dieu comme un collier de perles sur la mer, que se réfugiaient ceux qui voulaient se dérober aux charmes des plaisirs déréglés; c'était là que, loin du monde, ils vivaient dans une austère modération et échappaient aux embûches de cette vie. La mer leur offre comme un voile et comme un asile secret à leurs mortifications. Elle les aide à acquérir et

à défendre la continence parfaite. Là tout porte à d'austères pensées et à de saints désirs. Rien n'y trouble la paix : tout accès est fermé aux sauvages passions du monde. Le bruit mystérieux des flots s'y marie au chant des hymnes ; et pendant que les vagues viennent se briser sur la plage de ces îles fortunées avec un doux murmure, de leur sein on entend monter vers le ciel les paisibles accents du chœur des élus [1]. Le poète Rutilius a marqué ce sublime mouvement des âmes dans des vers demeurés célèbres, quoiqu'ils n'aient été inspirés que par la rage à cet opiniâtre demeurant du paganisme [2].

Mais là ne se borne pas l'action si vaste de Marcelle; nous avons encore à montrer l'opportunité de ses exemples sur les femmes chrétiennes de notre temps. Les exemples de la fondatrice de l'Aventin n'attiraient pas seulement l'élite des femmes du patriciat à la pratique de la vie religieuse; ils exerçaient une influence moralisatrice jusque sur les matrones qui composaient la société mondaine de Rome. Les habitudes de l'orgueil et du sensualisme païens cédaient, chez la plupart, devant les

[1] Saint Ambroise, *Hexaméron*, III, 5.
[2] Rutilius, *Numatianus*, l. I, v. 439 et 515.

leçons du renoncement et du sacrifice données par la fille des Marcellus, et ainsi sa bienfaisante action se faisait même sentir auprès de celles qui demeuraient dans le siècle.

Au sein de nos sociétés modernes si licencieuses, la femme ne jouit généralement pas assez du respect dont les mœurs chrétiennes lui font une sauvegarde et un cortège. De nos jours, l'affaiblissement des croyances a engendré l'abaissement des caractères, et une tolérance, qui ouvre la porte à toutes les corruptions, semble avoir vicié le sang des races baptisées. L'innocence, la pudeur, la retenue sont choses rares. Des goûts de luxe, des habitudes de bien-être, des appétits de jouissance ont envahi les cœurs. Nous ne sommes plus dans des temps d'austérité et de sagesse ; nous sommes à des âges de relâchement et de sensualisme. Quand on y regarde de près, on croit avoir reculé de deux mille ans ; l'on se demande si on ne respire pas les miasmes de la luxure païenne, et cette parole d'un ancien est encore vraie : *Corrompre et être corrompu, c'est ce qu'on appelle le siècle* [1]. La mollesse et les plaisirs, les scandales de la mode et les folies du luxe, les débordements d'une littérature vo-

[1] Tacite.

luptueuse, les relations de la vie elle-même devenues trop libres, tout énerve et pervertit les cœurs. Rarement les époques de décadence ont offert autant de signes d'affaissement moral. Aussi, pour peu que l'on recherche les causes de cet état et quels sont les coupables à qui en incombe la responsabilité, on s'aperçoit que les hommes n'ont pas créé seuls une si lamentable situation; les femmes y ont leur part, et malheureusement elle n'est que trop grande. Où trouver une âme droite et honnête qui, sans être puritaine, ne gémisse et ne prenne peur à la vue de tous les excitants en dépravation dont on use à très haute dose pour ruiner la morale publique? Le poison a pénétré le corps social tout entier; l'aristocratie, la bourgeoisie, le peuple en sont atteints, et de tous côtés on ne découvre que ruines. Malheureux siècle que le nôtre, où de brillantes surfaces mondaines dissimulent vainement le fond des abîmes et, où les âmes, malgré l'air vicié qui les suffoque, ne veulent pas respirer les odeurs salubres de l'hysope et de l'encens, mais aspirer toujours les plus amollissants parfums.

Dans une si lourde atmosphère, la femme, elle qui a l'âme impressionnable, l'imagination vive, et par-dessus tout un désir immodéré de paraître, s'est livrée à la frivolité. Entraînée par

les ardeurs de sa nature, excitée par les applaudissements dont on a payé ses audaces, elle a consenti à poser en évaporée, en dissipée, sacrifiant à la coquetterie sans se préoccuper nullement du danger qui en résultait pour elle et les autres. Sa passion de la toilette, ses études à en découvrir les arcanes, ses ruses à l'infini dans ce travail ont fait l'occupation de tous ses instants, l'objet de tous ses soucis. Avec l'existence mondaine il lui a fallu le luxe à profusion dans la demeure, les ameublements, les parures, et ainsi elle a usé toute son influence à entraîner le monde à mille égarements. Si, par la plus étrange des contradictions, elle prétend encore être retenue dans des sentiments de foi, l'impression n'en est que fugitive et impuissante. Sa vie ne reposant pas sur la prière, la réflexion, le devoir, la conscience, appartient aux plaisirs, aux délicatesses, aux vanités, en attendant que *de légère elle devienne coupable*[1]. Pour elle, la prière n'est plus qu'une vaine formule, l'accomplissement des devoirs religieux qu'une cérémonie obligée, la fréquentation des lieux saints qu'une occasion de parade sacrilège, et le soin de l'âme, le gouvernement de la maison, la soumission à l'époux, l'éducation

[1] Le P. Gratry, *de l'Ame humaine.*

des enfants, tout ce que la femme devrait avoir le plus à cœur, n'obtient qu'un faux semblant de respect, et dans le fond est méconnu, ridiculisé, trahi. Hélas! combien d'épouses, de mères, de jeunes filles se dissimulent ainsi derrière leurs devoirs, dont elles se font autant d'amorces criminelles, comme des mains malhonnêtes qui jouent avec des dés pipés. De nos temps, par une inconséquence sans nom, beaucoup de femmes, même du plus haut bord, prétendent demeurer chrétiennes en adoptant les airs et les livrées des femmes suspectes.

Un jour, la sévérité des lois sépara des matrones les créatures déshonorées et leur défendit les ornements des personnes de qualité et, à l'heure présente, les plus illustres dames, tant la licence du siècle est insolente, imitent ces misérables dans leurs atours sans qu'il soit possible de distinguer les unes d'avec les autres[1]. Après cela, y a-t-il lieu de s'étonner si le premier passant, incapable de distinguer, à des tenues également excentriques, les femmes honnêtes de celles qui ne le sont pas, couvre les semi-mondaines de tout son mépris? Hélas! on ne se souvient plus des désordres de la Régence, qui causèrent tant de maux. Partout sont en

[1] Tertullien, *du Luxe des femmes.*

vogue les mêmes usages, les mêmes modes, les mêmes impudeurs : profusion de fard, étalage de faux cheveux, tout un déluge de raffinements bysantins.

L'on se demande si ce n'était pas pour les femmes de notre temps que Tertullien écrivait : « J'en vois parmi vous qui sont incessamment occupées à enduire leurs cheveux pour leur donner une couleur blonde. Quoi! vous ne sauriez laisser vos cheveux en repos! Tantôt vous les frisez, tantôt vous les défrisez, tantôt vous les élevez, tantôt vous les abaissez. Aujourd'hui vous les tressez, demain vous les laisserez flotter avec affectation, et quelquefois vous vous chargez d'un tas énorme de cheveux empruntés que vous dressez en forme de pyramide pour montrer votre cou à découvert. Et puis la bizarrerie d'accumuler sur vos têtes des cheveux chargés d'ornements[1]! »

Saint Grégoire ne paraissait-il pas peindre nos contemporaines? « Femmes, cessez d'élever comme des tours sur vos têtes ces édifices de cheveux d'emprunt et de fléchir languissamment la mollesse de vos cous! cessez d'enduire les images de Dieu de hideuses peintures, et de changer en masques vos visages! Non, ce n'est

[1] *Du Luxe des femmes.*

pas l'or enchâssé avec les pierres précieuses, et frappant les yeux de son éclat, qui a du prix pour des femmes bien nées... ; ce n'est pas un collier descendant sur la poitrine, ni de riches perles suspendues aux oreilles... ; ce ne sont pas ces ambitieuses parures de la tête, ces vêtements brochés, ces tissus délicats, ce fard pernicieux des joues qui sont pour elles des ornements... ; ce ne sont pas non plus ces lèvres vermillonnées, ces paupières et ces sourcils peints... ; ce ne sont pas des mains et des pieds emprisonnés dans des liens et des chaussures d'or... ; ce ne sont pas les molles essences dont on parfume son corps et sa tête... Laissez toutes ces vanités ; il n'y a qu'une grâce qui sied au visage des femmes : la rougeur, fille de la modestie ; si vous en voulez une autre, j'y consens : relevez votre beauté par cette pâleur que donnent les travaux chrétiens, les prières et les larmes, pâleur éclose dans les pieuses veilles et mille fois plus gracieuse que le teint même de la beauté[1] ! »

Saint Clément d'Alexandrie condamnait encore l'orgueil du luxe et la vanité des parures quand il reprochait aux femmes de son temps le culte exagéré de la chevelure, et qu'il appe-

1 Adversus mulieres se nimis curantes.

lait leurs coiffures des énormités de perruques ridicules[1]. Le même docteur s'élevait aussi avec force contre ces robes traînantes si longues qui pouvaient remplacer les balayeuses, c'est-à-dire les instruments servant à ramasser la poussière et les ordures des rues[2]. Il se plaignait amèrement, et à bien juste raison, de ces costumes immodestes qui excitaient la réprobation de Sénèque le philosophe lui-même, par la légèreté transparente du tissu ou par l'indécence des formes[3]. Abus et excès déplorables qui, loin d'être particuliers aux Romaines de la décadence, sont devenus familiers aux chrétiennes modernes, et qui arrachaient à Bossuet ces accents d'une si éloquente compassion : « Quelle erreur à une femme chrétienne d'orner ce qui n'est digne que de son mépris, de peindre et de parer l'idole du monde, de retenir comme par force et avec mille artifices, aussi honteux que vains, des grâces qui s'envolent avec les années[4]. » Ces condamnations tombées de si haut ont été reproduites par des contemporains qui vivent dans le siècle et ne lui sont pas suspects; nous ne citons que cette appréciation

[1] Enormitates sutilium atque textilium capillamentorum.

[2] Vestis instar verricula quæ sordes secum attrahat.

[3] Vestis nihil celatura.

[4] Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.

d'un écrivain des *Débats :* « Cacher le front comme pour chasser du visage l'intelligence et la bonté, accabler la tête et la déformer sous un hideux amas de faux cheveux aussi invraisemblables par leur quantité monstrueuse que par leur couleur criante : voilà le dernier effort, ou, pour mieux dire, le dernier attentat du goût moderne contre l'œuvre la plus exquise du Créateur [1]. »

Cependant la civilisation chrétienne a besoin de posséder et de conserver le secret de la dignité tempérée par la grâce, d'en trouver un interprète subsistant, un modèle parfait, inviolable, dont la seule présence soit une leçon et nous rappelle sans cesse la physionomie de l'homme vrai, pur, digne de lui-même et des autres, *et c'est à la femme que ce ministère auguste a été confié* [2]. Si au berceau du monde ancien la femme fut la source de tout mal, elle doit devenir dans le monde nouveau la source de tout bien. Elle n'a, pour répondre à cette vocation sublime, qu'à se conformer aux préceptes de l'Évangile. « Que les femmes, dit saint Paul, soient soumises à leurs époux, afin que ceux qui ne croient pas encore à la parole soient gagnés sans la parole par la manière de vivre de leurs

[1] Numéro du 26 octobre 1867.
[2] Lacordaire, conf. XXXIV.

épouses, lorsqu'ils auront vu la réserve et la sainteté de leur conduite. — Qu'elles ne se fassent pas remarquer extérieurement par le pompeux étalage de leur chevelure, qu'elles ne brillent point par l'éclat de l'or et le luxe des vêtements, mais qu'elles songent à orner cette nature humaine qui est cachée au fond du cœur, et qui doit régner dans l'incorruptible pureté d'une âme pacifique et modeste : c'est la parure qui a le plus de prix aux regards de Dieu[1]. L'appel évangélique sera entendu, car la France veut demeurer toujours le pays des grandes et saintes femmes.

L'histoire du christianisme montre à chacune de ses pages les vierges, les épouses et les mères qui, depuis dix-neuf siècles, se sont glorieusement vouées à la cause du bien; et la vérité et la justice se chargent à une certaine heure de graver en traits ineffaçables les noms des héroïnes nouvelles au livre de l'éternelle vie. Saintement jalouses de prendre rang dans ces phalanges de l'honneur chrétien, nos contemporaines s'efforceront de rendre aux âmes troublées de tant d'époux et de tant de fils l'esprit de foi à force de simplicité, de modestie, de douceur, de prière, de patriotisme et de vertu. Elles persuaderont aisément à ces chers égarés

[1] Épître aux Corinthiens.

que l'Église catholique, dont de misérables préjugés et de noires calomnies les éloignent, est l'inextinguible foyer de la vérité et de la charité divines dans le monde; elles persuaderont invinciblement à ces pauvres blessés que les insultes et les malédictions de toutes les écoles d'invectives et d'oppression, quel que soit le parti auquel elles appartiennent, ont été et seront toujours impuissantes à rétrécir son cœur, qui est le cœur maternel par excellence. Et, grâce à cette démonstration, les époux et les fils comprendront que l'Église seule peut assurer le salut du genre humain, parce que seule elle porte dans son sein outragé le lait intarissable et sacré d'une divine vie. Dès lors, rendus à la foi de leur baptême, les hommes vivront et mourront dans le culte de ce que leurs mères et leurs épouses auront aimé, indéfectiblement attachés pour le reste de leurs jours à ce qui est bon, grand, généreux, saint, et l'athéisme sera venu une fois de plus en France tenter vainement le sort.

Que les hommes de ce siècle cessent donc d'être parricides envers l'Église, et ils posséderont aussitôt les biens dont ils ne peuvent se passer : la paix et la liberté. La paix dans le calme de toutes les passions soumises; la liberté qui est l'ensemble des droits qu'aucune

société régulière ne peut ravir sans violer la justice et la raison. Alors le bien, ne portant plus de chaînes, fera son œuvre. Le temps se sera rencontré avec l'éternité. On pourra, sans persécution ni opprobre, quitter la maison de son père, s'enfermer dans la retraite, couvrir son corps du bouclier de la pénitence, prier, pleurer, se haïr soi-même à force d'amour pour ses semblables, être pauvre, inconnu, méprisé, se sacrifier jusqu'à la mort, être plus fort enfin que le diamant contre toute injustice, et plus tendre qu'une mère contre toute adversité. Et bientôt l'on entendra d'un bout de pays à l'autre une voix disant : Voulez-vous vous dévouer à Dieu et à vos frères? Dévouez-vous. Voulez-vous vous retirer du monde? Retirez-vous. Voulez-vous consacrer votre vie à enseigner les petits et les pauvres aussi bien que les puissants et les lettrés? Enseignez-les. Voulez-vous enfin combattre les sens révoltés et l'orgueil? Faites. Et les hommes seront dotés de richesses nouvelles, car les richesses ne sont ni l'or ni l'argent, ni la vapeur ni les chemins de fer, ni l'électricité ni les merveilles de l'industrie, mais l'amour qui unit l'homme à Dieu et à ses semblables, et qui répand sur la terre tous les trésors du ciel[1]. Pour obtenir ce résultat ma-

[1] Lacordaire, *Mélanges*.

gnifique, que les femmes arrachent donc les hommes aux querelles stériles et sanglantes, qu'elles embaument dans la charité de toutes les vertus les blessures de leur esprit et de leur cœur, et, en les sauvant, elles auront sauvé la société française au XIX[e] siècle.

O femmes contemporaines! ne répudiez pas cette mission; ne consentez plus à être confondues avec les hétaïres et les mondaines; n'oubliez pas que vos mères furent les gardiennes du foyer et les anges de la patrie! En regardant votre postérité, ne sentez-vous pas que la jeunesse de ce temps est une jeunesse sans enthousiasme, sans idéal, sans désintéressement, une jeunesse sans foi et sans amour, n'entrevoyant plus les sublimes horizons, ne s'élevant plus vers les sommets lumineux où l'âme doit régner en inviolable souveraine? Il reste pourtant encore des germes généreux et féconds dans le sol de France, dans l'air que nous respirons, dans la cendre de nos tombeaux, dans la pierre de nos autels, dans le rayonnement de nos foyers, dans le sang qui fait palpiter nos cœurs : toutes les espérances de l'avenir sont là. Dévouez-vous donc à la nation qui a parcouru le cycle de toutes les grandeurs et de toutes les grâces; rendez au monde, qui ne peut s'en passer, le peuple de la chevalerie, des croisades et du XVII[e] siècle, le

peuple de toutes les distinctions et de toutes les générosités, de tous les sacrifices et de toutes les gloires!

Chrétiennes et Françaises, vous devez former des générations saintes, transmettre à vos fils ce mâle caractère des anciens héros que n'ont plus les hommes de nos jours, défendre nos mœurs et les mœurs générales, reprendre dans la société une place que seules vous y pouvez remplir, faire naître du respect un empire qu'on ne connaît plus, et en dehors duquel individus et peuples s'en iraient demain s'ensevelir pour jamais dans la honte, la décadence et la mort. Les exemples de Marcelle vous aideront dans ce grand œuvre. La patricienne de l'Aventin doit vous servir de type. « Les saints, a écrit l'éloquent évêque de ce siècle dont la France et l'Église pleureront longtemps la mort, sont les plus belles âmes de la terre, les meilleures, les plus nobles, les plus pures, les plus fortes; faisons-les connaître telles qu'elles furent, dans tous les attraits de la nature et de la grâce, et nul n'y résistera[1]. »

Avec l'aide de Dieu et des saints, on ne parviendra pas, malgré toutes les séductions, à arracher la femme au sanctuaire de la famille et à

[1] Dupanloup, *Lettre sur sainte Paule.*

l'empire de l'éducation religieuse pour la soumettre avilie à un enseignement matérialiste et la livrer impuissante aux plus sauvages utopies. Non, non, la femme ne trahira pas la cause de Dieu et de l'humanité. Elle se souviendra que ce ne fut point Clovis, mais Clotilde qui fonda la nation française et chrétienne, et tous les déchaînements de la presse périodique, des romans licencieux, des drames réalistes la trouveront debout pour la défense du berceau de l'enfant et de l'honneur conjugal, héroïne invincible de la religion, de la famille, de la patrie. Quoi qu'on fasse, le mal ne l'emportera pas sur le bien. La femme commandera au foyer domestique avec la sainte autorité de l'épouse et de la mère; elle donnera une forte foi à ses fils et à ses filles, et elle triomphera de toutes les corruptions. Et cela alors même que les hommes de France deviendraient athées, depuis l'enfant qui naît jusqu'au vieillard qui se meurt, car la femme chrétienne, au milieu de cette société tout en dissolution, serait capable, à elle seule, d'entraîner le mouvement du monde vers le Dieu de ses prières et de ses larmes, de son amour et de sa foi.

Aujourd'hui donc, plus que jamais, la femme doit être une des forces régénératrices de la société. Elle n'a reçu le droit d'exercer une

action presque souveraine sur les mœurs qu'afin d'étendre le sceptre de sa dignité sur les temps où elle vit. Fidèle à Dieu, le devoir deviendra pour elle ce que l'honneur est pour l'homme; à l'accomplir elle mettra de l'enthousiasme, de la passion. Alors elle visera et atteindra l'au delà et l'au-dessus de ce qui est réputé l'idéal; il lui faudra le luxe des privations, les raffinements du dévouement et du sacrifice, et, supérieure à toutes les mièvreries et à toutes les mondanités, elle réoccupera glorieusement sa place, qui est, sans comparaison, la plus haute dans l'héroïsme humain. Qu'à la suite de Marcelle nos contemporaines remontent à ces divins sommets, et, nous le leur prophétisons au nom de Dieu lui-même, rien ne résistera à leur influence. O sainte, vous fûtes assez puissante autrefois pour arracher à toutes les séductions de Rome les descendantes des maîtres du monde! A votre exemple, elles renoncèrent aux prérogatives de la naissance, de la jeunesse, de l'opulence, de la beauté, et se consacrèrent au service de Jésus-Christ; touchez donc, de grâce, les patriciennes de notre temps, afin qu'elles ne nous scandalisent plus par leurs vanités provocatrices et leurs habitudes païennes! Nous en avons l'espérance, ô Marcelle! vous ferez encore ce miracle.

Faut-il dire maintenant à qui s'adresse ce livre et quelles sont les âmes qui trouveront à sa lecture un accroissement de dignité et de vertu? Seules les habitantes des cloîtres y puiseront-elles un cordial et un réconfort? Aussi bien ce livre est écrit pour les chrétiennes qui appartiennent aux classes privilégiées du monde, et leurs nobles instincts nous donnent la confiance que cette histoire agira puisamment sur elles. Sans doute les âmes mortes au siècle trouveront les premières un modèle dans la fondatrice de l'Aventin, éprouveront au récit des origines monastiques de Rome un filial orgueil, et il nous est précieux de penser que ce travail, en passant sous le regard des vierges et des veuves consacrées, portera les traits de notre sainte au plus profond d'elles-mêmes. Toutefois, nous aimons à le redire, ce livre s'adresse directement encore à ces fragiles et délicates natures de femmes : l'épouse, la mère, la jeune fille chrétiennes, et c'est en pensant à elles, avec le désir de les rapprocher de Dieu, que nous l'avons écrit dans l'émotion de notre cœur. Nous désirerions même le voir passer jusque dans les mains des mondaines, persuadé qu'au contact de Marcelle leurs âmes se purifieraient en respirant l'atmosphère des hauts lieux.

Enfin nous demandons au Ciel d'accorder à ce livre la puissance d'attendrir les cœurs. A l'apparition de la *Mission d'Eugénie de Guérin*, la critique se plut à reconnaître que notre travail était un livre ému, et la religion, par la voix des évêques, déclara que nous avions écrit un livre pieux. Nous n'ambitionnerions pas d'autres titres en faveur de cette histoire, où nous aurions voulu faire passer notre âme tout entière; car si le pathétique est infaillible dans l'art, il l'est encore plus pour le bien, et si la piété est utile à tout, elle est indispensable à la femme dans l'œuvre du salut du monde. Il y a une force réparatrice infinie dans les larmes versées sous l'empire des bons sentiments, et quand, par l'émotion qu'il produit, un livre fait pleurer de repentir et d'amour sur la dignité, la vertu, l'âme, Dieu, il répond aux premiers besoins du cœur humain. Beaucoup de femmes pieuses, beaucoup de filles de tout âge voudront devenir les clientes de notre sainte; elles feront de son nom un mot d'invocation, et en leur âme, comme en un sanctuaire agrandi, elles élèveront un autel dédié à un culte d'amitié, d'imitation, d'intercession, de confiance envers Marcelle, et le ciel les y gratifiera peut-être de quelques généreuses inspirations et de quelques suaves attendrissements. Là serait notre ambition.

Dans l'incomparable cathédrale de Sainte-Cécile d'Albi, on découvre, au fond d'une chapelle peu fréquentée, une vieille peinture murale qui représente sainte Ursule au milieu de ses compagnes. La vierge anglo-saxonne tient d'une main un étendard déployé, et de l'autre montre le ciel, et des jeunes filles groupées autour d'elle semblent lui répondre par leur attitude : O mère, vous êtes notre famille et notre patrie, là où vous irez nous vous suivrons. Nous avons cru voir dans cette fresque, à demi effacée par le temps, comme un reflet de la scène qui se déroule à travers le cours de cette histoire. Marcelle à l'Aventin ouvre et marque la voie de la perfection aux âmes du plus grand monde de Rome, et à sa suite les filles des clarissimes, dédaigneuses de toutes les vanités, s'élancent à l'envi les unes des autres à la conquête du ciel. Plaise à Dieu que ce mouvement, qui, grâce aux exemples de notre héroïne, s'est poursuivi, de siècle en siècle, chez les peuples de l'Occident, se poursuive encore, et que les patriciennes modernes, touchées d'en haut, viennent s'adjoindre nombreuses aux descendantes des consulaires et des sénateurs !

Pour nous qui avons trouvé Marcelle, après quinze cents ans, vivante comme d'hier dans les lettres de saint Jérôme, couronnée d'une au-

réole qui fixe l'attention et qui défie l'oubli, nous regrettons de n'avoir pu célébrer assez dignement sa vie si noble, si sainte, si pleine d'abnégation surhumaine et de courage héroïque; nous aurions si ardemment désiré mettre en son honneur dans ces pages quelques rayons de son génie et de sa sainteté. Trop heureux si nous avions réussi, en dépit de nos craintes, à la présenter à nos lecteurs avec sa saveur originale, exempte d'afféterie, dans la grâce de sa nature exquise, telle qu'elle nous est apparue à la lumière de ses lointains souvenirs! Mais qu'importe, du reste, la faiblesse de la main qui a essayé de modeler la statue! Devant la beauté patricienne de Marcelle, apparaissant au milieu de Rome comme la divine vision d'un nouvel héroïsme même après les martyrs, le regard, quelle qu'ait été l'imperfection du ciseau, se fixera sur elle comme sur les pures et éblouissantes blancheurs du marbre le mieux inspiré de Carrare et de Paros.

Aussi un sentiment d'espérance et de consolation se mêle-t-il à nos appréhensions et à nos regrets. En nous efforçant de réunir autour de cette figure de race si haute, pour l'embaumer des parfums de son époque, tout ce qui peut en raviver les couleurs, en reproduire le relief, en fixer la physionomie, nous avons travaillé avec

confiance, soutenu par la pensée de tant de vierges et de veuves qui puiseront dans cette histoire des trésors de force et de bénédiction. Et puis, beaucoup d'âmes engagées dans le monde, nous sommes-nous dit, admireront et aimeront Marcelle parce qu'elles la retrouveront vivante dans leurs aspirations et qu'elles voudront, comme elle, porter noblement au milieu d'un siècle corrompu le signe de l'honneur céleste au front.

Albi, le 22 mai 1880 (fête de l'Ascension de N.-S. J.-C.).

HISTOIRE

DE

SAINTE MARCELLE

CHAPITRE I

DE 329 A 341

L'Aventin. — Pourquoi le berceau de Marcelle sur ce sommet? — État de l'Église, de Rome et du monde au IVe siècle. — Deux races et deux sociétés. — Noble origine de Marcelle. — Sa famille était chrétienne. — Son éducation. — Une famille païenne. — Nature ardente de la fille des Marcellus. — Son intelligence. — Sa piété filiale. — Son extérieur. — Sa modestie. — Son sens divin. — La mort de son père.

L'étranger qui visite Rome gravit entre les hauteurs du Vatican et du Palatin, vers le côté sud-ouest, une colline devenue célèbre, quoique les Romains ne l'aient point comprise dans leur enceinte sacrée. Son nom, d'après Virgile, signifie séjour d'oiseaux : l'Aventin, aussi solitaire avec ses édifices que la voie Appienne avec ses tombeaux. Le Tibre baigne en murmurant le pied de ce mont, et l'église de Sainte-Sabine en surmonte le sommet comme une antique acropole. Au temps où se passaient les événements que nous allons décrire, l'Aventin était couvert des somptueuses galeries de marbre des bains de Caracalla, des ruines du temple de Diane et des

débris de l'autel de la Liberté [1]. C'est sur ses versants que les plébéiens conjurés se retirèrent plusieurs fois. Longtemps, parmi les sept collines, l'Aventin demeura la plus solitaire et la plus mystérieuse; les gigantesques mausolées de Rémus et du roi d'Albe [2] l'empêchaient d'entrer dans le pomærium. Depuis le XIIIe siècle de notre ère, les religieux de Saint-Dominique font entendre jour et nuit des prières et des chants au lieu même où, suivant la fable, Hercule avait triomphé du fils de Vulcain [3]. Rome, vue de ces hauteurs, offre l'un des plus magnifiques spectacles qui soient au monde; elle apparaît debout dans sa gloire : les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul resplendissantes, les palais des Césars demi-croulants, des chefs-d'œuvre, des ruines, statues, thermes, arcs de triomphe, cirques, aqueducs, obélisques, cloîtres se découvrent de là. Plus loin on aperçoit la campagne romaine avec ses vastes prairies et ses innombrables troupeaux, le tout divinement encadré par la plus gracieuse ceinture de montagnes, éclairé par le plus beau ciel, couronné par le plus splendide horizon. Enfin, par son voisinage, la Méditerranée, cette mer que Pline [4] compare à une large voie conduisant vers toutes les terres fameuses, anime le paysage en le caressant de la brise de ses plages embaumées.

Ce fut en face de ces beautés et de ces grandeurs,

[1] Rossi, *Bulletin archéologique.*
[2] Aventinus.
[3] *Énéide* de Virgile, liv. VIII.
[4] *Lettres,* traduites par Sacy.

de ces réalités et de ces souvenirs que le ciel plaça le berceau de la sainte dont nous voulons essayer de raconter l'histoire. Marcelle naquit dans la première moitié du IVe siècle, vers 329, sous le pontificat de saint Sylvestre et sous le règne de Constantin. D'après sa belle étymologie, l'Aventin devait être le séjour de la créature prédestinée qui, pour fuir les corruptions de Rome, allait immobiliser sa vie sur ses hauteurs silencieuses [1]. Pourquoi Dieu assignait-il un tel sommet à Marcelle? La raison en est simple. Le Christ victorieux venait de s'établir dans la capitale du monde, et il s'empressait de placer sur l'Aventin une enfant, dans la fleur de l'innocence, comme l'ange préposé à la garde de l'empire sa conquête. Sans doute le successeur de saint Pierre et le vainqueur de Maxence veillaient sur la ville aux sept collines; mais qui ne connaît la stratégie du Dieu des petits et des martyrs? Il aime à se servir toujours de ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Les puissants et les rhéteurs d'alors ne se doutaient guère que l'enfant qui venait de naître à l'Aventin serait bientôt cette patricienne dont les vertus héroïques, au dire de saint Jérôme, honoreraient Rome infiniment plus que les victoires de ses consuls et de ses empereurs [2]. La vie de Marcelle se déroule à travers le cours de quatre-vingt-une années, de l'an 29 du IVe siècle à l'an 10 du Ve [3], de

[1] Quæ manet in Aventino (*Acta sanctorum*, notatio, p. 423).
[2] Éloge de Marcelle.
[3] Tillemont, *Mémoires*, t. XII, note 25, p. 631. Elle aura donc

l'avènement de Constantin à la dernière invasion d'Alaric. Mêlée de près ou de loin aux solennels événements de l'empire et de l'Église, ayant Rome pour théâtre, cette histoire doit nécessairement ouvrir quelques échappées de vue sur les grands tableaux historiques, les idées et les mœurs, les hommes célèbres et les saints de ces illustres temps.

Mais quelle était la situation de l'Église à cette époque? L'Église, rayonnante de la divinité de son fondateur, venait d'obtenir droit de cité dans l'univers; elle sortait des catacombes pour monter au Capitole. Le sang versé avait produit une génération de grands hommes tels que l'humanité n'en reverra peut-être jamais; de toute part les docteurs succédaient aux martyrs. Trois siècles de persécution, de douleur et de mort produisaient enfin une ère de paix, d'espérance et de vie, et, à l'Orient et à l'Occident, partout on voyait apparaître des personnalités puissantes qui mettaient au service de l'Église les forces irrésistibles de la sainteté et du génie. C'était la fin du règne de la violence et le commencement du règne de la persuasion. Vaincu dans sa force brutale, le paganisme avait maintenant recours aux armes intellectuelles pour anéantir l'Église. Le savoir de ses philosophes usait de toutes les ruses du sophisme, l'Évangile avait à résister aux attaques de Celse, de Porphyre, d'Hiéroclès; mais de même que les efforts des bourreaux avaient échoué devant les

vécu au moins quatre-vingts ans, de 329 à 410, époque où il est certain qu'elle vivait encore.

martyrs, les efforts des sophistes ne résistaient pas à la dialectique des premiers apologistes chrétiens. Dieu s'était déjà suscité toute une pléiade d'esprits supérieurs pour la défense de la vérité : saint Clément, pape, Ignace d'Antioche, Athénagore, Hégésippe, Tertullien, Origène, Minucius-Félix, Arnobe, Lactance, Justin, Eusèbe de Césarée. De plus, la Thébaïde ne gardait pas pour elle seule les sublimes leçons des Antoine, des Paul ermite, des Pacôme et des Hilarion. L'Orient voyait naître saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Grégoire de Nysse; il pressentait déjà l'avènement prochain de saint Jean Chrysostome, et, comme si cette riche tribu de ses docteurs l'eût rendu prodigue, il chassait à cinq reprises le grand Athanase d'Alexandrie, semblant vouloir défier l'Occident par le spectacle de sa surabondante fécondité. Rome reçut trois fois avec admiration le patriarche exilé. Dans les décrets de la Providence, il fallait peut-être plus que saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Hilaire de Poitiers, saint Martin de Tours, saint Paulin de Nole pour dompter la résistance des races sénatoriales, il fallait cet évêque persécuté, témoin oculaire des austérités du désert, pour parler de perfection chrétienne à la société romaine encore à demi païenne et l'en convaincre. Cette histoire justifie de tout point notre supposition : Marcelle devait consacrer son âme à Dieu aux récits de saint Athanase; elle était la première fleur promise à son apostolat sur le sol romain.

A cette époque le siège de saint Pierre était occupé par le pape saint Sylvestre. Ce pontife convoqua le concile de Nicée, où fut condamné Arius, régla les rapports de l'Église avec la société dans la vie publique, éleva huit basiliques dans la seule ville de Rome, entre autres celles de Saint-Jean de Latran, de Saint-Pierre au Vatican, de Saint-Paul et de Sainte-Agnès, et commença la formation de ce patrimoine des papes respecté par tant de siècles, mais que notre âge a vu si tristement usurper, en recevant de la munificence de Constantin la Sardaigne ainsi que deux grandes îles de la mer Tyrrhénienne. Entre tous les papes, saint Sylvestre a été longtemps le seul, après saint Pierre, en l'honneur duquel ait été célébrée la fête dite de Précepte, fête qui n'a lieu qu'après la vingtième année d'un pontificat[1]. Le ciel, au milieu des tristesses de notre temps, devait accorder les années de Pierre à un autre pontife; la bénédiction divine, à quinze cents ans de distance, s'est plu à couronner de la même auréole la tête de saint Sylvestre et de Pie IX. L'Église, dès le IV[e] siècle, se posait dans Rome comme une puissance sans rivale; elle subjuguait les âmes par sa constitution divine, sa hiérarchie admirable, son infaillibilité doctrinale, sa sainteté sublime, et Rome ne contestait plus qu'il y eût, au-dessus de ses gloires et de ses grandeurs, des gloires et des grandeurs qui la dominaient.

[1] *Histoire de l'Église*, par Rohrbacher.

A côté de cette étonnante puissance de vie dont le Dieu de l'Évangile était le principe, le paganisme romain disparaissait. Si le passé lui avait appartenu, l'avenir était à un autre. Le paganisme s'affaiblissait chaque jour dans ses institutions, ses traditions, ses adeptes; le Galiléen l'avait vaincu. Nulle force n'aurait pu, du reste, arrêter la marche de Dieu et de l'Église. L'empire lui-même, dont le sceptre commandait du Bosphore aux Colonnes d'Hercule, du Nil à la Calédonie, n'aurait pas été assez puissant : ni les empereurs et leurs armées, ni les rhéteurs et leurs sophismes, ni les sénateurs et la majesté du peuple-roi et du forum, ni les Vestales avec leurs bandelettes et leur feu sacré. Il fallait que le monde abdiquât forcément les idées anciennes et s'inclinât devant les nouvelles; qu'il fît, en un mot, de la religion du Dieu du Calvaire la religion du Dieu du Capitole. Dès lors l'adoration décernée à la créature cessa; on ne força plus, dans les vastes régions vassales de l'empire, l'homme à tomber à genoux devant le marbre, la pierre, l'or, la bête. En retour de cette conversion, Rome se transformait, elle devenait plus grande que dans son passé, et si Tibère eût pu revivre, il n'aurait point reconnu son peuple : des voix libres se seraient élevées du fond des consciences affranchies pour l'arrêter sur le chemin de Caprée; il n'aurait plus trouvé d'esclaves pour lui offrir l'encens et lui décerner les noms d'immortel et de divin. C'est que, l'idolâtrie renversée, l'apothéose humaine sur les autels n'était plus possible; pour recevoir les

adorations de l'homme, il fallait être Dieu. Constantin, aussi maître de l'empire qu'Auguste et que Marc-Aurèle, le comprit, et, voyant où était la vérité et la justice, tout rayonnant encore des éclairs de son triomphe, au lieu de monter au Panthéon pour rendre grâces aux dieux, il dressa de ses mains purifiées la statue de Jésus-Christ sur les débris de l'autel de la Victoire. Rome lui donna raison. Dès lors les Césars n'habitèrent plus la vieille métropole de l'empire; ils s'établirent à Ravenne, et de là se portèrent à Constantinople. Ainsi la place fut conquise par l'Église; les aigles romaines avaient enfin trouvé plus fort qu'elles; la fierté des faisceaux s'inclina devant la croix; les portes de l'amphithéâtre furent murées, et, depuis le 28 octobre 312, le monde voyait le labarum flotter et resplendir au sommet du Capitole. Ces grands faits nous remettent en mémoire ces sublimes paroles de Bossuet dans son *Discours sur l'Histoire universelle :* « Pendant que vous verrez les empires tomber presque tous d'eux-mêmes et que vous verrez la religion se soutenir par sa seule force, vous connaîtrez aisément quelle est la solide grandeur, et où un homme sensé doit mettre son espérance[1]. »

Toutefois, malgré la victoire de l'Église, la lutte devait continuer vive et opiniâtre, car l'on sentait au milieu du IVe siècle deux esprits, deux amours, deux courants. C'étaient deux races, dont l'une naissait de

[1] Première partie.

l'Évangile, et dont l'autre datait du paganisme. Ces deux sociétés en présence, si avides de s'absorber mutuellement, s'efforçaient de s'imposer l'erreur et la vérité, la honte et la vertu, la mort et la vie. En face de ce spectacle offert par le monde romain, le génie de saint Augustin entrevit les deux cités armées l'une contre l'autre comme deux camps ennemis. « Deux amours ont bâti deux cités, s'écrie-t-il. L'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi a bâti la première, qui est la cité de Dieu. L'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu a bâti la seconde, qui est la cité du démon. Ces deux villes sont maintenant mêlées et confondues l'une dans l'autre. Elles se font une guerre continuelle, l'une pour l'iniquité, l'autre pour la justice[1]. » Sans doute la lutte entre l'Église et le monde est de tous les lieux et durera toujours, mais jamais elle ne s'engagea dans des circonstances plus mémorables et à une heure plus solennelle. Le sort de l'humanité dépendait absolument au IVe siècle de son issue ; si le paganisme eût été favorisé d'un retour de fortune à Rome, c'était encore le règne de l'idolâtrie de l'homme et du mépris de Dieu rétabli dans le monde. Heureusement le ciel n'abandonna pas son œuvre de salut. Dès lors la vie chrétienne se manifesta par une germination de vertus qui démontra aux plus sceptiques la divinité de sa sève, et les vieux Romains étonnés virent se propager jusqu'au sein même de leurs familles

[1] *Cité de Dieu.*

une race d'âmes qui leur était infiniment supérieure. Peu à peu les derniers tenants du paganisme en prirent leur parti. et, quoique l'ancienne religion parût être encore vivante dans les lois, les institutions, les mœurs, ils sentaient que leur influence avait passé à des mains plus fortes et plus dignes. Ce triomphe était inévitable : l'Église opposait une vérité à chaque erreur, une vertu à chaque faiblesse, une espérance à chaque découragement, une consolation à chaque infortune, une charité à chaque égoïsme. Aussi cette histoire montrera, nous l'espérons, la supériorité de la société chrétienne sur la société païenne.

La famille de Marcelle, d'après saint Jérôme, était une des plus illustres de l'empire. Aussi honorable par la noblesse du sang que par les gestes de ses ancêtres, elle se rattachait directement à la race des Marcellus et se trouvait toute constellée de noms de proconsuls et de préfets [1]. Elle était une des branches de la famille des Claudius : *Claudia Marcellorum gens*. Un de ses ancêtres, consul l'an 331 avant Jésus-Christ, avait mérité le titre d'Épée du peuple romain [2]. Digne en tout de la maison patricienne dont l'honneur, selon la tradition, était réputé un héritage inamissible, Marcelle fera pâlir la gloire des consuls, ses aïeux, aux plus beaux temps de la république. En effet, le lustre dont la jeune fille

[1] « Et stemmata per proconsules et præfectos. » (*Éloge funèbre de Marcelle*, par saint Jérôme.)

[2] Tillemont, t. XII (note).

couvrira Rome sera supérieur à celui dont Marcellus, son ancêtre, la couvrit lorsqu'il battit pour la première fois Annibal sous les murs de Nole, après la défaite de Cannes [1]. Qu'étaient-ce que les plus fameux capitaines, les plus glorieux triomphes, les plus riches dépouilles à côté des vertus de Marcelle? S'il y avait d'une part toutes les grandeurs de la terre, il y avait de l'autre toutes les magnificences du ciel. Dans ce berceau où toutes les gloires semblaient se réunir. la noblesse de l'âme éclipsait la noblesse de l'extraction et l'éclat des services publics. Aussi, avec saint Jérôme, ne voulons-nous louer en Marcelle que ce qui est à elle, la plus haute et la meilleure noblesse dont elle s'est honorée en foulant aux pieds l'opulence et la gloire vulgaires pour l'amour de Jésus-Christ [2].

L'illustre enfant était chrétienne; sa famille avait, l'une des premières, donné à la société païenne l'exemple de la nouvelle religion. Elle portait le nom de son père; c'était un usage à Rome de donner à la fille aînée ou unique le nom paternel adouci d'un diminutif. Champagny place les Marcellus en tête des descendants des Scipions, des Gracques, des Camille, des Anicius, qui étaient entrés dans le bercail de l'Église [3]. D'après une opinion très probable, Albina, la mère de Marcelle, était sœur du pontife

[1] Ammien-Marcellin, liv. XX.

[2] *Éloge de Marcelle.*

[3] Franz de Champagny, *la Charité chrétienne au* IV[e] *siècle*, p. 336.

païen Albinus; passée au christianisme à l'époque de son mariage, ses convictions religieuses profondes lui eurent bientôt acquis une grande réputation de sainteté. Saint Jérôme, dans une de ses lettres, lui consacre cet éloge : « Je désire que notre commune mère Albina se porte bien; je parle de sa santé, sachant combien son âme est juste. Veuillez, je vous prie, la saluer, vous qui êtes si heureuse de pouvoir aimer en elle à la fois une sainte et une mère[1]. » Tels étaient les parents que le ciel donnait à Marcelle : un père dont la religion s'unissait à la noblesse de l'extraction et à la distinction des services publics, une mère dont la piété devait obtenir de la plume de saint Jérôme le témoignage que nous venons de transcrire comme le plus beau de tous les titres. Ainsi le ciel s'était plu à placer, avec une tendre sollicitude, dans les bras de parents chrétiens, le nid de notre jeune sainte. Marcelle fut l'unique enfant accordée par Dieu à l'amour de Marcellus et d'Albina.

Pénétrés de l'importance de leurs devoirs, le père et la mère de notre héroïne s'appliquèrent avant tout à établir au fond de son âme le principe de l'autorité; le monde païen leur prouvait tristement, hélas! que l'autorité est absente là où il n'y a pas la dignité, et qu'il y a toujours alors confusion entre les droits et les devoirs[2]. Gardiens jaloux de leur enfant, les

[1] Lettre IVe.
[2] Lactance, *Institutions divines*.

parents de Marcelle se sentaient seuls aptes à lui donner l'éducation première; l'Évangile leur avait appris qu'ils étaient les dépositaires de la grâce qui forme et façonne l'âme tout entière. La hiérarchie des obligations chrétiennes était parfaitement établie dans ces âmes nouvellement régénérées, et le père et la mère, en énumérant les devoirs à l'esprit et au cœur de la jeune fille, lui enseignaient, par leurs discours et leurs exemples, qu'elle devait aimer Dieu par-dessus toutes choses. L'édifice élevé sur une telle base ne pouvait qu'atteindre à des hauteurs célestes; aussi, dès ses premiers pas, Marcelle eut comme la révélation et le goût de la sainteté. Du reste, même en ne tenant compte que de la nature elle-même, qui, mieux qu'un père et qu'une mère, peut déposer et graver dans le cœur des impressions nobles et durables? Personne, à l'égal des parents, ne saurait sans doute réussir dans une telle œuvre; car, après avoir communiqué leur vie, leur ressemblance, leur sang, un père et une mère sont placés au foyer pour infuser dans l'âme de leur enfant l'honnêteté, la tendresse, la vertu, la religion. Ainsi avec la vie du corps ils donnent la vie de l'âme. O parents chrétiens, prenez modèle sur Marcellus et Albina, et vos filles seront bientôt aussi vertueuses et saintes que leur fille!

L'éducation dans les familles païennes de Rome, on le comprend, était bien différente. L'existence de la femme s'y consumait dans l'oisiveté, et l'enfant était, dès sa naissance, livré à des esclaves en atten-

dant qu'il fût livré à lui-même[1]. On trouvait de bon goût qu'une patricienne vécût dans le luxe, la frivolité et la dissipation. Le mariage païen, en exposant la femme à tous les dangers, la livrait à toutes les libertés de l'abandon[2]. Trop faible pour remplir le rôle de l'épouse et les devoirs de la mère, elle vivait dans l'égoïsme et le caprice, courant les palais et les villas de ses amies, habituée des bains, du théâtre, du cirque même[3], toute à la recherche des modes, toute à la satisfaction de ses vanités, presque tou jours absente de son foyer[4]. Aussi, la tête vide et le cœur insoumis, la femme païenne éprouvait, au lendemain de son union et à l'heure où elle aurait dû en supporter et en aimer les charges, le dégoût des obligations conjugales et maternelles, émiettait chaque jour à l'appétit de ses passions son fond naturel d'honnêteté et de conscience, et se dégageait sans scrupule de tout principe et de tout frein moral. Ce n'était pas uniquement sa faute; l'homme, comme époux et comme père, ne lui était pas supérieur. Partagé entre ses affaires, ses intérêts, ses plaisirs, il délaissait le foyer pour les jeux ou la place publique[5], et la famille se trouvait privée de son tuteur naturel.

De plus, le paganisme, en établissant l'empire dé-

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Léta.*
[2] Tertullien, *de Ornatu mulierum.*
[3] Salvien, *de Gubernatione Dei,* lib. V.
[4] Lactance, *Institutions divines.*
[5] Sozomène, *Histoire ecclésiastique.*

sordonné de l'homme sur la femme, avait avili cette dernière, et la législation romaine, comme les législations anciennes, consacrait cette dégradation. A Rome, la jeune fille païenne était soumise à une loi non moins dure que le cœur de ses parents; l'âge le plus tendre ne lui faisait point trouver grâce, et dès que l'inexorable volonté des siens fixait son sort, n'ayant pas été consultée sur le choix de son époux, elle entrait de force dans une demeure où trop souvent elle n'était que la compagne, l'amie, la confidente d'un jour[1]. Voilà pourquoi, méconnue dans ses aspirations les plus nobles et mutilée au plus vif de son âme, la femme répudiait universellement ses devoirs, manquait à sa mission, s'habituait à vivre en dehors de la famille, ne poursuivait que ses caprices et ses plaisirs, se proclamait indépendante de son époux et de ses enfants, n'ayant rien de commun avec eux : ni joies, ni douleurs, ni souvenirs, ni espérances, ni amour, ni dignité! Telle était généralement la femme païenne, entièrement en opposition avec les qualités natives de son sexe; en un mot, toute contre nature, sans respect pour elle-même, sans empire sur le cœur de son époux, sans action sur la conduite de ses enfants.

Le christianisme rendait la femme à sa dignité en lui donnant le courage de tous ses devoirs. Seul assez fort pour édicter dans Rome la loi de sa réhabilitation, il en fut le libérateur divin. Dieu a fait la

[1] Ammien-Marcellin, lib. XXII, ch. IV.

femme toute-puissante sur les cœurs qui composent la famille; aussi, devenue chrétienne, la femme a-t-elle contribué à l'ennoblissement de la société. Fille, sœur, épouse, mère, elle a rendu aux siens toute la grandeur dont l'Évangile l'a dotée, et dès lors le le monde a vu monter les mœurs. C'est l'honneur des premières Romaines converties d'avoir introduit dans la société païenne, comme dans une place ennemie, des idées et des sentiments, des habitudes et des goûts, qui peu à peu s'imposèrent aux plus opiniâtres. En plein paganisme, qui n'admirerait l'héroïsme de sainte Cécile, livrant entre ciel et terre ce combat où l'orgueil romain et la vertu chrétienne se disputent la victoire dans une conjoncture où toutes les passions conjurées s'efforcent vainement d'arracher la palme à l'angélique vierge? La régénération du vieux monde par la femme commença avec le christianisme, et elle s'opéra surtout dans Rome à l'époque que nous étudions. De simples chrétiennes firent peut-être plus pour le renversement des habitudes païennes que les docteurs et les martyrs. Et ce n'était pas seulement auprès des pauvres et des esclaves que l'Église trouvait de semblables apôtres, elle les recrutait jusque dans les somptueuses demeures des patriciens et dans les palais des Césars; on vit, en effet, les impératrices elles-mêmes prêcher l'Évangile, et les héritières des clarissimes se vêtir de bure [1].

[1] Tertullien, *Apologétique*.

Cependant la formation morale de Marcelle suivait son cours. Douée d'une nature ardente, la fille des Marcellus, nous en avons puisé la certitude dans les actes de toute sa vie, était dotée d'une volonté généreuse et forte[1]. Dieu nous distribue nos facultés comme des puissances dont il nous confie l'usage pour le bien. Plus le fond d'un caractère est riche, plus les fruits qu'il doit produire doivent être beaux. Jusqu'à l'heure de notre avènement à la raison, c'est aux parents et à ceux qu'ils jugent dignes de s'associer dans cette œuvre à développer, féconder et contenir les puissances dont le ciel a posé le germe dans notre âme. La Providence fait les pères et les mères solidaires en quelque sorte de l'existence entière de leurs enfants. Revêtus de cette haute responsabilité, les parents de Marcelle s'appliquèrent, dès le principe, à soumettre sa volonté à la règle du devoir. Avec le tact exquis d'un amour inspiré par la grâce, ils employaient un mélange de fermeté et de douceur pour dompter ce caractère impétueux, pour assujettir cette vive intelligence au sens du raisonnable et à la mesure du possible, opposant aux torrents de cette âme impérieuse la digue inflexible du devoir, au nom des droits sacrés de la nature et de la religion. Ce n'était pas la fée des bonheurs faciles qui présidait à cette formation, mais l'ange austère du christianisme qui formait Marcelle de ses vaillantes mains.

[1] Saint Jérôme, *Éloge de Marcelle.*

La culture de son intelligence répondait à celle de son caractère et de son cœur. Son esprit abordait dès l'âge le plus tendre les sujets qui séduisent et captivent les natures d'élite. Avide de s'instruire sur l'âme, la destinée, l'Église, Dieu, elle mettait une ardeur impatiente à tout connaître et retenir; son émulation pour saisir les questions les plus graves devait être plutôt modérée qu'excitée[1]. Dans l'accomplissement d'une œuvre aussi délicate que la formation de leur fille, les parents de Marcelle faisaient avant tout de la pensée et de la grâce de Dieu leur sauvegarde et leur inspiration. Heureux les enfants qui sont initiés de la sorte à la connaissance des lois morales, règles essentielles parce qu'elles sont divines du perfectionnement de l'âme; ayant un père et une mère pour pilotes, ils ne sauraient craindre ni écueils ni naufrages; ils ne perdent jamais la vue du port. La religion, avec ses saintes influences, façonnait les grâces de l'esprit, la noblesse des sentiments du cœur de Marcelle, comme autant de pierres précieuses. Mais l'œuvre si bien menée par l'amour le plus tendre reçut son perfectionnement le jour où la vertueuse enfant eut le bonheur de s'unir à Dieu par l'Eucharistie.

En retour de cette direction bienfaisante, Marcelle, dont la jeune tête appréciait ces soins, rendait à son père et à sa mère un juste tribut d'affection et de respect[2]. Accessible plus profondément qu'on ne

[1] Saint Jérôme, lettre XXXVIII[e] à Principie.

[2] *Id.*, ibid.

l'est à cet âge au sentiment de la justice, elle sentait jusque dans les corrections que la sévérité des siens était toujours équitable. Loin de la blesser, ce système de fermeté lui convenait à merveille; son respect et sa tendresse s'en accroissaient. Toute jeune encore, elle était fière de ses parents; elle saisissait leur estime réciproque, leur intimité tendre, leur dignité exempte de prétention, et jusqu'à cette simplicité chrétienne qui était si rare chez les familles aristocratiques de la Rome d'alors. Ainsi, dès ses premiers pas, Marcelle apprit à connaître et aimer Dieu dans le respect et l'affection que les auteurs de ses jours se témoignaient l'un pour l'autre, et son existence tout entière demeurera comme imprégnée du parfum de ces exemples et de ces vertus domestiques.

Quant à son extérieur, saint Jérôme le dépeint d'un mot : Marcelle était d'une remarquable beauté, avantage que les hommes estiment au-dessus de tout[1]. Mais la religion avait appris déjà à la gracieuse patricienne la fragilité des avantages physiques; la fille d'Albina savait que la beauté est une fleur éphémère qui brille au matin et qui se ternit avant le soir. Pour elle, l'harmonie des traits et des couleurs était une chose secondaire, un bien fragile, elle la voyait assujettie à tant de causes de caducité et de ruine, aux coups de la maladie, aux ravages du temps; aussi le plus beau visage pâlissait à ses yeux

[1] *Éloge funèbre de Marcelle.* « Insignem, quod maxime viris placere consuevit, decorem corporis. »

devant la beauté de l'âme. Elle savait, en effet, que la beauté immatérielle ne subit point d'éclipse, qu'elle reflète la beauté divine, et qu'elle est seule digne de ravir d'extase éternellement. Marcelle atteignait à l'idéal de la beauté parce qu'elle était l'innocence; sa seule vue suscitait le respect, l'admiration, la sympathie.

La modestie redoublait la puissance de ses chastes attraits. A cette époque de décadence, Rome offrait le spectacle d'un luxe effréné. La plupart des héritières des grandes familles vivaient dans des habitudes mondaines dont les excès étaient justement condamnés par la simplicité des matrones chrétiennes. Saint Jerôme nous les représente le visage couvert de fard et de céruse, la tête chargée de pierreries, la chevelure dans des réseaux d'or, vêtues de robes de soie transparentes et exhalant l'odeur de tous les parfums[1]. Ce n'était qu'étalage de bijoux enrichis de rubis, de topazes, d'émeraudes, d'améthystes[2]. L'opulence avait engendré la profusion. Notre sainte n'eut jamais recours à ces artifices, et, sans abdiquer sa condition, elle ne craignait pas de se produire dans l'orgueilleuse société où elle vivait comme une chrétienne toute satisfaite de sa tenue modeste et tout embaumée du parfum de sa simplicité.

[1] Saint Jérôme, lettre XXXVIII[e]. « Illæ enim solent purpurisso et cerussa ora depingere, sericis nitere vestibus, splendere gemmis, aurum portare cervicibus, fragrare musco mure. »

[2] Tertullien, *de Ornatu mulierum*.

Marcelle possédait, en outre, une qualité exquise qui la portait instinctivement vers les choses élevées et l'y fixait : c'était le sens du divin. Elle sentait que Dieu, infiniment au-dessus du monde visible, a donné à sa créature une puissance spéciale pour l'apprécier et le saisir. Cette prérogative éminente, connue de toute âme pure, unissait son cœur à la divinité comme au souverain bien. Cette force innée et divine qui entraînait la noble enfant toujours en haut est appelée par saint Augustin la moelle de l'âme, le principe de son activité, ses entrailles les plus profondes[1], et par Bossuet le fond de l'âme et sa base première[2]. Par l'exercice de cette faculté, la jeune chrétienne se donnait à Dieu, Dieu se donnait à elle, et c'était la jouissance partagée du vrai, du bon, du beau dans sa source, et comme le contact sensible de l'être parfait avec le créé. Aussi la pieuse enfant parvenait à un état de tendresse surnaturelle dont la sensibilité humaine usurpe trop souvent la place, et, prenant son vol, elle se sentait emportée jusqu'auprès du Dieu dont son amour lui donnait la présence. Cette qualité de l'âme chrétienne, la plus belle prérogative des cœurs rachetés, est, d'après Platon, le premier titre de la parenté divine qui nous lie et nous attache à Dieu lui-même[3], et le devoir de toute âme est de veiller à ce que le mal ne l'émousse jamais. Tel était le cœur de

[1] *Traité de l'âme.*

[2] *Connaissance de Dieu et de soi-même.*

[3] Apologie de Socrate.

Marcelle, intimement uni au Dieu dont il était le temple.

Établie sur les bases de la piété la plus solide, l'existence de la fille des Marcellus s'écoulait régulière et pure comme la brise d'un premier jour de printemps, lorsque soudain l'épreuve, qui n'épargne ni la jeunesse ni la vertu, vint l'assaillir. L'enfant avait douze ans au moment où le malheur la frappait d'un de ses plus terribles coups. Son père, qui occupait une des grandes charges de Rome, fut subitement enlevé à la tendresse des siens, et Marcelle se trouva sans transition aucune face à face avec la mort. Ni les plus brillantes funérailles, ni un cortège interminable d'esclaves, d'affranchis, de légionnaires, ni tous les patriciens en deuil, ni les éloges les plus pompeux ne purent consoler une fille si aimante. Aux regrets exprimés sur la tombe paternelle par les membres les plus éminents de la société romaine, la jeune fille sentit que la mort était la seule réalité saisissante pour ce monde païen si corrompu, et quand elle pensait qu'en dehors du christianisme ce monde sceptique n'avait pour consolation de la perte des siens que le rêve creux de ses poètes et les sèches analyses de ses savants, elle pleurait dans sa foi de chrétienne autant sur les vivants que sur son mort bien-aimé. En retour de leur sympathie et de leurs larmes, Marcelle aurait voulu persuader aux amis de son père que la mort est la véritable délivrance de l'âme, sa récompense, sa félicité; que le Christ, Dieu fait homme, a consenti à l'épreuve du tombeau,

pendant trois jours, pour le bénir, et qu'il en est sorti triomphant, au matin de la Pâque, pour nous communiquer une part de son incorruptibilité. Ah! comme elle bénissait cette religion qui, en éclairant la tombe, en a fait une source d'espérance, de gloire, de vie. La foi, avec ses magnifiques perspectives, soutenait ainsi son âme; elle était sa première et invincible force.

Sa douleur s'appuyait aussi sur sa mère désolée ; lorsque les événements malheureux arrivent à l'âme à travers une autre âme affligée, s'ils ne perdent pas leur amertume, ils sont du moins plus faciles à porter. Marcelle, par sa nature, appartenait en outre à la race des âmes aimantes et fidèles qui, après la perte des êtres les plus chers, ne peuvent plus se livrer à la joie; à toutes les heures de sa vie, elle devait porter le deuil et pleurer l'absence de son père. Mais tandis que l'adversité frappait ainsi la fille d'Albina, saint Athanase, condamné à un second exil, arrivait à Rome, comme un envoyé de Dieu, auprès de la jeune enfant; c'était en 341. Que venait-il faire? Lui révéler son âme et son avenir!

CHAPITRE II

DE 341 A 346

Saint Athanase à Rome. — Accueil du pape Jules. — La puissance de ses récits. — Ses deux disciples. — Saint enthousiasme de Marcelle. — Sa tendresse pour sa mère. — Son mariage. — La femme dans le mariage païen. — Les types de la décadence. — L'élévation morale apportée au monde par le christianisme. — Grand état de maison de Marcelle. — Son action sur son époux. — Son ambition sainte. — Sa simplicité. — Mort soudaine de son époux. — Tristesse et résignation. — Sa résolution de n'être plus qu'à Dieu.

Athanase était originaire d'Alexandrie. Issu d'une famille chrétienne, il avait eu le bonheur d'avoir pour protecteur et maître saint Alexandre, patriarche de cette ville. L'histoire rapporte que, jeune lévite, il confondit Arius à Nicée en 325, et qu'il fit l'admiration de tous les Pères du concile. A force de logique, de science sacrée, d'éloquence irrésistible, il triompha pleinement de son redoutable adversaire. On sentait, en l'entendant, que le Dieu de vérité l'inspirait, et qu'il aimait l'Église plus que ni Grec ni Romain n'aima jamais sa patrie. Nouveau Samuel, le jeune diacre fut attaché au grand prêtre et revêtit l'éphod pontifical. Athanase possédait toutes les connaissances. Il était versé dans le droit civil et

dans le droit canonique au point que Sulpice-Sévère lui donne le titre de jurisconsulte[1]. Il possédait de plus toutes les vertus à un si haut degré, que saint Grégoire de Nazianze devait écrire : *En louant Athanase, c'est la vertu elle-même que je loue*[2]. Supérieur aux honneurs, il se montra, pour la gloire de Dieu, durant plus d'un demi-siècle, dans la paix comme dans la persécution, le défenseur, le père, le maître, le patriarche de l'Église d'Égypte. Noble cœur, mâle génie auquel les injustices et l'infortune n'arrachèrent jamais la moindre faiblesse, et qui, à travers ses longs et nombreux exils, soit dans les déserts de la Thébaïde ou dans les capitales de Trèves et de Rome, se posa toujours comme le représentant le plus sûr de la vérité évangélique et le plus haut modèle de la dignité sacerdotale.

Ce fut en l'année 341 que saint Athanase vint à Rome pour la première fois; l'exilé cherchait un asile et demandait une justification[3]. Victime des erreurs et des persécutions de Constance, prince favorable aux ariens, le patriarche d'Alexandrie reçut un fraternel accueil auprès du pape Jules. Rome convoqua ses adversaires à un concile; mais les hérétiques, comprenant qu'il fallait paraître devant un tribunal ecclésiastique où ils ne trouveraient ni princes, ni soldats aux portes, ni ordres de l'empe-

[1] Histoire sacrée.

[2] Discours.

[3] Baronius : « Quasi ad tutissimum communionis portum Romam confugerat. » (*Annales*, t. III, p. 470.)

reur, ne s'y rendirent pas [1]. Cependant, malgré leur absence, le pape et le concile se prononcèrent en faveur d'Athanase et le proclamèrent irréprochable défenseur de la divinité de Jésus-Christ. C'était en pensant à cette justification solennelle que saint Grégoire devait s'écrier dans son panégyrique : *Il fut la colonne de l'Église, le modèle des évêques! On n'était orthodoxe qu'autant qu'on professait la même doctrine que lui* [2]. Introduit dans les premières familles du patriciat, saint Athanase entrevit la charmante héritière des Marcellus, qui prêtait une oreille attentive à ses discours et qui devait être bientôt un modèle achevé de perfection. A cette heure Dieu et le monde se disputaient l'âme de l'aimable enfant, mais Athanase allait la gagner à Jésus-Christ. Le saint passa une année à Rome; à la suite des plus cauteleuses intrigues, l'exil devait l'y ramener encore : le ciel l'y jugeait nécessaire à ses conquêtes.

Ce fut durant le second séjour qu'il y fit qu'Athanase accepta la généreuse hospitalité de la mère de Marcelle [3]. En pénétrant dans le palais de l'Aventin, il se trouva naturellement mêlé à l'élite de la société. Au milieu des réunions les plus brillantes, il initiait les patriciennes aux prodiges de perfection des Antoine et des Pacôme, parlait avec enthousiasme des grandeurs de la vie religieuse dont il avait été le témoin

[1] Rohrbacher.
[2] Discours.
[3] Saint Jérôme, *Lettres*.

à l'époque de son premier bannissement d'Alexandrie, et à sa voix un souffle des vertus de la Thébaïde pénétrait dans l'âme des matrones les plus superbes. Ces récits du désert, portés dans un milieu où l'Église avait encore à lutter contre les habitudes païennes, émouvaient les cœurs des filles et des épouses des sénateurs et des consuls. Entre toutes les compagnes de son âge, Marcelle se distinguait par la sainte avidité avec laquelle elle recherchait les sublimes entretiens. Son imagination la transportait au fond de *ces solitudes émaillées des fleurs du Christ,* comme les dépeint saint Jérôme; en écoutant Athanase, il lui semblait entendre un écho des harmonies religieuses de la Thébaïde, et la jeune vierge enthousiaste s'éprenait alors d'un céleste amour pour le Dieu qui était l'auteur de ces merveilles.

Athanase avait amené avec lui deux d'entre les plus austères de ses moines. L'un était Ammon, si absorbé dans la contemplation des choses divines qu'il ne daigna visiter aucun des monuments de Rome, sauf les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul; l'autre, Isidore, qui gagna tous les cœurs par son aimable simplicité [1]. Tous deux servaient de garants à la véracité de ses récits et de types aux Romains qui pouvaient être tentés de suivre leurs exemples. Nos lecteurs seront témoins des prodiges que devaient produire ces hommes et ces discours. On comprend l'impression causée par de semblables

[1] Baronius, *Annales*, t. III, p. 469.

révélations; elle devint surtout entraînante le jour où Athanase, sur la prière des chrétiennes de Rome, écrivit la vie de saint Antoine, le patriarche du désert. Telle fut l'origine de ce magnifique mouvement qui allait porter les descendantes des plus grandes familles vers la vie religieuse, et telle fut encore l'action profonde produite par Athanase, que saint Grégoire ne craint pas de le nommer *le promulgateur des premières lois monastiques en Occident.* Marcelle devait se placer en tête des patriciennes gagnées par le patriarche d'Alexandrie à la vocation et à la pratique des conseils évangéliques.

La jeune enfant, qui entourait ses parents d'un culte de soumission et de tendresse, avait donné son cœur tout entier à sa mère le jour où, devant le tombeau paternel, elle avait senti que l'épouse était plus malheureuse que la fille. Elle s'appliqua dès lors, mieux que par le passé, à offrir à l'âme maternelle les consolations de sa piété filiale, toutes les douceurs de sa tendresse et de sa vénération réunies. Une mère inspire des sentiments si délicats, si suaves, si forts; une mère porte avec tant de grâce le sceptre de l'autorité la plus attrayante et se pare et s'embellit si bien de la beauté morale de ses souffrances! Quand le malheur vient à frapper une mère, nulle grandeur ne peut lui être comparée : la femme reçoit alors un sacre divin dont l'auréole se compose des rayons les plus célestes. L'antiquité s'inclinait devant cette grande figure d'une mère malheureuse, et Platon a écrit : *Il n'est pas de pénates plus saints*

qu'une mère dans l'adversité [1]. Marcelle, avec sa nature généreuse et tendre, le sentait, et elle se plaisait à rendre à sa mère désolée le plus large tribut de respect et d'amour. Jamais son cœur ne manqua à ce devoir; aussi, peu de temps après la mort de son père, lorsque Albina demanda avec larmes à sa fille de combler le vide que la mort venait de faire au foyer, Marcelle céda aux prières de sa mère, l'enfant obéissait à cette puissance de la piété filiale : *Et qui refuserait une mère qui prie* [2] *!*

C'était l'usage, dans la haute société de ce temps, d'établir les jeunes filles à la sortie de leur adolescence et dès leur entrée dans la puberté. Douze ans était le terme légal fixé par la loi romaine [3], et Marcelle venait de dépasser cette limite lorsqu'elle dut se résoudre à fixer son sort. Elle avait alors quinze ans. Des ombres qu'aucune recherche n'a pu dissiper couvrent l'origine, le nom, la famille du brillant patricien qui eut le bonheur de s'unir à elle. Saint Jérôme, dans ses Lettres, ne nomme pas le jeune époux, et Tillemont dit expressément : « Marcelle fut mariée à une personne dont l'histoire ne marque pas le nom [4]. » Nul doute cependant qu'il ne fût doté de tous les avantages : Albina aimait trop sa fille pour ne pas lui choisir, en un âge si

[1] Traduction par V. Cousin. *Lois*, liv. XI.
[2] Hardy, poèmes.
[3] Ammien-Marcellin, lib. XV, c. III.
[4] *Mémoire pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. XII, c. XXVII, p. 67.

tendre, un Romain des plus recommandables. Marcelle, du reste, n'aurait jamais consenti à devenir l'épouse d'un homme qui n'eût pas partagé ses croyances, et tout, du côté de la mère et de la fille, assure que c'était le plus souhaitable des partis.

Le christianisme avait mis profondément dans le cœur de la femme le besoin et la sauvegarde de sa dignité. Devenue l'égale, l'amie, la compagne de l'homme, l'épouse chrétienne était saintement jalouse du respect d'elle-même et de sa famille. Par cela seul, l'alliance conjugale avait été portée à sa véritable hauteur et arrachée aux bassesses païennes. Dans le mariage ainsi régénéré il y a, par la fusion des deux âmes, les éléments qui constituent seuls l'union digne et sainte : la dot d'un esprit en retour d'un esprit, d'un cœur en échange d'un cœur, d'une vie pour une vie. Mélange de deux affections purifiées qui se fondent en une seule, l'alliance conjugale a la religion pour principe, la chasteté pour garde, la famille pour ambition. C'est la donation mutuelle et parfaite de l'homme et de la femme dans un amour sans partage et une vertu sans reproche. Pour résister à tous les coups, l'amour conjugal doit s'établir sur les forces surnaturelles qui découlent de la grâce du sacrement. Alors il y a unité de volontés, de croyances, de sentiments, fidélité parfaite, attente réciproque d'un avenir commun s'éternisant en Dieu. Fortunés sont les cœurs dont la religion confie les serments à celui qui seul peut les rendre purs et irrévocables ! Telles étaient les idées

divines auxquelles obéissait Marcelle au moment de donner sa main et de jurer sa foi. Le mariage païen, au contraire, ne reposait à cette époque que sur la passion, dans ce qu'elle a de plus terrestre [1]. Liaison d'un jour, née le plus souvent du caprice et de la fantaisie de l'un et du calcul et de l'égoïsme de l'autre, il n'attendait pas pour se rompre la fin des jeunes années; il s'évanouissait tristement, dès son origine, sous les coups d'une inconstance, d'une lassitude et d'une satiété réciproques, presque universellement admises. Ce n'était qu'un marché, qu'une infâme combinaison [2] ! Aussi les âmes nobles condamnaient-elles avec dégoût cette société tarée, assez avancée dans sa perversion pour dénaturer le mariage et profaner l'amour.

En effet, tandis que les grandes familles chrétiennes de Rome mettaient leur existence en harmonie avec les préceptes de l'Évangile, les partisans des vieilles mœurs avaient abdiqué tout sentiment de dignité et de pudeur. Entendons Ammien-Marcellin s'élever contre les habitudes et les hontes de la société païenne dans les portraits de ces hommes qui ne savent plus parler que de plaisirs, de festins, de trésors et de domaines. — « Ces nobles personnages, dit-il, dédaignent les emplois publics aussi bien que le métier des armes; à leur appréciation, les triomphes remportés à table sont préférables à ceux des champs de bataille. S'ils donnent des fes-

[1] Salvien, *de Gubernatione Dei,* lib. XII, p. 230.
[2] *Id., ibid.,* lib. VII, p. 232.

tins à toute un multitude de flatteurs et de parasites, c'est pour faire parler des poissons, des oiseaux, des mets innombrables du repas et de la magnificence du service; pour eux ce sont là les plus beaux titres dans leurs archives de famille... Quand ces hommes sortent de leurs vastes palais, ils ébranlent les rues du bruit de leurs chars gigantesques, afin que les passants les admirent. Ils étouffent sous le poids des nombreuses tuniques entassées sur leurs corps; un manteau s'agrafe à leur cou, et si léger en est le tissu qu'il voltige gracieusement au souffle des zéphirs; ils le relèvent pour que leurs larges franges étincellent et que les dessins variés qui décorent leurs vêtements ressortent avec plus d'éclat. Toute la domesticité : esclaves, affranchis, les escortent en rang sous la conduite d'un intendant portant sa baguette dorée, et qui assigne à chacun sa place comme un centurion qui commande ses légionnaires. Dans cet appareil, les riches vont faire la chasse aux testaments et visiter leurs amis, à moins toutefois que ces derniers ne soient malades, de crainte de gagner la maladie. S'ils veulent se distraire, ils appellent auprès d'eux, à la place des rhéteurs et des philosophes, des joueurs de flûte, des musiciens armés de lyres. Ils ne comptent amis ou clients que parmi les gens du cirque et des théâtres, et leurs plus nobles occupations consistent à jouer aux dés ou à voir les chevaux destinés aux courses. Une mouche se pose-t-elle sur l'éventail de ces raffinés, ou bien un rayon de soleil glissant à

travers les épaisses courtines de leur lit de repos arrive-t-il jusqu'à eux, ils poussent des plaintes et demandent s'ils sont nés chez les Cimmériens, pour être ainsi exposés à de pareils tourments. Lorsqu'ils vont par hasard à la chasse, lorsqu'ils se rendent seulement à Pouzzolles ou à Gaëte, en bateau, ils reviennent de ces promenades, voyages pour eux si pénibles, triomphants et glorieux, comme s'ils avaient fait les campagnes d'Alexandre ou de César[1]. »

Si tels étaient, au jugement du soldat historien, les païens du patriciat au milieu de cette société en décadence, voyons quelles étaient les femmes du grand monde. Au dire de saint Jérôme, elles participaient aux mêmes désordres et aux mêmes vices.

« Tout leur temps, dit-il, se passait en commérages, en médisances, en intrigues d'amour et en soins de toilette. Libres de toutes leurs actions, elles s'adonnaient à tous les raffinements du luxe et du sensualisme. Au fond des gynécées de l'aristocratie romaine se trouvait une pièce richement meublée, tendue de magnifiques étoffes, et c'était là que les femmes de service et les eunuques disposaient les innombrables objets destinés à la toilette des matrones. L'heure venue, la maîtresse appartenait à ses suivantes, qui se précipitaient sur elle comme sur une proie. Armées de peignes et de fers, elles élevaient l'édifice de sa chevelure, qu'elles retenaient avec des fils d'or et qu'elles lustraient avec les plus

[1] Ammien-Marcellin, lib. XIV, XXVIII.

rares parfums. Quelquefois des tresses brunes et blondes se mariaient ensemble sur la même tête, ou bien la chevelure noire d'une jeune mondaine se recouvrait d'une toison rouge chèrement achetée en Germanie ; il était de mode au IVe siècle (*comme, hélas ! au* XIXe) de rendre la nature méconnaissable. Après la coiffure, l'application des fards constituait une partie non moins importante de la parure. L'une se peignait les yeux avec du minium, les sourcils avec de la pâte d'antimoine ; l'autre relevait son teint avec le rouge et couvrait sa gorge d'une couche de blanc. Quand une matrone était ainsi peinte et coiffée, elle posait sur sa tête une mitelle persane, de sorte que le grand roi aurait pu, en la voyant, la revendiquer pour sa favorite. La robe des patriciennes élégantes n'était ni de laine ni de fin lin ; elles ne portaient que des étoffes de soie et des tissus d'or dont la transparence insultait à la pudeur. Une profusion de bijoux, de perles, de pierreries, une ceinture d'or agrémentée de diamants, des souliers dorés craquant à chaque pas, étaient le complément de la toilette d'une grande matrone païenne [1]. »

Ammien-Marcellin qui, lui aussi, ne s'est pas contenté de dépeindre les patriciens du IVe siècle, dit que la fureur de la mode, chez les femmes, était alors pour les étoffes de soie représentant des scènes de chasse, des danses de bacchantes, des orgies mythologiques [2]. Les prédicateurs de ce temps s'éle-

[1] Saint Jérôme, lettres XIXe, LXXXIXe, XLVIIe.

[2] Ammien-Marcellin, lib. XIV, 6.

vaient avec indignation contre l'exhibition de ces images inconvenantes, dont les enfants se moquaient et qui étaient une source de tentations pour les âmes imprudentes.

Marcelle, grâce à ses idées chrétiennes, avait ces excès en horreur et réagissait par ses habitudes et ses exemples contre tous ces désordres. Elle reçut de la main de sa mère l'époux sur lequel elle marqua l'empreinte de son âme. Elle lui apporta pour première beauté et pour premier trésor ses vertus et ses besoins de sainteté. Il nous semble voir le jeune patricien dont elle avait accepté la main s'incliner à côté d'elle sous les bénédictions admirables de l'Église dans l'union nuptiale; jamais Rome n'avait entendu pareille éloquence, et jamais le Capitole, temple des fausses divinités, n'avait connu une semblable majesté. « O Dieu ! s'écriait le prêtre bénissant les deux pieux et nobles cœurs, ô Dieu! qui par votre puissance avez créé de rien l'univers et qui, dès le commencement, après avoir fait l'homme à votre image, lui avez donné pour aide inséparable la femme tirée de lui-même et formée par vos mains, nous enseignant ainsi comment doit être indissoluble ce que vous avez institué dans l'unité; ô Dieu ! qui avez consacré le mariage par un mystère si excellent que l'alliance nuptiale est l'image de Jésus-Christ et de son Église; ô Dieu ! par qui la femme est unie à l'homme et qui donnez à leur union intime une bénédiction, la seule qui n'ait pas été enlevée par la punition du péché originel, ni par la condamnation

du déluge, regardez, nous vous en supplions, d'un œil favorable, votre servante qui, devant être unie à son époux, implore votre protection; faites que son joug soit un joug d'amour et de paix; faites que, chaste et fidèle, elle se marie en Jésus-Christ, qu'elle suive toujours l'exemple des saintes femmes; qu'elle soit aimable à son mari comme Rachel, sage comme Rebecca, fidèle comme Sara; que l'auteur de la prévarication ne trouve en elle rien qui soit de lui. Qu'elle demeure fermement attachée à la foi et à la pratique des commandements, que pour soutenir sa faiblesse elle s'arme de l'exactitude d'une vie réglée, que sa pudeur lui attire le respect, qu'elle s'instruise des célestes enseignements; qu'elle obtienne de vous une heureuse fécondité, enfin que sa vie soit pure et irréprochable, pour qu'elle puisse arriver au repos des saints et au royaume du ciel [1]. »

Il y avait loin de cette divine conception du mariage communiqué au monde par le christianisme à l'humiliante corruption de l'hyménée du paganisme. Ici c'était la dignité des droits et des devoirs, là c'était la honte des excès et la plus abjecte dépravation. O touchante cérémonie de la bénédiction nuptiale des chrétiens ! mélange admirable des pensées divines les plus hautes et des sentiments humains les plus tendres, vous faites du mariage catholique la plus belle des institutions, car vous êtes la source de la dignité, du bonheur, de la vie de l'humanité, grâce à la consécration des âmes et des cœurs par la main

[1] Prière introduite dans la liturgie romaine par saint Évariste.

de Dieu lui-même. Aussi, dans l'enthousiasme qu'excitait en lui tant de grandeur morale, Tertullien célébrait l'incomparable beauté des noces chrétiennes par ces accents : « L'Église dresse le contrat, l'oblation le confirme, la bénédiction en devient le sceau, les anges le présentent au Père céleste qui le ratifie. Deux fidèles portent le même joug, ils ne sont qu'une chair, qu'un esprit; ils prient ensemble; ils jeûnent ensemble, ils sont ensemble à l'église et à la table de Dieu, dans la persécution et dans la paix [1].

Marcelle, nous le savons, appartenait à l'une des plus puissantes familles de l'empire; son alliance avec un riche Romain de son rang ne fit que rendre plus importante encore sa grande situation. Placée par sa noblesse, son opulence, sa jeunesse en tête des plus brillantes patriciennes, elle dut être forcément en rapport avec le monde du luxe, des honneurs et des plaisirs. Depuis son mariage, on la voyait de fois à autre, comme les jeunes femmes, ses amies, traverser les placs et les rues de Rome, ce dont elle souffrait beaucoup, dans une litière, escortée par une foule d'esclaves, soit qu'elle allât à ses visites ou aux jardins de Salluste [2]. Mais sa vertu et son tact lui faisaient toujours rechercher les matrones les plus sérieuses et les plus chrétiennes et elle exerçait un véritable empire même sur ses compagnes mondaines du patriciat.

Dans son palais de l'Aventin, tout décoré de la

[1] Tertullien, *ad Uxorem*, p. 333.

[2] *Horti Sallustiani*. Sur l'emplacement actuel de l'hôtel Cos-

pompe romaine, plein d'images triomphales et de faisceaux consulaires [1], dans cette demeure de ses ancêtres où Marcelle était née et d'où son mariage ne la fit point sortir, de nombreux intendants, des multitudes d'eslaves et d'affranchis exécutaient ses ordres et obéissaient à ses moindres désirs. Les meubles les plus somptueux, les objets les plus rares, chefs-d'œuvre de goût et de suprême élégance, encombraient les appartements et les galeries, et chaque détail, dans l'ordonnance de ce palais, annonçait que la maison paternelle de Marcelle était, de longue date, l'une des premières de Rome. De vastes propriétés s'étendant jusqu'aux confins de la campagne romaine, parsemées de magnifiques villas, justifiaient la grandeur d'un train si princier et expliquaient que le jeune ménage pût tenir l'un des plus grands états de maison parmi les opulentes familles de l'empire. Mais ni les richesses les plus grandes [2], ni les relations les plus recherchées, ne pouvaient empêcher Marcelle de remplir sa mission d'épouse chrétienne et de s'occuper avant tout de la poursuite et de la jouissance des biens de l'âme.

Avec les hauteurs de vue que donne la foi, Marcelle comprit son devoir et s'appliqua à le remplir. Elle savait que l'âme de son époux devait être pour

tanzi, de la villa Spithewer, du jardin du prince Maxima et de la rue Sancta-Suzanna.

[1] Saint Jérôme, *Lettres*. « Marcellæ quoque domus erat in Aventino. »

[2] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 369.

elle l'objet de toutes ses sollicitudes, et elle s'efforçait chaque jour de produire des fruits de sagesse et de sainteté pour l'enrichir des plus nobles vertus. Toutes les industries de son amour visaient à ce résultat. Tantôt c'était l'étude de la religion entreprise pour préserver son mari de l'incrédulité; elle l'entretenait alors, avec une persuasion suave, de la divinité de l'Évangile, de Jésus-Christ et de l'Église; tantôt elle l'amenait doucement, tant la grâce la rendait puissante, à la pratique des préceptes chrétiens. On aurait dit un ange envoyé de Dieu à un mortel privilégié pour lui frayer la route, le préserver du mal et le conduire sûrement de ce monde à l'autre. C'est que la nature et la grâce, sans faire de Marcelle une prêcheuse, se servaient d'elle pour communiquer les vérités les plus saintes à l'esprit de celui dont elle était la providence.

Ainsi l'épouse chrétienne circonscrivait sa vie dans le dévouement, et faisait de ses dons naturels et de ses mérites des moyens d'attrait et de triomphe et s'attachait en Dieu, pour ne plus la perdre, l'âme de son époux. C'est que l'affection conjugale, quand elle est sainte, réunit en elle toutes les autres affections; une femme peut avoir à la fois pour l'homme dont elle porte fièrement le nom : la vigilance d'une mère, le respect d'une fille, la tendresse d'une sœur, le courage d'une amie. Beaucoup de chrétiennes prétendent que les maris n'aiment pas qu'on les prêche, et cependant l'épouse qui se rend digne de sa mission reçoit de Dieu une éloquence irrésistible.

A celles qui n'osent parler des choses de l'âme dans l'intimité conjugale, on doit appliquer ces paroles que l'Esprit-Saint adressait à Esther : *Si vous gardez le silence, le salut se fera par un autre, et vous et votre maison périrez*[1]. La vie de notre héroïne était donc une prédication continuelle par l'exemple, le conseil et le dévouement. Semblable à la femme forte des saints Livres, Marcelle pouvait être comparée à la pierre rare et précieuse des pays lointains[2].

A ces soins si intelligents et si tendres pour le salut de son époux, la femme chrétienne ajoutait une autre sollicitude qui leur était comparable en intensité : le désir, ou pour mieux dire, l'ambition d'être mère. Aider un homme à porter le fardeau de la vie, l'encourager au bien par la perspective de cette existence future que l'on partagera dans une éternelle félicité, c'est sans doute une belle et grande œuvre, et cependant Marcelle s'élevait plus haut, elle éprouvait le besoin de faire davantage. L'épouse chrétienne porte au cœur, pour la gloire de Dieu, un sentiment grand entre tous et qui s'appelle le sentiment de la maternité. Devenir mère est l'ambition et la gloire de la femme dans le mariage, la maternité est à la fois une sauvegarde, un honneur, un triomphe. Aussi cette pensée faisait tressaillir Marcelle de religion, d'espérance et d'amour. Elle demandait à Dieu de lui permettre de donner son

[1] Livre d'Esther.

[2] Sagesse.

sang, son nom, ses idées, ses tendresses, son âme à un être qui, même après la mort, la ferait revivre; elle aspirait à prolonger ainsi son existence en ajoutant un nouvel anneau à la chaîne de sa lignée. Dans sa vie de prière et de dévouement, tandis qu'elle échappait au monde, dont elle n'aimait ni les vanités ni les fêtes, c'était là ce qu'elle appelait son plus doux rêve. Alors son amour formait tout un plan d'éducation. Elle voulait avant tout élever par le cœur, car c'est le cœur qui rend la vertu inébranlable. Mais Dieu ne permit pas que l'ambition de Marcelle fût satisfaite; son action devait s'exercer plus haut que dans cet ordre de la nature si élevé qu'il soit, et le jour approchait déjà où le Ciel allait lui donner une famille non moins chère et non moins noble que la plus belle postérité.

Même en ces heures d'espérance et de félicité, Marcelle ne cédait pas aux habitudes de la société au milieu de laquelle elle vivait. Les nobles romaines de cette époque, dit saint Jérôme, ne pouvaient faire un pas de peur d'être atteintes par les éclaboussures des rues; elles se sentaient écrasées sous le poids d'une légère robe de soie et elles redoutaient un rayon de soleil comme un incendie [1]. Marcelle ne connut jamais ces faiblesses ridicules; elle vivait toutefois comme il convenait à une personne de son rang, mais elle n'abdiqua jamais le fond de simplicité qui s'accordait si bien, chez elle, avec les

[1] *Lettre à Blesilla,* Ammien-Marcellin, lib. XXVIII, c. IV.

goûts de la femme et les devoirs de la chrétienne. Néanmoins, fidèle aux conseils de l'Apôtre, elle savait se rendre agréable à l'œil de son époux et porter avec grâce les ornements de sa condition. Durant les jours de son mariage (son alliance, hélas ! ne devait compter que quelques jours), la jeune épouse dut prendre part, aux côtés de celui dont elle était l'honneur, aux réunions et aux fêtes de la société aristocratique de Rome. La patricienne subissait alors avec peine les toilettes et les parures portées par les femmes de son rang. Mais, par sa simplicité, elle éclipsait, aux yeux de tous, ses compagnes les plus brillantes, tant on remarquait en elle l'absence de toute prétention et la fleur exquise de la modestie. Elle n'oubliait pas que l'Évangile condamne le luxe exagéré et ces raffinements de la vanité mondaine inventés pour relever les avantages du corps au détriment des dons de l'âme.

Cependant cette existence, que tous les biens humains semblaient concourir à rendre fortunée, allait passer par de nouvelles épreuves. Le ciel semblait jaloux de ne pas posséder notre sainte tout entière, et, après sept mois à peine de la plus chrétienne union, son époux lui fut soudainement enlevé. Saint Jérôme marque ce nouveau malheur et nous représente Marcelle désolée entre le tombeau paternel et le tombeau conjugal[1]. Cette éphémère durée de son mariage s'écoula en quelques journées paisibles,

[1] *Éloge funèbre.* « Orba patris morte, viro post quoque nuptias septimo mense privata est. »

attendries, comparables à un doux et fugitif rayon de soleil entre deux orages. Dès lors le cœur de Marcelle se ferma pour jamais à toutes les espérances de la terre et s'ensevelit, suivant le mot d'un contemporain, *sous le linceul d'une viduité perpétuelle* [1].

Sous le coup de son infortune, l'épouse chrétienne, qui n'avait jamais trop compté sur les félicités de ce monde, se montra héroïque. En ces heures rigides, elle s'appuya, pour ne pas succomber, sur la force de Dieu. Son alliance si fragile lui faisait sentir l'inanité des projets de l'amour le plus heureux et le plus puissant, et, saisie dès lors d'un dégoût absolu de la terre, elle n'aspira qu'à la possession des biens divins. L'image de son pauvre époux la poursuivait sans cesse comme l'ombre sur son chemin. Parfois le désir de le rejoindre dans le monde meilleur où il était entré s'emparait si fortement d'elle-même, qu'elle regrettait amèrement qu'a son âge le malheur fît plutôt vivre que mourir. Du fond de son existence désenchantée si prématurément, elle sentait que l'adversité l'avait élevée sans transition aucune de la jeunesse à l'âge mûr, et elle renfermait sa vie dans la fidélité à ses souvenirs et dans la poursuite de ses espérances éternelles.

Au plus profond de sa tristesse il n'y avait place que pour son admirable résignation. Il nous semble l'entendre adresser au Dieu, son unique consolateur,

[1] Amédée Thierry, *Histoire de saint Jérôme*.

cette prière plus touchante encore sur ses lèvres que sur celles du prophète : « Seigneur, je suis votre œuvre; au milieu de mes jours donnez-moi la vie véritable, faites-moi connaître le mystère de ma destinée. C'est que la mort est une puissance qui marche devant Dieu pour courber toute la terre sous le poids de son éternité. Dieu anéantit la terre pour donner à son peuple la vie, la vie pleine dans son Christ. O mort ! si à ta voix mes entrailles ont frémi et mes lèvres tremblé de crainte, maintenant je ne crains plus. Que la dissolution fasse éclater mes os et ruisselle dans ma chair; il me faut cette épreuve pour que je passe de la tourmente au repos et qu'il me soit donné de monter vers les miens, vers le peuple qui est en haut et qui m'attend. Oui, germes et fleurs, fruits de la terre, animaux qui nourrissez l'homme, vous mourrez; mais moi je trouve en Dieu ma joie et mon immortalité; c'est lui qui me fait surmonter l'obstacle et m'emporte, avec des chants de victoire et d'enthousiasme, jusqu'au terme de mes glorieuses espérances [1]. »

Suivons encore Marcelle dans ses ascensions jusqu'à la sphère des amours éternelles; emportés sur les ailes de sa foi, respirons l'air salubre de ces hautes cimes; son âme sait qu'elle retrouvera au ciel, pour les posséder à jamais, le père et l'époux qu'elle a tant aimés. Alors sans doute ses prières devaient être aussi émouvantes que ces plaintes échappées au

[1] Prophétie d'Ézéchiel.

cœur d'un saint : « Pourquoi, ô mon Dieu ! s'attacher à la vie, si ce n'est à cause de ceux que l'on aime? Pourquoi la mort nous épouvante-t-elle, si ce n'est à cause de leur perte ? O mon Dieu ! vous me voulez seule sur la terre, je m'y résigne ; vous avez pris, vous pouvez prendre encore, mais vous remplacerez tous ceux que j'aime et que j'ai perdus, et vous me les conserverez pour l'éternité [1]. » Ainsi, dès ses jeunes années, Marcelle était accoutumée aux viriles et sanctifiantes méditations du malheur et de la mort !

Au lendemain même de la perte de son époux, toute à la réalité de son infortune, Marcelle se soumettait donc au sacrifice demandé par Dieu. Entrée d'hier dans l'état du mariage, la jeune épouse, âgée de moins de seize ans, n'avait fait qu'y passer ; sept mois s'étaient écoulés à peine depuis le jour où elle avait donné son cœur et reçu en retour celui qu'elle venait de perdre. Et le premier, le grand souci de l'infortunée veuve était de savoir si, fidèle à sa mission, elle avait réellement été l'ange gardien de son pauvre mari. Noble et sainte femme ! comment pouvait-elle ressentir à ce sujet l'ombre même du plus léger doute? Certes elle avait rempli son rôle d'ange celle qui en avait toujours montré la douceur, la sollicitude, la fidélité et la tendresse. Un instant elle avait goûté les joies d'une alliance heureuse, et, avant la fin du premier jour de cette vie nouvelle, elle avait

[1] Le P. Gratry, *Sur l'âme.*

vu crouler tout l'édifice de son bonheur. Heureusement Dieu se tenait à ses côtés, il était près d'elle pour la fortifier et la consoler; tout l'amour maternel d'Albina n'aurait pu suffire dans cette catastrophe. Si l'on se demande : Pourquoi ce coup si terrible? peut-être que cette existence à deux, si unie et si digne, devait s'éteindre dès l'aurore parce que le ciel se réserve quelquefois, avec un soin jaloux, l'encens de certains cœurs et ne peut consentir au partage de certaines âmes. Il y a peu de cas dans l'histoire hagiographique où la mort se montre aussi impatiente et où elle frappe un foyer en laissant après elle une veuve de seize ans. Mais Dieu avait ses vues; il voulait que Marcelle se vouât tout entière à l'œuvre de la perfection; elle allait bientôt en être le modèle idéal.

Sous l'égide de la religion, la jeune veuve entra courageusement dans cette existence qui devait la placer au sommet de toutes les grandes vertus. Retirée dans sa demeure devenue si vide, fuyant le monde qui faisait tout pour l'attirer, ne sortant qu'avec sa mère pour aller prier dans les églises [1], elle s'appliquait à répondre dignement à la vocation de sainteté vers laquelle elle éprouvait chaque jour un plus puissant attrait. Il fallait du courage à ce cœur de jeune femme pour entreprendre, en dépit de toutes les résistances qu'on allait lui opposer, une semblable transformation. N'était-elle pas la

1 Saint Jérôme dans ses *Lettres*,

première épouse romaine inaugurant une vie de retraite, de sacrifice et de religion? On en avait compté sans doute de fidèles jusqu'au trépas, mais aucune n'avait encore eu la force de changer son existence aussi radicalement pour faire profession de vivre en Dieu. Nous allons voir s'ouvrir et passer dans ce palais de l'Aventin, naguère si brillant et si fréquenté, cette longue série d'années qui part de la plus vive jeunesse pour atteindre à la plus extrême vieillesse: période de près de soixante et dix ans consacrée à Dieu dans la prière, l'étude, la vie commune et la perfection religieuse. Marcelle, à qui le malheur n'avait laissé, même à seize ans, aucune espérance de ce monde, avait enfin trouvé sa route. Vainement toutes les puissances de la terre se coaliseront-elles pour la retenir et l'enlacer, nous la verrons briser les liens les plus doux, rejeter les propositions les plus séduisantes, et, en face des patriciennes ses amies, se proclamer à jamais veuve, c'est-à-dire servante de Jésus-Christ pour le temps et l'éternité.

Cette consécration de vie, après de si profonds bouleversements de cœur, montre que la force de la grâce agissait avant tout en notre sainte. Sa résolution irrévocable de n'aimer et de ne servir que Dieu était le développement de la semence divine jetée dans son âme par les récits de saint Athanase. L'esprit cultivé de Marcelle, si versé dans les sciences profanes, se rappelait le poème de Varius sur la mort, et les paroles de l'ami de Virgile et d'Horace

venaient activer en elle le travail intérieur et surnaturel. Aux pieds du patriarche d'Alexandrie, la descendante des Marcellus avait comparé l'existence des solitaires de la Thébaïde à celle des chrétiens d'Occident, et, s'enflammant à de tels exemples [1] et souffrant de la comparaison, elle s'était dit dans le secret du cœur : J'imiterai ces modèles, et, avec la grâce de Dieu, je les ferai revivre au sein de Rome. Les événements qui vont se dérouler prouveront éloquemment que les prédications et les conseils d'Athanase avaient porté leurs fruits.

[1] Baronius, *Annales*, t. III, p. 470.

CHAPITRE III

DE 346 A 349

Le veuvage. — Son appréciation universelle. — Beauté du caractère de la veuve. — Le christianisme, principe de sa grandeur. — Sa place dans la primitive Église. — Marcelle veuve à seize ans. — La tentative de Céréalis. — Vie de renoncement et de retraite de Marcelle. — Poursuites du monde. — Son intime union avec Dieu. — Albina ne contrarie plus ses saints désirs. — Ses premières compagnes. — Titiana. — Azella, son amie ; Mélanie, sa parente. — Redoublement de ferveur. — Marcelle ange de charité. — Transformation chrétienne de Rome.

Après la virginité chrétienne, le veuvage occupe la plus haute place dans les états supérieurs de l'âme. Tous les peuples ont honoré la viduité dignement acceptée et compris que l'humanité y trouvait un des titres de sa grandeur. Preuve manifeste de la sincérité et de la force des sentiments conjugaux, touchante expression de la fidélité de deux époux que la mort est impuissante à désunir, le veuvage, vide que rien ne saurait combler en dehors de la religion, est une institution grande et noble et comme une forme nouvelle de la chasteté librement reconquise. Dans tous les éloges dédiés à cet état, on célèbre la vertu de l'amour humain plus fort que le malheur et renfermant sa vie dans le deuil et le

sacrifice. Le Véda ne parle jamais du mariage d'une veuve, et la loi indienne retranche l'héritage du fils qui naît d'une telle union [1]. Les Romains, au temps de leurs austères mœurs, professaient une grande estime pour le veuvage et une universelle défaveur pour les secondes noces. Lactance rapporte que la veuve de l'empereur Maximien, recherchée par son successeur, lui fit cette noble réponse : *Il serait sans exemple et sans excuse qu'une femme de mon nom et de mon rang essayât d'un second mariage* [2]. La Chine vénère la viduité et élève des arcs de triomphe à la mémoire des femmes fidèles à leur premier époux. L'unanimité de ces hommages dans tous les pays et tous les temps prouve éloquemment l'excellence et la grandeur d'un tel état.

Qui ne connaît dans la Bible les pages divines à la louange de Judith, et dans l'Évangile les épîtres consacrées à l'honneur des veuves fidèles? C'est que dans la nature humaine tout tend à l'unité, et l'âme faite à l'image de Dieu cherche sans cesse à se concentrer en un seul point. Les vrais époux vivent, meurent et renaissent ensemble. Il y a des cœurs pour lesquels les sentiments de l'amour sont impérissables et qui dans leur délicatesse ne pourraient contracter des liens nouveaux sans croire briser les premiers. Le flambeau sacré du jour des noces ne se rallume jamais pour de tels cœurs, et lorsqu'il s'éteint il n'est remplacé que par le flam-

[1] Traduction française par Langlois.
[2] *Institutions divines.*

beau funéraire. Grandes sont les épouses qui, sous la bénédiction de Dieu, savent ainsi renfermer leur amour dans leur premier serment. Marcelle était du nombre de ces femmes fidèles ; elle se débattait contre les barrières de la séparation; elle voulait être unie à son époux pour jamais, et elle pouvait s'appliquer justement ces vers du poète :

> Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
> Abstulit, ille habeat secum, servetque sepulcro [1].

La piété envers Dieu était la seule affection qui pouvait dignement succéder au dévouement conjugal de la fille des Marcellus : tout autre amour n'eût été qu'une décadence.

La veuve, considérée en elle-même et au simple point de vue naturel, est une des figures les plus touchantes de ce monde. La viduité saisit surtout chez la femme; elle emprunte sa grandeur à la faiblesse de l'être, dont la fidélité est d'autant plus méritoire qu'elle est combattue. Le malheur, cette puissance dont l'attouchement semble indispensable à toute véritable grandeur, fait seul la veuve. C'est lui qui, violemment et douloureusement, sépare les cœurs des époux, et qui change une famille, hier encore unie et complète, en un corps à jamais mutilé et saignant. Sous son empire, les deux êtres qui formaient à eux seuls les colonnes du toit domestique sont impitoyablement séparés l'un de l'autre, et tout l'édifice de leur bonheur si chèrement élevé

[1] Virgile.

par une commune affection s'écroule et s'évanouit. Tantôt le deuil vient couvrir de ses voiles un foyer fondé de la veille, et une catastrophe inexorable brise l'union qu'on se promettait heureuse et longue dans l'ardeur des premiers enchantements. Tantôt la mort sépare inopinément ceux qui ne voudraient se séparer jamais ; c'est à l'heure où une jeune famille réclamerait la présence simultanée du père et de la mère, et l'un des deux conjoints disparaît brusquement au plein midi de l'existence et au moment où il semblait plus indispensable que jamais. Quelle que soit la circonstance douloureuse où elle se produit, la viduité atteint l'âme jusque dans son fond ; on était deux, on n'est plus qu'un !

Alors la femme, cet être qui a naturellement besoin de conseil et d'appui, elle, qui dans l'alliance bénie de Dieu double, pour ainsi dire, toutes les puissances de son âme, dont la raison trouve la direction d'une raison plus sûre, dont le cœur sent le contrepoids d'un cœur plus calme, la femme survivante désolée éprouve, surtout si elle est jeune, un vide immense, une responsabilité effrayante et, sous le coup de ses malheurs et de ses devoirs, ne parvient à s'avancer seule dans son existence brisée que grâce à une force qui lui vient en droite ligne du cœur même de Dieu. Aussi une estime universelle entoure la véritable veuve, le rayon divin n'est point caché par les voiles qui recouvrent son front, et le monde ne peut refuser ses hommages à une manifestation si haute de la bonté et de la grandeur humaines. L'Évangile

parle d'une veuve qui, à force de supplier un juge au cœur dur, finit par en obtenir justice; n'est-ce pas là le témoignage unanime de la terre et du ciel en l'honneur de la sainte viduité[1]?

Le christianisme, qui seul a véritablement compris l'élévation de l'âme, après avoir formé les vierges, a institué les veuves. C'est à lui que nous devons la consécration de la viduité, *ce second degré de la chasteté chrétienne,* comme l'appelle saint Jérôme. L'Église des premiers siècles donnait aux épouses désolées, dont la fidélité devait survivre toujours à la mort de leur époux, le voile bénit, l'habit vidual et une place d'honneur dans l'assemblée des fidèles. Elle confiait aux veuves quelques-unes de ses œuvres, elle les chargeait de la visite des malades, de l'instruction des catéchumènes, et, comme couronnement de ces privilèges, les investissait de la dignité de Diaconesses. Entrée pour le reste de ses jours dans une vie de retraite et de religion, la veuve exerçait alors dans la famille chrétienne quelque chose de supérieur à la prépondérance dont elle avait joui au foyer domestique. L'Église primitive n'hésitait pas à associer ainsi la veuve au ministère de ses prêtres et à la consacrer exclusivement au service de Dieu par l'imposition des mains[2]. De plus, les veuves comme les vierges vivaient en commun, elles formaient des chœurs et des collèges[3].

[1] Évangile de saint Jean.
[2] *Suscipiens manus impositionem.* (Concile de Chalcédoine.)
[3] *Quemadmodum chori virginum sic viduarum chori.* Saint Chrysostome, sermon 46.)

Mais, pour parvenir à ces dignités, il fallait avoir une vraie vocation et reproduire le modèle de la veuve chrétienne que saint Paul a tracé de main divine dans ses épîtres :

« Que la veuve qui est vraiment veuve et désolée espère en Dieu, et qu'elle persévère jour et nuit dans les prières et les oraisons.

« Car pour celle qui vit dans les délices, elle est morte, quoiqu'elle paraisse vivante.

« Faites-leur donc entendre ceci, afin qu'elles se conduisent d'une manière irrépréhensible.

« Faites-leur connaître que si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi et est pire qu'un infidèle.

« Que la veuve qui sera choisie pour ce rang n'ait pas moins de soixante ans, et qu'elle n'ait eu qu'un mari.

« Qu'on puisse rendre témoignage de ses bonnes mœurs, si elle a bien élevé ses enfants, si elle a exercé l'hospitalité, si elle a lavé les pieds des saints, si elle a secouru les affligés, si elle a fait toute sorte de bonnes œuvres.

« Mais n'admettez point en ce nombre de trop jeunes veuves, parce que la mollesse de leur vie les porte à secouer le joug de Jésus-Christ, elles veulent se remarier.

« S'engageant ainsi dans la condamnation par la violation de la foi qu'elles lui avaient donnée auparavant.

« De plus elles deviennent paresseuses, apprenant à courir les maisons, curieuses et causeuses, s'entretenant de ce qu'il ne faut pas.

« Je préfère donc que les jeunes veuves se remarient, qu'elles soient des mères de famille et qu'elles ne donnent ainsi aucun sujet à nos ennemis de médire[1]. »

On comprend qu'à la contemplation d'un type si pur, Marcelle aspirât à cette grandeur et devînt ambitieuse de reproduire la beauté morale de la veuve chrétienne dépeinte par l'Apôtre. Notre sainte méritait ces louanges décernées par Augustin à sa mère Monique : « C'était une veuve chaste, pleine de charité pour les pauvres, rendant hommages et services aux saints, participant chaque jour au sacrifice divin, passant soir et matin de longues heures à l'église, ne s'occupant jamais de nouvelles, ne tenant jamais des conversations inutiles, préoccupée entièrement de ses communications avec Dieu par la prière[2]. » Marcelle avait servi de modèle à la mère d'Augustin. Aux exemples de notre sainte devaient se former plus tard les grandes veuves, si admirablement célébrées par Bossuet ; ces veuves qui, *vraiment veuves et désolées, s'ensevelissent elles-mêmes dans le tombeau de leur époux*, y enterrent tout amour humain avec ses cendres chéries, et, délaissées sur la terre, passent les jours et les nuits dans la prière et font écouler tout leur amour

[1] Saint Paul à Timothée, Ire Épître, ch. v, verset 3.

[2] *Histoire de sainte Monique*, par l'abbé Bougaud.

vers Jésus-Christ comme vers leur nouvel époux [1].

Ainsi Marcelle portait au front la triple couronne du malheur, de la fidélité, de la vertu, et à seize ans, fleur d'innocence, de grâce et de beauté, se consacrait à Dieu sans retour. La fragilité de la vie, même en pleine jeunesse, lui faisait chercher au delà du jour présent le secret de sa destinée. Elle lui créait comme un état de mort perpétuelle où la peur n'entrait pour rien, la bravoure étant un élément de sa foi et de sa race. Entre toutes les saintes qui n'ont fait seulement que traverser le mariage, il est rare d'en trouver qui soient devenues et demeurées veuves en un âge aussi tendre. Il ne faudrait pourtant pas croire que cette inflexible détermination ne fût pour Marcelle une source de difficultés. Sa piété eut à lutter contre les oppositions du monde et de sa famille qui auraient voulu la dissuader d'un tel dessein [2]. Sa mère elle-même la suppliait de surseoir à de si terribles engagements; elle mettait en avant l'honneur et l'avenir de sa maison [3]. Quant à ses amies, elles lui objectaient son opulence, sa jeunesse, sa beauté et la foule des prétendants illustres qui sollicitaient sa main. Mais les prières et les propositions les plus avantageuses devaient rester vaines, et la fille d'Albina, inébranlable dans ses projets, repoussait inflexiblement toutes les promesses et toutes les

[1] Sermons.

[2] Saint Jérôme, *passim*.

[3] *Id., ibid.*

sollicitations. Entendons saint Jérôme raconter la manière dont notre héroïne répondit à la dernière tentative faite auprès d'elle, et où sa mère elle-même, qui semblait passée à l'ennemi, s'efforçait d'ébranler ses résolutions. Une tendresse désolée portait vers Dieu, l'objet des amours non changeantes, le cœur de Marcelle, et rien n'était un obstacle sur son chemin.

Elle perdit son mari au bout de sept mois, dit saint Jérôme. Céréalis, un illustre consulaire[1], la rechercha; sa jeunesse, l'antiquité de sa famille, sa remarquable beauté, chose que les hommes prisent tant, et enfin sa vertu avaient charmé ce personnage, et, déjà avancé en âge, il promettait de lui laisser sa grande fortune, moins comme à une épouse que comme à une fille. Albina voyait avec plaisir une union qui apporterait à la fois lustre et protection à sa maison en deuil. Marcelle fut inflexible. Si je n'avais pas, disait-elle, renoncé au mariage pour me vouer à la chasteté éternelle, je chercherais un mari et non pas un héritage. *Aurai-je le bonheur de rendre la femme que j'aime la plus riche de Rome?* lui faisait dire Céréalis. — *Mes biens sont suffisants,* répondit-elle, *pour les pauvres et pour moi.* Et comme le préfet de Rome ajoutait : *Un vieillard peut vivre longtemps, et un homme*

[1] Allié à la famille impériale et auquel on avait élevé plusieurs statues dans Rome avec cette inscription : *Neratius Cerealis V. C. Cons. ord. Thermarum restitutor censuit (Romæ in ædibus Scevolis via Julia).* Baronius, t. IV, p. 369.

jeune mourir vite. — *C'est vrai*, répliqua spirituellement Marcelle, *un jeune homme peut mourir vite, mais un vieillard ne saurait vivre longtemps* [1]. Ainsi notre veuve résista aux offres les plus séduisantes, car Céréalis était un patricien très riche et très puissant, oncle paternel de César Gallus et oncle maternel de Valentinien II [2]. Ayant repoussé de la sorte tout projet d'union humaine, Marcelle va marcher à grands pas dans le chemin de la perfection. Elle avait regardé le ciel pour connaître son avenir, et, sous l'œil de Dieu, elle lui avait dérobé son secret!

Dans de telles idées on s'explique que la pieuse patricienne eût renoncé au monde et à ses vanités. On ne la vit plus, comme aux jours de son existence conjugale, se produire dans Rome vêtue richement; elle avait sacrifié jusqu'à l'anneau d'or dont les matrones se servaient alors en guise de cachet. A la vue de son dépouillement, saint Jérôme s'écriait : « Marcelle a confondu le paganisme en lui montrant ce qu'est la viduité chrétienne. Veuve véritable, elle l'était dans son âme, elle l'était dans sa vie. Les veuves païennes ont coutume de se couvrir le visage du fard, de briller sous des robes de soie, d'étinceler du feu des pierreries, de charger d'or leur chevelure, de suspendre à leurs oreilles les pierres les plus

[1] *Éloge funèbre de Marcelle*, par saint Jérôme.

[2] Baronius croit que Céréal, frère de Justine et oncle maternel de Valentinien II, est le même que Céréal, consul en 358, préfet de Rome et frère de Galla, mère de Gallus César, t. IV, p. 359.

précieuses, de se parfumer des baumes les plus rares. Notre veuve était d'autre sorte. Ses vêtements étaient pour la défendre du froid, non pour laisser voir le corps au lieu de le couvrir. En fait d'or, elle avait mis de côté jusqu'à l'anneau qui lui servait de sceau [1]. » Tel est le portrait que saint Jérôme a fait de Marcelle. Elle avait abdiqué tous les raffinements de la société mondaine pour disparaître, se faire oublier et plaire au divin Époux. Revêtue de modestes habits, la fille des Marcellus vivait solitaire, au fond de son palais, sous la garde et la protection de sa mère. Au dire de saint Jérôme, elle ne sortait jamais seule de sa retraite, et ce n'était toujours que pour des œuvres de charité ou pour fréquenter les églises, évitant de s'y trouver aux heures de grande réunion [2]. Toute vouée au silence, à la prière et à l'étude, elle n'admettait auprès d'elle que des vierges et des veuves d'une gravité connue, et ainsi rien d'extérieur et de mondain n'entrait dans sa nouvelle vie. Dégagée de la terre, son âme cherchait au ciel les noces immortelles.

Mais plus Marcelle se dérobait au monde, plus le monde s'efforçait de l'attirer à lui. Ses satellites observaient toutes ses démarches; si elle sortait, ils se multipliaient sur son passage, semblables à des

[1] *Éloge funèbre de Marcelle,* par saint Jérôme.

[2] Saint Jérôme. *Apostolorum et Martyrum basilicas secretis celebrans orationibus, et quæ populorum frequentiam declinarent.*

limiers avides qui se montrent infatigables à la poursuite d'une magnifique proie. Ici, en sa présence, c'était un éloge public à sa jeunesse et à sa beauté, là une plainte sur sa tenue qu'on taxait de ridicule pour une personne de son rang. Ses vêtements, en effet, étaient des plus ordinaires : d'une couleur sévère, sans broderies ni ornements, seulement entourés de la frange de pourpre appelée *segmentum,* signe distinctif des veuves chrétiennes de Rome. Les obsessions du monde à son égard étaient si grandes que Rossi, dans son Bulletin archéologique, croit que la loi de Constance, portant des peines contre les ravisseurs des vierges et des veuves, avait été faite à son intention et en sa faveur. On disait à Rome que c'était pour protéger et défendre Marcelle contre les violences et les prétentions de Céréalis que cette ordonnance avait été édictée. Ainsi Dieu mettait sa conquête sous la défense de la loi romaine et imposait silence aux convoitises audacieuses de ceux qui auraient voulu détourner Marcelle des divins projets.

Entrons dans le secret de ce palais de l'Aventin, où la veuve fidèle trouve un sûr refuge; si les regards du monde avaient pu y pénétrer, comme le découragement aurait saisi les cœurs qui espéraient encore pouvoir ébranler l'énergie de notre héroïne. Toute à la douleur et à la religion, Marcelle passait là les jours et les nuits dans la prière et les larmes, attendant avec impatience l'heure où elle se consacrerait plus parfaitement au service du Dieu, son

unique parti et son unique amour[1]. Elle comprenait qu'avec sa jeunesse et sa fortune, elle devait vivre retirée, et alors elle s'était condamnée à un ensevelissement volontaire qui d'année en année allait devenir plus complet et plus profond. La fille vivait avec la mère, ne voyant plus le monde; des parentes et quelques rares amies formaient seules le cercle de ses relations. Son deuil, que la profession publique de son veuvage semblait éterniser[2], l'avait séparée des élégantes compagnes du patriciat, dont les sympathies, devenues encore plus fortes depuis son malheur, témoignaient le vif désir de la fréquenter comme au temps de son mariage. Mais les plus délicates avances étaient vaines; son cœur, qui n'avait jamais été tourné aux goûts du monde, s'en était irrévocablement éloigné[3]. C'était plus haut qu'elle cherchait ses consolations; ayant durement expérimenté la fragilité de ce qui s'appelle le bonheur ici-bas, il lui fallait des garanties plus sûres et, comme elle ne les trouvait pas dans le monde, elle les cherchait en Dieu. Cette jeune tête de patricienne avait des nostalgies de vie céleste.

Rien, du reste, ne paraissait contrarier Marcelle dans ses plans de sainteté. Sa mère, qui avait désiré un instant la voir répondre aux sentiments de

[1] Tillement, dans ses Notes, dit que Marcelle avait embrassé la vie religieuse en 349, t. XII, note xxv, p. 631.

[2] Saint Jérôme. *Quam Marcellam unicum viduitatis exemplar. Et Marcella unicum Romanæ sanctitatis exemplar.*

[3] Saint Jérôme, *Lettres, passim.*

Céréalis, désireuse et fière d'une alliance qui aurait apporté à sa maison un nouvel éclat, n'insistait plus en faveur d'un projet mondain[1]. Les vertus de sa fille lui avaient montré tout le vide qui se serait trouvé pour elle dans l'union la plus enviée, et alors, comme son cœur voulait avant tout le bien de son enfant, elle avait adopté sans arrière-pensée les volontés et les désirs de Marcelle. Albina était une vraie mère chrétienne, elle comprenait toute la hauteur de son devoir, et, après avoir comparé devant Dieu les intérêts de ce monde et de l'autre, elle avait le bonheur de sentir et le courage de proclamer que sa fille s'était choisi la meilleure part. Auprès de Marcelle elle ne regrettait plus que le silence entourât sa demeure; la matrone ne souffrait plus de l'absence du grand monde, elle était déshabituée des réunions et des fêtes; la religion par ses douceurs la consolait de tous les sacrifices[2]. Quand on sait faire à Dieu la place qui convient, il comble tous les vides.

Le palais des Marcellus, plein de glorieux souvenirs et renfermant parmi les images des ancêtres la statue du vainqueur de Syracuse, allait subir une singulière transformation. La somptueuse demeure qui depuis tant de siècles avait retenti du bruit des fêtes et des ovations triomphales, se changeait en un paisible sanctuaire où des femmes devaient prier, se recueillir et vivre en commun. Pour encourager

[1] *Éloge de Marcelle*, par saint Jérôme.
[2] Rosweyde, p. 417.

Marcelle dans sa nouvelle vie, le ciel lui amenait, en effet, des imitatrices. Les premiers membres du pieux conventicule sortaient des plus illustres maisons du patriciat; c'étaient Félicité, Sophronie, Titiana, Azella, Mélanie. Au sujet de Félicité et de Sophronie l'histoire ne donne aucun détail, et dans les ouvrages hagiographiques les plus sérieux on ne trouve que leur nom et la mention de leur profession religieuse à l'Aventin, avec une note qui range ces deux premières veuves au nombre des meilleures. Toutefois, pour Titiana, on sait qu'elle descendait de la grande famille des Camille, qu'elle était l'amie de Marcelle et de Paule, et il est certain que son fils épousa Blésilla, la fille aînée de cette dernière[1]. Saint Jérôme parle de Titiana dans sa lettre à Furia, et il proclame qu'elle avait vécu, même dans le mariage, de la vie des vierges et des veuves. C'est ainsi qu'il la propose en exemple : Imitez, je vous le répéterai souvent, imitez votre sainte mère. Je ne me souviens jamais d'elle sans me représenter son amour ardent pour le Christ, son visage pâle de jeûnes, sa charité envers les pauvres, son dévouement aux serviteurs de Dieu, l'humilité de ses vêtements et de son cœur, sa retenue dans tous ses discours[2].

A cette époque, il existait à Rome une jeune fille du nom d'Azella, du même âge à peu près que notre sainte, et dont la famille noble et riche avait été

[1] Tillemont, t. XII, p. 149.
[2] Saint Jérôme, *Lettre à Furia.*

toujours étroitement liée à celle des Marcellus [1]. Habituée intime de l'Aventin, elle avait entendu les récits d'Athanase, et, le cœur tout épris d'amour pour Dieu, elle avait renoncé au monde et s'était vouée à la virginité. Longtemps sa parenté résista à ses prières et lui défendit de revêtir l'habit de couleur sombre. Après plusieurs années de lutte, ce fut par un acte d'énergie, un véritable coup de vigueur, qu'elle parvint à l'accomplissement de ses saints désirs. Voici un épisode de ce drame intérieur; on y jugera de quelle force le christianisme trempait les caractères.

Un jour, Azella arrache de son cou son collier d'or, cette *murenula* dont les nobles romaines ornaient leur gorge; elle le vend, et, à l'insu des siens, elle s'achète la robe qui est l'insigne de sa vocation, et rentre ainsi saintement travestie sous le toit paternel [2]. Cet acte de courage ne lui obtint pas l'autorisation de ses parents; il lui fallait, par sa persévérance, dompter l'obstination de sa famille et prouver que nulle entrave ne dissuade des divins projets. L'épreuve dura deux ans. Ni les oppositions ni les critiques n'ébranlèrent la jeune fille dans sa résolution, et enfin, victorieuse de toutes les résistances, Azella vit se lever le jour de sa consécration virginale. On racontait qu'avant sa naissance, son père avait vu en songe une urne du plus pur cristal,

[1] Tillemont, t. XII, p. 63.
[2] Saint Jérôme, *passim*.

tout éblouissante de lumière[1]; on aimait, à l'Aventin, à trouver dans cette gracieuse vision une image de la candeur de l'angélique vierge. Dès que la profession religieuse d'Azella fut accomplie, la compagne de Marcelle s'avança dans la plus haute perfection. Elle avait enfin trouvé à l'Aventin l'existence dont elle ne pouvait se passer. Azella et Marcelle se lièrent si intimement, qu'on ne les appela plus que les deux sœurs, tant la vierge et la veuve étaient inséparables l'une de l'autre. Dans une de ses études sur la société chrétienne de Rome, Amédée Thierry a présenté Azella comme veuve; on se demande comment l'élégant historien, en présence des textes si clairs de saint Jérôme, a pu soutenir cette affirmation[2].

Ce fut sans doute encore cette liaison, qualifiée à si juste titre de fraternelle, qui a porté un grand nombre de judicieux critiques à avancer que Marcelle et Azella étaient réellement sœurs. Ainsi l'ont pensé les Bollandistes, Colombet, Rohrbacher, de Montalembert, Amédée Thierry, attribuant au mot de saint Jérôme : *Sororem virginem*, une signification qui n'est plus admissible depuis que ce point d'histoire a été parfaitement mis en lumière par l'auteur docte et consciencieux de la *Vie de sainte Paule*[3]. Azella n'était pas la sœur de Marcelle, puisque cette dernière était fille unique et veuve, tandis

[1] Saint Jérôme, lettre XXIe.
[2] *Histoire de saint Jérôme,* par Amédée Thierry.
[3] L'abbé Lagrange, *Vie de sainte Paule.*

que la sœur d'Azella était vierge : *Sororem virginem*[1]. Dans une lettre à Marcelle, saint Jérôme dit, au sujet de Paule : « Saluez notre sœur; » ce qui n'établit pas que Paule fût sœur de Marcelle. Mais si la jeune vierge et la jeune veuve n'étaient pas du même sang, elles étaient unies par la grâce, et, devant l'affinité céleste de leurs deux âmes, on se console de l'absence des liens de la nature. En plaçant Azella à côté de Marcelle, Dieu se proposait de donner à chacune de ces deux femmes la force d'atteindre à la perfection; elles étaient, l'une pour l'autre, la preuve vivante de la sollicitude divine; passées par les mêmes oppositions, victorieuses des mêmes résistances, elles devaient s'assurer pour jamais la même conquête et se parer de la même couronne. Azella était de race illustre et la parente du préfet de Rome, Eugenius Azellus, dont le nom se trouve gravé au bas d'une colonne du sanctuaire de la basilique de Saint-Paul[2].

Dans ce groupe primitif de l'Aventin, le malheur introduisait un autre membre; c'était une jeune veuve du nom de Mélanie. Fille du consul Marcellinus, elle appartenait encore à l'une des premières maisons de Rome et avait quelque lien de parenté avec la famille des Marcellus[3]. Mariée à l'un des héritiers les plus nobles du patriciat, elle en eut trois enfants; mais tandis qu'elle se croyait la plus

[1] Tillemont, t. XII, pp. 101 et 129.
[2] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 651.
[3] Tillemont, t. XII, *Notes sur Mélanie l'Ancienne.*

heureuse épouse et la plus heureuse mère, à vingt-deux ans elle dut, en un seul jour, pleurer la perte de ses plus chères affections : la mort venait de frapper dans ses bras et à la même heure son époux et deux de ses fils[1]. Telle était la nouvelle compagne qui se réfugiait auprès de Marcelle. Il s'établit bientôt entre la fille d'Albina et Mélanie les relations les plus étroites : la destinée des deux veuves avait une similitude si profonde! L'adversité les avait frappées toutes deux en plein bonheur, au matin d'une alliance aimée, en ces heures trompeuses de la jeunesse où l'on se fie si facilement à la durée de tout ce qui est cher et où l'on juge le désenchantement comme chose impossible.

Toutefois, si la nouvelle venue se consacrait à Dieu pour toujours, elle trouvait bientôt que l'horizon de l'Aventin manquait pour elle d'étendue. Ni la conformité des goûts, des habitudes et des épreuves, ni la tendresse de son amour pour l'enfant qui survivait à la ruine de son foyer, ne devaient la retenir dans Rome, et, après avoir confié à ses parents l'enfant qui lui restait[2], Mélanie, abandonnant tout, famille et patrie, Marcelle et l'Aventin, allait prendre la route de l'exil et dresser sa tente sous d'autres cieux[3]. Mais n'anticipons pas, laissons Mélanie et Marcelle jouir de leur douce et passagère réunion. Ces deux grandes femmes étaient si bien faites pour se com-

[1] Tillemont, *Notes sur Mélanie l'Ancienne*, t. XII.
[2] Saint Jérôme, dans ses *Lettres*, t. XII, pp. 632 et 633.
[3] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 322.

prendre, s'aimer et s'édifier. Descendues toutes jeunes des plus hauts sommets de la société romaine, elles s'étaient éprises d'une noblesse et d'une beauté infiniment supérieures à la noblesse de leur naissance et à la beauté de leur nationalité. A l'encontre de la plupart de leurs parentes et de leurs amies, qui acceptaient le paganisme pour idéal, elles se montraient plus ambitieuses, et, l'Évangile à la main, elles s'élançaient à la recherche et à la conquête d'une perfection et d'une félicité s'accordant avec les aspirations sublimes et les instincts divins de leur grand cœur. Pourquoi ces deux âmes ne devaient-elles pas tracer toujours ensemble le même sillon? Ce secret nous sera révélé à son heure.

Les projets de Mélanie n'ébranlèrent pas le courage de Marcelle. La fondatrice de l'Aventin, qui avait confiance en sa vocation, avait aussi la certitude de la propager. Renfermée dans son cénacle, notre sainte était constamment appliquée à la prière et à l'étude. A chaque heure, on l'y trouvait absorbée dans l'oraison, entretenant, agenouillée aux pieds de Dieu, le colloque divin où, d'après saint Augustin, l'âme demande et où le ciel répond [1]. Sauf le temps consacré au travail manuel, au soin des pauvres et à la visite des tombeaux des martyrs, la pieuse veuve passait sa vie dans les prières les plus ferventes et la lecture la plus assidue des livres saints [2]. Son union avec Dieu était alors si profonde,

[1] *Traité de la grâce.*
[2] Saint Jérôme, dans ses *Lettres.*

que rien ne pouvait l'en distraire; combien de fois sa mère, les vierges et les veuves ses compagnes la surprirent insensible à tout ce qui se passait autour d'elle et ravie d'extase comme les anges du ciel!

Ne sortant que pour fréquenter les églises ou accomplir ses œuvres de charité, Marcelle vivait toujours en présence de Dieu. Elle avouait qu'en dehors des lieux consacrés par la religion ou la charité, la présence de Dieu ne lui était pas sensible. Elle aimait, après avoir vaqué à ses prières, à aller visiter les pauvres et les malades[1]; elle fut une des premières chrétiennes de Rome qui eurent l'honneur de s'offrir aux malheureux et aux souffrants comme la douce apparition de la charité évangélique dont l'héroïsme devait remédier à toutes les misères. La fille des patriciens poussait son admirable charité jusqu'à consentir à opérer de ses mains l'ensevelissement des morts. Sa mère dut souvent lui faire violence pour l'arracher à ce ministère, dont l'Église primitive, dans son respect pour la dépouille de l'homme, faisait un des principaux devoirs des veuves. En face de ces matrones, naguère si superbes et si délicates, consentant à laver elles-mêmes les corps des inconnns, des esclaves, des abandonnés, à les couvrir de leurs plus riches étoffes pour suaires[2], à les accompagner jusqu'au tombeau comme s'ils eussent été de leur famille, l'esprit païen se sentait confondu, et les chrétiens avaient le droit de pro-

[1] Saint Jérôme, dans ses *Lettres*.

[2] Saint Jérôme, *ibidem*.

clamer qu'ils ne formaient véritablement qu'une famille, parce qu'ils avaient véritablement le même cœur. Ainsi elles apprenaient au vieux monde par quels effets de charité et de tendresse on fait jaillir de l'âme des malheureux et des indigents les sources divines de la résignation et de la reconnaissance.

La cause de cette transformation surprenante provenait des idées dont le christianisme avait doté le monde. Lorsque l'âme humaine est mise en face de l'éternité, presque toujours elle se convertit du coup. Ainsi on s'explique ces changements ou plutôt ces bouleversements de vie. L'Église apprenait aux Romains à apprécier la fausseté du régime introduit par le paganisme touchant l'individu, la famille, l'État, Dieu lui-même. Pour convaincre le polythéisme d'erreur, il suffisait de lui opposer la partie noble de l'homme rendu à lui-même : l'esprit, le cœur, la conscience; et alors aucune des vieilles idoles ne demeurait debout. Quand donc l'Église s'affirmait ainsi au IVe siècle, chacune de ses institutions délivrait les âmes. Elle proclamait, par son baptême, le respect de la personne humaine dans le dernier des pauvres, dont elle faisait l'égal des patriciens et des empereurs. Elle garantissait, par le mariage, l'inviolabilité de la famille en l'arrachant à l'abaissement des mœurs anciennes. Elle fondait l'État sur l'autorité et la dignité de ceux qui commandent comme sur le respect et la soumission de ceux qui obéissent.

Ce n'était plus la Rome païenne des Néron, des

Caligula, ces empereurs à la tête bestiale et aux lèvres lippues, ces monstres aux appétits sauvages, à la fois bourreaux, histrions, débauchés, tels qu'ils ont été dépeints dans l'horreur de leurs vices et de leurs crimes par Suétone[1] et Tacite[2]. Les incarnations de l'ancien monde païen, les hideuses figures de l'ère misérable et dorée des Césars, tout cela avait fait son temps. Un luxe insensé, une corruption babylonienne, un orgueil effréné, les turpitudes de la luxure, les abominations de la force, les impériales saturnales des gladiateurs, des prétoriens, des bouffons et des courtisanes, tout cela était usé. Enfin le sens moral et les besoins de la conscience défendus par l'Évangile avaient repris leurs droits. Le vicaire du Dieu crucifié, assis à la place de Néron, présidait aux fêtes chrétiennes de l'âme sur les ruines du paganisme décrépit et expirant. Le régime nouveau, inébranlablement fondé sur le culte, l'amour et l'adoration du Dieu du Calvaire, inaugurait son règne en vivifiant les peuples. Aussi, quand les cœurs généreux entendirent la promulgation nouvelle des droits et des devoirs, une force inconnue changea du faîte à la base l'ordre des choses établies, et tout ce qu'il y avait de bon dans la société antique applaudit à la régénération divine. C'est qu'il existait des intérêts supérieurs à ceux reconnus jusqu'alors; l'homme était appelé à la

[1] *Vie des douze Césars.*
[2] *Vie d'Agricola.*

possession de la liberté de l'âme et de la grandeur des mœurs, et, descendu jusque-là aux hontes de la bête [1], il allait monter aux idéales puretés de l'ange.

De faibles femmes, abjurant les erreurs de leur race et de leur éducation, prouvaient par leur nouvelle vie la nécessité de satisfaire à ces besoins éternels que le Créateur impose avant tous les autres, et dès lors la parole divine : *Une seule chose est nécessaire* [2], cessa d'être une lettre morte; à l'Aventin, les patriciennes lui donnaient une glorieuse et immortelle signification. De plus les compagnes de Marcelle apportaient à Dieu un cœur palpitant de vie; plusieurs avaient l'âme gonflée de la plus âcre des douleurs, et comme le monde ne sait et ne peut rien pour ces misères exquises, comme il foule cruellement les pauvres natures blessées (toujours nos peines sont si fort les nôtres et si peu celles d'autrui), les vierges et les veuves se jetaient entièrement dans le sein consolateur de Dieu. Pour qui sait lire dans ces cœurs avec des yeux compatissants et chastes, il y a dans toutes ces existences une céleste vision de la plus haute spiritualité.

Mais c'est ici que notre tâche devient difficile. Comment célébrer d'une manière digne les vertus de cette âme d'élite qui, dans l'ordre de la grâce, se pose déjà comme la mère d'une famille dont les membres doivent atteindre aux plus sublimes degrés

[1] Lactance, *de Falsa Religione*, lib. I, p. 61.
[2] Évangile de saint Matthieu.

de la sainteté? Nous ne sommes, en effet, qu'au prélude du mouvement religieux qui va changer Rome. Marcelle n'est qu'aux commencements de son œuvre, et l'Aventin va devenir un théâtre où les plus belles âmes, sous le souffle du ciel, se donneront bientôt rendez-vous. Si ce n'était pas encore la saison des fruits, c'était bien déjà la plus fraîche et la plus opulente des floraisons.

CHAPITRE IV

DE 349 A 358

Marcelle est l'âme de ce mouvement religieux. — Les oppositions païennes. — L'Aventin dilate son enceinte. — Les patriciennes les plus en renom forment la famille de Marcelle. — Marcellina. — Léa. — Fabiola. — Consécration des vierges au IVe siècle. — Sermon du pape Libère pour la profession de Marcellina. — Causes de ces transformations. — Haute direction de Marcelle. — Son éminente sainteté. — La vie des solitaires de l'Orient était une puissante excitation. — Impression profonde des histoires d'Euphrosine et d'Alexandra, des conversions de Pélagie et de Thaïs. — Sainte émulation des patriciennes à ces exemples. — L'empereur Constance et le pape Libère. — Marcelle implore le retour du Pontife. — Les vierges et les veuves à la poursuite de la perfection.

Sous le regard de Dieu, Marcelle menait dans Rome une vie de perfection, et déjà beaucoup de femmes des plus nobles demandaient à suivre son exemple. Il se produisait, en effet, sous l'influence de l'Aventin, un magnifique courant qui portait les âmes vers la sainteté. Les familles des sénateurs dont l'indomptable fierté et l'antique vertu avaient résisté au gouvernement abominable des Césars, ces maîtres qui, durant quatre cents ans, abaissèrent tant de choses, commençaient à comprendr

que les biens supérieurs ne pouvaient se reconquérir que par la pratique de la vie chrétienne et la soumission à l'Église. Des âmes qui pleuraient sur l'affaiblissement de l'honneur, de l'austérité, du courage, du dévouement, traits distinctifs du caractère romain au temps de sa splendeur [1], s'ouvraient d'elles-mêmes aux vertus nouvelles dont aucune grandeur ne pouvait se prétendre rivale. Ces cœurs recherchés de Dieu sentaient que le Ciel avait châtié Rome pour la relever, et, entrevoyant l'édifice qu'une société formée par l'Évangile était appelée à fonder, ils entraient dans l'œuvre divine, et, liés au Christ par le baptême, ils suivaient la voie où les gloires du présent et de l'avenir devaient éclipser toutes les grandeurs du passé.

C'était surtout du côté des femmes les plus en renom que se dessinait le mouvement vers la vie spirituelle. On voyait déjà courir vers l'Aventin les plus illustres héritières. Il y avait chez ces descendantes des clarissimes une sainte ardeur, une émulation passionnée, et chaque jour s'accroissait la famille héroïque des vierges et des veuves dont Marcelle était la mère [2]. Les âmes qui entraient dans cette entreprise aspiraient à la perfection religieuse; ainsi le petit cénacle de l'Aventin devenait le rendez-vous des natures de forte trempe et le premier berceau de la vie monastique au milieu de Rome.

[1] Suétone, collection de Lemaire.

[2] Saint Jérôme, *Éloge de Marcelle.*

S'avançant la première dans la carrière du sacrifice, saint Jérôme n'hésite pas à proclamer Marcelle fondatrice de la vie religieuse en Occident. Nulle Romaine n'avait encore osé adopter l'état monastique, soit à cause du mépris du monde pour cette condition, soit à cause de l'étrange nouveauté d'une telle profession [1]. Mais, avec son âme courageuse, la fille d'Albina ne rougissait point de professer publiquement le genre de vie qu'elle savait agréable au Christ. En vain des critiques plus acerbes que celles du passé s'élevaient contre elle, ceux qui avaient trouvé à redire à son dessein de demeurer veuve ne pouvaient se défendre de crier contre sa consécration irrévocable à Dieu. Ils souffraient vivement de voir introduire au milieu d'eux les habitudes et les mœurs des solitaires du désert par des femmes qui étaient la fine fleur de l'aristocratie; de là une haine implacable contre l'Église et une vraie fureur contre ces personnes du premier rang dont la sainteté condamnait leur conduite. En dépit de toutes ces oppositions, Marcelle se déclara ouvertement l'instigatrice de cette réforme; elle agrandit le cercle familier de ses disciples et forma sous les lambris d'or de son palais la première communauté religieuse de Rome. Il appartenait à une telle âme de jeter au sein du monde nouveau créé par l'Église les fondements d'une institution [2] qui peuplait déjà

[1] Saint Jérôme, *passim.*

[2] Baronius, *Annales,* t. IV, p. 470.

les solitudes de la Thébaïde comme les villes de l'Orient, et de montrer aux Romains les merveilles que pouvaient opérer de faibles femmes consacrées à Jésus-Christ.

Les nouvelles recrues que le ciel mit sous les ordres de notre sainte étaient des veuves et des vierges dont nous admirerons bientôt les vertus. Elles venaient toujours des rangs les plus élevés de la société, comme si le Dieu jaloux eût voulu prouver que partout où il établit son empire, il se choisit la plus belle part. Marcelle ne devait avoir d'abord pour filles que des patriciennes. Elles s'appelaient, je ne nomme que les plus connues : Marcellina, Léa, Fabiola, toutes descendantes des premières maisons de Rome. Elles abandonnaient la richesse pour la pauvreté, le commandement pour l'obéissance, les honneurs pour l'humilité[1], âmes victorieuses d'elles-mêmes qui renonçaient au monde et à ses avantages pour l'amour de Jésus-Christ.

L'une des premières était Marcellina, fille d'un ancien préfet des Gaules et sœur de saint Ambroise, le grand évêque de Milan. Sa mère, ayant perdu son époux, s'était fixée à Rome, et ce fut là, sous l'inspiration de Dieu, que Marcellina devait se vouer à la virginité vers l'an 352[2]. Son frère, dont l'éloquence allait quelques années plus tard si vivement remuer les populations de la péninsule, composa à sa prière ses traités admirables sur la virginité et la

[1] Saint Jérôme, *passim*.

[2] Biraghi, *Vie de Marcelline*

viduité, écrits qu'il fallait arracher aux mains des jeunes filles milanaises, dit un pieux auteur, sans quoi toutes auraient abandonné les douceurs de la famille et les espérances du monde pour s'enfermer dans les cloîtres [1]. Marcellina, en s'affiliant des premières à la famille spirituelle de l'Aventin, se mit avec bonheur sous la direction de Marcelle; la réputation de haute sainteté dont jouissait la mère vénérée des vierges et des veuves de Rome l'avait déterminée à embrasser une existence aussi parfaite. Elle se réunit donc à Félicité, Sophronie, Titiana, Azella; nouvelle épouse de Jésus-Christ, elle était digne de devenir leur compagne. La sœur de saint Ambroise ne devait, après des années, quitter Rome et ses amies que pour aller fonder à Milan une communauté nouvelle de vierges dans le palais de sa famille [2].

Ce fut vers ce temps que Léa, illustre Romaine, demanda à fréquenter l'Aventin. Le malheur l'avait cruellement frappée, et, devenue veuve jeune encore, elle aimait à visiter souvent Marcelle [3]. Léa sentit bientôt dans cet intérieur si religieux ce que le Ciel demandait d'elle, et, prenant pour modèle celle qui l'accueillait toujours si fraternellement, elle se consacra tout entière au service et à l'amour de l'époux qui ne meurt pas [4]. Supérieure aux rail-

[1] Paulin, secrétaire d'Ambroise.
[2] Tillemont, *Notes*, t. XII, p. 64 et III, et Baronius, t. IV, p. 380.
[3] Tillemont, t. XII, p. 64.
[4] Saint Jerôme, *Éloge de Léa*.

leries de la société où elle avait vécu, elle ferma sa demeure au monde, s'appliqua à la prière et aux œuvres de perfection, saintement ambitieuse de conquérir les bonnes grâces du Dieu qu'elle avait trop peu recherché et servi jusque-là[1]. A l'imitation de Marcelle, Léa, est-il raconté par saint Jérôme, fit de son palais une retraite pareille à celle de l'Aventin; elle n'y recevait que des vierges et des veuves. On admire ces patriciennes brisant ainsi avec le monde dont elles dédaignaient les adulations, ayant en horreur ses vanités, ne se préoccupant plus que du soin de leur âme, insatiables de perfection, et, comme devait dire éloquemment Bossuet de certaines âmes illustres du grand siècle, *toutes passées en Dieu*[2] !

Mais ce n'était pas seulement pour recevoir des créatures angéliques que s'ouvraient toujours les portes de l'Aventin, le pieux asile accueillait quelquefois des âmes qui avaient à certaines heures participé aux faiblesses du monde. De ce nombre fut Fabiola, plus célèbre par sa pénitence que par ses erreurs. Issue de la race des Fabius, elle avait été mariée jeune encore à un homme dépravé dont elle ne put supporter l'inconduite. Profitant des facilités de la loi romaine pour le divorce, elle s'était séparée publiquement de lui, et bientôt après s'était choisie un autre époux. Toutefois sa conscience ne tarda

[1] Baronius, t. IV, p. 472.
[2] *Oraisons funèbres.*

pas à lui reprocher cette détermination, et comme Dieu avait de grandes vues sur son âme, le ciel sembla lui-même régulariser sa position. Une mort inattendue frappait son second mari, et ainsi l'épouse se dégageait providentiellement de l'alliance irrégulière qu'elle se proposait de rompre. Dès lors, digne du courage de sa race qui avait triomphé d'Annibal, elle expia sa faute par une pénitence publique [1]. Au temps de la semaine sainte, époque de l'année où les pénitents publics étaient réintégrés dans la société spirituelle, Fabiola parut aux portes de la basilique de Latran. La superbe patricienne portait l'habit des coupables; le peuple de Rome la vit prosternée, les cheveux en désordre, la face contre terre, demandant au ciel avec d'abondantes larmes le pardon de son égarement [2]. Le pontife lui donna l'absolution de sa faute, et saint Jérôme dit que dès cette heure Fabiola consacra sa vie, ses immenses richesses, son crédit, au service de Dieu, de l'Église, des pauvres, et qu'elle fit profession publique de viduité [3]. Admise à l'Aventin, elle s'appliqua à la pratique des conseils évangéliques, et, heureuse de s'être réhabilitée devant Dieu et les hommes, elle devint bientôt un éminent exemple de pénitence et de charité. Ainsi Fabiola se fit une place au milieu des filles de Marcelle [4]. Nous la retrouverons dans le

[1] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 621.
[2] Lettre xxxiiie.
[3] Tillemont, *Notes sur Fabiola*, t. XII, pp. 188 et 191.
[4] Rosweyde, p. 397.

cours de ce livre pour admirer les grandes œuvres de sa vertu et de sa foi.

Assistons maintenant à la consécration religieuse d'une des vierges de l'Aventin; ce spectacle, qui attirait la société la plus distinguée de Rome, est si touchant qu'il émotionnera nos cœurs à quinze siècles d'éloignement. Suivons en esprit la jeune Marcelline faisant sa profession solennelle de virginité, la nuit de Noël, dans la basilique de Saint-Pierre, sur la colline du Vatican. Le jour après lequel elle soupirait est enfin venu; Marcelline sort de l'Aventin, non pas avec l'élégante parure qui convenait naguère à la fille d'un illustre gouverneur, mais avec la sombre et modeste tunique qui sied à l'épouse de Jésus-Christ. La nuit était encore profondément obscure, et une foule immense, attirée à la basilique par la célébration des beaux offices de Noël, attendait avec impatience l'heure de ce sacrifice nouveau. Au moment marqué, l'humble vierge s'avance vers l'autel, à travers les prêtres et les ministres revêtus d'ornements blancs, et se présente pour les noces divines. Elle est accompagnée de nombreuses compagnes; elle reçoit avec elles le corps et le sang du Christ et prononce le vœu de virginité perpétuelle. Libère la consacre par l'imposition du voile virginal, et tout le peuple répond : Gloire à Dieu !

Alors le saint pontife prend la parole et s'exprime en ces termes : « Oh ! les belles noces que vous avez désirées et choisies pour votre partage, ma fille !

voyez quelle multitude s'est rassemblée ici à la voix de votre époux, qui l'a invitée à y assister. Pour si nombreuse qu'elle soit, il veut que personne ne se retire sans avoir pris sa nourriture. Il offre à tous ces convives son corps et son sang divins. Et pour vous, plus magnifique encore, il vous confère le don de virginité parfaite, de telle sorte que vous allez être transformée en un état angélique. Et ce peuple s'est encore réuni en si grand nombre pour célébrer la naissance de votre époux. Car, en vérité, c'est aujourd'hui qu'est né d'une Vierge, après s'être fait homme dans son sein, Celui qui avant l'origine du monde était éternellement engendré dans le sein du Père. Fils unique dans le ciel, Fils unique sur la terre, Dieu de Dieu, enfanté par la Vierge, lumière de lumière, égal au Père, un avec lui en pouvoir et en nature, mais distinct par le titre de sa génération. Tel est votre époux : sans lui, rien n'existerait des choses du ciel, de la terre et des mers. Cet époux, aimez-le, ma fille : il est infiniment bon. Aimez-le, vous dis-je : c'est le Fils éternel du Père; c'est le Verbe sorti du cœur du Père; c'est l'objet des complaisances du Père; c'est le créateur de toutes choses, et la plénitude de la divinité habite substantiellement en lui. Aimez-le donc, puisqu'il est si aimé du Père. — Mais souvent, quand la foi ne court point de risques, la jeunesse n'est pas sans péril. Soyez donc modérée dans l'usage du vin pour ne pas fortifier les tentations, parce que vin et jeunesse mis ensemble allument ou attirent l'in-

cendie. Que le jeûne vous serve également de frein ou d'appui contre les séductions de l'âge, et que la sanctification soit comme une bride contre les assauts de la concupiscence. Je vous conseille d'être fort sobre de toute nourriture qui peut échauffer les sens. Les aigles eux-mêmes, qui montent bien haut dans leur essor, sont attirés bien bas par la chair qu'ils convoitent pour leur pâture. Eh bien, vous, ô vierges, aigles spirituels, qui volez et planez dans les régions sublimes des cieux, préservez-vous de cette convoitise. — S'il m'arrive de rencontrer une vierge dans la rue, que la gravité de son maintien me révèle sa condition virginale. Que sa pudeur soit manifeste, que son attitude soit modeste, qu'elle ait pour précurseur de sa virginité les signes et les caractères de la vertu. Ayez bon courage, ma fille, faites de généreux efforts, et vous serez bien heureuse plus tard de laisser après vous une postérité de mérites, d'exemples et de filles vos imitatrices. Que le ciel vous en donne un favorable augure dans ce jour que vous avez choisi pour votre consécration et qui voit une vierge s'enrichir de la plus belle postérité, celle du Fils de Dieu [1]. » Libère cessa de parler, et ses paroles aussi bien que l'acte magnanime de Marcelline rendirent cette nuit à jamais mémorable. Telle était, au IVe siècle, la consécration des vierges de Rome.

Dès son origine, l'association semi-monastique de

[1] Saint Ambroise, *de Virg.*, l. III, c. I.

l'Aventin se composait donc d'un groupe choisi de jeunes vierges et de saintes veuves, ainsi mouraient au monde ces femmes en rupture de ban avec le siècle, ces échappées de Babylone, toutes remplies d'amour de Dieu et ambitieuses de perfection. Selon le conseil de l'Évangile, elles quittaient tout pour se constituer captives du doux Jésus. Les unes renonçaient aux belles destinées et consommaient joyeusement au matin de la vie tous les sacrifices de la terre; les autres, épouses et mères malheureuses, ayant perdu ce qu'elles avaient le plus aimé, venaient demander à Dieu de combler l'abîme creusé dans leur cœur par la perte de leurs enfants ou de leur époux. Pour les unes et les autres, le principal mobile d'une transformation si généreuse était le désir du salut.

Quelles victimes touchantes que ces veuves et ces mères qui apportaient à Dieu un cœur encore tout saignant ! Quelles pures hosties que ces jeunes vierges, âmes toutes neuves parées d'innocence et de dévouement, se consacrant à toute une existence de divin amour ! Dieu, en effet, était tout pour elles, et le monde n'était plus rien. Elles annonçaient à la terre la race de ces âmes dégoûtées dont Bossuet devait si bien dire : *Dégoûtées des passions, des intérêts, des biens périssables, et uniquement en recherche et en quête de perfection* [1]. Faire son salut dans la profession d'une vie religieuse signifiait pour

[1] *Oraisons funèbres.*

elles : Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu [1]. Perspective divine qui les amenait à se dépouiller des imperfections les plus légères et à entreprendre sans répit le labeur du perfectionnement moral. Dans ce grand œuvre, elles accomplissaient jusqu'à la dernière ligne le plan de vocation religieuse dressé par saint Paul, plan qui consiste à fournir une vie comme une course sans arrêt et durant laquelle on n'a le temps de regarder ni de côté ni en arrière, mais où l'on doit aller toujours en avant [2]. Nous nous empressons d'ajouter que les vertus de Marcelle et ses suaves qualités de mère n'étaient pas étrangères à l'attrait qu'éprouvaient alors tant d'âmes d'élite pour l'existence de l'Aventin.

A ces natures de choix, il fallait nécessairement une direction des plus hautes; toute main n'aurait pu tenir les rênes de ce gouvernement. Les compagnes de Marcelle n'étaient pas des novices ordinaires. A une éducation parfaite, elles unissaient une instruction très étendue; dans la classe du patriciat, la femme possédait des connaissances vastes et profondes [3]. Il fallait donc en un tel milieu une âme véritablement supérieure, capable de diriger par la parole, le conseil, l'exemple, une personnalité qui eût reçu de Dieu l'ascendant des grandes idées et le génie de toutes les délicatesses.

[1] Évangile de saint Matthieu
[2] Epîtres.
[3] Sulp. Sever., *Dialogues*.

Ces commencements de vie religieuse étaient, pour ainsi dire, le germe des institutions puissantes qu'allaient établir aux ve et vie siècles saint Augustin et saint Benoît. La famille cénobitique n'était pas encore ordonnée en Occident; elle n'avait pour législation connue que la règle des Pères du désert, et le groupe des nobles femmes réuni par Marcelle n'était chez les nations latines que le grain précurseur des grandes communautés de l'avenir. Si Dieu n'eût été là avec ses bénédictions, l'entreprise de l'Aventin n'aurait été qu'un magnifique phénomène sans veille et sans lendemain; mais heureusement le Ciel posait la base de cet édifice et devait en couronner le faîte. O famille sacrée de Marcelle! fleur gracieuse de spiritualité, la première épanouie sur le sol si longtemps souillé de Rome, votre parfum embaume divinement notre âme, et notre œil ne se lasse pas de vous contempler avec ravissement en présence même de tous les fruits de l'arbre monastique dont vous étiez le germe divin.

Mais, si l'amour de Dieu et le désir du salut opéraient de telles merveilles, quels termes pourraient rendre la vivacité de la piété et la puissance de la perfection de notre sainte! Le cœur de Marcelle avait su, dans toutes les circonstances de la vie, se mettre en accord avec le précepte divin : *Vous aimerez Dieu par-dessus toutes choses*[1]. Enfant, elle avait fait de Dieu le premier et le plus cher objet de

[1] Évangile de saint Jean.

ses affections; jeune fille, elle avait entouré Notre-Seigneur Jésus-Christ de ses tendresses les plus vives; épouse, elle avait concentré son amour en un foyer inextinguible dont elle faisait monter les flammes vers Celui qui mérite les prémices de tous les cœurs; veuve, elle avait recherché pour son âme les tendresses divines et voué son existence fidèle à l'immortel Époux. Si donc Marcelle avait toujours donné à Dieu la première place dans ses affections, vivant désormais dans la retraite et le calme de la vie religieuse, elle l'aimait encore mieux et lui consacrait toutes les puissances de son être. Aussi son âme s'abreuvait à la source des délices, goûtait de saints attendrissements, répandait des larmes purifiantes et montait par delà les cieux des cieux.

Ses compagnes, ou plutôt ses filles, se ressentaient d'une telle ferveur; quand une mère possède un grand fond de vertu, elle le lègue en héritage; les vierges et les veuves de l'Aventin s'assimilaient à chaque heure quelque chose de la vie morale de leur directrice. Mais cette élévation d'âme devait se perfectionner encore; saint Jérôme allait arriver à Rome, et nous verrons bientôt ce que, sous la conduite d'un tel maître, la sainteté de Marcelle devait gagner. Le diamant ne donne tout son éclat que lorsque le génie du lapidaire l'a finement taillé sous toutes ses facettes.

Une autre excitation non moins puissante pour l'Aventin provenait de la connaissance des prodiges de perfection dont l'Orient, terre sacrée des divins

ressouvenirs, était le théâtre. On parlait alors beaucoup, dans les cercles aristocratiques du patriciat, des merveilles de sainteté qui illustraient les déserts de Nitrie. Depuis le séjour qu'Athanase avait fait à Rome, on s'entretenait de la vie des solitaires, et on aimait à se porter par l'imagination et le cœur vers ces régions, qui semblaient habitées plutôt des anges que des hommes. C'était Antoine qui, après avoir tout abandonné, devenait le créateur de la vie cénobitique, et qui, en 356, mourait plus que centenaire [1]. A sa suite prenait place Paul, premier ermite, le plus illustre des anachorètes, celui qui, découvert par Antoine, lui légua pour héritage une tunique de feuilles de palmier, vêtement sacré dont ce dernier ne se servait qu'aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte comme d'une sainte relique [2]. Puis venait Pacôme, d'abord soldat sous Constantin, et qui, durant quinze ans, ne se coucha jamais [3]. Il avait établi à Tabennes un monastère dont la règle lui avait été portée du ciel par les anges, et dont saint Athanase avait admiré les moines durant l'un de ses exils. Tels étaient les principaux chefs de la grande armée religieuse que commençait à lever l'Église pour lutter contre toutes les passions et toutes les erreurs. On se représente aisément, en présence de ces grandes figures de la famille monastique, les élans et les enthousiasmes de la jeune

[1] Pallad., *Hist. Laus. Bibl. vit Patr.*, t. I.
[2] *Id., ibid.*
[3] *Id., ibid.*

communauté de l'Aventin, et l'on comprend qu'en face de si sublimes modèles chacune des compagnes de Marcelle se sentit plus désabusée du monde et plus portée vers Dieu. Dans ces âges héroïques, les femmes elles-mêmes savaient s'armer du courage le plus mâle; elles recherchaient l'honneur de servir Dieu avec une ardeur toute virile.

Nous devons enregistrer ici d'autres récits pour l'audition desquels la grande société romaine se passionnait. C'était d'abord l'étrange histoire d'Euphrosine. Cette chrétienne n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle quittait son père et son époux pour le désert, et, par un stratagème inouï, se faisait, en dissimulant son sexe, accepter dans un monastère de religieux. Un jour, après de longues années, un homme, sous le poids de l'âge et du malheur, vint frapper à la porte du cloître où s'était enfermée Euphrosine, demandant force et consolation pour supporter de terribles épreuves. Le religieux auquel il s'adresse n'avait point quitté sa cellule depuis trente-huit ans; il portait le nom du moine que nous admirerons bientôt dans la description du drame de la conversion de Thaïs : « Mon père, lui dit-il, priez pour moi, car la douleur m'accable au sujet de ma fille que j'ai perdue, et chaque jour augmente ma désolation et rend ma blessure plus profonde. » Les années n'avaient pu diminuer la peine de ce père, et elles avaient cependant changé si complètement son enfant, que l'infortuné ne se douta pas même que c'était à sa fille qu'il parlait; et puis,

comment aurait-il pu la reconnaître sous sa robe de moine? Cependant Paphnuce, c'était le nom d'Euphrosine en religion, s'attendrit; son cœur à lui n'était pas dans l'ignorance, il se sentait en présence de son père. Eh bien, ô prodige! dans cette rencontre la grâce triompha de la nature. Paphnuce pleure sur son père, le console, lui donne courage et espérance, mais, étouffant le cri de l'amour filial, il impose à ses lèvres le silence sur le secret de son cœur. Ce ne fut qu'à l'heure où la mort vint l'atteindre que l'enfant consentit à découvrir l'immolation de toute sa vie en priant son père de l'ensevelir et de se consacrer lui-même à Dieu, à sa propre place[1].

On racontait encore avec admiration, dans les salons de Rome, l'histoire d'Alexandra. Cette pauvre fille n'était qu'une humble esclave aux yeux des hommes, et pourtant la noblesse d'aucune reine ne devait égaler la sienne devant Dieu. Saisie de frayeur en face de sa propre beauté, émue de pitié envers celui qui en admirait trop les charmes, elle conçoit une résolution héroïque. Et, malgré sa jeunesse, elle abandonne sa famille, quitte son pays, se jette dans la solitude, se livre à toutes les austérités[2]; puis, se sentant impuissante à se débarrasser de sa beauté dangereuse comme d'un vêtement incommode, elle s'enfonce toute vivante dans un tombeau et ne consent à sortir de son ensevelissement

[1] Rosweyde, p. 366.
[2] *De Vit. Patr.*, l. VIII, c. 5.

volontaire qu'après dix années, et lorsqu'elle est devenue méconnaissable [1]. Mélanie l'Ancienne, durant son long séjour en Orient, devait voir Alexandra dans le désert qui lui servait de sépulcre [2].

Mais ce n'était pas toujours la vertu qui poussait vers le désert. Il y venait aussi des âmes des régions les plus reculées du siècle, tristes voyageuses qui avaient passé les frontières de la perdition. Nous avons à mentionner ici les conversions des pécheresses les plus fameuses d'Alexandrie et d'Antioche et à relater l'histoire de ces femmes qui, puissantes pour séduire et pour perdre, se transformaient en modèles de repentir et de sainteté. On parlait alors beaucoup à Rome de Thaïs et de Pélagie.

Pélagie était une jeune comédienne d'Antioche; on l'avait surnommée Marguerite, parce que sa beauté en avait fait la perle de la cité [3]. Les annales sacrées racontent qu'arrivée au fond de la Thébaïde dans le but de corrompre et de pervertir, elle y demeura pour pleurer et faire pénitence. Je cite ce qu'ont écrit sur cette femme perdue les Pères et les moines : « Nous étions assis, dit l'un d'eux, aux pieds de notre évêque, de ce moine austère et vigoureux, sorti du monastère de Tabennes, et nous écoutions, en les admirant, ses salutaires enseignements. Quand tout à coup apparut la première des mimes, la plus célèbre des danseuses d'Antioche,

[1] Rosweyde, *Appendix ad Vitas Patrum*, p. 944.
[2] *Id., ibid.*
[3] Rosweyde, *Vita sanctæ Pelagiæ*, p. 376.

toute chargée de pierreries : son corps disparaissait sous les perles et sous l'or. Un grand cortège l'accompagnait; les hommes du siècle ne se lassaient pas de la contempler. Un parfum délicieux s'exhalait de toute sa personne et venait embaumer l'air que nous respirions. Dès qu'elle fut passée, notre Père, qui l'avait longtemps regardée, nous dit : « N'avez-vous pas été charmés de tant de beauté ? » Et nous nous taisions tous. « Pour moi, reprit l'évêque, j'y ai pris un grand plaisir, car Dieu l'a destinée à nous juger un jour. Je la vois, dit-il, comme une colombe toute noire et souillée; mais cette colombe sera lavée dans les eaux du baptême et s'envolera vers le ciel blanche comme la neige. » Bientôt, en effet, la danseuse si longtemps applaudie dans la capitale de la tétrapole de Syrie, revint pour se faire exorciser et demanda le baptême. « Je m'appelle Pélagie, dit-elle, du nom que m'ont donné mes parents, mais les gens d'Antioche me nomment la perle à cause de la quantité de bijoux dont mes péchés m'ont chargée. » Deux jours après elle donna tous ses biens aux pauvres, reçut le cilice des mains de l'évêque d'Héliopolis[1] et alla s'enfermer dans une cellule sur le mont des Oliviers.

Quatre ans plus tard, celui qui l'avait convertie et régénérée la retrouva dans cette cellule et ne la reconnut pas, tant l'abstinence et les larmes l'avaient changée. Ses grands yeux s'étaient creusés et en-

[1] Aujourd'hui Balbeck.

foncés comme deux fosses, toute sa chair avait passé par le martyre, et son âme si souillée était devenue toute pure dans le baptême de sa longue pénitence. Telle fut la vie de cette courtisane, de cette désespérée; que Dieu nous fasse trouver miséricorde comme elle au jour du jugement [1]. On admirait une telle conversion, le bruit en retentissait dans tout l'Occident, et après quinze siècles nous ne pouvons nous défendre de répéter le mot de Bossuet au sujet de la pénitence d'une grande pécheresse moderne : *Quel état et quel état* [2] *!* Ainsi, celle qui avait couru la solitude pour troubler les vertus les plus pures, se laissa ravir son cœur; la fille des bords de l'Oronte comprit, à la vue des vierges, qu'il y avait une beauté supérieure à la sienne, une beauté plus durable et plus puissante, la beauté sans rivale de l'âme dans la gloire du sacrifice qu'impose la chasteté.

Avec le récit de la conversion de Pélagie circulait celui de la conversion de Thaïs. C'était encore une de ces beautés coupables, connues de toute l'Égypte et dont les désordres avaient pénétré jusqu'au désert pour y désoler le cœur des saints. Un jour, le moine Paphnuce entend parler des hontes de cette pécheresse, et, inspiré de Dieu, il quitte sa solitude et va se fixer dans la grande ville où la coupable exerce ses ravages. Le moine se revêt d'habits séculiers, se

[1] Jacob. Diac., *Vit. s. Pelag.*, c. 2, 8, 14.

[2] Bossuet, *Sermon pour la profession de Mlle de la Vallière.*

rend chez Thaïs et demande à la voir. On l'admet. A peine en présence de la malheureuse, des larmes abondantes coulent de ses yeux, il baisse la tête, et, d'une voix que la pénitence rend souverainement pénétrante, il adresse des reproches et des menaces à celle qui n'attend que des louanges et des adulations. Le moine se nomme, Thaïs pâlit et se trouble. Elle croit voir dans celui qui lui parle un ange de Dieu, et alors celle qui était la souveraine de tant de cœurs foule aux pieds toutes ses couronnes et brise à jamais ses chaînes. Ce soir-là Thaïs ne parut ni au cirque ni au théâtre, mais on vit sur la grande place d'Alexandrie un homme allumant un bûcher et l'on entendit une voix fière criant à la stupéfaction de tous : « Thaïs, Thaïs brûle les objets de sa vanité et va faire pénitence au désert[1]. » Glorieuse imitatrice de la femme de l'Évangile qui brisa le vase de ses parfums aux pieds de Jésus, Thaïs devint un modèle achevé de repentir et de sainteté, nouvelle démonstration de la vérité de cette parole du Sauveur aux pharisiens : *Les femmes que vous appelez perdues vous précéderont dans le royaume des cieux*[2]. On s'inclinait à l'Aventin devant ces pauvres âmes égarées par les passions, mais dégoûtées de leurs fautes, qui se reprenaient d'enthousiasme pour les lointaines images de l'honneur et de la vertu, et qui venaient effacer les souillures de leur passé dans les larmes de la pénitence.

[1] Rosweyde, *de Vit. sanctæ Thaïdis,* p. 374.
[2] Évangile saint Matthieu, c. 21, v. 31.

L'impression produite par ces faits était profonde. D'une part on admirait la sainteté des religieux, dont l'apostolat s'affirmait si puissant dans de pareilles conjonctures; de l'autre on pleurait de douleur et de joie sur les créatures infortunées et coupables qui, après s'être livrées aux désordres qui déshonorent le plus la femme, se vouaient, grâce à la miséricorde de Dieu, aux plus hautes vertus de la pénitence et de l'amour. A leurs yeux, l'histoire de ces pécheresses converties, de ces malfamées, était l'histoire renouvelée des Madeleine et des Marie Égyptienne, et, en présence de ces exemples, les patriciennes méditaient sur la toute-puissance de la grâce, sur l'humaine fragilité, sur la beauté de la vertu et sur le bonheur d'être fidèle à Dieu.

Il nous semble entendre Marcelle tirer de ces événements si prodigieux, et dont le dénouement était tout entier à l'honneur de la religion nouvelle, des conséquences qui prouvaient tout ensemble l'impuissance du polythéisme pour opérer de tels résultats et le devoir de réagir par la pratique des divines vertus contre toutes les corruptions païennes. Ah! le zèle des vierges et des veuves s'enflammait alors, et chacune travaillait, dans le secret, par ses prières et ses mortifications, à la conversion des Thaïs et des Pélagie qui souillaient Rome. Ces paroles d'un prophète leur revenaient sans doute en pensant à quelque pauvre infortunée dont elles avaient le salut à cœur : *Tu t'es fait un front de courtisane, tu es*

sans honneur, mais je viendrai et je te sauverai[1]. Ainsi, les conversions du désert suscitaient des conversions à Rome, au sein même de ces régions que l'on regardait comme inaccessibles à la vertu et interdites à la grâce. Quel contraste entre les patriciennes de l'Aventin et celles de nos temps qui osent, par les modes et les réunions, se mettre en contact et en accord avec les mondaines et les pécheresses!

De plus les saintes âmes de l'Aventin trouvaient, dans les souvenirs des catacombes et des martyrs, des exemples dont la grandeur et la beauté ne pâlissaient pas devant les merveilles de la Thébaïde. Le sang romain s'était conquis assez de titres de noblesse au service du Christ pour qu'il pût prétendre fournir, lui aussi, ses modèles. Ne touchait-on pas encore à ces origines sacrées où tant de jeunes filles et de faibles femmes avaient eu le courage de briser avec leur éducation, leur famille, leur société, pour professer la foi chrétienne au prix même de leur vie? On admirait ces belles âmes passées à l'Église, et, en vivant sur le même sol, on portait une sainte envie à ces cœurs dont l'héroïsme, malgré les siècles, restera toujours jeune, parce qu'il est divin. L'histoire des Plautilla, des Pomponia-Græcinia, des Flavia Domitilla, des Elpis, des Agapé, des Symphorose et des Félicité était écrite déjà en caractères immortels dans les âmes,

[1] Isaïe. *Facies meretricis facta es tibi, impudorata es tu, sed veniam, salvabo te.*

on se transmettait leurs souvenirs comme une tradition chère et sacrée. Les noms des Blandine et des Potamienne, des Agathe et des Lucie, des Pudentienne et des Praxède étaient synonymes des vertus les plus idéales, et quand, après avoir contemplé les sereines figures monastiques de l'Orient, Marcelle et ses compagnes revenaient à ces gloires plus prochaines et pour ainsi dire leurs, elles remerciaient Dieu d'avoir placé au premier rang de leur famille les vierges martyres des premiers siècles, et elles pressentaient que l'Église de Rome, avec ses incomparables origines, serait dans les temps les plus reculés la reine et la mère de toutes les Églises. Il nous semble entendre ainsi la famille de Marcelle traiter ces grands sujets, comparer, préférer tel type de sainteté à tel autre type, célébrer à l'envi combien Dieu est magnifique dans ses saints, et, passionnée pour ces modèles, se vouer à l'imitation de leurs exemples. Comment les patriciennes de l'Aventin n'auraient-elles pas été fières de leurs ancêtres dans le Christ? Pour arriver à la foi, ils avaient dû s'imposer de sanglants sacrifices. Il y avait des épouses, rapporte Tertullien, qui pratiquaient la religion nouvelle à l'insu de leurs maris. Dans les jours de persécution, il n'était pas rare de voir des pères et des mères désolés en apprenant que leurs enfants venaient de passer publiquement au christianisme [1]. Aussi était-ce avec orgueil qu'à ces pro-

[1] Tertullien, *Apologétique.*

diges de foi non démentis durant trois cents ans, on attribuait en partie les prodiges de vertu qui ennoblissaient alors les solitudes du désert.

Mais les douloureux événements dont Rome était le théâtre à cette époque venaient voiler aux yeux des patriciennes la beauté de ces souvenirs et la grandeur de ces exemples. L'empire avait passé aux mains de Constance, prince sectaire auquel il manquait, d'après Libanius, une tête de capitaine et un cœur de roi [1]. Sous un tel souverain les ariens disposaient du pouvoir; l'impératrice Eusébie elle-même se déclarait favorable, et la cour était le foyer permanent de querelles ecclésiastiques. Ce que Constantin le Grand, mort depuis 337, n'aurait jamais toléré, son successeur le provoquait et l'exécutait comme s'il eût été l'humble serviteur de la secte. Aussi, à peine le pape Libère fut-il monté sur la chaire pontificale, l'empereur et ses courtisans lui demandèrent la condamnation d'Athanase. A cette proposition, le Pontife se montra inébranlable, soutint l'innocence du patriarche d'Alexandrie et défendit courageusement la cause de la vraie foi définie à Nicée. Vainement Constance assembla alors des conciles et arracha par la violence la condamnation d'Athanase à la faiblesse de quelques évêques, vainement les ariens s'acharnèrent à diffamer le pape Libère auprès du peuple romain, le Vicaire de Jésus-Christ demeura inflexible. L'eunuque Eusèbe, envoyé

[1] Liban., *Orationes.*

par l'empereur, fut impuissant avec toutes ses promesses et toutes ses menaces, et quand, pour frapper le suprême coup, on força Libère à comparaître devant Constance à Milan, il se montra inflexible et prêt à supporter la persécution. L'histoire a conservé sa réponse à l'empereur, en présence de toute sa cour : *Alors que je serais seul pour défendre la vérité, la foi ne succomberait pas* [1]. Mais, victime de la colère impériale, il fut condamné à l'exil et conduit à Bérée, dans la Thrace, comme un criminel. En même temps, Constance faisait monter sur la chaire de Pierre un antipape : Félix, archidiacre de l'Église romaine. Ces faits démontrent victorieusement l'orthodoxie de Libère, et l'on ne s'explique pas que de graves historiens aient pu l'attaquer. Nous nous bornons à placer ici le précieux témoignage des Bollandistes : « Ce pape résista vaillamment au théologien couronné qui se faisait le fauteur de l'arianisme. Sa fermeté rendit stérile la puissance des sectaires; son zèle réhabilita ceux qui étaient tombés en les appelant à la pénitence. On a inutilement cherché à obscurcir l'éclat de la foi de Libère par de fausses accusations; son courage fut si grand, qu'à l'exemple des saints pontifes il n'hésita pas à braver l'exil, la prison, la mort pour la défense de la vérité [2]. »

L'opinion des contemporains fut favorable à Libère; les catholiques de Rome lui restèrent fidèles

[1] Théodoret, *Hist. eccles.*, liv. II, c. XVI, p. 94.
[2] *Acta Sanctorum : Vita Liberii.*

malgré ses malheurs, et, durant les années de son exil, les peuples persévérèrent dans sa communion. Toute l'autorité de Constance ne put réussir à établir Félix sur le siège de saint Pierre; les âmes ne s'inclinaient pas sous les bénédictions de l'antipape; elles soupiraient de toute l'ardeur de leur foi après le retour du légitime pasteur. Enfin Dieu consentit à exaucer les vœux de son Église. En 358, l'empereur voulut visiter Rome; c'était dans cette circonstance solennelle que la délivrance du Pontife devait s'accomplir.

L'histoire a conservé tous les détails de cette grande scène et jusqu'aux impressions de l'auguste visiteur à son entrée dans la capitale du monde. A la porte de la ville, Constance reçut les félicitations du sénat. Devant la majestueuse assemblée il crut se trouver en présence du conseil des nations [1], et, à la vue de la foule accourue à sa rencontre, il crut voir le genre humain se presser autour de lui [2]. En défilant devant les monuments de la puissance romaine, le prince se figurait à chaque pas que l'objet qu'il venait de voir était inférieur à celui qu'il voyait [3]. Au Forum de Trajan, Constance s'arrêta confondu; il promena longtemps ses regards sur les constructions gigantesques dont l'imposante beauté ne se pouvait décrire [4]. L'empereur déclara que la renom-

[1] Ammien-Marcellin., lib XVI, c. x.
[2] *Id., ibid.*
[3] *Id., ibid.*
[4] *Id , ibid.*

mée, coutumière d'exagération, était restée pour Rome fort au-dessous de la vérité [1]. Aussi, voulant perpétuer le souvenir de sa visite, il dota la ville des Césars du grand obélisque du temple d'Héliopolis, avec ordre de le dresser au milieu du cirque majeur. Mais le Dieu qui tient dans sa main le cœur des rois, se disposait à faire élever par Constance un monument supérieur à celui qui avait été transporté des bords du Nil aux bords du Tibre : le prince devait marquer son passage dans la Ville éternelle par un grand acte de justice. Les matrones chrétiennes se présentèrent devant lui en suppliantes, afin qu'il rendît au troupeau désolé le pasteur depuis longtemps absent, et à leurs prières Constance accorda le retour de Libère. Cette décision fut communiquée par un message impérial au peuple rassemblé dans le cirque, et, à la lecture de l'édit, la multitude fit entendre ce cri de religion et de fidélité : *Un seul Dieu, un seul Christ, un seul Évêque* [2]. Cent ans auparavant, la foule, encore païenne, s'écriait : *Les chrétiens aux bêtes !* Ainsi vont les choses et les hommes dans l'accomplissement des conseils éternels.

Sans nul doute, Marcelle, dans cette circonstance solennelle, fut choisie par les patriciennes pour demander à l'empereur la liberté de l'évêque de Rome. La fondatrice de l'Aventin, par la noblesse

[1] Ammien-Marcellin, lib. XVI, c. x.

[2] Théodoret, liv. II, p. 96.

de son caractère et la sainteté de sa vie, était parfaitement digne d'être placée à la tête d'une pareille députation. Devenue la première chrétienne de ces temps, aucune matrone n'aurait pu aussi bien qu'elle plaider la cause du pontife exilé. Sa parole devait désarmer Constance, le défenseur officiel et tout-puissant de l'arianisme, et, le jour où Libère rentra dans Rome, les chrétiens véritables se pressèrent autour de Marcelle, témoignant par de chaleureuses acclamations qu'ils lui attribuaient leur triomphe [1]. On peut sans crainte lui appliquer ici le mot de saint Jérôme au sujet de l'origénisme : *C'est à Marcelle que revient l'honneur de cette victoire* [2]. Mais l'horizon allait de nouveau s'assombrir; Constance touchait à la fin de son règne, et Julien l'Apostat, préparant des lois persécutrices contre Église, se décernait le titre de grand prêtre du paganisme.

A la veille de ces malheurs, infiniment plus redoutables que les troubles provoqués par les disputes ariennes, les vierges et les veuves travaillaient, dans une poursuite plus ardente de la perfection, à développer en leur âme les vertus de leur sainte vocation. Comme si elles eussent pressenti les dangers prochains, elles plaçaient de plus en plus dans le sacrifice la source unique de leur force morale, et elles se vouaient avec un nouvel élan à la pratique de l'hu-

[1] Théodoret, *Hist. eccles.*, liv. II.

[2] Saint Jérôme, *Hujus tam gloriosæ victoriæ origo Marcella est.*

milité et de la souffrance. Ces fières natures, si opposées à toutes les formes de l'égoïsme humain, avaient à cœur de convaincre le monde de la divinité de leur profession, et, se plongeant plus avant chaque jour dans le renoncement, elles répandaient à pleines mains sur leur société des trésors de pureté, de dévouement et d'amour.

Il était beau de voir ces superbes matrones, naguère si prétentieuses, transformées en servantes des souffrants et des pauvres; il était beau de les voir surtout avec l'auréole de chasteté dont le veuvage et la virginité couronnaient leur front. Il y avait des abîmes sans fin entre ces femmes chrétiennes qui répudiaient pour jamais les déshonneurs du paganisme et ces femmes de la décadence romaine si arrogantes et si amollies, faisant profession de luxe et de sensualité[1]; entre les unes et les autres c'était comme la distance incommensurable qui sépare la terre du ciel. Et la vieille Rome étonnée les regardait, les admirait, les enviait; et elles, le visage radieux, les yeux fixés en haut, les mains chastement posées sur leur cœur, s'avançaient de vertu en vertu, conduites par Marcelle attendrie, qui laissait tomber sur chacun de leurs pas un rayon du génie monastique dont elle commençait à illuminer le monde d'Occident.

[1] Tacite, collection de Lemaire.

CHAPITRE V

DE 358 A 369

Marcelle à l'Aventin. — Organisation de la communauté. — Son perfectionnement. — Impression produite dans Rome par les vierges et les veuves. — Libre accès de la sainte maison. — Bénédictions du ciel. — Sage gouvernement de Marcelle. — Étendue de son autorité. — Combien elle était aimée. — Bonheur de ses compagnes. — Grand spectacle offert aux Romains. — Appréciation des contemporains. — Science de Marcelle dans les Écritures. — Elle tourne les patriciennes vers ces études. — Progrès dans la sainteté. — Menaces de l'extérieur. — Julien l'Apostat. — Édits contre les chrétiens. — Persécution. — La vengeance divine.

L'institution monastique fondée par Marcelle était le foyer où, sous la direction la plus maternelle, se formaient les femmes dont nous avons à admirer les sublimes vertus. Depuis le jour de sa fondation, l'Aventin exerçait une action moralisatrice indéniable. Quel rayonnement de cœur, quel génie ne fallait-il pas à celle qui avait entrepris de gagner à Dieu les plus superbes matrones ! Sans doute, la mère des vierges et des veuves de Rome possédait au plus haut degré les qualités qui subjuguent; mais, indépendamment de toutes les ressources de sa riche nature, elle tenait de Dieu la grâce d'une

irrésistible attraction, et cette qualité divine explique seule ses prodigieux succès. Nous avons assez dit, avec saint Jérôme, combien les filles et les épouses des sénateurs et des consuls étaient éloignées de tout ce qui s'appelle gêne, modestie, retraite[1]. Incessamment bercées dans le tourbillon d'une société habituée au luxe, à l'orgueil et aux licences du paganisme, il était difficile de faire passer dans leurs goûts et leurs relations les plus simples éléments de la vie chrétienne et à plus forte raison de leur faire accepter le régime sévère et parfait des conseils évangéliques. Eh bien ! cette révolution jugée impossible, Marcelle l'opéra. Fille d'une des premières familles de l'empire, elle persuada aux patriciennes, ses égales, qu'il y a une autre beauté que celle du corps, une autre grandeur que la gloire humaine, d'autres trésors que ceux de la fortune, une autre ambition que celle de monter au Capitole, et, foulant aux pieds toutes ses vanités, elle s'élança dans la voie nouvelle, entraînant à sa suite les âmes dont nous avons pu pressentir déjà la grandeur. Certes, cette œuvre était divine, car il fallait une force supérieure pour arracher à leurs attaches les femmes du monde païen et pour les transformer ainsi subjuguées et conquises en vierges angéliques et en veuves pénitentes.

Mais pénétrons plus avant dans l'intérieur de ce premier asile religieux, et étudions la nouvelle

[1] Saint Jérôme, *Lettres, passim.*

existence qu'y menait la fille des Marcellus au milieu de ses compagnes. D'après les conseils d'Athanase, on suivait avec ardeur la règle des monastères du désert; l'esprit de saint Pacôme inspirait la conduite des matrones converties. On s'appliquait d'abord à la prière, à l'étude, à la méditation des saintes Écritures, et à certaines heures on vaquait à des ouvrages manuels [1]. Ces habitudes de piété avaient pour fondement l'obéissance, la pauvreté et la chasteté volontaires. Sans doute, cette organisation eut à admettre dans les commencements des facilités et des adoucissements nécessités par les sujets auxquels elle s'appliquait et le milieu où elle était établie. Marcelle, au début, fit des concessions qu'elle retira plus tard. Pouvait-elle, par exemple, exiger une clôture rigoureuse de la part des patriciennes qui devenaient ses filles? N'était-ce pas déjà beaucoup d'obtenir d'elles le port de l'habit religieux et de leur faire produire les humbles marques de leur vocation au sein de leurs familles et en face de leur société? Toutefois, dans cette fondation, établissement monastique encore en ébauche, il y avait les caractères essentiels qui, d'après l'Évangile, constituent la vie religieuse.

Quelques années à peine après sa formation, la communauté de l'Aventin se perfectionnait dans son observance. Les instructions d'Athanase avaient contribué puissamment à y rendre le lien religieux

[1] Baronius, t. IV, p. 470.

uniforme et étroit. Grâce à une expérience profonde en ces matières, Marcelle avait appris des prêtres alexandrins comment fonctionnaient au désert les institutions des Hilarion et des Pacôme; elle condensait, avec la force de son génie et de sa sainteté, les éléments si bien disposés par le ciel en un corps homogène et puissant. On se réunissait pour l'oraison, la psalmodie ou l'étude au chant de l'*Alleluia* [1]. *Louez le Seigneur* était le cri saintement excitateur qui faisait agir les patriciennes comme si elles eussent entendu un ordre divin direct. Marcelle présidait toujours aux saints exercices; on récitait et chantait le psautier dès l'aurore, puis à la troisième heure du jour, à la sixième, à la neuvième, le soir et jusqu'au milieu de la nuit. Elle connaissait la parole divine : *Le sacrifice de louange est l'honneur que j'attends des âmes qui me sont consacrées; c'est la voie par laquelle je leur manifesterai le salut de Dieu* [2]. A la prière succédait l'étude des Livres saints, puis venait le temps affecté à la confection des vêtements des vierges, des veuves et des pauvres: pieuses occupations qui tenaient constamment les âmes en éveil et faisaient recueillir aux patriciennes une somptueuse moisson de mérites pour ce monde et pour l'autre.

Quand on voyait le cortège des patriciennes, semblable à un vol de blanches colombes, s'égrener

[1] Saint Jérôme, *Lettres, passim.*
[2] Ps. 49, v. 23.

dans Rome pour se rendre à l'une des basiliques et assister aux divins mystères, il n'était pas rare que toute une multitude leur fit escorte. Que de regards cherchaient à distinguer alors, dans les rangs des saintes religieuses, celle qui en était la mère! Mais tous les efforts étaient inutiles; Marcelle passait inconnue au milieu de ses compagnes; la fille des patriciens était si bien confondue, sous son costume de laine, avec les filles de ses esclaves et de ses affranchis! A ses côtés, les nobles matrones qui composaient la famille de l'Aventin disparaissaient sous les mêmes voiles, et ainsi la fine fleur de cette aristocratie romaine, dont les ancêtres avaient commandé au monde par la parole et par l'épée, échappait à tous les regards.

Les cellules de l'Aventin ne s'ouvraient pas seulement aux riches héritières, elles donnaient accès aux jeunes filles et aux veuves indigentes qui voulaient se consacrer à Dieu. A toutes les âmes avides de prière, de silence, de vertu, l'entrée du palais de Marcelle était facile; on n'exigeait d'autres titres, en franchissant le seuil, soit de la part des plébéiennes, soit de la part des princesses, que le désir ardent de la vie religieuse. La mère accueillait toutes ses filles, issues du peuple ou de la noblesse, avec une impartiale bonté. Les anciennes affranchies, à son service aux jours de sa grande existence, devenues ses affiliées à l'Aventin, étaient traitées comme les sœurs des plus aristocratiques compagnes. Saint Jérôme rapporte que les opulentes

matrones, vouées à la profession monastique, avaient entraîné par leur exemple bon nombre de femmes de leur maison, et que ces dernières à côté de leurs maîtresses dont la religion avait fait les égales, remplissaient les devoirs du veuvage ou de la virginité[1]. La fondation de Marcelle n'admettait donc pas de privilèges; elle n'était pas seulement accessible à une caste favorisée; les plus humbles filles de Rome pouvaient y être admises; on n'y demandait pour titres de noblesse que la distinction des sentiments et la beauté des âmes. Même dans les commencements, on ne procédait qu'avec la prudence la plus sévère au sujet des admissions. Marcelle étudiait les caractères, scrutait le passé, jugeait des aptitudes et des dispositions, sollicitait surtout de Dieu la lumière, et, lorsqu'elle était moralement certaine de l'appel divin, elle consentait alors seulement à donner un membre de plus à sa famille.

L'œuvre, si dignement entreprise et si sagement dirigée, s'imposait tout ensemble par sa grandeur et sa beauté. Malgré les attaques de ses ennemis et les oppositions de ses envieux, la communauté naissante jouissait de la plus haute considération[2], et l'on voyait chaque jour son cercle s'élargir. Fondée sur la pierre divine que les puissances adverses n'ébranleront jamais, la lignée surnaturelle dont notre sainte était la mère jouissait des bénédictions

[1] Saint Jérôme, *Lettres, passim.*
[2] Baronius, t. IV, p. 470.

fécondes qui seules donnent la vie et assurent sa propagation. Qu'importaient à de telles âmes les poursuites agressives de ceux qui auraient voulu étouffer leur institution dans son germe? Elles qui vivaient sur les hauteurs voyaient une main divine toujours prête à les secourir, et les imprécations et les menaces qui s'élevaient des régions perdues ne les décourageaient pas. Appartenant à la race des héros et des martyrs, elles savaient que plus l'opposition serait opiniâtre, plus la force d'en haut interviendrait et plus le triomphe serait grand. Du reste, pour peu qu'elles eussent consulté l'opinion, elles auraient senti la défaveur et l'impopularité gagner leurs ennemis; car, en dépit des mensonges et des accusations ridicules des sophistes païens, l'opposition se sentait impuissante, tant il est vrai qu'à une certaine heure l'erreur le cède à la vérité, le vice à la vertu, l'égoïsme au dévouement. Quel plus odieux rôle pour des hommes, la plupart haut placés, que de calomnier des femmes inoffensives par haine seule de leurs vertus héroïques! Pour trouver des soutiens à une telle cause, il fallait tout l'abaissement produit par le paganisme et la cynique impudeur de ses représentants. C'était un instructif spectacle que de voir la vieille société agonisante bafouer ainsi les plus dignes expressions de la beauté morale, et la société nouvelle, toute pleine de vie, s'éprendre d'admiration et d'enthousiasme pour les gloires du veuvage et de la virginité. Ce contraste des deux sociétés offrait les traits les plus saisissants

de la vie et de la mort aux prises l'une avec l'autre. La mort, personnifiée par l'ancienne religion, défendait le culte des sens, elle voulait abaisser les âmes pour les courber devant les idoles ; la vie, personnifiée par la foi chrétienne, proclamait l'empire de l'esprit sur la matière, l'ennoblissement de l'humanité, et, tandis que la mort roulait impuissante au fond du tombeau, la vie s'élançait vers le ciel en chantant un cantique de résurrection. Telle était l'issue de la lutte : les vainqueurs et les vaincus célébraient ainsi à leur manière la force, la beauté et la grandeur du christianisme. Quelle religion que celle qui inspirait les sacrifices les plus sanglants de tous à des femmes délicates, à des cœurs de quinze et de vingt ans !

Si l'on se demande les causes de ces succès, la réponse est facile. Après la grâce divine qui inspira et assista toujours la fondatrice de l'Aventin, il faut reconnaître que la prospérité de l'œuvre fut due en grande partie à la nature d'élite de notre sainte, tout ensemble intelligente et bonne, précieux mélange de distinction, d'énergie et de dévouement [1]. La descendante des Marcellus possédait comme le génie du gouvernement. Sachant se faire toute à toutes, elle assujettissait par sa fermeté et sa douceur les recrues les plus altières. Sa sollicitude de mère lui montrait les points les plus difficiles, capables de mettre à l'épreuve le courage de ses filles,

[1] Baronius, t. IV, p. 469.

et elle les prémunissait en les assistant de ses exemples et de ses conseils, leur facilitant en tout l'observance de la nouvelle vie [1]. Son empire sur elles était si bien établi qu'aucune ne se permettait de résister à ses volontés. Cette soumission, pour qui connaît la fierté romaine, était le plus bel hommage qu'on pût rendre à Marcelle comme supérieure; il fallait que les patriciennes, ses subordonnées, lui eussent voué un grand culte pour se soumettre ainsi à son autorité. Mère éminemment affectueuse et tendre, elle ménageait les forces de ses compagnes, veillait sur leur santé, réprimait les exagérations de leur zèle, et cela avec un tel soin, qu'on peut dire que sa sollicitude pour elles allait à l'infini. Son œil, en pénétrant au fond de ces cœurs féminins de sa trempe et de sa race, saisissait toujours la fibre sensible. Elle était surtout puissante pour adoucir, cicatriser et guérir les blessures intérieures; elle montrait dans ces cas les délicatesses du toucher réservées à ceux qui ont passé par de grandes douleurs. Son traitement avait alors la suavité d'un baume; c'était un dictame divin, et le pauvre cœur qui en était l'objet et qui croyait s'être épuisé à souffrir, se sentait inondé bientôt de force et d'espérance. Édifier, diriger, consoler, aimer, telles étaient les grandes et délicates occupations de Marcelle, et à l'Aventin notre sainte était tout entière à cela.

Cette puissance s'étendant à tout avait pour prin-

[1] Tillemont, t. XII, pp. 66 et 69.

cipe la sainteté[1]. L'autorité de parole de la descendante des Marcellus tenait du prodige. Un seul mot adressé à ses filles leur faisait accepter avec joie ce qu'elles considéraient avant comme difficile et dur. S'agissait-il de plier le caractère d'une brillante patricienne? Il lui suffisait de prononcer une de ces paroles de l'Évangile qu'elle appliquait toujours si bien et où elle faisait sentir par le ton quelque chose de l'autorité de l'ordre divin. Sa voix claire et vibrante avait cette prononciation sonore et accentuée, propre, suivant une ancienne locution, aux descendants de Romulus et de Rémus. Aussitôt on voyait tomber l'orgueil des plus fières natures, et la matrone superbe, qui n'aurait cédé devant aucune autre puissance, courbait la tête pour obéir. Sans doute la possession d'un tel pouvoir constituait un don divin tout particulier ; la supérieure de l'Aventin, faite pour le commandement, était une de ces natures rares dont le regard fascine, dont la parole entraîne, dont la majesté subjugue. Et au-dessus de l'imposante autorité qui paraissait innée chez elle, Dieu avait mis surtout ce qu'il met dans l'âme de ceux qu'il appelle à étendre son règne ici-bas, la force, qui a toujours en toute chose le dernier mot : la bonté, ce rayonnement vainqueur de l'amour infini. Aussi nulle d'entre ses filles n'aurait pu résister à ses désirs.

En retour, Marcelle était l'objet d'une douce et

[1] Tillemont, t. XII, p. 70.

sainte passion de la part de ses compagnes. Son cœur maternel servait d'asile aux vierges et aux veuves contre les tentations du monde et les séductions de la jeunesse. Toutes se sentaient portées vers elle par une sympathie irrésistible ; et elles goûtaient à ses côtés les délices du plus chaste des amours. Sa physionomie comme son âme attirait [1]. Elle avait cette gravité, cette réserve de regard et de langage, que le grand siècle devait appeler *tristesse chrétienne*, et que nous ne qualifierons pas de mélancolie, comme l'a fait Amédée Thierry, de peur d'en affaiblir le mérite et d'en assombrir l'attrait. Oh! qui pourrait dire l'intimité et la délicatesse de l'union des cœurs de la famille de Marcelle ! C'était comme la reproduction si pure de ces ravissantes amitiés immortalisées par les saints Livres, liaisons divines où l'on voit David aimer Jonathas plus qu'une femme et qu'une mère, et où l'on adore Jésus pressant contre son cœur la tête du disciple bien-aimé. Toutes les affections les plus légitimes, toutes les tendresses les plus fortes s'étaient fait une place à l'Aventin pour entourer Marcelle de tous les cultes du plus fervent amour. Jusque dans les derniers détails de la vie commune, on sentait déborder pour elle le flot inépuisable de l'affection la plus filiale, et si l'on eût soupçonné au dehors la douceur des épanchements du cœur des vierges et des veuves dans le cœur de leur mère, toute âme digne aurait

[1] Baronius, t. IV, p. 469.

porté envie à ces ineffables suavités. Non, non, les enivrements humains ne sauraient prétendre à l'intensité des flammes du saint amour, et lorsqu'on compare la manière dont on aime dans le monde à la manière dont on aime dans les cloîtres, si on sait lire à cette page où chaque cœur écrit son nom, on ne trouve d'un côté que déceptions et souffrances, mélangées à quelques éphémères joies, tandis que de l'autre, c'est dès ici-bas le règne des félicités fidèles et divines. Marcelle ne se servait de cet attachement que pour obtenir de ses compagnes la pratique parfaite des conseils évangéliques, et comme elle avait la clef des cœurs, elle les ouvrait largement aux merveilles et aux charmes de la perfection..

Naturellement, des rapports si tendres faisaient de l'Aventin un lieu de paix et de félicité. *Là où l'on aime*, a divinement dit un pieux auteur, *on ne souffre pas*[1]. En effet, quand le cœur se donne d'un amour véritable, d'un amour pur et saint, on est toujours heureux. Alors le bonheur se lie intimement au fond de l'âme à la vertu, et Dieu fait sentir sa présence pour protéger et pour bénir. Les âmes qui vivent dans les cloîtres goûtent une paix dont aucune félicité humaine ne peut donner le sentiment. On savourait ces douceurs à l'Aventin. Les patriciennes qui un jour avaient aimé selon le monde, converties en religieuses, aimaient mainte-

[1] *Ubi amatur non laboratur* (saint Augustin).

nant en Dieu d'un amour qui défiait le temps, le siècle et la mort. La paix était devenue pour elles le pivot de l'existence. Cette parole des Écritures : *Le bonheur s'attache à ceux qui se vouent aux conseils de la paix*, les avait comblé·s des biens qu'elle pro*met*[1]. Elles étaient si heureuses que les païens, afin de retenir quelques-unes des âmes qui voulaient les suivre, s'évertuaient vainement à les présenter comme des victimes et s'apitoyaient hypocritement sur leur sort. Mais le bonheur va si bien à la jeunesse et à la vertu, qu'il se manifestait dans la personne des vierges et des veuves au point de pénétrer ineffablement toutes les âmes qui les approchaient. Aussi le mouvement religieux s'affirmait de jour en jour davantage [2], et l'on comprenait dans Rome que si des natures indépendantes comme celles de ces femmes de la première noblesse se disaient heureuses, on devait les croire. Il n'était plus possible de voir la transformation de Marcelle et de ses filles sans ressentir un impérieux attrait, et leur exemple devenait souverainement contagieux. Combien d'âmes élevées, s'il n'eût fallu lutter et briser avec leurs familles, auraient quitté le monde pour passer à Dieu ! Beaucoup le faisaient en dépit de tous les obstacles, et l'élite de la société venait grossir les rangs de la jeune communauté de l'Aventin. La grandeur du but à atteindre, les moyens à employer,

[1] Proverbes.
[2] Saint Jérôme, *Lettre à Eustochium.*

l'existence de vertu et de paix au sein de laquelle on devait accomplir l'œuvre de sa vocation, tels étaient les puissants mobiles qui amenaient à Marcelle les âmes les plus illustres de ces temps.

Le Dieu qui donne la naissance et l'accroissement se plaisait à bénir ainsi la semence spirituelle que notre sainte avait déposée avec une foi toute virile au sein de Rome. Il démontrait visiblement la vérité de cette parole de son Évangile : *Si vous aviez un peu de foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne de changer de place, et elle vous obéirait*[1]. Or le spectacle que le ciel offrait aux Romains était la réalisation la plus saisissante de cette promesse; il renfermait quelque chose de supérieur à celui du dévouement des martyrs durant trois siècles; il était capable de remuer et de confondre cette société décrépite, si indifférente à tout ce qui ne s'appelait pas fortune, gloire et volupté. Pour cela, Dieu s'était choisi Marcelle : cette âme de jeune femme, généreuse au point de se déclarer publiquement désabusée de toutes les grandeurs terrestres, sympathique et attractive jusqu'à faire adopter son renoncement aux plus fières représentantes de l'aristocratie. Elle avait la mission de dompter l'orgueil romain, que rien jusqu'alors n'avait pu abattre, en faisant des reines du siècle les amantes de la croix. Quelle leçon pour ceux qui croyaient encore aux idoles, de voir les plus superbes

[1] Saint Évangile.

patriciennes s'élancer ainsi dans la voie de l'humilité, de la pauvreté et de la chasteté! La foi de Marcelle avait fait plus que changer les montagnes de place; la promesse de l'Évangile avait reçu par elle un accomplissement plus prodigieux : faible femme, elle avait abaissé les hauteurs de ce monde et nivelé les montagnes de l'orgueil et de la sensualité. Il est bon de contempler la courageuse fille des anciens triomphateurs prenant une si noble position dans Rome! Elle était bien digne de commander à ce groupe de patriciennes dont chacune était sortie d'un sang aussi beau que le sien, et de former cette glorieuse cohorte aux combats de l'âme et de la vertu, de l'héroïsme et de la sainteté. O Rome! ajoute une page nouvelle à ton histoire; nul de tes plus fameux souvenirs n'éclipsera dans les âges la mémoire de l'héritière pacifique de tes Marcellus, car si tes grands hommes t'ont donné la souveraineté universelle et sans rivale, cette femme a fait plus pour toi que tous tes génies : mère de tes vierges et de tes veuves, elle t'a dotée de beautés et de grandeurs que le Forum et le Capitole ne connaissaient pas.

Mais entendons saint Jérôme marquer en ces termes la grande place de la fondatrice de l'Aventin dans la société romaine. « Au milieu d'une ville médisante, d'une ville où fut autrefois le monde entier et où le vice est sûr du triomphe quand il décrie la conduite la plus honnête et qu'il souille les âmes les plus pures, il est difficile de n'être pas atteint

par quelque triste calomnie. Or qui jamais entendit, au sujet de Marcelle, quelque chose de fâcheux qui fût croyable, ou bien qui, y ayant ajouté foi, ne s'accusa ensuite lui-même de malice et d'ignominie[1]? » Cette réputation inattaquable, le saint se plaît à la fonder sur ce qui, à ses yeux, constitue les plus beaux titres d'honneur de notre héroïne. « C'est Marcelle la première, s'écrie-t-il avec fierté, qui a confondu le paganisme en démontrant par une vie pure et un extérieur modeste quelle est la beauté et l'excellence du veuvage chrétien[2]. Elle portait des vêtements modestes; de ses trésors elle ne garda pas même son sceau, préférant déposer ces superfluités dans le sein des pauvres que de les enfermer dans sa cassette. » — Vivant toujours en compagnie des vierges et des veuves, elle savait qu'on juge souvent des mœurs des mères à la tenue des filles, et qu'on les apprécie d'après leur entourage[3]. Elle prenait des aliments avec la plus grande modération, s'abstenait de viandes, mais, à cause de son estomac et de ses fréquentes infirmités, usait d'un peu de vin, se bornant, pour ainsi dire, à le sentir plutôt qu'à le goûter[4]. Jérôme était heureux de pouvoir présenter, comme un vivant défi, cette existence dans le renoncement, la pauvreté, la modestie et la mortification monastiques à la partie païenne et perverse de

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Principie.*
[2] *Id., ibid.*
[3] *Id., ibid.*
[4] *Id., ibid.*

Rome; il savait ne pouvoir être démenti. Les esprits sceptiques en honnêteté et en désintéressement, les cœurs qui avaient des souillures toutes prêtes pour ce qui était pur et chrétien, n'osaient jeter ni la calomnie ni leur bave sur une personnalité aussi grande et aussi digne. Personne, du reste, n'aurait cru à leur accusation, car Rome entière n'ignorait pas que la descendante des Marcellus avait repoussé avec dédain les offres les plus honorables, et que, supérieure aux Cornélie, aux Lucrèce, aux Porcia, elle avait porté les vertus de son sexe à des hauteurs jusqu'à elle inconnues. Le peuple lui-même commençait à savoir que, mère des vierges et des veuves, elle avait sacrifié ses richesses jusqu'à ses pierreries, qu'elle habillait et nourrissait les pauvres, et qu'elle avait converti son palais, si longtemps le centre de la plus brillante société, en une solitude religieuse[1]. Aussi on ne pouvait plus empêcher l'opinion de se prononcer en faveur de la justice, et on n'osait plus soutenir que le genre de vie établi à l'Aventin faisait des premières matrones des patriciennes déclassées.

Indépendamment de toutes ses qualités d'esprit et de cœur si éminentes, une des grandes forces de Marcelle, pour la conduite et la sanctification de ses compagnes, était sa science profonde des Livres saints. Elle puisait dans les Écritures la sagesse du gouvernement de sa communauté. Avant tout, elle

[1] Baronius, t. IV, p. 369.

s'appliquait à familiariser les vierges et les veuves avec la parole divine, certaine qu'elle était d'assurer les progrès spirituels de ses filles en leur communiquant le goût de puiser à cette source. On méditait sur les textes, on en pénétrait les divers sens, et, nourries de la moelle de la vérité inspirée, les patriciennes devenaient inébranlables dans la foi, comme des docteurs. Saint Jérôme allait arriver à Rome et aider puissamment Marcelle à cette œuvre, et telle devait être alors la passion de notre sainte en ces travaux, que son ardeur devait paraître parfois lasser le zèle de l'incomparable maître. « Elle avait pour les Écritures une incroyable passion, dit-il, et chantait sans cesse : « J'ai renfermé votre parole dans mon « cœur afin de ne pas vous offenser, » se conformant à ce texte : *Elle place toute son affection dans la loi du Seigneur, et elle la médite jour et nuit.* Elle faisait consister la loi de Dieu, non, comme les pharisiens, à répéter souvent ce qui est écrit, mais à l'accomplir, suivant ce que dit l'Apôtre : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire du Seigneur;* et suivant ce que dit le Prophète : *Vos préceptes m'ont donné l'intelligence;* montrant ainsi qu'elle ne pouvait comprendre les Écritures qu'après avoir accompli les commandements [1]. »

Nous aimons à nous représenter la sainte déversant sur ses compagnes les connaissances puisées

[1] *Lettre à Principie.*

dans ses méditations et ses veilles; comme elle faisait alors monter les esprits et les cœurs! Dans ses entretiens spirituels on sentait que le Dieu de vérité parlait par sa bouche. Le jour était proche où, en assistant à ces réunions spirituelles, Jérôme, d'après son propre aveu, devait se trouver réduit au silence et allait suivre avec admiration les considérations qu'elle exposait. Aussi ses filles avançaient-elles dans la connaissance des mystères divins; leur intelligence cultivée se soumettait aux explications et aux jugements de Marcelle, et, par l'étude de l'éternelle vérité, elles s'abreuvaient chaque jour plus avant à la source de la perfection. Quand on pénètre dans la vie religieuse de l'Aventin, on se fait seulement alors une idée de toutes les grâces de sainteté que le ciel accorde à ceux qui savent trouver dans les Écritures leur nourriture spirituelle, car là est le pain au-dessus de toute substance que Dieu a préparé pour les âmes. Avec l'Eucharistie la parole divine est le premier des aliments de la vie surnaturelle[1].

C'est une grande erreur de croire que l'étude des Écritures convient seulement aux âmes consacrées à Dieu; les chrétiens qui vivent dans le monde seraient d'une vertu tout autre s'ils fortifiaient leur cœur par la lecture réfléchie des Livres saints. Jamais on ne lira et méditera une page de l'Évangile sans se sentir porté à devenir meilleur, et chaque

[1] Tillemont, t. IV, pp. 71 et 73.

partie de l'Écriture, prise à part, opérera le même résultat dans les âmes humbles et de bonne volonté. Aussi l'effet produit à l'Aventin par ces études était immense. La parole inspirée, comme la chair divine du Christ, purifiait, éclairait, embrasait la famille spirituelle au point que chacun de ses membres s'élevait à la pratique parfaite des plus nobles devoirs. Aux heures où notre sainte exposait à ses filles ces réflexions sur tel passage des Psaumes et de l'Évangile, de bien abondantes et douces larmes coulaient de leurs yeux; on éprouvait alors des impressions que l'étude d'aucun chef-d'œuvre n'a jamais produites; on sentait que l'Évangile est un livre plus fort en amour que le cœur de la plus tendre des mères.

Aussi, à mesure qu'on s'élevait dans les connaissances sacrées, la pratique de la perfection devenait facile. Les patriciennes puisaient dans la méditation de la divine parole un goût et un besoin de sainteté qui les rendaient insatiables de prière, d'humilité, de pureté, et, comme elles s'assimilaient ainsi chaque jour la divinité elle-même, elles montaient incessamment par ces ascensions vers le ciel, qu'elles travaillaient à conquérir. Nous ne prétendons pas exprimer ici les jouissances intimes et ineffables de Marcelle lorsqu'elle contemplait les progrès des vierges et des veuves dans l'esprit de leur vocation. Sans doute elle était heureuse et fière, car elle voyait que ses compagnes formaient déjà le premier noyau des légions immaculées dont la vie reli-

gieuse, en se propageant, allait remplir le monde d'Occident.

Quand on jette un regard attentif sur cette période de la formation et de l'instruction religieuses des patriciennes, on sent qu'il y avait à l'Aventin des journées pleines de tendresse et de calme, de lumière et de bonheur. Aux heures où Marcelle développait devant ses filles spirituelles les enseignements sacrés, on croyait entendre un de ces Anges que *Dieu lui-même écoute;* la vue de notre sainte plongeait dans l'infini pour y chercher l'au delà des choses, et elle semblait l'y saisir. Mais les travaux d'exégèse qui captivaient déjà si profondément ces belles intelligences allaient prendre une extension plus grande : le premier génie de ces temps semblait arriver à Rome pour perfectionner l'œuvre de l'Aventin, et Jérôme, en opérant sur un fond si riche et si merveilleusement préparé, devait y répandre les rayons d'une lumière qu'aucun astre brillant au firmament de la vérité ne pouvait jamais faire pâlir.

Ainsi, sous le gouvernement de Marcelle, la famille spirituelle faisait non seulement des progrès dans la science sacrée, mais dans les voies de la perfection. Volontairement astreintes à une existence de prière, de retraite, d'étude et de sainteté, les patriciennes s'étaient imposé le sacrifice de la volonté personnelle, du monde, de l'humilité et de la chasteté. Appelées les premières à la profession religieuse, elles avaient entendu la voix du divin Maître :

Celui qui abandonne pour moi et mon Évangile sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, ses enfants, ses domaines, sera récompensé au centuple [1], et, entrées résolûment dans ce nouveau genre de vie, elles y trouvaient une douceur et un attrait au-dessus de tout sentiment.

Dieu semblait vouloir prouver par l'exemple de ces femmes si délicates que les conseils évangéliques devaient être suivis par la faiblesse elle-même; il répondait ainsi victorieusement aux affirmations erronées des partisans du paganisme, qui prétendaient la perfection évangélique impraticable et au-dessus des forces humaines. L'œuvre entreprise par Marcelle venait directement de Dieu et devait réussir. Fondée sur les préceptes et les conseils divins, ses obligations se renfermaient dans la profession du veuvage et de la virginité [2]. La règle, nous le savons, avait pour première formule la vie elle-même de la fondatrice et touchait par plusieurs points à la règle des Pâcome et des religieux de Tabennes. Avec sa douce main de mère, notre sainte donnait le pli aux vierges et aux veuves devenues ses filles. Secondée par l'heureux caractère de ses compagnes, elle exerçait sur elles la plus sûre influence, et ses soins pour chacune ne se lassaient jamais. Connaissant leurs dispositions, elle pesait en son cœur leurs confidences et leurs épanchements, et, des disciples à la maîtresse, c'était la confiance des enfants à leur mère.

[1] Saint Évangile.

[2] Saint Jérôme, *Lettres, passim.*

Dieu se plaisait à faire ainsi de l'Aventin le berceau de ces relations d'une suavité inexprimable dont il devait doter les familles monastiques de l'avenir. Jamais, même aux jours de saint Benoît, on ne devait voir ni plus de tendresse ni plus d'union; on respirait dans la communauté des vierges et des veuves de Rome les parfums nouveaux des vertus religieuses qui allaient embaumer, grâce au perfectionnement de ces grandes âmes, les sociétés latines.

Mais le ciel paraissait n'avoir épanché sur la famille de Marcelle le trésor de tant de bénéditions que parce qu'il se préparait à verser sur elle le flot de cruelles épreuves. Si tout était douceur et paix à l'intérieur de l'Aventin, au dehors, du côté de l'Orient, tout n'était que trouble, épouvante et désordre. On n'entendait parler que de prêtres persécutés, d'évêques exilés, de vierges poursuivies, de veuves outragées, d'églises profanées[1]. Et, à la vue de tant d'ennemis féroces qui se faisaient un jeu de l'honneur et de la vertu, Marcelle ne donnait ni cesse à ses pleurs, ni trêve à ses prières. Les successeurs de Constantin, qui auraient dû défendre le christianisme, étaient à cette époque les premiers à violer ses droits. La duplicité, l'injustice, la violence et la haine présidaient à leur gouvernement. L'erreur était en crédit et le vice en faveur dans les cours et les capitales de Ravenne, de Milan et de Constantinople, et, quand la voix des évêques

[1] Saint Jérôme contre les Ariens.

et du pontife de Rome s'élevait pour condamner les excès, les coupables tout-puissants ne répondaient aux protestations de la justice et de la sainteté que par une oppression plus dure. De la part des empereurs, il y avait, depuis Constantin le Grand, comme une réaction contre les idées et les personnes de l'Évangile et de l'Église. Ainsi, tandis que la jeune Thébaïde de l'Aventin goûtait toutes les douceurs de la vie monastique, l'horizon religieux du monde s'était sinistrement assombri. Les préoccupations causées à Marcelle et à ses compagnes par les menées ariennes de Constance avaient fait place à des anxiétés plus douloureuses encore; la situation de l'empire et de l'Église s'était profondément aggravée depuis l'avènement de Julien.

Pour apprécier l'état des choses, il nous faut dire un mot sur ce prince. Le nouvel empereur, durant les vingt premières années de sa vie, avait professé la foi chrétienne, rempli la charge de lecteur dans l'église de Nicomédie[1], se montrant néanmoins plus superstitieux que religieux[2]. Appelé au commandement des légions des Gaules, Julien devint subitement léger, railleur, libertin, cruel. Désigné Auguste par ses soldats, en révolte contre Constance, au moment même de la guerre engagée par ce dernier contre Sapor, roi des Perses, il consentit, pendant une nuit, à être élevé, à la lueur des torches, sur un bouclier, comme un roi franc. Le collier

[1] Théodoret.

[2] Ammien-Marcellin, lib. XX, c. IV.

militaire d'un hastaire lui servit de diadème; il refusa, par superstition, celui de sa femme. Les légions l'acclamèrent en brandisssant leurs épées et en s'écriant : *Julien-Auguste, empereur*[1] *!* L'astucieux feignit de refuser le pouvoir, et le peuple et l'armée firent entendre ces paroles : « Sans Julien-César, la puissance est perdue pour les provinces, les soldats et la république[2]. » L'histoire raconte qu'avant de quitter les Gaules il était entré, le jour de l'Épiphanie, dans l'église de Vienne, sous prétexte d'y prier, afin d'en imposer à ses soldats, quoiqu'il eût déjà renié le christianisme. Ce fut encore par un sentiment d'ambition et un besoin de popularité qu'il laissa le labarum comme étendard aux légions d'Orient, tandis qu'il l'enlevait à celles d'Occident, les premières ne se contentant pas des libations de vin et des hécatombes de bœufs gras.

Ses croyances étaient un mélange de néoplatonisme t de réminiscences chrétiennes, un tissu de mythes homériques, de fables helléniques. Dans les désordres de son imagination, il se figurait avoir hérité de l'âme d'Alexandre, qui, à ses yeux, était la personnification la plus haute du courage, de la gloire et du génie. L'un de ses premiers actes fut la publication d'un édit pour le rétablissement du culte des idoles et le relèvement des temples païens.

1 Ammien-Marcellin, lib. XX, c. XI.
2 *Id., ibid.*

Il poursuivait, avec un fanatisme inouï, la réhabilitation des dieux d'Homère et de Virgile, de Platon et d'Aristote, et comblait de richesses les sanctuaires de Dodone, de Delphes et de Délos. Groupant autour de lui tout ce qu'il y avait d'intérêts, d'amours-propres froissés, de passions surexcitées par les triomphes de l'Église, il travaillait à la ruine du christianisme avec le cynisme de son orgueil, la force du pouvoir absolu et l'appui d'une armée de barbares. Le sarcasme, la dérision, le mépris public, la satire, tout lui était bon; il poussait même à l'apostasie par l'appât des honneurs et de l'or. Quand les évêques lui adressèrent, comme *défense* du christianisme, l'admirable apologie de Diodore de Tarse, ils n'obtinrent que cette réponse hautaine : « J'ai vu, j'ai compris, j'ai condamné. » Dans sa haine, il en vint jusqu'à interdire aux professeurs chrétiens l'enseignement des lettres grecques et latines, prohibition que son panégyriste lui-même qualifie d'injuste[1]. Un bouleversement si inattendu et si radical dans l'œuvre de Constantin mettait l'empire en conflagration, mais cela importait peu à l'utopiste couronné. Sous son règne, le sang coula en Thrace, en Phrygie, en Galatie; la persécution prit des formes horribles. A Héliopolis, un supplice nouveau épouvanta l'humanité : des vierges furent exposées aux regards et aux outrages des païens, et, le ventre ouvert et rempli d'orge, furent livrées

[1] Ammien-Marcellin, lib. XXII, c. x.

en pâture aux pourceaux. A Daphné, des chrétiens furent brûlés sur les autels à l'occasion de l'incendie du temple d'Apollon [1]. Voulant donner un démenti aux Livres saints, Julien poussa la rage jusqu'à prétendre rebâtir le temple de Jérusalem ; mais des globes de feu sortis de terre dispersèrent les ouvriers, et il dut renoncer à cette entreprise [2]. Triste émule d'Alexandre, dont il s'efforçait d'imiter la conduite, il déclara la guerre à la Perse, et, vaincu tout près d'Arbelles, il fut frappé mortellement par la flèche d'un cavalier inconnu [3]. Un historien rapporte qu'avant de s'engager dans cette expédition il était allé offrir un sacrifice dans le temple de Diane, à Carrhes, et qu'on avait trouvé dans le sanctuaire, après son départ, une femme pendue par les cheveux et le ventre ouvert [4]. L'horrible sacrificateur n'avait pu surprendre le secret de l'avenir dans les entrailles de la victime. Julien mourut à l'âge de trente-trois ans. Je me rappelle, dit saint Jérôme, qu'étant enfant et étudiant la grammaire, lorsque toutes les villes fumaient du feu des sacrifices, la nouvelle de la mort de Julien se répandit tout à coup et qu'un païen s'écria : *Les chrétiens déclarent que leur Dieu est patient, et rien n'est plus prompt que sa colère* [5]. Ainsi les projets de l'Apostat s'évanouirent; celui qui

[1] Sozomène, lib. V; Théodoret, lib. IX.
[2] Ammien-Marcellin, lib. XXIII, c. I.
[3] Théod., lib. III, c. XXI.
[4] Sozomène, lib. III, c. XXV, p. 147.
[5] Saint Jérôme, *Commentaires* sur Habacuc, p. 243.

avait résolu d'anéantir le christianisme fut le dernier empereur païen.

Les principales idées du système de Julien peuvent se résumer en quelques lignes. Ce prince fut un des premiers novateurs prétendant que ce n'est pas par le christianisme, mais par la monogamie hellénique, que la femme a été réhabilitée et affranchie. Pour soutenir cette erreur monstrueuse, il osait s'appuyer sur les témoignages des prédicateurs et des docteurs de l'Église, qui représentent la femme comme la grande tentatrice depuis la faute originelle, et il oubliait que l'Évangile seul l'a glorifiée comme la messagère du pardon et du salut. N'est-ce pas, en effet, depuis la Vierge, qui donna naissance au Sauveur, que la femme a réuni en elle les dignités de la virginité et de la maternité? De là aux conditions purement sociales de la monogamie grecque il y avait la distance qui séparait le monde ancien du monde nouveau; aussi, à la mort de Julien, l'hellénisme rentra dans la poussière, et l'empire s'inclina devant le seul vrai Dieu. Il faut le dire, cette épreuve de l'Église se distinguait des autres; elle devait servir de copie à celle de l'impiété lettrée et moqueuse du XVIIIe siècle. Née du paganisme philosophique, seul ennemi survivant du christianisme victorieux, elle allait à l'encontre des idées du temps, et fut souverainement impopulaire; il fallut, pour la susciter, l'omnipotence d'un César. Mais le monde devenu chrétien ne pouvait être arrêté dans sa marche; il emportait en son mouvement tout ce qui prétendait

lui faire rebrousser chemin, et la croix du Calvaire se dressait triomphante sur les ruines des vieux temples. La justice éternelle le veut ainsi : l'homme qui, dans son néant, quelle que soit sa puissance, a l'audace de prétendre faire reculer les sociétés conduites par Dieu est jeté à terre, et les générations, en passant, piétinent sur son cadavre et maudissent sa mémoire.

Durant le règne de Julien, les terreurs et les désolations des vierges et des veuves de l'Aventin furent grandes; aussi, à l'heure où les compagnes de Marcelle apprirent la mort tragique de l'Apostat, elles remercièrent le ciel d'avoir délivré le monde du plus terrible des ennemis. Attachées à l'Église comme on s'attache à Dieu, et comme on s'attache aussi à la famille, à la patrie, à la vertu, au malheur, les patriciennes comprenaient la nécessité du choix d'un prince catholique; et, tandis que le peuple se réjouissait de la fin inattendue de l'oppresseur en se livrant à des fêtes, elles élevaient vers Dieu leurs prières, et Jovien ceignait la couronne impériale. On peut juger de l'allégresse publique à ces accents d'un contemporain : « Peuples, écoutez! cieux et terre, prêtez l'oreille au bruit de la chute du persécuteur! Venez aussi, généreux athlètes, défenseurs de la vérité, vous qui avez été donnés en spectacle à Dieu et aux hommes! Approchez, vous qui fûtes dépouillés de vos biens; accourez, vous qui avez été injustement bannis de votre patrie et arrachés des bras de vos femmes et de vos enfants! C'est Dieu qui a

exercé un jugement si éclatant, une vengeance si prompte; c'est le Seigneur qui a frappé la tête de l'impie[1] ! » Marcelle, qui, par ses relations avec le pape Libère, connaissait mieux que ses compagnes le mal fait par Julien, adressa au ciel de vives actions de grâces; elle savait que le nouvel empereur ne combattrait pas contre la justice et la vertu, et qu'il leur donnerait réparation. Malheureusement l'ancien primicère des gardes ne fit que passer sur le trône; il mourut après avoir opéré la retraite de l'armée, et sa femme, accourue au-devant de lui pour partager sa pourpre, ne reçut de la main des légionnaires que son cercueil. Valentinien, confesseur de la foi sous Julien, lui succéda pour l'honneur de l'empire, la paix de l'Église et la protection des vierges et des veuves de Rome.

[1] Grég. Naz., *Or. contra Julian.*

CHAPITRE VI

DE 369 A 382.

Jérôme. — Ses commencements. — Sa conversion. — Le désert. — Souvenirs importuns. — Passion pour les auteurs profanes. — Invitation pressante adressée à Bonose. — Beautés de la vie solitaire. — Haute position auprès du pape Damase. — Marcelle introduit Jérôme à l'Aventin. — Sa méthode dans l'explication des Écritures. — Ardeur des patriciennes pour ces études. — Jérôme leur communique ses travaux. — Sainte amitié. — Douces relations. — Grande pénétration de Marcelle dans les Écritures. — Elle se montre infatigable en leur étude. — Départ de Mélanie pour l'Orient. — Courage de cette patricienne. — Son langage en face du proconsul de la Palestine. — Ses œuvres de charité. — Paule à l'Aventin. — Marcelle sa consolatrice. — La jeune Eustochium entre dans la famille des vierges.

Vers le milieu du IVe siècle, naissait au fond de la Pannonie, contrée sauvage, la patrie des Dalmates, un enfant dont le génie devait faire l'un des plus grands hommes de l'histoire, et que la vertu devait porter à la plus haute sainteté. Issu d'une famille honorable et riche, cet enfant s'appelait Jérôme. Tout jeune, il quitta Stridon, sa ville natale, pour aller habiter Rome, afin de se former sous la direction de Donat, l'un des rhéteurs les plus célèbres,

dans la connaissance des lettres profanes[1]. Il semblait arriver dans la capitale du vieux monde pour prendre part à la lutte engagée depuis longtemps entre la société chrétienne et la société païenne; c'était le moment où toutes les vertus de l'Évangile étaient aux prises avec tous les vices de la décadence romaine. Jérôme, entraîné par sa nature impressionnable et la fréquentation d'une jeunesse légère, céda quelque temps aux séductions de l'âge et du plaisir. Mais bientôt, attiré par la grâce, il demanda le baptême, et, en pleine adolescence, à la suite de Victorin, son maître le plus aimé, il se déclara disciple du Dieu nouveau. Il reçut l'eau régénératrice de la main du pape Libère, et professa dès lors la foi chrétienne avec une ferveur qui ne se démentit jamais. Du reste, au milieu même de ses égarements, il n'avait point nié la vérité; il admirait la divine constitution de l'Église, et, comme il en fait l'aveu[2], il aimait, au temps même de son indifférence religieuse, à s'arracher de fois à autre au cercle de ses amis pour visiter seul les catacombes et s'agenouiller sur la poussière des martyrs[3]. Au milieu du pêle-mêle de sentiments, d'illusions, de passions que l'approche de la vingtième année éveille dans l'imagination ardente du jeune homme, il avait fixé son esprit et son cœur dans les croyances et les vertus de l'Évangile. Sans doute, à l'heure où il descendait

[1] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 324.
[2] Saint Jérôme, *Commentaires* sur Ezéchiel.
[3] Baronius, t. IV, p. 324.

dans les hypogées chrétiens, il avait aperçu deux vierges vêtues de blanc qui lui faisaient escorte, et, comme il leur avait demandé qui elles étaient, elles lui avaient répondu qu'elles se nommaient : l'une, la Chasteté, et l'autre, la Tempérance. Les deux anges lui avaient dit qu'ils assistaient au trône du Roi des cieux, et qu'ils se délectaient en la beauté des âmes pures, l'engageant fraternellement à leur donner son cœur pour qu'ils pussent l'enrôler à la suite des vierges qui composent la cour du divin Agneau. Jérôme crut aux deux anges rencontrés aux catacombes, et il aima par-dessus tout la vérité et la vertu. Tels furent les commencements de celui que le Christ venait de gagner à sa cause, et qui devait devenir l'incomparable directeur de la sainte dont nous écrivons l'histoire.

Arrêté dans la fougue de la jeunesse par Dieu lui-même, Jérôme s'élança à la poursuite de la perfection. Dès lors il ne se sentit plus aucun besoin de société : Dieu et son âme lui suffisaient. On le vit de Rome venir à Trèves, la capitale des Gaules depuis Constantin, passer par Aquilée, qui était alors la Venise de l'Adriatique, s'enfoncer dans les sables torrides de Calchis, puis retourner à Rome et se fixer définitivement à Bethléhem.

Pris de passion pour la vérité et la vertu dans ce qu'elles ont de plus sublime, il surmonte tous les obstacles. Durant son séjour à Trèves, la cité impériale dont Ausone célèbre les remparts et les écoles, il recueille les souvenirs d'Athanase et transcrit les

œuvres de saint Hilaire[1]. A Aquilée, il commence à ressentir les attraits de cette vie monastique dont il sera pour la postérité l'un des ancêtres et des modèles; au désert il livre son corps à la pénitence et réduit en servitude une chair rebelle dont il redresse les instincts; à Rome, il devient le conseil et l'ami du pape Damase et le directeur dans la science et la sainteté des patriciennes de l'Aventin; à Bethléhem, enfin, il se construit cette cellule légendaire qui retentit à la fois de ses gémissements et de ses cris d'éloquence, et, gardien fidèle des lieux saints jusqu'au dernier soupir, il demeure, après la mort, le patriarche des monastères et l'oracle de l'Église universelle. Quelle grandeur dans ce raccourci de la vie de Jérôme, et combien l'homme par la grâce devient prodigieux! Maintenant, l'action du saint sur l'Église et sur les âmes demande que nous suivions Jérôme au désert, à Rome, à Bethléhem; ces théâtres si différents l'un de l'autre embrassent les principales phases de sa gigantesque existence.

Poussé vers la solitude par un attrait irrésistible, portant au fond de son âme des désirs de perfection et de salut, Jérôme, dans la sève de ses années et de son talent, vint demander aux sites arides de la Syrie un refuge. Ce fut la partie la plus sauvage du désert, les sables brûlants de Chalcis, que le généreux transfuge de Trèves, d'Aquilée et de Rome choisit pour asile. Dans cette retraite, à quatre ou

[1] Baronius, t. IV, pp. 218 et 219.

cinq lieues d'Alep (Berroé), sur les confins de l'Arabie, dont les brises lui apportaient les parfums, le jeune solitaire vécut cinq ans[1]. Là, dans toutes les ferveurs de la prière, de la contemplation et de la pénitence, l'hôte arrivé du fond de l'Occident se forma à toutes les vertus, et, dans le voisinage des anachorètes qui renouvelaient dans ces contrées les merveilles de l'Égypte monastique, il reçut la double consécration de la souffrance et de la sainteté. Jérôme trouva surabondamment auprès de Dieu la compensation de sa rupture avec les hommes : le désert, par la solennité de ses silences, l'immensité de ses horizons, la pureté de son air et le charme incomparable de ses solitudes, convenait à une âme aussi avide d'espace et de lumière, de calme et de paix. Le fugitif volontaire des grandes villes traversait ces heures de la vie où l'homme sent comme le poids de son exubérance; le commerce du monde lui était odieux, il étouffait à son contact; il lui fallait, pour satisfaire son cœur, saisir l'infini, posséder Dieu, et il venait le trouver et l'étreindre au désert. L'âme de Jérôme devait être une épée; il ne fallait pas que l'haleine du monde y déposât sa rouille.

Cependant, malgré ce haut état de piété et de vie ascétique, Jérôme se sentait assailli, à certaines heures, par des ressouvenirs importuns : c'était la vision non évanonie des fêtes voluptueuses de Rome. Il nous semble le voir alors, les yeux pleins de larmes,

[1] Baronius, *Annales*, t. IV, pp. 325 et 326.

la tête levée vers le ciel, les mains jointes sur sa poitrine, gémissant sur lui-même. Les visions menaçantes le troublent; seul il peut en décrire le danger et l'horreur : « Combien de fois, au milieu du désert, dans ces solitudes dévorées des feux du soseil, je me sentais transporté au sein de délices de Rome et poursuivi par le souvenir des chœurs des jeunes filles romaines... Alors, privé de tout secours, je me jetais aux pieds de Jésus-Christ, je les arrosais de larmes, les essuyais de mes cheveux, et je domptais ma chair indocile par des semaines entières de jeûnes. Je m'en souviens; plus d'une fois je passais le jour et la nuit entière à pousser des cris et à frapper ma poitrine, jusqu'au moment où Dieu renvoyait la paix dans mon âme. Je redoutais même ma cellule; elle me semblait complice de mes pensées. Irrité contre moi-même, seul je m'enfonçais dans le désert, et, découvrant quelque vallée plus profonde, quelque cime plus escarpée, j'en faisais un lieu de prières. Souvent, le Seigneur m'en est témoin, après des larmes abondantes, après des regards longtemps élancés vers le ciel, je me voyais transporté parmi les chœurs angéliques, et, triomphant d'allégresse, je chantais : *Nous accourons vers toi, attirés par l'odeur de tes parfums* [1]. » Les deux anges entrevus aux catacombes, devenus ses fidèles compagnons, l'arrachaient alors à ses souvenirs et à ses rêves, et son imagination n'errait plus de Rome à

[1] *Lettre à Eustochium.*

Tibur, de Sorrente à Baïa. Mais les passions du cœur n'étaient pas les seules à vouloir séduire le vigoureux athlète, les passions intelligibles, plus dangereuses pour une nature supérieure comme la sienne, lui livraient aussi leurs assauts.

Le brillant disciple de Victorin, si vivement épris des beautés de la littérature profane, souffrait parfois de l'aridité de ses études nouvelles sur l'hébreu et le grec [1]. Jérôme travaillait alors à la traduction et aux commentaires des saintes Écritures, et ces œuvres sérieuses et difficiles lui faisaient regretter parfois, par leur austérité, les ingénieuses et légères fictions de Plaute et de Virgile, comme les mâles et éloquentes harangues de Quintilien et de Cicéron. L'attrait des lettres profanes devenait si puissant chez lui à mesure qu'il cultivait les sciences sacrées, que ses souvenirs des poètes et des orateurs semblaient emprunter la voix des sirènes pour le ramener à leur culte. Même dans son désert, il ne pouvait se défendre de leur faire une part. Cicéron surtout était son auteur favori; il l'étudiait avec tant de passion, que sa conscience alarmée lui en adressait des reproches. On peut en juger à ce passage d'une de ses lettres où il dépeint ainsi son penchant, sa faiblesse, ses remords et ses résolutions : « Homme faible et misérable, je jeûnais avant de lire Cicéron. Après des nuits de veilles, après des larmes abondantes au souvenir de mes fautes, je prenais Plaute.

[1] Tillemont, t. XII, p. 60.

Lorsque ensuite, revenant à moi, je m'attachais à lire les prophètes, leur langage me paraissait rude et négligé. Aveugle que j'étais, je ne m'en prenais pas à mes yeux, mais au soleil. Pendant que l'antique serpent m'abusait ainsi, une fièvre violente s'empara de moi et consuma tellement mon corps, que mes os se tenaient à peine entre eux. On apprête mes funérailles... Et voici que je me crus transporté soudain devant le souverain Juge et que, la face contre terre, je n'osais regarder en haut. Interrogé sur ma profession, je répondis : « Je suis un chrétien. » Et le juge alors : « Tu mens, dit-il, tu n'es qu'un cicéronien. *Où est ton trésor, là est aussi ton cœur.* » Je me tus aussitôt, et le juge ordonna de me saisir et de me frapper. Et je jurai de ne plus lire les auteurs profanes. A mon réveil, je sentais encore sur mes épaules nues les meurtrissures des verges divines. Aussi je devins plus passionné pour la lecture des Livres saints que je ne l'avais été pour celle des œuvres profanes[1]. » Ainsi l'influence de la solitude, l'habitude de la prière et de la mortification, l'amour et la présence de Dieu firent triompher Jérôme de toutes les tentations. Les fantômes de sa jeunesse s'évanouirent, sa passion pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité profane s'apaisa, et, goûtant enfin les douceurs de la paix là où il avait ressenti toutes les angoisses de la lutte, on l'entend adresser des invitations pressantes au partage de sa féli-

[1] *Lettre à Eustochium.*

cité à ses compagnons demeurés dans le monde. Plus fortuné qu'Alexandre, qui découvrit du milieu des mers l'Arabie-Heureuse au parfum de ses aromes, Jérôme avait vu s'entr'ouvrir les horizons du ciel aux souffles embaumés du désert.

Nous ne résistons pas au plaisir de citer ici l'éloquent appel que l'heureux solitaire de Chalcis faisait à l'un de ses anciens amis de Rome. — « O désert émaillé des fleurs du Christ! O solitude où naissent les pierres dont est construite dans l'Apocalypse la cité du grand Roi! O retraite qui se réjouit de la familiarité de Dieu! Que fais-tu dans le siècle, mon frère, avec ton âme plus grande que le monde? Jusqu'à quand seras-tu retenu à l'ombre des toits et dans le cachot enfumé des villes? Crois-moi, je vois ici plus de lumière [1]! » Cette apostrophe si véhémente révèle par son enthousiasme la période de calme, de quiétude et de victoire qui avait succédé aux alternatives troublées des anciens combats. Dieu récompensait son serviteur. Son travail sur la Bible n'offrait plus les anciennes difficultés; l'Esprit-Saint semblait les lui aplanir, et Jérôme écrivait à Rusticus, son ami : « De cette semence amère, j'ai recueilli les fruits les plus doux [2]. » La contemplation le ravissait jusque dans les hauteurs du ciel, où il aimait tant à se plonger et à vivre; enfin les sables de Chalcis étaient devenus pour lui les degrés d'or

[1] *Lettre à Héliodore.* « Quamdiu fumosarum urbium carcer includit? »

[2] *Lettre à Rusticus.*

de l'échelle du patriarche, et son âme, dans ses divines élévations, montait chaque jour plus avant vers la source pleine de la félicité et de la paix. S'il est vrai qu'au désert le voyageur est exposé à l'illusion du mirage, Jérôme, en face des célestes horizons, touchait aux plus divines réalités.

Ce fut au souvenir de ces heures de pur bonheur que Jérôme, apprenant plus tard l'arrivée de Rufin et de Mélanie l'Ancienne en Égypte, devait écrire cette lettre enthousiaste inspirée par les tendresses de l'amitié et les beautés de la vie religieuse : « Je sais que vous pénétrez dans les lieux saints de l'Égypte, et que vous visitez les chœurs des moines et vivez avec ces familles qui mènent sur la terre une vie céleste. Mais comme de fréquentes maladies ont brisé mon corps, je vous envoie cette lettre à ma place. Notre ami Bonose porte sa croix sans penser au lendemain et regarder en arrière. Il sème dans les larmes pour moissonner dans la joie. Devant ce prodige, qu'elles disparaissent les merveilles imaginaires des Grecs et des Romains! Voici un jeune homme nourri avec nous dans la connaissance du siècle, jouissant d'une immense opulence et d'une grande considération, qui quitte une mère, des sœurs et un frère tendrement chéri et va s'établir dans une île battue par les flots d'une mer orageuse, rendue horrible par des rochers âpres et nus et une solitude affreuse. Et lui, tranquille, intrépide, tout armé de l'Apôtre, tantôt, en relisant les pages divines, il écoute Dieu, tantôt il s'entretient avec lui en priant

le Seigneur; peut-être aussi, comme Jean, voit-il quelque chose de mystérieux dans son île[1] ! » Hélas! les lettres de Jérôme et de Rufin ne devaient pas conserver toujours ce ton si tendre et si édifiant; l'amitié, qui avait étroitement uni ces deux cœurs dans la jeunesse et la maturité, devait être impuissante à les rapprocher dans la vieillesse. Ne dévoilons pas encore ces tristesses, nous n'aurons que trop de douleur à les exprimer à leur heure. A Chalcis, cinq années s'écoulèrent dans ces luttes et ces ravissements; mais comme l'épreuve est la pierre de touche pour les saints, la calomnie vint au désert lancer ses traits les plus empoisonnés contre Jérôme, et l'héroïque solitaire dut quitter la chère retraite dont il s'était fait une patrie pour se réfugier à Antioche. La Providence, qui toujours est admirable dans ses voies, continuait ses grâces à son disciple au milieu même de la persécution; elle ne l'amenait auprès de l'évêque Paulin que pour ajouter à son front illuminé déjà des gloires du génie et de la sainteté le sceau royal du sacerdoce[2].

En faisant ainsi de Jérôme son représentant direct et attitré, Dieu avait ses vues. Ce n'était ni pour le renvoyer au désert ni pour le fixer à Antioche; c'était pour le poser sur un théâtre plus important.

[1] *Lettre à Ruffin.* « Ille securus, intrepidus et totus de Apostolo armatus, nunc Deum audit, dum divina relegit; nunc cum Deo loquitur cum Dominum rogat, et fortasse ad exemplum Joannis aliquid videt, dum in insula commoratur. »

[2] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 405.

Le ciel voulait établir l'intrépide ascète dans Rome même; il l'avait choisi pour y implanter les belles œuvres de la vie monastique. A cette époque, Rome n'était pas encore la ville aux saintes images et aux dômes tranquilles, la douce patrie des âmes, la terre où se goûte la paix du ciel; pour les chrétiens, c'était la persécutrice couverte du sang des martyrs, le dernier boulevard du paganisme, une Babylone aux mœurs dissolues. L'Église avait alors à sa tête le pape Damase, ce pontife dont la juridiction fut indignement disputée par l'antipape Ursin. Présenté par Paulin d'Antioche et saint Épiphane, qui se l'étaient attaché en se rendant au concile, l'an 382, Jérôme gagna bientôt la confiance du pape et devint son secrétaire intime. Sa science et sa sainteté lui méritèrent l'honneur de rédiger la lettre des Pères du concile aux évêques orientaux, et d'arrêter et de fixer, à la prière du souverain pontife, le texte des saintes Écritures. L'Église doit à Jérôme la Vulgate, cette traduction admirable du texte hébreu qui a fait proclamer son auteur *le maître de la prose chrétienne pour tous les siècles à venir*[1], et que le concile de Trente déclara authentique. Encouragé dans ses magnifiques travaux par le pape et par les matrones romaines les plus nobles, qui commençaient à faire leurs délices de l'étude des saintes Lettres, Jérôme les poursuivit, avec une ardeur infatigable, durant tout le temps de son séjour à Rome et de sa retraite à

[1] Ozanam, *Civilisation chrétienne au* v[e] *siècle.*

Bethléhem, et leur consacra son existence jusqu'à la dernière heure. Sa profonde érudition établit entre Damase et lui les rapports de confiance et d'intimité les plus étroits; le chef de l'Église aimait à le proclamer : « Rien n'est plus doux que nos entretiens sur les Écritures lorsque j'interroge et que vous répondez, et je m'écrie avec le Prophète : « Votre parole est plus douce que le miel. » Jérôme était revenu à Rome, dans la Rome de sa jeunesse, avec le trésor de ses vertus héroïques si vaillamment conquises par ses luttes contre lui-même au désert.

Dans sa haute position, on comprend les démarches flatteuses dont Jérôme était alors l'objet. Les prières les plus pressantes lui venaient des patriciennes qui formaient la famille spirituelle de Marcelle au palais de l'Aventin; ces âmes généreuses désiraient si ardemment s'initier sous un tel maître aux secrets de la science divine! Après de longues résistances qu'opposa l'humilité du saint et dont l'ascendant du pape Damase triompha, l'incomparable docteur consentit à se rendre à tant de vœux, et telles avaient été les préparations du ciel en sa faveur, que Jérôme trouva sa voie en se vouant à ce ministère.

Il était admirablement fait pour expliquer et établir les oracles évangéliques dans un tel milieu et dans un tel auditoire. Chez Jérôme, la vocation de la direction des âmes formait le plus impérieux besoin de sa nature d'apôtre. Il est vrai qu'une semblable mission n'était pas facile; il s'agissait de diriger, tout en les instruisant dans les Écritures, les

patriciennes groupées autour de Marcelle. Sans doute, la réputation de Jérôme en science sacrée, son rang honorifique et la confiance du pape Damase, étaient autant de garanties pour le succès; toutefois l'entreprise offrait des difficultés si grandes dans la Rome d'alors, qu'elle aurait tristement échoué si elle eût été confiée à des mains moins habiles. Ce fut aussi aux instances de Marcelle, après celles du pape, que la volonté de Jérôme céda; il devait raconter plus tard, dans une lettre à Principie, les démarches réitérées de la fille des Marcellus pour obtenir son consentement : « Elle me pressait à temps, à contretemps, au point que son zèle triompha de mes résistances [1]. »

L'Église, les âmes, la perfection, l'intimité constante avec la mort, poussaient Jérôme au dévouement absolu. Alors donc s'ouvrirent dans le cercle distingué de l'Aventin, au milieu de cette compagnie d'élite qu'il se plaisait à nommer *son église domestique* [2], les leçons sacrées. Cet auditoire, que tant d'autres devaient lui envier et que, bien loin de briguer et choisir, il n'avait accepté que de force, il pouvait seul le captiver et conduire. Jérôme lui était prédestiné par sa grande parole et par ses mâles vertus. Quelle intelligence n'aurait-il pas illuminée! En lui, la science du docteur absorbait sa lumière dans les clartés divines.

[1] Importune, opportune ut pudorem meum sua superaret industria.

[2] « Ecclesiæ quæ in domo tua est. » Sanctus Paulus, Epist. ad Philemonem.

Avant d'assister à ses cours d'érudition sainte, exposons-en la méthode. Elle consistait dans la traduction fidèle du texte, dans l'exposition nette et précise du sens littéral et dans des interprétations toujours appuyées de preuves graves et solides. Cette manière, dont Jérôme était le créateur, a été suivie depuis par les maîtres dans l'explication des Écritures, et le système adopté à l'Aventin a fait école, puisqu'il a été maintenu dans toutes les chaires d'herméneutique de l'Église. De plus, Jérôme s'appliquait à montrer l'alliance intime des deux Testaments, et frappait son auditoire par la concordance admirable qu'il établissait entre les temps de la figure et les temps de la réalité[1]. On sentait, au développement de ses leçons, que Jésus-Christ remplissait la Bible tout entière et que, de la Genèse au dernier des prophètes et aux livres des Machabées, partout et toujours il était question de lui. Tel était le fond de cet enseignement magistral, qui donna à de simples femmes la science des docteurs. Ajoutons que Dieu s'était plu à entourer Jérôme de toutes les qualités qui assurent les plus grands triomphes de la parole. Sa figure, brunie par le soleil de l'Orient, portait dans des rides précoces comme les cicatrices de la pénitence et du désert; sa voix exprimait avec autorité les sentiments qui l'agitaient; son regard pénétrant, son geste impérieux, son accent étranger, l'austérité de toute sa personne, donnaient à son éloquence plus

[1] Baronius, t IV.

que la force qui persuade et captive : c'était l'empire de la vérité, qui, ne pouvant être contredite, s'impose et enchaîne.

A la tête de ses vierges et de ses veuves, Marcelle montrait un zèle infatigable à profiter des leçons de Jérôme. Toute à ces grandes études, elle cherchait dans les Écritures la lumière de sa foi et la force de sa vertu, demandant à l'esprit de Dieu le don d'intelligence pour pénétrer et approfondir les aperçus sublimes que l'illustre maître ouvrait à son âme. Puis elle s'assimilait le divin enseignement par ses oraisons, et fécondait de la sorte le double travail commencé en elle par la grâce de Dieu et le génie de Jérôme. Son ardeur à s'instruire étonnait l'intrépide docteur; sa ferveur pour les Écritures était incroyable : *Ardor erat incredibilis* [1]. Tantôt, au cours même des leçons, c'était une série de questions pour chacune desquelles il lui fallait une explication; tantôt, au sortir d'une longue conférence, c'était une lettre écrite à Jérôme sur certains points restés obscurs et qui, remise par un messager, exigeait une réponse immédiate. Aussi, surmené par cette avidité insatiable, Jérôme écrivait à Marcelle : « Les lettres sont pour s'entretenir familièrement et des choses de chaque jour, afin de se rendre mutuellement présents dans l'absence, et de se raconter et ce qu'on pense et ce qu'on fait. Il est permis cependant d'assaisonner quelquefois une douce cau-

[1] *Lettre à Principie.*

serie du sel de la doctrine. Mais vous, tout entière à vos grandes études, vous ne m'écrivez rien qui ne me mette l'esprit à la torture et ne me force à chercher de nouveau au fond des saints Livres. C'est ce que vous avez fait hier encore par cette fameuse question, et vous exigez que j'y réponde de suite. Pensez-vous donc que je suis assis sur la chaire des pharisiens, pour me constituer ainsi juge dans toute difficulté qui s'élève sur les termes du texte hébraïque[1] ? » Et après de claires explications sur l'éphod du jeune Samuel et le théraphim du grand prêtre, il ajoute : « Pour le reste, vous m'interrogerez quand nous nous reverrons et, si je suis en défaut, nul n'en sera le témoin ni le juge. » Et comme réponse aux envieux qui lui reprochaient son mauvais accent : « Vous savez d'ailleurs que, plongé dans l'hébreu, je me suis rouillé sur le latin au point d'avoir contracté je ne sais quel sifflement étranger. Pardonnez-moi donc l'inélégance de mon langage[2]. » Cette prononciation sifflante dont s'excusait Jérôme ne nuisait en rien à son éloquence incisive et entraînante; sa parole était acérée comme la pointe de la grande épée romaine, l'héritage de Marcelle, qui, dans la main de son glorieux aïeul, avait vaincu Annibal!

[1] *Lettre à Marcelle.* « Epistolare officium est, de re familiari, aut de quotidiana conversatione aliquid scribere, et quodam modo absentes inter se præsentes fieri, dum mutuo quid autem velint, aut gestum sit nunciant... »

[2] *Ibid.*

Excité au travail par la noble femme dont il était devenu le guide, Jérôme se trouvait heureux de pouvoir lui confier ses entreprises et ses découvertes sur le domaine de la science sacrée. On le voit alors, tant il apprécie Marcelle, attentif à la faire assister à chacun de ses mouvements en avant; il lui communique le résultat de ses recherches et de ses veilles, afin de lui procurer la jouissance de chacun de ses progrès dans le champ de la vérité. Qu'on en juge aux fragments d'une de ses lettres : « Si je ne vous écris aujourd'hui qu'une bien courte épître, c'est pour plusieurs motifs. Quel est donc, direz-vous ce si important et si incessant travail qui vous défend le plaisir d'une causerie épistolaire? C'est la confrontation de la version d'Aquila avec le texte hébreu, étude dont je m'occupe depuis longtemps pour voir si la synagogue n'aurait pas fait à l'original, en haine du Christ, quelque changement, et je ne craindrais pas d'en faire l'aveu à une amie comme vous. J'ai trouvé là bien des choses capables de corroborer notre foi. J'ai déjà revu les Prophètes, les livres de Salomon, le Psautier et les Rois; je tiens maintenant en main l'Exode, que les Hébreux appellent *Elle Semoth ;* je passerai ensuite au Lévétique. Cependant, pour que notre courrier n'ait pas couru inutilement, j'ai joint à ce billet deux lettres écrites par moi à votre sœur Paula et à sa chère fille Eustochium[1]. Vous ne les lirez peut-être pas sans profit

[1] Paula et Eustochium étaient deux amies de Marcelle qui allaient bientôt fréquenter et habiter l'Aventin.

ni charme, mais vous saurez du moins que ce que je leur écris, c'est à vous que je l'adresse[1]. » Ce langage le témoigne hautement, il y avait entre Jérôme et Marcelle mieux que les rapports du disciple et du maître : il y avait les relations belles et pures d'une amitié profondément chrétienne contractée sous l'œil de Dieu dans le but d'une religieuse direction[2].

On trouve, en effet, à maints endroits de sa correspondance, le désir de s'y entretenir familièrement, le besoin de se rendre mutuellement présents dans l'absence, le plaisir de se raconter ce que l'on fait, de se communiquer ce que l'on pense, en un mot, ce qui constitue les doux rapports d'une sainte intimité. Certes, dans ce commerce où la sympathie a sa place, on s'occupe avant tout de Dieu, de perfection, de science sacrée; on poursuit le sens le plus mystérieux de la parole divine; on recherche préférablement à tout les intérêts de l'âme; mais toutefois on accorde une part à ce commerce qui s'établit entre les cœurs, et qui se manifeste chez les saints sous mille traits divinement naïfs et charmants, par cela seul que Dieu est le principe, le moyen et le but de leurs attachements. Il y avait entre elle et lui les affinités secrètes qui attirent les âmes de forte trempe. Ainsi s'expliquent les pressantes invitations de Jérôme à Marcelle pour qu'elle le tienne au courant de ses actions et de ses pensées, la commu-

[1] *Lettre à Marcelle.* « Et ut amicæ menti fatear... putes tibi quoque scripta esse, quæ illis scripta sunt. »

[2] Tillemont, t. XII, pp. 73 et 76.

nication de ses lettres à Paule et à sa fille, et le titre d'amie qu'il lui donne.

La cause de l'admiration sympathique de Jérôme provenait des mérites de notre sainte. Au milieu de la corruption de Rome, qui n'aurait été touché du courage de cette patricienne inaugurant une vie de retraite, de chasteté et de perfection? Une âme de si grande race devait naturellement plaire à celui qui, dès la plus vive jeunesse, s'était réfugié au désert et qui, malgré tous les honneurs et les plus nobles amitiés, ne pouvait dissimuler une souffrance que ses intimes appelaient la nostalgie de la solitude. Aussi l'exilé de Calchis retrouvait quelques-unes de ses anciennes jouissances dans la compagnie de ces cœurs généreux qui, à la suite de Marcelle, s'étaient dégagés héroïquement des attaches de la famille, de la jeunesse, de la naissance et de la fortune. Quelquefois, après les longues heures consacrées à l'étude, Jérôme parlait à ses filles spirituelles des douceurs ineffables de la vie des solitaires de l'Orient, et alors, à la flamme de son regard, à l'émotion de sa voix, on sentait que son âme pleurait toujours le désert. Marcelle, la mère respectée du petit cénacle de l'Aventin, sentait cela plus profondément encore que ses compagnes, et cette connaissance des tristesses intérieures de Jérôme ajoutait un lien de plus entre leurs deux cœurs.

La fondatrice de l'Aventin possédait, nous le savons, une intelligence d'élite. Toujours la première à suivre les enseignements divins, elle péné-

trait jusqu'au plus profond des explications du maître, et il lui arrivait même parfois de les faire saisir à ses filles, portant ainsi la lumière dans des esprits où la parole trop savante du docteur n'avait pu parvenir[1]. Véritable mère, elle mettait alors la nourriture spirituelle à la portée des plus faibles intelligences, et, grâce à son intervention, l'enseignement sacré produisait auprès de toutes les fruits les plus abondants. Ravi d'avoir reçu de Dieu une si digne coopératrice, Jérôme ne cachait pas les sentiments d'admiration que Marcelle lui inspirait, et on l'entend dans une de ses lettres écrire ces louanges : « Les trésors d'intelligence, de vertu, de pureté, de sainteté que je trouvais en elle, je me sens impuissant à les manifester[2]. » De la part, en effet, de cette femme, vrai type de la Romaine embellie de toutes les grandeurs chrétiennes, c'était un zèle infatigable pour la vérité et la perfection, une prudence incessante dans tous ses rapports, une application de chaque moment à la prière, au travail et à la direction de sa communauté.

« Elle ne me vit jamais, ajoute saint Jérôme, sans m'adresser quelque question, et, au lieu de se rendre à ce que je lui disais, elle me faisait toujours quelque nouvelle demande, non pour discuter, mais pour apprendre la solution des objections qui pouvaient

[1] Tillemont, t. XII, pp. 71 et 73.

[2] *Lettre à Principie.* « Quid in illa virtutum, quid ingenii, quid sanctitatis, quid puritatis invenerim, vereor dicere, ne fidem credulitatis excedam ! »

lui être faites. Ce que je découvris en elle d'esprit, de profondeur, je n'oserais le dire, de peur de paraître raconter des choses qui ne sembleraient pas croyables. Je dirai seulement que tout ce que j'avais acquis par de longues études et que je m'étais assimilé par des méditations continuelles, dès que Marcelle l'effleurait, elle l'apprenait et le possédait si bien que lorsque, après mon départ de Rome, il s'élevait quelque difficulté sur les Écritures, c'était à son jugement que l'on recourait. Mais comme elle était fort modeste et prudente et qu'elle possédait le tact le plus sûr, elle répondait toujours de manière à ne pas présenter comme sien ce qui l'était pourtant réellement, voulant confesser ainsi qu'elle n'était qu'une écolière dans une science où elle était vraiment maîtresse. Elle n'oubliait pas que l'Apôtre a dit : *Je ne permets pas à la femme d'enseigner,* et puis elle ne voulait pas humilier les hommes et les prêtres qui venaient la consulter sur les passages obscurs et douteux[1]. » Ainsi, en fait de science sacrée, Marcelle était devenue comme l'oracle de Rome, et saint Jérôme lui décernait en ces études le titre d'*infatigable*[2]. Ce fut aux hautes leçons de Marcelle et de Jérôme que les vierges et les veuves acquirent cette science religieuse solide qui fit de l'Aventin un cénacle si lumineux.

Nous devons maintenant marquer le vide fait à

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Principie.* « Ita ut, post profectionem, si esset aborta contentio, ad illam judicem pergeretur.

[2] Baronius, t. IV, pp. 469 et 470,

l'Aventin par le départ de Mélanie. Cette matrone, la plus noble femme de Rome, dit saint Jérôme, avait déjà pris rang dans le groupe des disciples de notre sainte[1]. Pleine d'admiration pour la vie monastique, dont elle avait apprécié les divins avantages, elle voulut enfin réaliser un projet qu'elle caressait depuis longtemps en allant étudier en Orient les institutions cénobitiques des Pères du désert[2]. C'était en 372. L'histoire rapporte que Mélanie arriva à Alexandrie pour recevoir les derniers conseils et les dernières bénédictions de saint Athanase et pour lui offrir en retour et comme suprême consolation les vœux reconnaissants de Marcelle et de la famille déjà grandie de l'Aventin. Celui qui avait été le promoteur de la vie religieuse auprès des patriciennes accueillit Mélanie comme l'ambassadrice des vierges et des veuves de Rome, heureux d'avoir, avant de mourir, l'apparition si consolante de cette société d'élite où son apostolat avait opéré les premières conquêtes; aussi la traita-t-il avec toute la paternité de son cœur. Le saint patriarche lui donna des lettres pour pénétrer dans les déserts de Nitrie et de Scété, ainsi qu'une peau de brebis qu'il avait reçue en héritage de saint Macaire[3]. Le vieillard, qui connaissait la fierté du caractère romain, appréciait tout ce qu'il y avait d'héroïque dans la résolution de cette matrone, et il bénissait Dieu d'avoir

[1] *Nobilissima Romanorum mulier.*
[2] Baronius, *Annales,* t. IV, p 332.
[3] *Id., ibid.*, p. 322.

substitué à la race des Messaline et des Livie la race des Mélanie et des Marcelle. D'Alexandrie, la noble visiteuse poursuivit son pèlerinage, parcourut les monastères de la Thébaïde et des lieux saints, et se fixa dans une cellule sur le mont des Oliviers, afin de pouvoir vivre aux portes de Jérusalem [1]. Elle fut surnommée l'Ancienne, pour être distinguée de sa petite-fille, qui devait être appelée Mélanie la Jeune, et dont nous aurons à parler dans cette histoire. Si à son départ Marcelle éprouva une vive tristesse, sa peine s'apaisa bientôt à la pensée de son amie étudiant à leur source même les prodiges de la vie religieuse. Cette amie, cette parente qui s'exilâit librement de Rome pour mener au loin l'existence des moines de la Thébaïde et suivre les traces encore fraîches du passage de l'Homme-Dieu et des Apôtres, touchait la grande âme de notre sainte; cette figure de race si ascétique s'imposait à son admiration, et quand, au moment des adieux, Mélanie se jeta dans les bras de Marcelle, elles se donnèrent l'une et l'autre les meilleures tendresses de leur cœur. On ne put, à l'Aventin, s'empêcher d'applaudir au départ de Mélanie pour l'Orient; les vierges et les veuves de Rome allaient donc avoir comme une représentation vivante d'elles-mêmes aux lieux saints; c'était une première ambassade que les jeunes communautés de l'Occident députaient auprès des grandes fondations cénobitiques de la Thébaïde.

[1] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 343.

Après la mort d'Athanase, l'évêque Palladius raconte les prodiges de charité surhumaine et de courage plus que viril de Mélanie pour soutenir et multiplier en Égypte les moines persécutés par les ariens[1]. On la voyait venir jusqu'à la barre des tribunaux arracher les confesseurs de la foi et confondre leurs juges. En face du proconsul de Palestine, qui avait ordonné son arrestation, elle prononça des paroles qui rappellent celles de saint Paul devant Festus : « Je suis, s'écria-t-elle, la fille d'un consul; j'ai été l'épouse d'un homme illustre dans le siècle; maintenant je suis la servante de Jésus-Christ. N'allez pas me mépriser à cause de mes pauvres habits, car je pourrais facilement m'élever, si je le voulais, et j'ai assez de crédit pour ne pas avoir peur de vous et vous empêcher de toucher à mon bien. Mais, de crainte que vous ne fassiez le mal par ignorance, j'ai bien voulu vous faire savoir qui je suis[2]. » On retrouve à ces paroles la forte trempe de l'âme romaine ennoblie par le christianisme, et l'on sent combien la grandeur de la patricienne en impose. Le magistrat, terrifié, se soumit et se garda bien de poursuivre Mélanie. Aux conseils de Ruffin, la fille des Anicius dressa sa tente sur les bords du Cédron, se fixa à Jérusalem et fonda, sur une pente des Oliviers, un monastère où elle réunit un grand nombre de vierges et où, durant trente-sept ans, elle se montra uniquement ambitieuse de renoncement et

[1] Baronius, *Annales*, pp. 339 et 340.
[2] *Id., ibid.*, t. IV, p. 343.

de perfection. Ce premier rayon de la gloire religieuse de Rome, venant se mêler aux splendeurs monastiques de la Thébaïde et de Jérusalem, était l'annonce des temps heureusement accomplis où l'Occident et l'Orient devaient tenir d'une fraternelle main le sceptre de la perfection évangélique dans le monde. Ainsi l'Aventin projetait au loin, jusqu'en Terre-Sainte, sa douce et lumineuse influence; ainsi Marcelle et ses compagnes se couvraient, par l'action de Mélanie, d'un lustre à nul autre pareil.

Quelques années après, et comme pour combler le vide du départ de Mélanie, Dieu amenait à Marcelle, durant le séjour de Jérôme à Rome, l'illustre Paule, cette patricienne qui devait s'élever si haut dans les voies de la perfection et qui devait être unie à notre sainte par les plus fortes attaches de la nature et de la grâce. Paule descendait en droite ligne, par sa mère, de la famille des Paul-Émile, et par son père, d'Agamemnon et des anciens rois de Mycènes. Le mariage l'avait unie à la race des Jules, et par conséquent à la progéniture d'Énée. Paule eut quatre filles et un fils de cette alllance royale. Cependant, tandis que tout au monde paraissait lui sourire, le malheur fondit subitement sur elle et la fit veuve à trente et un ans. Ainsi frappée dans sa jeunesse et ses affections, Paule fut atteinte d'une immense désolation [1]. Dès lors ses relations avec

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Eustochium.* « Gracchorum stirps, soboles Scipionum, Pauli hæres, cujus vocabulum trahit, Martiæ Papiriæ, matris Africani, vera et germana progenies... »

Marcelle, dont le sort avait été si semblable au sien, devinrent plus étroites, et, comme son âme voulait être à tout jamais fidèle à la mémoire de son époux, elle conçut le désir d'une vie retirée et pieuse [1].

On comprend si la mère de l'Aventin ouvrit largement ses bras à la noble affligée. Avec la sollicitude la plus tendre, elle parvint peu à peu à répandre un baume sur ses blessures intérieures, et si intense fut l'amour dont elle embrasa son âme, que Jérôme le compare à un incendie. L'attachement de Marcelle et de Paule était profond comme le malheur qui les avait frappées l'une et l'autre. Les deux amies auraient voulu ne se séparer jamais, vivre ensemble, ne former qu'une seule et même vie; mais une nombreuse et jeune famille retenait Paule dans sa demeure et l'empêchait de se fixer entièrement auprès de sa consolatrice. Pour porter remède à cet état de choses et satisfaire leurs cœurs, les deux veuves convinrent de placer Eustochium à l'Aventin, comme le trait d'union le plus sensible d'elles-mêmes, et, grâce à la présence continue de l'enfant sous le toit bien-aimé, elles semblaient supporter moins tristement les heures de leur séparation. Nous aurons à admirer la jeune novice grandissant sous les regards et les bénédictions de Paule et de Marcelle, car nous verrons Eustochium s'élancer bientôt avec des ailes d'ange vers le renoncement des ascètes et l'idéal des vierges.

[1] Tillemont, t. XII, pp. 59 et 64.

Nous nous demandons si Marcelle, à la pensée de Mélanie, dont le vaisseau abordait en Orient, n'eut pas le pressentiment d'un autre départ. Vit-elle, dans un avenir déjà prochain, cet autre vaisseau qui devait lui ravir la plus chère partie de sa famille? Non, sans doute. Saint Jérôme lui-même, tout-puissant auprès du pape Damase et tout dévoué aux patriciennes de l'Aventin, était loin de se représenter de nobles fugitifs sortant de Rome et prenant les chemins de l'exil! On l'aurait grandement étonné si on lui eût prédit qu'il serait bientôt de ce nombre, et qu'il continuerait la direction des nouvelles compagnes de Marcelle dans la grotte de Béthléhem.

CHAPITRE VII

DE 382 A 383.

La bénédiction divine sur l'œuvre de Marcelle. — Rage des païens de Rome. — Le livre d'Helvidius. — Réponse éloquente de Jérôme. — Joie des chrétiens. — Fureur des ennemis. — Ravissement des vierges et des veuves. — Marcelle demande à Jérôme les vies des Pères du désert. — L'impression produite par ces biographies. — Douce confiance de Marcelle en son œuvre. — Culte des patriciennes pour les Écritures. — Plan d'exégèse suivi à l'Aventin. — Le Psautier. — Les Proverbes. — L'Ecclésiaste. — Job. — L'Évangile. — Les Actes des Apôtres. — Les Épîtres de saint Paul. — Les Prophètes. — Les livres historiques. — Le Cantique des cantiques. — Passion de Marcelle et de ses compagnes pour ces travaux. — La main qui ouvre le livre fermé de sept sceaux. — La Bible de l'abbaye de Saint-Martin de Tours.

Grâce au zèle de Jérôme et aux bénédictions du pape Damase, l'institution de l'Aventin devenait de jour en jour plus prospère. Dans ses incertitudes, Marcelle allait chercher conseil auprès du directeur et du pontife, et, en puisant à ces sources, elle avait toujours, pour la conduite de sa maison, la lumière et le mot de Dieu. Le succès d'une telle œuvre ne pouvait qu'intéresser vivement ceux qui étaient alors

à la tête de l'Église; ils sentaient que cette fondation serait une pépinière de vocations, et, en comptant autour de la fille des Marcellus les plus nobles patriciennes, ils voyaient déjà la vie religieuse se répandre en Occident, propagée qu'elle était par les âmes les moins suspectes. Nous avons pu apprécier déjà s'il fallait un tact exquis pour diriger ces natures indépendantes, et s'il fallait surtout l'ascendant des plus belles vertus pour les attacher invariablement à une existence de renoncement et de sacrifice. Quelle révolution! Celles qui, par les illustrations de la race et de la fortune, avaient jusque-là tenu le haut du pavé dans la capitale du vieux monde, se vantaient publiquement de n'être que des servantes et en tiraient leur gloire. Les temps étaient venus où les reines du siècle s'étaient faites esclaves : Rome ne voyait-elle pas les filles des Césars changées en filles du Galiléen?

Grande était aussi la rage des partisans du paganisme. Les païens unissaient leurs efforts contre le monachisme aux attaques des ariens, ennemis déclarés de l'état religieux. En Orient, sous Constance, ces derniers, sûrs de la faveur du prince, avaient brûlé grand nombre des monastères de l'Égypte avec les moines qui y étaient renfermés [1]. A l'époque où Valence avait été associé à l'empire, dès l'année 364, ils avaient ravagé les solitudes de Nitrie, et massacré leurs paisibles habitants [2]. De tels exemples exci-

[1] Baronius, t. IV, p. 5.
[2] *Ibid.*, t. IV, p. 370.

taient les ennemis de l'Aventin contre les vierges et les veuves, et à leur tour ils avaient, eux aussi, formé tout un plan de destruction. La calomnie était la principale de leurs armes; ils comptaient, à force de mensonges et de diffamations, étouffer le germe monastique développé si habilement par Marcelle. Alors ils n'auraient plus souffert du spectacle de cette vie de sacrifice qui contrastait si fort avec leur dégradation, et ils auraient maintenu le règne honteux des habitudes du passé. De là toutes les invectives de leurs savants, de leurs rhéteurs, de leurs prêtres contre les moines et leur haine contre les vierges et les veuves[1]. Pour peu qu'on pénètre dans l'histoire du IVe siècle, il est aisé de suivre la marche de l'opposition antireligieuse des païens de Rome; le burin de saint Jérôme en a décrit le cours avec la fidélité rigide qui caractérise ses récits; elle était l'œuvre combinée des hérétiques et des païens. Les habitantes si respectables de l'Aventin, Marcelle en tête, ne s'attiraient ainsi, de la part de ces hommes, que la critique, le dédain et l'insulte. La persécution ne leur venait pas seulement de ceux qui étaient leurs ennemis naturels; elles avaient à supporter et à braver jusqu'à l'hostilité de leurs amis et de leurs parents. Mais toutes ces attaques devaient être impuissantes, et si les martyrs, durant trois siècles, avaient triomphé des bourreaux et des lions, les âmes héroïques, qui animaient les corps chétifs des

[1] Tillemont, t. XII, p. 471.

patriciennes devaient surmonter tous les assauts du paganisme et de l'hérésie, comme toutes les sollicitations et les menaces de la famille et de l'amitié.

Les ennemis de l'Aventin exhalèrent alors leur colère dans un livre dont l'auteur, nommé Helvidius, s'élevait avec rage contre la virginité chrétienne. Cet épicurien n'avait rien de commun avec Helvidius Priscus, le fameux stoïcien de Terracine et l'ami de Thraséas, mis à mort pour la défense de la liberté. Pour ruiner l'établissement de la vie religieuse, c'était logique, il en fallait saper la base. Le bruit produit par cet écrit blasphématoire, où était niée la virginité de Marie, fut grand, et si toute la partie païenne de Rome triomphait de la publicité donnée à de telles doctrines, on comprend que Marcelle et ses compagnes en déplorèrent profondément le scandale. C'était un vrai pamphlet. A côté de l'hérésie, qui arrachait son plus beau titre à la Mère immaculée du Sauveur, se trouvait l'exaltation exagérée du mariage et des secondes noces; on y disait que les patriarches n'avaient pas rêvé de semblables états de vie, et à cause des fautes de quelques moines, on s'y livrait à des critiques très acerbes contre les vierges et les veuves. La personnalité de Jérôme n'échappait pas à la jalousie haineuse du sophiste, et, au cours de son écrit, on rencontrait à maints endroits des insinuations, des railleries et des soupçons à l'adresse du saint. Pris de compassion, n'éprouvant que du mépris en présence de ces attaques, Jérôme voulait garder le silence, s'en remettant au

bon sens public des Romains et à l'espace de quelques jours pour que l'oubli et le dédain l'eussent vengé, mais il dut céder aux prières de ses amis, et Marcelle insista pour qu'il prît en main la défense de ses vierges. Le saint, dans une réponse éloquente [1], réduisit à néant la fausse doctrine d'Helvidius et démontra jusqu'à l'évidence que son livre, vrai fatras d'insanités et de blasphèmes, n'était qu'une misérable élucubration et un mélange d'ignorance et de corruption.

Quel adversaire que Jérôme! Possédant à fond la science des Écritures, il ramène à leur vrai sens les textes que l'ennemi de la vie religieuse a torturés pour en déduire ses fausses interprétations. Il dégage la Vierge des odieuses imputations dirigées contre sa virginité et sa maternité divines, et, après avoir dissipé les ombres dont on osait couvrir l'astre le plus pur du ciel des âmes, il traite la question des conseils évangéliques avec l'éloquence persuasive qui est le propre de la vérité vengée par le génie, et dont l'accent s'impose à tout cœur noble et à tout esprit droit. Il définit la vierge, cette création si idéale de la religion chrétienne, de ces deux mots : *Sainte d'esprit et de corps* [2]. Saint Paul l'avait définie d'une manière presque semblable : *Celle qui n'ambitionne que la sainteté du corps et de l'âme* [3]. Quant au mariage, il en célèbre la sainteté tout en

[1] Saint Jérôme, *Contra* Helvidium.
[2] Saint Jérôme, *Lettre à Eustochium*.
[3] Épîtres.

reconnaissant le manque d'attrait de cet état pour les âmes en vocation d'une vie supérieure. Il se garde de répondre aux attaques contre sa personne, et ne les mentionne que pour s'en féliciter.

Enfin on peut juger de cet écrit par ces citations : « Chaque jour, la guerre nous décime, les maladies nous emportent, les naufrages nous engloutissent, et, insensés, nous nous querellons pour des champs et des limites d'héritage! Ah! qui seront les élus dans ces tristes temps? Ceux qui présenteront à l'Agneau des vêtements blancs, je veux dire les vierges. » Jérôme avait fait précéder ces cris de désolation que lui arrachaient les scandales de Rome de ce parallèle sublime entre Helvidius et Érostrate: « Il y avait dans l'antiquité un misérable qui, ne pouvant réussir à sortir de l'obscurité, imagina, voulant se faire un nom, d'incendier le temple de Diane. Et comme personne ne l'avait vu, il courut sur la place publique, une torche à la main, en criant : « C'est « moi qui l'ai fait. » Arrêté et interrogé par les juges sur son crime : « Je n'ai pu m'honorer par le bien, « répondit-il, j'ai voulu le faire par le mal. » Ainsi en est-il de toi, Helvidius! Plus coupable encore, c'est le temple du Seigneur que tu as attaqué et le sanctuaire de l'Esprit-Saint que tu as profané[1]. » Et puis cette apostrophe, aussi écrasante que ce qui précède : « Parle, parle d'humiliation, Helvidius, tu ne trouveras rien de plus ignomineux que la croix, et ce-

[1] Saint Jérôme, *contra* Helvidium.

pendant cette croix, nous la confessons, nous l'adorons, et par elle nous triomphons de toutes les passions contraires[1].

Sous le coup d'une si écrasante réfutation, l'ennemi des vierges et des veuves garda le silence; il sentit qu'il n'était pas de taille à tenir tête à un si puissant antagoniste. Le pape Damase se réjouissait d'avoir sous la main un défenseur de la vérité divine aussi intrépide[2], et comme l'Église devait soutenir des attaques de ce genre presque journalières, il se félicitait d'avoir trouvé un athlète toujours prêt à monter sur la brèche et à repousser toutes les agressions. A l'Aventin, Marcelle partageait la joie et la fierté du pontife; elle bénissait Dieu d'un triomphe si éclatant, et sa reconnaissance et celle de ses compagnes à l'égard de Jérôme s'en augmentait au delà de toute expression. Non contente de lire et de méditer la sublime réplique, elle la faisait transcrire à ses filles pour la répandre dans la ville entière, se proposant de venger la Vierge des vierges et de propager la belle apologie de la vie virginale que le génie de Jérôme avait si bien rendue dans son idéal. Ainsi Marcelle établissait, au dehors comme au dedans, dans Rome et à l'Aventin, la supériorité de la vie monastique sur la vie séculière, l'élévation des conseils évangéliques, la beauté des vocations à la virginité et à la viduité et la certitude du salut.

[1] Saint Jérôme, *contra* Helvidium.
[2] Baronius, t. IV, p. 467.

Dans ces conjonctures, le parti contraire parut abattu, la confusion des païens et des chrétiens hostiles était à son comble. Toutefois l'esprit de haine se remit bientôt de cet humiliant échec, et l'ennemi continua sourdement son œuvre de dénigrement et de calomnie; des puissants et des lettrés restèrent encore dans l'opposition. C'étaient, d'un côté, pour me servir des expressions vigoureuses d'un contemporain, « les bêtes mâles et femelles de l'ordre sénatorial; » c'étaient, de l'autre, des philosophes, des rhéteurs, des poètes, unanimes les uns et les autres à déplorer avec rage les conversions éminentes opérées au sein de la noblesse romaine par ce qu'ils appelaient dédaigneusement la secte immonde[1]. Les éléments les plus tarés de la population se laissaient conduire à l'attaque par ces chefs, et la plèbe profitait de toute occasion pour manifester des sentiments haineux. Les agressions prirent quelquefois même la proportion de désordres et de scandales publics; nous en serons témoins à l'époque de la mort de Blésilla, l'une des filles de sainte Paule : la populace de Rome osera troubler ses funérailles pour manifester son aversion contre les partisans de la vie religieuse.

Mais, tandis que les résistances diminuaient pour un jour devant la polémique victorieuse de Jérôme, on s'appliquait à l'Aventin à réaliser des prodiges de perfection. Cette défense émouvante de la virginité, cette apologie séduisante de la consécration à Dieu

[1] Le poète Rutilius.

inspirait aux belles âmes groupées autour de Marcelle une ardeur nouvelle, et les patriciennes affectionnaient de plus en plus leur existence de sacrifice et de sainteté. Assurées de la divinité de leur vocation, les vierges et les veuves s'engageaient plus avant dans la carrière qui leur était ouverte, s'y avançaient à grands pas, poursuivant sans relâche la série toujours grandissante des progrès marqués par saint Paul à l'âme qui est en quête de perfection. Dans l'élan de leur zèle, elles s'adonnaient encore plus entièrement que par le passé aux exercices spirituels de leur état, uniquement ambitieuses de grandeur morale; c'était de leur part un labeur sans trêve, et la communauté de l'Aventin devenait de jour en jour plus fervente.

Pour répondre aux vœux et aux besoins de ses compagnes, Marcelle demanda alors à Jérôme d'écrire les vies des Pères du désert. Le solitaire de Calchis, qui avait respiré le grand souffle de l'existence monastique en Égypte et qui avait recueilli au désert les documents authentiques de la sainteté des fondateurs de la Thébaïde, voyant à quelles âmes s'adresseraient ces récits, n'hésita pas à répondre à la prière de Marcelle. Il entreprit donc d'écrire la vie des plus illustres d'entre ces hommes qui avaient inauguré sur la terre la vie des anges, et il proposa bientôt à l'imitation des Romaines les admirables figures de Paul, d'Hilarion et de Malchus [1]. L'effet

[1] Lettres de saint Jérôme, *passim*.

produit par cette peinture des Saints qui ont mérité d'être nommés si justement les Pères de la vie religieuse, fut immense; on se passionna à l'Aventin pour reproduire quelques-uns des traits de ces héros, et le ciel se plut à bénir si abondamment les efforts suscités par de tels exemples, que Jérôme devait avoir la consolation et la gloire de donner pour pendant à la vie des Pères du désert la vie des illustres femmes qui renouvelaient au sein de Rome les merveilles de la Thébaïde. Jérôme fut le Plutarque inspiré des patriciennes devenues de grandes saintes.

La beauté de son nouveau travail ne fit qu'établir plus solidement encore sa réputation d'homme de génie; les félicitations lui arrivaient de toutes parts, et ce triomphe égala, s'il ne le surpassa même, celui de sa réponse à Helvidius. Du reste, on peut juger de l'impression que dut produire l'histoire des Pères du désert à ces grandes et nobles paroles : « Ce sont là, disait Jérôme aux vierges et aux veuves de l'Aventin, vos modèles et vos chefs. Toute profession a ses maîtres : que les généraux romains sachent imiter Régulus et Scipion; que les philosophes suivent Pythagore et Socrate; les poètes, Homère; les orateurs, Lysias et les Gracques; pour nous, nos modèles et nos maîtres, sont les Paul, les Antoine, les Hilarion et les Macaire. » Et puis, pour montrer combien les partisans de la vie religieuse avaient choisi la meilleure part, il ajoutait : « Qui que tu sois qui lis ceci, je t'en supplie, souviens-toi du pécheur Jérôme, qui préférerait bien plutôt, s'il en avait le

choix, la tunique de Paul avec ses mérites, que la pourpre des rois avec leurs empires[1]. »

Devant les brillants triomphes de Jérôme, Marcelle sentit diminuer ses craintes pour sa chère fondation. Elle voyait ses plus jeunes compagnes portant au front, par la virginité, un diadème dont l'éclat venait d'être montré supérieur à celui de toutes les couronnes, et elle comprenait que les ennemis ne pouvaient refuser au moins à ses filles l'hommage du silence s'ils ne leur accordaient pas celui du respect. La vie des Pères du désert jetait sur la profession religieuse une lumière si pure, qu'on devait nécessairement cesser de mépriser des cœurs ayant droit à la première place partout où l'élévation des pensées, la générosité des sentiments et la sublimité des actions constituent la vraie noblesse. De là résultait pour la fondatrice de la vie monastique à Rome une entière confiance dans son entreprise. Sa famille spirituelle, bénie de Dieu, jouissait déjà de cette prospérité visible dont le ciel se plaît à entourer les œuvres de son choix. Les vierges et les veuves devenaient nombreuses à l'Aventin; elles savaient que les soins de l'âme y dominaient tout, et, sans regret pour les vanités du siècle, elles qui, hier encore, étaient des filles et des épouses si enviées, n'appréciaient que la gloire d'être confondues avec les petits et les humbles. Depuis les écrits de Jérôme, les cri-

[1] Saint Jérôme. *Tunicam Pauli cum meritis ejus, quam regum purpuram cum regnis suis.*

tiques et les calomnies se faisaient plus rares, l'accent de la vérité semblait s'imposer en quelque sorte aux ennemis les plus acharnés; on craignait de provoquer les foudres de la parole incisive et courageuse du grand défenseur, et on ne voulait pas lui fournir l'occasion d'une nouvelle victoire. Tel était alors dans Rome l'état des esprits.

L'étude des Écritures faisait, nous le savons, la grande occupation des patriciennes. Expression de la vérité divine et règle des mœurs, la parole sacrée captivait les vierges et les veuves et commandait à toutes les puissances de leur âme. Jérôme leur avait appris que s'il est une science qui doive être familière aux chrétiens, c'est incontestablement celle des Livres saints. Il voulait que dans le vaste champ des Écritures, *dans cette prairie tout émaillée de fleurs célestes*, comme il le dit, il voulait qu'elles pénétrassent là où se trouvent le suc et les vraies délices. L'Écriture est une perle que l'on peut fouiller sous toutes les faces; sous chacun de ses mots on découvre des sens profonds [1]. Tout ce que nous lisons dans les Livres saints est lumière, disait-il, lumière qui éblouit lorsqu'on sait arriver à la moelle et au cœur. Il faut briser le noyau pour pouvoir savourer les douceurs de l'amande [2]. Aussi Marcelle et ses compagnes avaient le culte des divines lettres. Sans doute, le matin en se levant, leur premier soin était

[1] Saint Jérôme, lettre XVIIIe.
[2] *Id.*, lettre LIXe.

de se mettre à genoux, d'ouvrir les Livres sacrés, d'en baiser les pages, de faire sur leur front un signe pieux et de s'élever par la lecture de la parole divine jusqu'au Créateur. Rome, parmi tous les chefs-d'œuvre de ses génies, ne possédait pas un livre sacré ; le polythéisme n'avait pu inspirer le premier mot d'un pareil ouvrage ; il ne parlait pas aux âmes. Les patriciennes de Rome allaient donc aux Écritures comme les lèvres altérées vont à la source rafraîchissante, et elles y trouvaient tout ce qui ravit infailliblement l'esprit et le cœur : vérité, beauté, bonté. Et plus elles puisaient à ces eaux éternellement jaillissantes, plus elles éprouvaient le besoin d'y puiser encore; après avoir étanché leur soif, elles voulaient s'y baigner, et chaque jour, à chaque heure, elles se purifiaient en s'y plongeant plus avant. C'est que la Bible, depuis son premier verset jusqu'au dernier, depuis le *Fiat lux* jusqu'à l'Apocalypse, est un enchaînement magnifique, un progrès continu, un océan où chaque flot pousse celui qui le précède et porte celui qui le suit. Les siècles, les événements, les doctrines s'y entrelacent, et dans leur réseau sans couture ne laissent ni vide ni confusion. L'antiquité et la réalité y répandent un égal parfum; c'est un livre qui se fait chaque jour, qui a été témoin de tout ce qu'il raconte et qui ne dit jamais rien qu'avec la vue du tout et la langue de l'éternité[1]. Heureuses les patriciennes qui eurent pour guide de leurs

[1] Lacordaire, *Conf. X de Notre-Dame de Paris.*

travaux sur la parole divine le génie de Jérôme!

Dans les études ouvertes à l'Aventin, le sublime docteur suivait un plan; il avait soin de marquer le chemin qui devait conduire de degré en degré ses disciples jusqu'à la connaissance la plus haute de la vérité. Il traçait ainsi l'ordre des études exégétiques pour les âmes dont il était le guide : « Qu'elles apprennent d'abord les Psaumes, et que leur cœur soit ravi par ces cantiques sacrés; puis que les Proverbes de Salomon leur enseignent la science de la vie. Dans l'Ecclésiaste, elles prendront l'habitude de mépriser le monde. Dans Job, elles se conformeront à ses exemples de force, de vertu et de support. Après cela, qu'elles passent aux Évangiles pour ne s'en séparer jamais. Que les Actes des Apôtres et leurs Épîtres s'emparent de toutes les puissances de leur âme. Et lorsque leur cœur sera ainsi comblé de ces trésors, qu'elles confient à leur mémoire les Prophètes, l'Heptateuque, les livres des Rois et des Paralipomènes, et les œuvres d'Esdras et d'Esther. Enfin qu'elles entreprennent la lecture du Cantique des cantiques, qui sera alors pour elles sans danger; là, dès le commencement, leurs âmes pourraient en être blessées, exposées qu'elles seraient à ne pas comprendre le sens spirituel de cet épithalame divin voilé sous des paroles charnelles[1]. » Jérôme connaissait bien les aspirations et les besoins de ses auditrices; l'ordre fixé pour leurs études convenait

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Læta.*

au suprême degré à leur nature éminemment patricienne et féminine; il y avait dans cette disposition tout ce qui attire, séduit et retient.

Comme s'il eût voulu d'abord attacher à jamais ses disciples à l'étude des lettres divines et captiver leurs cœurs enthousiastes par des accents suaves, il leur expliquait les *Psaumes*, et faisait ressortir avec son éloquence toute la magie des hymnes sacrés. Dans le Psautier, David est le prince de la prière et de la pénitence; les Psaumes sont les cris de sa foi, de son repentir et de son amour. Toutes les phases de la vie humaine : la joie et la tristesse, le courage et l'abattement, la lutte et la victoire, y sont admirablement interprétées. Aussi, à son éternel honneur, est-ce avec les Psaumes que l'Église universelle prie. Nulle voix n'a mieux célébré la croyance de tous les âges ni aussi bien pleuré les fautes de tous les hommes. Jérôme, dans le cours des études de l'Aventin, plaçait le Psautier en première ligne et motivait ainsi ce rang d'honneur : « David, c'est notre Simonide, notre Pindare, notre Alcée, notre Catulle, notre Horace; il chante le Christ sur la lyre et sur le psaltérion à dix cordes[1]. » Le génie a toujours ratifié ce jugement, et quinze siècles plus tard, le plus grand poète moderne devait écrire : « David est le roi des lyriques! jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves. Jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a

[1] Saint Jérôme, *Lettres, passim.*

crié si juste. Jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si tendres, si sympathiques, si déchirants. Tous les gémissements du cœur humain ont trouvé leur voix et leur note sur les lèvres et sur la harpe de cet homme, et si l'on remonte à l'époque reculée ou de tels chants retentissaient sur la terre, si l'on pense qu'alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que le vin, l'amour, le sang et les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l'Élide, on est saisi d'un profond étonnement aux accents mystiques du roi-prophète, on ne peut lui refuser une inspiration qui ne fut donnée à aucun autre homme. Lisez de l'Horace ou du Pindare après un psaume! Pour moi, je ne le peux plus[1]. » Tout le monde connaît encore cet hommage venu de plus haut : « Qui des chrétiens n'a pleuré avec David? Qui n'a trouvé dans sa poésie l'onction dont avait besoin son cœur? L'Évangile lui-même n'a pu effacer les Psaumes, et ce roi déshonoré par le crime est à tout moment le Père de nos vertus[2]. » A la lecture et à l'explication des Psaumes par Jérôme, on se fait une idée du ravissement des patriciennes; le Psautier était la partie de la Bible qui convenait le mieux à leur âme, il était le portique qui leur ouvrait l'entrée dans la carrière, mieux encore, la colonne lumineuse qui les introduisait dans la terre promise de la vérité.

[1] Lamartine, *Voyage en Orient.*

[2] Lacordaire, *Lettres à un jeune homme.*

De David on passait naturellement à Salomon. L'héritage de la lyre comme celui du sceptre revenait de plein droit à l'auteur des *Proverbes*, de l'*Ecclésiaste*, du *Cantique des cantiques*. Les *Proverbes*, magnifique ensemble de maximes de sagesse et d'observations morales, voix éloquentes toutes pleines de prudence, de résignation et de paix, traités succincts et achevés de la crainte du Seigneur, de la beauté de la loi divine, de la grandeur de l'homme, de l'honneur de la famille, des qualités et devoirs de l'épouse, de l'éducation des enfants, du soin des serviteurs, du bonheur des peuples, de la honte des passions et de la noblesse de la vertu, célestes horizons ouverts sur toutes les grandes choses de la vie dans ses rapports avec le monde matériel, moral et divin, les *Proverbes* devaient avoir leur place à côté des élévations séraphiques dont les habitantes de l'Aventin avaient goûté les beautés dans les Psaumes. Ces leçons symboliques, sous le voile de l'allégorie, données sur le ton de la tendresse, comparables aux conseils d'une mère à son enfant, en révélant la gloire dont Salomon jouissait autrefois dans l'univers, démontraient éloquemment à Marcelle et à ses compagnes la grandeur et la prospérité que le ciel répand sur les individus et les familles comme sur les princes et les peuples fidèles.

Mais le fils de David n'était pas seulement présenté à l'Aventin comme le panégyriste de la sagesse, Jérôme se plaisait surtout à le dépeindre aux patriciennes comme l'interprète du désenchantement.

Celui dont le regard s'est reposé sur toute chose, depuis la modeste hysope de la vallée jusqu'au cèdre du Liban, roi qui fait l'admiration du monde, savant pour qui les mystères de la nature n'ont pas de secrets, Salomon, à l'apogée de la fortune et de la renommée, n'est pas heureux. En vain épuise-t-il tous les plaisirs et toutes les créatures s'épuisent-elles pour son bonheur, il n'est pas heureux, il porte dans son âme un vide immense, et, lassé de toutes les voluptés, il jette au monde ce cri de déception amère : *Tout n'est que vanité!* On se représente les héritières du patriciat, si dédaigneuses, elles aussi, de toutes les grandeurs, trouvant dans les paroles de l'*Ecclésiaste* l'expression du dégoût dont elles se sentaient prises pour les images décevantes et frivoles de la terre; c'était en leur cœur la même sensation du désenchantement et du néant de tous les biens périssables. Salomon est le plus grand des moralistes : l'indifférence, la lassitude, les attentes frustrées, les grandeurs impuissantes, les plaisirs évanouis, font naître dans son cœur un désir et un besoin du ciel d'autant plus vifs, que les déceptions d'ici-bas sont pour lui plus profondes et le dégoût des créatures plus insurmontable. Aussi, quelle n'était pas l'éloquence de Jérôme établissant le contraste entre les accents si plaintifs du fils de David et les accents pleins de sécheresse des poètes et des philosophes! Il y a tout un monde de Salomon aux sages de l'antiquité. Eux, usés à toutes les joies, ne parlaient de la félicité humaine qu'avec un scepti-

cisme désespéré; lui le faisait sur un ton de désillusion tempéré toujours de foi et de résignation [1]. Cette grande voix désabusée, parlant au monde sur la fragilité, le deuil et le néant de tout ce que l'homme envie, poursuit et estime, retentissait à l'oreille et au cœur des vierges et des veuves comme la première oraison funebre de toutes les gloires et de toutes les vanités royales mises au cercueil. Jérôme arrêtait là ses études sur Salomon, et ce n'était qu'après l'entière explication de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'il devait donner l'interprétation spirituelle du Cantique des cantiques [2].

De l'Ecclésiaste au *livre de Job*, la transition était naturelle. Aux scènes du désenchantement devaient succéder les scènes de la douleur. Un homme de la terre de Hus, dont l'Asie connaissait les destins heureux, voit s'évanouir en un jour sa prospérité. Le malheur le frappe dans sa fortune, sa famille, sa santé, sa réputation, et, du faîte de la félicité, Job est réduit à la plus lamentable misère. Sa désolation éclate dans des paroles d'une douleur extrême: c'est un mélange de regrets, de tristesse, de plaintes, de prières, de doute, de foi, de désespoir, de confiance admirablement couronné par un hommage final d'actions de grâces où l'infortuné reconnaît et proclame les bénédictions divines supérieures à toutes les épreuves [3]. L'explication de cette histoire si poi-

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Læta.*

[2] *Id., ibid.*

[3] *Id., ibid.*

gnante prenait sur les lèvres de Jérôme des proportions divines; l'image de l'homme juste ainsi persécuté reproduisait alors les traits surhumains de la plus sainte des victimes, et, des malheurs de Job aux scènes si douloureuses de la passion de Jésus, la voix du sublime commentateur éclatait en accents si pathétiques, que Marcelle et ses compagnes éprouvaient en l'entendant des émotions qu'elles ne se connaissaient pas. Depuis les prophètes, jamais la souffrance n'avait eu de plus grand interprète que Jérôme.

Aux combats, aux triomphes et aux douleurs du saint homme Job, Jérôme faisait succéder la grande vision de la paix donnée au monde par l'*Évangile*[1]. L'Évangile est l'histoire de la vie de Jésus-Christ racontée mieux que par l'intermédiaire des hommes, puisque c'est par le Fils de Dieu lui-même. Là le Sauveur parle, agit, se manifeste et se donne avec l'ineffable lucidité de sa parole et la ravissante tendresse de son cœur. Quand Jérôme expliquait à l'Aventin les prodiges de la naissance, de la vie et de la mort de Jésus, quelle n'était pas l'émotion de son auditoire! Comme il devait décrire avec amour, lui le pèlerin de la crèche et du Calvaire, cette terre de Bethléhem et de Jérusalem toute chaude des empreintes de l'Homme-Dieu. Sans doute, il s'élevait alors à des considérations pleines d'à-propos; elles lui étaient inspirées par les dernières résistances de

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Læta.*

Rome. Il avait des comparaisons saisissantes entre la divinité de l'Évangile et la fausse sagesse du paganisme, entre la pureté et la corruption, entre la toute-puissance morale de la vérité et de la vertu et la force brutale des armées, des peuples et des empereurs. C'était avec une fierté tout attendrie qu'il ouvrait aux regards des vierges et des veuves l'Évangile à chacune de ses pages, les faisait pénétrer jusqu'en ses plus sacrés replis, et, comme le cœur de toutes ces nobles femmes avait souffert, il leur persuadait irrésistiblement qu'en étudiant la parole de Jésus elles se sentiraient divinement aimées et consolées.

Après l'Évangile venaient naturellement les *Actes des Apôtres*[1], de ces hommes qui étaient les témoins de Jésus parce qu'ils l'avaient connu, suivi et aimé. Si dans l'Évangile l'âme sent, touche et possède la divinité, dans les Actes elle se trouve en contact avec l'homme; ici l'humanité paraît. Mais ces humbles, ces pauvres sont les contemporains, les amis et les disciples du Sauveur; ils ont recueilli la vérité de sa bouche divine, ils ont lu l'amour dans ses regards, ils ont vu sa main les bénir, ils ont reposé sur son cœur, ils sont les Apôtres. Paul, l'ancien persécuteur, rivalise de zèle avec Pierre; la fidélité et la chasteté de Jean éclairent les pages de l'incrédulité de Thomas et de la trahison de Judas. Prédicateurs infatigables de la vérité et de la charité divines, le

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Læta.*

monde les entend fixer, avant de mourir, les prodiges de leur maître en termes immortels, ils stéréotypent la vie des premiers fidèles, la fraternité chrétienne, la communauté des biens, la constitution de l'Église avec sa hiérarchie, son apostolat, sa doctrine, et on les voit de Jérusalem, par Antioche, Athènes, Corinthe, arriver à Rome apportant partout avec eux la grandeur, la liberté et le salut. Nous nous représentons l'effet que devait produire Jérôme sur les patriciennes de l'Aventin en leur exposant ces vérités plus que sublimes, et nous sentons combien Jésus-Christ, qui était entré déjà si avant par l'Évangile dans ces nobles âmes, achevait par les gestes de ses apôtres d'en prendre une entière possession.

Ainsi instruites et préparées, Marcelle et ses compagnes abordaient *les Épîtres* [1]; elles entraient alors dans les profondeurs des dogmes chrétiens. Sous la direction de Jérôme, ces femmes pénétraient avec une confiance et une ardeur sans bornes dans la partie théologique du Nouveau Testament, et y avançaient avec d'autant plus de courage, qu'elles se sentaient conduites par une intelligence qui leur offrait en savoir et en orthodoxie pleine sécurité. Jérôme les poussait surtout dans l'étude de saint Paul; il y avait harmonie entre le génie de l'interprète et le génie de l'auteur. L'Apôtre des nations est, pour ainsi dire, le scolastique du Nouveau

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Læta.*

Testament; théologien au regard d'aigle, il éclaire l'abîme des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Indifférent à la forme, impétueux comme la foudre, il parle du haut d'un Sinaï au milieu des éclairs et des oracles de la Divinité. Sa langue sent le grec, le chaldéen, l'hébreu; brusque, laconique, audacieuse, d'abord elle étonne, mais lorsqu'on s'est élevé jusqu'à elle, cette parole subjugue, ravit et déchire tous les voiles. Dans ses Épîtres, saint Paul reste le Saul du chemin de Damas; il voit le Christ dans des clartés éblouissantes, et, loin de tomber la face contre terre, l'ancien persécuteur se tient debout la tête inondée d'une divine lumière. Il y a dans son discours quelque chose de vif et d'accentué, de précipité et de retentissant qui rappelle la fière allure du cheval qu'il poussait vers Damas à toute bride; seulement le cri du satellite de la Synagogue est devenu le cri pacifique du héraut d'armes qui annonce fièrement à la terre le triomphe de l'Homme-Dieu! Il faut le dire, les héritières des maîtres du monde étaient touchées à cette puissance d'un apostolat sans rival; elles reconnaissaient dans la grande figure de Paul les premières gouttes de leur sang purifiées par le christianisme, et, en admirant les élévations et les profondeurs de son langage, elles applaudissaient surtout à la beauté de son caractère et elles proclamaient l'Apôtre des nations digne de porter le titre de citoyen romain. Vénérables matrones qui plaçaient enfin la grandeur sur sa vraie base, ne jugeant plus de la

valeur morale au nombre des ancêtres et des dignités, et qui établissaient la première noblesse sur le dévouement et l'héroïsme des idées et des vertus chrétiennes.

L'étude des Actes des Apôtres était suivie de l'explication des *Prophètes* [1]. Jérôme montrait alors combien les âges de l'attente du Christ étaient en accord avec les temps de sa venue. Hommes courageux et éloquents, voués à une vie de prière, de pénitence et de sainteté, les prophètes étaient dépeints comme faisant de leur vocation un ministère, ou mieux encore un apostolat de patriotisme et de vertu. Jérusalem avec ses revers et ses gloires, le peuple de Sion dans la fidélité et la révolte, l'occupation étrangère avec ses invasions et ses fléaux, le temple dans les fêtes et le deuil, les douze tribus dans la captivité et le retour, le Dieu d'Israël tout à la fois Juge et Père, Jésus-Christ et l'Église : telles étaient les grandes visions que les célestes intermédiaires faisaient passer sous les yeux des générations juives, et que Jérôme se plaisait à présenter aux méditations de Marcelle et de ses studieuses compagnes. Nous ne saurions dire tout ce que les lamentations religieuses et nationales d'Isaïe et de Jérémie avaient de saisissant et de triste; la voix qui les redisait aux échos de l'Aventin semblait avoir retrouvé, comme pour prédire des malheurs prochains, l'accent de leur première inspiration.

[1] Saint Jérôme, lettre LXVIe.

Enfin, le sublime docteur appliquait l'intelligence des patriciennes à l'interprétation des *Livres historiques*[1]. Jérôme s'attachait surtout à élucider certains faits qui, mal étudiés et mal compris, auraient pu paraître étranges et troubler les âmes ardentes de ses disciples.

L'œuvre ainsi achevée, il permettait la lecture et donnait l'explication du *Cantiques des cantiques*. Ce livre, l'un des plus suaves des Écritures, est un épithalame divin. C'est l'allégorie prophétique de l'alliance mystique du Christ et de l'Église prise sur l'union si étroite et si tendre de deux époux. Il y a mêmes nœuds, mêmes dons, mêmes serments. En dépit des fausses assertions du rationalisme, l'hymne nuptial de Salomon est le symbole prophétique de l'union de l'humanité et de la Divinité, et si les Juifs le regardent comme un chant d'avenir, les chrétiens le proclament comme l'accomplissement du mystère d'amour qui, depuis l'Incarnation, unit la terre avec le ciel. Tel était l'ordre des études bibliques établi à l'Aventin par Jérôme.

Ainsi, au IVe siècle, de simples femmes se passionnaient pour les saintes lettres; leurs âmes vaillantes sentaient que l'étude du Nouveau et de l'Ancien Testament apprenait mieux que tous les livres de la science humaine l'histoire véridique de la terre et du ciel, de l'homme et de Dieu, et chaque jour elles s'éprenaient de plus de zèle et de plus de

[1] Saint Jérôme, lettre LXVIe.

goût pour pénétrer bien avant dans les mystères de l'humanité et de la divinité. Conduites par Jérôme, Marcelle et ses compagnes admiraient dans la lumière de la parole révélée la grandeur du plan providentiel, les lois primordiales, la genèse des races, la vocation des peuples, le génie et la vertu des hommes, la divine beauté du Christ, les préceptes et les conseils évangéliques, les origines, les luttes et les conquêtes de l'Église. Tout cela se déroulait devant elles, non dans une lettre morte, mais dans une parole supérieurement vivante, dans l'océan de vérité et d'amour que porte toujours avec elle la parole de Dieu. Alors, inspirées et réchauffées par l'esprit d'en haut, les patriciennes s'élançaient à la poursuite de l'idéal divin; nulle réforme ne leur était impossible: elles accomplissaient l'œuvre de leur perfectionnement. Établies par la connaissance de la parole révélée sur les bases de la foi, de l'espérance et de la charité divines, elles réalisaient à toute heure de nouveaux progrès et couraient chaque jour à de nouveaux triomphes. Ces femmes, hier encore si mondaines, étaient devenues des merveilles de simplicité, de renoncement, de sacrifice, et Rome, qui assistait à leur transformation, ne pouvait s'empêcher de rendre hommage à la puissance infinie du Dieu qu'elles servaient. La nue s'était déchirée pour elles, et, en contemplant de près le soleil de la vérité, elles vivaient et se dilataient, pour ainsi dire, dans le divin, devenu leur naturel et indispensable élément. En présence de ces hauts états, de ces

ascensions sublimes dont il marquait les degrés et dirigeait le cours, Jérôme admirait tout ensemble l'élévation de l'âme de Marcelle et de ses compagnes, ainsi que la toute-puissance de la parole et de la grâce de Dieu. Alors sa reconnaissance éclatait avec une éloquence dont nous ne saurions traduire la magie et dont quelques échos, arriveront à nos cœurs dans les chapitres suivants pour nous transporter et nous ravir.

Quand saint Jean, du fond de son exil de Pathmos, découvrait les derniers mystères de l'avenir, il vit dans la main de Dieu un livre scellé de sept sceaux, et il entendit un ange qui criait : *Qui est digne d'ouvrir le livre et de briser les sceaux?* Et comme personne ne le pouvait dans le ciel, ni sur la terre, ni aux enfers, saint Jean se prit à pleurer de ce que personne ne pouvait ouvrir le livre et le voir; et il lui fut dit : *Ne pleure pas, voici le lion de la tribu de Juda qui a vaincu, le rejeton de David qui ouvrira le livre et qui brisera les sceaux*[1]. Les Écritures sont le livre fermé de sept sceaux, mais le prêtre représente le lion de la tribu de Juda; il porte la lumière dans les ténèbres, et, interprète accrédité du magistère infaillible de l'Église, il enseigne les saintes Lettres aux peuples, et si ce n'est pas avec le génie, c'est avec la même certitude doctrinale que le plus grand des docteurs.

Dans une Bible illustrée du IX[e] siècle, dédiée à

[1] Apocalypse.

Charles le Chauve par un moine de l'abbaye de Saint-Martin de Tours, se trouve une gravure qui représente Jérôme expliquant les Écritures aux patriciennes de l'Aventin. L'artiste a dépeint avec une charmante simplicité le saint assis sur une haute estrade, la tête entourée d'un nimbe, tenant d'une main le livre des Écritures ouvert sur ses genoux, et de l'autre faisant un de ces gestes qui suppléent à la parole. Marcelle et ses compagnes, revêtues de l'habit religieux, sont groupées autour de Jérôme et suivent attentivement ses leçons; chacune a devant elle le livre sacré entr'ouvert et une feuille de parchemin déroulée. Cette gravure naïve est d'une beauté dont nous ne saurions rendre le caractère; par l'idée de sa composition, elle nous est apparue digne de prendre place à côté des nombreux chefs-d'œuvre qu'a inspirés la vie du saint. Un maître pourrait en tirer le pendant du tableau du Dominiquin, intitulé: *le Songe de saint Jérôme*, cette toile que l'on ne se lasse pas d'admirer, à Rome, au couvent de Saint-Onuphre.

CHAPITRE VIII

DE 383 A 384.

Le ministère de la direction des âmes fondé par l'Évangile. — Besoin qu'en éprouve la femme. — Ses prodiges. — Direction de Jérôme à l'Aventin. — Élévation. — Fermeté. — Douceur. — Le commerce du prêtre avec les âmes. — Une page de Lacordaire. — Sollicitudes paternelles de Jérôme pour les vierges de l'Aventin. — Eustochium était le modèle de ces créatures angéliques. — La fille de Paule avait triomphé des résistances d'une partie de sa famille. — Idée de la virginité dans le monde. — Les Vestales. — Jérôme dédie à Eustochium sa lettre sur la virginité. — Beauté de cet écrit. — Élévation et sagesse de ses conseils. — Traits lancés contre Jovinien et ses adeptes. — Sentiments profonds de gratitude envers Jérôme de la part d'Eustochium, de Marcelle, des vierges et des veuves. — Envoi de quelques petits présents. — Leur signification. — Suavité des relations établies par la grâce.

Si Marcelle et ses studieuses compagnes avaient trouvé en Jérôme le plus docte des maîtres, elles possédaient encore en lui un directeur incomparable. La direction des âmes est née du christianisme; c'est une des merveilleuses institutions de la vraie foi. Le paganisme n'a jamais pu prétendre à ce gouvernement, le plus difficile mais le plus important de tous; les passions, divinisées par lui, avaient

déshérité l'homme de sa conscience en l'entraînant à tous les égoïsmes de l'esprit et du cœur. La voix des prêtres païens, organe de la fausseté des idées et de la bassesse des sentiments, ne pouvait pénétrer avec autorité dans le for intérieur des âmes; elle n'avait rien de bon à leur dire. Seul, Jésus a fondé le ministère de la direction spirituelle, parce que seul il a respecté et aimé l'homme infiniment. Pour en convaincre l'humanité, il lui a suffi de proclamer que l'âme, fille de Dieu, créée à son image et à sa ressemblance, est appelée à la pratique des plus belles vertus, et de prouver qu'elle satisfait entièrement son cœur divin lorsqu'elle s'attache à la poursuite de la perfection. La sublimité des conseils évangéliques a montré au monde où peut et doit atteindre l'idéal des âmes rachetées, et les témoignages de la charité infinie, depuis la crèche jusqu'à la croix, manifestent combien le Christ a aimé les hommes. En établissant le ministère de la direction des âmes, le Sauveur ne faisait qu'assurer et faciliter l'œuvre de la réhabilitation humaine. Il fallait ce secours aux âmes de tout âge et de toute classe : un guide est indispensable à chacune, et l'histoire des consciences démontre la nécessité d'une sainte direction même pour les meilleures.

Depuis l'Évangile, la femme, affranchie des servitudes anciennes, a la responsabilité de ses actes; mais, en raison de sa faiblesse native, elle ressent l'impérieux besoin, l'homme n'échappe pas à cette nécessité, d'une lumière pour éclairer sa marche

sur les chemins de la dignité que le Christ lui a si largement ouverts. A cette fin, Dieu lui présente le prêtre, le prêtre qui doit vivre au milieu du monde tout en n'étant plus du monde, qui doit s'y mêler toujours sans s'y souiller jamais. Pour cela, le directeur des âmes devra tempérer l'austérité d'indulgence, donner à son maintien une gravité douce, n'oubliant pas qu'il est posé par Dieu comme un modèle, et que ses exemples aussi bien que ses conseils doivent être une lumière pour conduire les autres et les sauver. De tout temps, notre nature déchue a souffert des mêmes infirmités morales, et le prêtre, dans la direction des âmes, doit tout ensemble panser et guérir, assainir et préserver. Jamais peut-être ce ministère ne fut plus important et opportun qu'au IVe siècle. Renfermée jusque-là dans le gynécée ou admise à un foyer domestique dont les caprices du maître pouvaient à toute heure, en invoquant une loi barbare, lui ravir la place et l'arracher même aux étreintes de ses enfants, la femme était vouée à toutes les injustices et à toutes les hontes. Il fallait donc donner à la pauvre esclave, enfin devenue libre, des conseils et une direction que toute sa nature réclamait. Aussi, aucun des Docteurs et des Pères de l'Église n'y travailla avec plus d'ardeur que Jérôme et ne l'égala dans ce ministère de consolation et de salut [1]. Saint Ambroise et saint Augustin devaient être les premiers en Oc-

[1] Baronius, t. IV, p. 470.

cident à suivre Jérôme dans cet apostolat; l'un et l'autre, à Milan et à Hippone, se préparaient à renouveler les prodiges de son zèle. Le XVIIe siècle, le siècle d'Arnaud, de Pascal, de Fénelon, de Bourdaloue, de Bossuet, a accordé une immense place au ministère de la direction des âmes, et saint François de Sales en a prouvé l'excellence auprès des Dames de la Visitation.

A Rome, saint Jérôme apporta à ce ministère les ardeurs de sa foi, la générosité de son caractère, l'infatigable activité de sa grande intelligence, les ressources immenses de son savoir, et les puissances de sa parole éloquente. Directeur des patriciennes, comme l'a dit un illustre écrivain, pendant quarante ans, à Rome d'abord, puis à Bethléhem, il les instruit, les gouverne, les enflamme, les attire aux biens supérieurs [1]. Ayant déjà vécu, au temps de sa jeunesse, dans cette Rome dont l'Église travaillait à refaire les mœurs, Jérôme comprenait que la situation ne comportait pas de ménagements et de demi-mesures, et que, pour fonder la morale chrétienne, il fallait former des âmes capables d'en démontrer la perfection par l'héroïsme de tous les sacrifices. La virginité et la viduité, alors plus que jamais, devaient s'alimenter et vivre de renoncement et de pureté, d'humilité et de souffrance. Le saint visait droit au but; la pratique des conseils évangéliques formait son programme. La direction de Jérôme

[1] Montalembert, *les Moines d'Occident.*

s'adressait aux âmes qui s'étaient vouées à la vie religieuse naissante de l'Aventin ; tel était le côté exceptionnel de son apostolat.

Pour saisir l'élévation de son ministère auprès des patriciennes, il nous faudrait retrouver les lettres de direction qu'il adressait à Marcelle. Ces lettres formaient tout un volume, recueilli et transcrit pour les vierges et les veuves, et dont le saint parle lui-même dans son ouvrage sur *les écrivains ecclésiastiques;* malheureusement ce livre n'existe plus; il ne dut pas échapper au pillage du palais des Marcellus. Mais les lettres qui nous restent révèlent de quelles sollicitudes il entourait la veuve, la vierge, l'enfant même, et avec quels soins il leur traçait des règles de conduite et de préservation. On ne peut s'en faire une juste idée qu'en voyant les filles des Scipion, des Camille, des Fabius, des Marcellus, bâtir des monastères et des hôpitaux avec les pierreries, les diamants et les héritages de leurs ancêtres. Jérôme obtenait ces résultats en dirigeant les superbes matrones dans le véritable esprit de leur vocation et en leur montrant Jésus, le divin Époux des âmes, comme le modèle de leur sainteté. Connaissant à merveille le milieu où s'exerçait son zèle, il pénétrait, avec la distinction de sa nature, dans les besoins de dignité et de grandeur morale dont les compagnes de Marcelle éprouvaient le désir, et, comme s'il eût trouvé dans son propre cœur le secret des autres, il faisait jaillir autour de lui les plus vives sources de la spiritualité. Pendant trois ans on admire au mi-

lieu de Rome les vierges si pures et les veuves si vénérables groupées à ses côtés, et l'on suit avec attendrissement ce beau mouvement de piété, de générosité, de vie austère, de vertus héroïques dont il se fait avec Marcelle le foyer et le centre au mont Aventin [1]. Là, au cours de ses leçons et de ses conseils, Jérôme sentit se développer la vocation et le goût de son grand ministère, et, jusqu'à l'heure de sa mort, il s'y consacra tout entier : la direction des âmes, qui l'avait si fortement attaché à Rome, devait le captiver avec non moins de puissance à Bethléhem.

Disons encore que, dans ce troupeau de prédilection réuni sous la houlette de Marcelle, les vierges et les veuves montraient une docilité parfaite envers Jérôme, toujours disposées à le consulter et à le prendre pour guide. C'est que le rayon de feu que le soleil de l'Orient avait mis sur le front du solitaire de Calchis lui donnait l'air inspiré et attractif d'un saint et d'un prophète. Aussi, quand Jérôme mêlait à ses entretiens spirituels ses considérations sur l'abaissement, la mollesse, les licences de la société païenne et sur les fléaux de tout genre qui désolaient l'empire : catastrpohes et persécutions, invasions des barbares et défaites des armées romaines, toutes les têtes se courbaient, et les vierges et les veuves croyaient entendre l'annonce des jugements de Dieu. Les exemples de Marcelle complétaient ses

[1] Baronius, t. IV, pp. 469 et 472.

enseignements. Le ciel avait prédestiné Jérôme et la fondatrice de l'Aventin à l'établissement de la perfection religieuse; à eux deux, ils devaient donner le cachet véritable aux institutions nouvelles de la virginité et de la viduité chrétiennes au sein de Rome.

Revêtu de la confiance de ces consciences délicates, l'éminent directeur s'efforçait de les fixer dans la plus haute perfection. Pour cela, il faisait de son ministère un mélange de fermeté et de douceur. Il demandait à Dieu la connaissance des replis et des ruses du cœur humain; il voulait voir plus clair dans les âmes qu'elles-mêmes, rendre sa main capable de cicatriser les blessures sans les envenimer, posséder l'art difficile de proportionner le régime à la force du convalescent ou à la faiblesse du malade, tempérer les impatiences, modérer les exagérations, secouer la mollesse et réchauffer la tiédeur. Il appréciait justement que le prêtre, dans la direction des âmes, est un guide qui doit éclairer le chemin, faire éviter les mauvais pas, montrer le but, soutenir de la voix et de la main, se pencher même au-dessus de l'abîme et retirer du fond des gouffres. Telle était la grande idée qu'il avait de ses fonctions. De là mille soins, toutes les sollicitudes d'une mère!

Jérôme avait puisé au cœur de Jésus cet amour passionné des âmes, et ce sentiment, infiniment supérieur à tout ce qui est humain, était le principe d'une paternité spirituelle dont aucune tendresse créée ne saurait se prétendre égale. Nous pouvons

lui appliquer ces belles paroles du Père Lacordaire : « Le commerce avec les âmes s'était révélé à lui, commerce qui est la véritable félicité du prêtre quand il est digne de sa mission, et qui lui ôte tout regret d'avoir quitté pour Jésus-Christ les liens, les amitiés et les espérances du monde. Il voyait naître ces affections et ces reconnaissances, dont aucune qualité naturelle ne peut être la source, et qui attachent l'homme à l'apôtre par des liens dont la douceur est aussi divine que la force. Quand une fois on a été initié à ces jouissances, qui sont comme un arome anticipé de l'autre vie, tout le reste s'évanouit, et l'orgueil ne monte plus à l'esprit que comme un souffle impur dont le goût amer ne peut plus le tromper [1]. » Jérôme éprouvait à l'Aventin ces douceurs ineffables ; aussi, quand viendra l'heure de quitter Rome, il en emportera le souvenir, et bien des années après, dans la grotte de Bethléhem, à la pensée des vierges et des veuves de l'Aventin, se sentira-t-il profondément ému !

Pour juger de sa tendre et sage direction, il nous faut le suivre un moment dans les conseils qu'il donne aux vierges. Il veut que les filles spirituelles de Marcelle préviennent, par la tempérance et les jeûnes, les révoltes de la chair, qu'elles luttent par la prière contre les rêves de leur imagination, qu'elles se séparent des compagnies mondaines, qu'elles se dépouillent de toutes les vanités, qu'elles se livrent

[1] *Conférences de Notre-Dame de Paris.*

à l'étude et à la méditation des Écritures, qu'elles se préoccupent en tout de plaire à leur divin Époux[1]. Et cela sans exagération ni ostentation, et sans que l'extérieur trahisse le secret de cette sainte existence. Ces touchantes sollicitudes, dont il entoure les âmes virginales, il ne lui suffit pas de les exprimer de vive voix, il éprouve le besoin de les fixer par écrit pour les mieux graver dans les cœurs, et, dans tous ses ouvrages, il revient avec une nouvelle insistance à leur énumération. A ses yeux, la virginité, dans la Rome du IVe siècle, était une fleur précieuse et embaumée dont la délicatesse se trouvait exposée à des souffles impurs, et il craignait que la corruption ancienne, entretenue par les suprêmes efforts du paganisme expirant, ne l'atteignît de ses contagions.

Les vierges de l'Aventin ne devaient avoir rien de commun avec ces prétendues vierges qui, sous une apparence simple et humble, se rendaient alors coupables de mondanité et qui, avec leur robe de couleur sombre, sans porter sur leur tête une coiffure à plusieurs étages, sans vermillonner leurs joues et leurs lèvres, sans étinceler du feu des pierreries, conservaient, en dépit de leur extérieur modeste, la vanité païenne dans leur cœur[2]. Une simple robe de bure, la mortification de l'esprit et du corps, la pâleur des jeûnes : tels étaient les signes distinctifs des véritables vierges, et nous allons voir Jérôme

[1] Saint Jérôme, lettre XIe.
[2] *Id., ibid.*

se complaire à les parer de ces traits dans le portrait de la jeune et pudique Eustochium, qu'il se disposait à leur présenter pour modèle. C'est là que nous apparaîtra tout le génie du saint dans le grand œuvre de la direction des âmes.

Nous n'ignorons pas que, sous le coup de l'infortune, Paule avait trouvé de douces consolations à l'Aventin, et que, ne pouvant s'y fixer entièrement, elle y avait placé, pour l'y représenter, Eustochium, la plus aimée d'entre ses filles. A la vue de cette enfant, vivante image de son amie, Marcelle avait conçu le dessein d'élever son âme dans la pratique de toutes les vertus. Des filles de Paule, Eustochium était la plus douce, la plus modeste, la plus intelligente, la plus tendre [1]. Saint Jérôme l'appelait la *fleur des vierges*, et Marcelle la regardait comme la perle de la communauté. Tandis que ses deux sœurs, Pauline et Blésilla, brillaient au premier rang de la société romaine, réputées pour leur ton, leur distinction et leur grand état de vie, Eustochium dédaignait les parures somptueuses, les colliers et les bracelets d'or dont ses aînées étaient si envieuses. Encouragée dans ses projets de retraite et de vocation religieuse par sa mère [2], elle avait reçu, au moment de l'arrivée de Jérôme à Rome, il y avait près d'un an, le *flammeum* et l'habit virginal des mains du pape Damase. Son bonheur était

[1] Baronius, t. IV, pp. 471 et 473.
[2] Rossweyde, p. 401.

de vivre dans le secret de la chambre de Marcelle, de partager son temps entre la prière et l'étude, mille fois plus heureuse que ne l'étaient ses sœurs sous les caresses et les applaudissements du monde. Jérôme, de son œil de saint, distingua bientôt cette créature d'élite, et ce fut avec un indicible bonheur qu'il consentit, à la demande de Marcelle, à écrire sa magnifique lettre sur la virginité : ces pages admirables où il ne fit que saisir et graver la physionomie divine qu'il contemplait en Eustochium comme l'idéale beauté de la vierge chrétienne. Montalembert appelle cette lettre le *Code de la virginité*[1]. La fleur de tout ce qui est beau, noble, pur, saint, embaume de son parfum ces pages divines. Dans cette figure il n'y a pas un atome d'alliage terrestre ; la vierge vit au milieu d'un monde céleste où pénètre seul son ange gardien. Le génie de Jérôme apparaît tout entier dans la ciselure fine et savante de ce caractère ; il y glorifie les plus intimes et les plus fières délicatesses de notre cœur. Mais, pour apprécier cette beauté plus qu'humaine, il faut lire la lettre de saint Jérôme; seul il peut esquisser dignement une aussi pure création.

Montrer au monde païen de Rome la beauté morale de la virginité n'était pas le seul mobile de Jérôme. Le saint se proposait encore de fortifier la jeune Eustochium dans le noble parti dont elle avait fait choix. Craignait-il que la résolution de l'angé-

[1] *Les Moines d'Occident.*

lique enfant ne fût pas irrévocable? Non, sans doute, il connaissait trop l'élévation de l'âme formée par Marcelle pour avoir de telles appréhensions. Mais il savait qu'au sein de sa famille Eustochium trouvait des contradicteurs, et c'était afin de la prémunir contre leurs sollicitations et de l'arracher à leur influence, qu'il s'était déterminé à lui dédier l'apologie de son saint état. Eustochium avait à Rome un oncle, nommé Hymétius, qui unissait à une grande fortune la dignité de pontife païen, et que Jérôme considérait comme le plus redoutable ennemi de la jeune vierge. En toute circonstance, c'était de sa part et de celle de son épouse, qui participait à son sacerdoce comme prêtresse de Cérès, des excitations à l'abandon d'une vie aussi austère.

Un jour qu'Eustochium était allée leur rendre visite toute seule, elle avait eu, en l'absence de sa mère, à subir le plus terrible des assauts. Livrée, pour ainsi dire, de force aux mains des caméristes de sa tante, on fait asseoir la vierge modeste devant un grand miroir, on déroule ses cheveux, que l'on parfume et dispose à la manière la plus mondaine; on colore ses paupières, ses joues et ses lèvres, puis on lui enlève ses habits de couleur sombre; on la revêt de magnifiques étoffes, et ainsi, sous l'éclat de la soie et des pierreries et dans les artifices du luxe le plus raffiné, son oncle la présente malgré elle à la société légère qui fréquente sa maison [1]. A sa vue

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Læta.*

on applaudit, on admire sa transformation; l'un vante sa beauté, l'autre sa distinction; tous la félicitent d'avoir abandonné un état de vie déshonorant pour une personne si parfaite, et son oncle et sa tante osent même critiquer la conduite de sa mère, qu'ils font responsable des prétendues erreurs de leur nièce. Ce traitement causa à Eustochium la plus profonde horreur. Les vanités qu'on lui vantait, et dont on lui imposait ainsi les livrées pour une heure, elle les détestait trop pour ne pas se sentir aussi libre d'âme à leur contact que lorsqu'elle sentait battre son cœur sous son vêtement de bure. Au lieu de lui faire aimer la mondanité, on la lui rendait de plus en plus odieuse; aussi, dès qu'il lui fut possible de se débarrasser de ces parures incommodes, elle les rejeta loin d'elle avec dégoût comme des dépouilles méprisées et qui ont perdu toute séduction. Le fard dont on avait chargé ses joues n'avait pas affadi son noble cœur. En écrivant sa lettre sur la virginité, Jérôme se proposait donc de rendre hommage aux éminentes vertus de la jeune fille et de l'animer de plus en plus de cet indomptable courage des saints, qui leur fait sacrifier tout pour le bien de l'âme et l'amour de Dieu. Le malheur ne tarda pas à frapper la tante d'Eustochium; elle perdit subitement son époux et ses enfants, et mourut elle-même bientôt après; ainsi *le Christ défendait ses perles et ses joyaux, les vierges* [1].

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Læta*.

Avant de proposer à l'admiration de nos lecteurs la lettre de Jérôme sur la virginité, nous devons ouvrir ici une courte parenthèse. Les vierges consacrées à Dieu se trouvent partout à toutes les époques de l'humanité. L'antiquité n'imagina rien de plus célèbre que ses *vestales*. Numa avait compris que pour les rendre *saintes et vénérables* il fallait leur prescrire la virginité. Memphis, Athènes, comme Rome, eurent l'honneur de respecter leur caractère et de protéger leur institution. De tout temps la virginité fut une idée commune à tous les peuples : née de l'homme, elle appartient à l'essence spirituelle qui le constitue. Mais tandis que cette institution, avant l'Évangile, n'était qu'une tentative stérile, elle prit avec le christianisme les plus splendides développements. Le secret de cette fécondité merveilleuse est tout entier dans la parole du voluptueux législateur de l'Asie : *Les disciples de Jésus gardent la virginité à cause du désir qu'ils ont de plaire à Dieu*[1]. Aussi, dès le IVe siècle, était-il facile de marquer la différence entre la licence des vestales païennes et la vertu des vierges chrétiennes. On savait à Rome que, sur les six prêtresses de Vesta, plusieurs avaient été convaincues d'infidélité. Même aux premiers jours de leur institution, les Verronilla, les Occellatæ, les Cornélia n'avaient point gardé leur vœu, et, dans la suite, les chutes devinrent si fréquentes que le sénat, après s'être relâché à l'égard des vestales des

[1] Alcoran.

sévérités de la loi, dut rétablir la rigueur de leur supplice, sentant que pour assurer leur vertu il fallait plus que la menace de les enterrer vivantes. Le paganisme romain, vermoulu jusqu'à la moelle, comprenait que le parallèle n'était pas avantageux pour lui; le portrait de la vierge chrétienne offert par Jérôme aux patriciennes mettait en relief ses plus hideuses laideurs.

Faisons place maintenant à ces pages d'une éloquence si vraie, et qui sont comme le chant séraphique de la plus divine des conditions. Doublement inspiré par son génie et par sa sainteté, Jérôme adresse tout d'abord au cœur d'Eustochium les douces paroles de l'appel divin: « *Écoutez, ô ma fille! et voyez. Prêtez l'oreille, oubliez la maison de votre père et votre peuple, et le roi sera épris de votre beauté* [1]. C'est ainsi que Dieu parle à l'âme pour l'inviter à sortir de son pays et de sa famille. Mais ce n'est point assez de sortir de votre pays si vous n'oubliez votre peuple et la maison de votre père et si, au mépris de toutes les sollicitations de la chair, vous ne devenez digne de vous unir aux embrassements de l'époux [2]. » Ainsi, dès les premières lignes, Jérôme indique d'un mot le grand parti que doit adopter l'âme divinement appelée. Pour entendre la voix du ciel, la vierge doit avoir choisi entre le monde et Dieu, être sortie d'elle-même, mieux en-

[1] Traduction de M. J.-P. Charpentier.

[2] Saint Jérôme, lettre xi[e]. *Et carne contempta, sponsi jungaris amplexibus.*

core que de la demeure de son père et des frontières de sa patrie, car alors seulement elle aime assez pour que l'époux soit épris d'elle et l'admette à son alliance. Là est le grand sacrement de l'union divine; l'alliance chrétienne de l'homme et de la femme n'en est qu'une figure imparfaite, quoique cependant les deux époux ne fassent qu'une seule et même vie.

Quelque temps avant, Jérôme avait proclamé l'excellence de la virginité et sa supériorité sur le mariage. « Quoi, dira-t-on, faisant allusion aux attaques d'Helvidius, vous osez calomnier le mariage, qui a été béni de Dieu ! Ce n'est pas mal parler du mariage que de lui préférer la virginité. Personne ne compare le mal avec le bien. Que les femmes mariées se glorifient aussi, puisqu'elles marchent après les vierges. » Et plus loin, il ajoute : « Je loue les noces, je loue le mariage, mais c'est parce qu'il enfante des vierges; je cueille dans les épines une rose, de l'or dans la terre, une perle dans un coquillage. On ne saurait mieux honorer le mariage qu'en aimant beaucoup le fruit qu'il produit. » Et à l'appui de ces paroles il cite Tertullien, saint Cyprien, Damase et Ambroise, soutenant la même vérité.

Ayant ainsi marqué la supériorité des noces spirituelles, Jérôme décrit à Eustochium le combat sans trêve que doit livrer une vierge, et où doit triompher toujours l'amour de son divin Époux. « Cette vie, dit-il, est un stade [1]; nous combattons ici pour être

[1] Lettre XIe. *Stadium est vita mortalibus, hic contendimus ut alibi coronemur.*

couronnés ailleurs. L'on ne marche jamais en sûreté parmi les serpents et les scorpions. *Mon glaive,* s'écrie le Seigneur, *s'est enivré de sang dans les cieux, et vous espériez trouver la paix sur une terre qui produit des épines et des ronces!* Nous sommes environnés de bataillons innombrables d'ennemis; tout en est plein. Une chair fragile, et qui bientôt sera poussière, soutient seule tous les assauts. Mais lorsqu'elle sera dissoute, lorsque sera venu le prince de ce monde et qu'il n'aura rien trouvé en elle, alors pleine de sécurité, vous entendrez le prophète dire : *Vous ne craindrez ni les alarmes de la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour, ni la contagion qui s'avance dans les ténèbres, ni les attaques du démon du Midi. Il en tombera mille à votre gauche et dix mille à votre droite, et la mort n'approchera point de vous.* Que si, troublée par leur multitude, et tremblante à chaque mouvement de la passion, vous vous dites à vous-même dans votre pensée : Que ferons-nous? le prophète vous répondra : *Ne craignez pas, car il y a plus de gens avec vous qu'il y en a avec eux;* et il priera et dira : *Ouvrez, Seigneur, les yeux de votre servante, afin qu'elle voie.* Alors, ouvrant les yeux, vous verrez un char de feu prêt à vous enlever dans les airs, comme Élie; et, joyeuse, vous chanterez : *Notre âme a été délivrée, ainsi que le passereau, du filet de l'oiseleur; le filet a été rompu, et nous avons été délivrés.* Nous ne savons rien de plus saisissant que ce spectacle de l'âme humaine luttant à toute heure, malgré ses faiblesses, contre le

mal et la corruption, et remportant, grâce à la force divine dont elle dispose, ce triomphe suprême qui lui mérite la couronne en lui ouvrant les portes de l'éternité. Quel courage ne devaient pas communiquer de tels accents aux vierges et aux veuves de Rome, et quelle intrépidité ne devaient-ils pas inspirer à des cœurs aussi grands que ceux d'Eustochium et des compagnes de Marcelle ! Elles s'armaient alors des armes spirituelles de la prière, de la vigilance, et elles étaient invincibles. Ainsi Jérôme pose les conditions de la victoire : La vierge doit déjouer toutes les embûches et toutes les agressions de ses ennemis.

Puis il interpelle en ces termes si énergiques la vierge coupable : « Descendez, asseyez-vous dans la poussière, vierge, fille de Babylone ; asseyez-vous à terre[1] ; il n'y a plus de trône pour la fille des Chaldéens, on ne vous appellera plus désormais prudente et délicate. Attachée à la meule de l'esclavage, les cheveux couverts de cendres, jetez au loin cette écharpe qui orna vos épaules, dépouillez-vous de votre chaussure, passez les fleuves. — Votre ignominie sera dévoilée, votre opprobre mis à découvert. Après avoir partagé la couche du Fils de Dieu, celle dont le prophète avait dit : *La reine est restée debout à la droite, revêtue d'une robe d'or où brille une merveilleuse variété,* elle sera dépouillée ; les actions qu'elle cacha seront sous ses yeux, et elle

[1] *Descende, sede in terra, virgo filia Babylonis, sede in terra.*

s'assiéra aux eaux de la solitude, son vase dans la poussière, livrée à tous les passants, souillée jusqu'à la tête. »

A ce tableau de la plus déshonorante dégradation, Jérôme mêle ces supplications touchantes : « Que la fidèle Sion ne devienne pas une cité prostituée, qu'en un lieu où résida la Trinité les démons ne viennent pas s'établir, que la bandelette pectorale ne soit point déliée [1], mais, dès que la passion nous sollicitera, écrions-nous : *Le Seigneur est mon aide; je ne craindrai pas ce que la chair fera contre moi.* Et si l'homme intérieur hésite entre le vice et la vertu, dites alors : *Pourquoi es-tu triste, ô mon âme! pourquoi me troubles-tu? Espère au Seigneur, parce que je lui rendrai des actions de grâces, comme à celui qui est mon salut et mon Dieu.* Qu'en vous ne grandisse rien de ce qui est de Babylone, rien de ce qui sent la confusion. Pendant que l'ennemi est faible encore, exterminez-le... Écoutez le Psalmiste : *Malheur à vous, fille de Babylone : heureux celui qui vous rendra les maux que vous nous avez faits! Heureux celui qui prendra vos enfants et les brisera contre la pierre!* Il est impossible, en effet, que les feux d'une concupiscence née avec nous, et qui s'insinue jusqu'à la moelle de nos os, ne vienne pas assaillir nos sens; on loue donc et on estime bienheureux celui qui, lorsque la pensée impure s'élève en son âme, la chasse et détruit aussitôt, et la brise

[1] *Non solvatur fascia pectoralis.*

contre la pierre; or, la pierre, c'est le Christ. » Après ces pressantes invitations, l'ancien pénitent de Calchis fait allusion à ses luttes du désert, où, en présence des décevantes images de sa jeunesse, il ne s'assurait la dignité et la paix de l'âme qu'à force de prières et de larmes, de veilles et de mortifications [1]. On a pu lire dans le cours de ce récit cette page d'une éloquence si émouvante où l'on assiste à une tempête plus effrayante que celle de tous les éléments courroucés: orage du cœur qui agite Jérôme comme un roseau, et où l'on croit entendre se mêler à des cris de douleur et d'angoisse le bruit des coups de cailloux dont le saint s'ensanglantait la poitrine.

Mais continuons à énumérer les préservatifs et les moyens dont la vierge doit toujours user pour être digne de sa céleste condition. Les conseils de Jérôme sont comme autant de degrés qui conduisent l'âme virginale à la possession de l'aimable vertu.

La mortification est de rigueur. S'ils soutiennent de pareils assauts, continue Jérôme, ceux même qui dans un corps tout abattu ne sont assiégés que par les pensées [2], que ne souffrira pas une jeune fille vivant au milieu des délices! L'Apôtre nous l'apprend : Elle est morte, quoiqu'elle vive. Si vous me répondez : Issue de race noble, élevée et entretenue dans les délices, je ne puis me priver de vins et de

[1] *Oh! quoties ego ipse, in eremo constitutus, putabam me Romanis interesse deliciis.*

[2] *Si autem hoc sustinent hi qui, exeso corpore, solis cogitationibus oppugnantur.*

mets exquis et rares, ni me soumettre à de si austères habitudes, je n'ai qu'à vous appliquer ces simples mots : Vivez selon vos désirs, vous qui ne voulez pas vous conformer à ceux de Dieu. Et il ajoute : Mon premier conseil, la première grâce que je demande, c'est qu'une épouse du Christ évite la bonne chère et s'abstienne du vin comme d'un poison. Le vin et la jeunesse sont un double foyer de volupté. Faut-il jeter de l'huile sur la flamme? Saint Paul ne permet à Timothée *d'user d'un peu de vin qu'à cause de son estomac* et de ses fréquentes infirmités; l'Apôtre se souvient d'avoir dit : *Le vin est une source de dissolution*. Tel est le régime réparateur auquel doit être soumise la vierge. Ainsi s'éteint le foyer sensuel que nous portons en nous, foyer qui ne fait que grandir par l'usage immodéré des mets recherchés et des boissons excitantes. C'est à cette condition rigoureuse de l'abstinence que Jérôme répond de la plus délicate vertu; sans cela la pudeur ne saurait être en sûreté [1].

A la sobriété qu'inspire la mortification dans le boire et le manger, il faut que la vierge ajoute l'éloignement des relations mondaines. « Je voudrais, dit Jérôme, que vous ne fréquentassiez pas les personnes de qualité; je ne voudrais pas que vous vissiez souvent ce que vous avez méprisé pour demeurer vierge. Pourquoi vous, l'épouse de Dieu, vous empresseriez-vous auprès de la femme d'un homme mortel?

[1] *Sed quod aliter pudicitia tuta esse non possit.*

Apprenez à montrer en ceci un saint orgueil; sachez-le, vous êtes au-dessus de ces femmes. Pour compagnes, choisissez celles que les jeûnes abattent, celles que recommandent et leur âge et leur vie, celles qui disent au fond de leur âme : *Je désire être dégagée des liens du corps et vivre avec le Christ.* » Il supplie Eustochium, qu'il considère comme la plus distinguée entre les vierges de Rome, d'abhorrer ces habitudes : n'avoir sur les habits que de légers filets de pourpre, se coiffer négligemment afin que les cheveux tombent avec abandon, porter une chaussure délicate, un léger voile qui voltige sur les épaules, des manches courtes et serrées, marcher d'un pas brisé et avec mollesse [1].

Il lui défend encore le commerce de ces fausses veuves qui, satisfaites d'avoir changé d'habits seulement, ne changent rien à leur luxe et à leur vanité : « Une troupe d'eunuques précède leurs superbes litières, et, à les voir le visage plein et vermeil, on ne croirait pas qu'elles ont perdu leur époux, mais qu'elles en cherchent un. Leurs maisons sont pleines de festins et de convives, parmi lesquels, chose honteuse, on voit des clercs qui se font mépriser par leurs basses adulations [2]. Fuyez encore celles qui, oisives et curieuses, courent de maison en maison, ayant toujours sur les lèvres ces paroles de relâchement : Ma petite amie, profitez de votre aisance, et pendant que vous êtes en santé, jouissez

[1] *Hæc est apud illas tota virginitas.*

[2] *Plena adulatoribus, domus plena conviviis.*

de la vie. Économisez-vous pour vos enfants, vous qui n'en avez pas. » Jérôme ne se borne pas à défendre à Eustochium tout commerce avec les fausses vierges et les fausses veuves; il lui défend encore la fréquentation des faux moines et des faux prêtres, et il le fait avec la même vigueur.

Nous aurons à parler des désordres de ces derniers au chapitre suivant. Disons seulement qu'ils avaient pour chef un moine renégat du nom de Jovinien. Connu de toute la ville par ses austérités, il avait donné tout à coup dans le plus triste relâchement. Celui qui, d'abord exténué de jeûnes, avait été vu tombant d'inanition au coin des rues et sur les places de Rome, ne se nourrissait maintenant que des mets les plus recherchés. Chez cet homme, le désordre des idées avait amené le désordre des mœurs. Jovinien soutenait les doctrines les plus fausses et les plus dangereuses, et s'attirait à tout instant les réfutations mordantes et triomphantes de Jérôme. Quelques ecclésiastiques des derniers rangs s'étaient groupés autour de lui, et le directeur de l'Aventin en signale un entre tous les autres sous ces traits : Que me veut donc cet élégant petit moine, frisé, parfumé, chaussé délicatement et drapé comme un mime? que me veut-il avec sa troupe de clercs aux cheveux bouclés? Pourquoi revient-il toujours à la charge pour se retirer couvert de mon mépris? Qu'a-t-il donc pour me déchirer entre les fuseaux et les corbeilles des jeunes filles[1]? On sent à ces accents d'indigna-

[1] Saint Jérôme, lettre XIXe.

tion combien Jérôme avait ces tristes personnages en horreur.

Afin de prémunir Eustochium contre tous ces ennemis, il continue : « Habitez toujours le secret de votre chambre; dans cette retraite, vivez en la compagnie des martyrs, que votre divin Époux vous garde toujours. Priez-vous? c'est à lui que vous parlez. Faites-vous quelque lecture? c'est encore lui qui s'entretient avec vous... Il vous dira : *Vous êtes un jardin fermé, une source scellée.* O ma sœur! gardez-vous de sortir de votre maison et de voir les filles d'une région étrangère, eussiez-vous pour frères les patriarches et pour père Israël[1]. Dina sort de chez elle et perd son innocence. Je ne veux pas que vous cherchiez votre époux sur les places publiques, il ne peut s'y trouver; le sentier qui conduit à la vie est étroit. Vous seriez blessée, dépouillée, et vous diriez dans votre douleur : Les gardes qui parcourent la ville m'ont trouvée, ils m'ont frappée et blessée, ils m'ont même enlevé mon voile. Or si, pour être sortie de sa maison, elle est exposée à de pareils traitements, celle qui avait dit : *Je dors et mon cœur veille; mon bien-aimé est pour moi comme un faisceau de myrrhe,* que deviendrez-vous, jeunes filles, qui demeurez dehors exposées à tous les dangers? » Il insiste encore : « Je vous en conjure devant Dieu, devant le Christ et devant les Anges, ne montrez pas en public les vases du Seigneur, de peur

[1] *Cave ne domum exeas et videas filias regionis alienæ.*

qu'un œil profane ne voie le sanctuaire de Dieu. Oza n'ayant pas craint de poser la main sur l'Arche, que nul ne pouvait toucher, fut soudain frappé de mort. Mais, sachez-le bien, il n'est pas de vase d'or et d'argent aussi précieux à Dieu que le temple d'un cœur virginal. Une épouse du Christ, c'est cette arche d'alliance toute dorée au dedans et au dehors où repose la loi de Dieu. Et de même qu'il n'y avait rien autre chose dans l'arche que les tables du Testament, de même il ne doit pas entrer une pensée étrangère à Dieu dans l'âme d'une vierge. »

Quelles doivent être les occupations des âmes consacrées? Jérôme recommande en première ligne la prière, et il la demande, pour ainsi dire, continuelle : « Bien que l'Apôtre nous conseille de toujours prier, et que pour les saints le sommeil lui-même soit une prière, il faut néanmoins régler les heures où l'on prie Dieu, afin que si quelque occupation retenait alors, le temps seul rappelle le devoir de la prière. Qui ne connaît l'heure de Tierce, de Sexte, de None, celle de Matines et des Vêpres? Il ne faut jamais prendre sa nourriture sans avoir prié auparavant, ni quitter la table sans remercier le Créateur. Avant de sortir de sa demeure, il faut s'armer de la prière; en rentrant chez soi et avant de s'asseoir, prier; n'accorder de repos à son corps qu'après avoir donné à l'âme cette nourriture spirituelle[1]. Et à chaque action, à chaque démarche, tracer sur soi le signe de

[1] *Egredientes de hospitio armet oratio.*

la croix. Enfin il faut se lever la nuit deux ou trois fois afin de repasser dans sa mémoire les textes des Écritures appris pendant la journée. Ne vous amusez pas au chant, à la poésie légère. Qu'ont à faire Horace avec le Psautier, Virgile avec l'Évangile, Cicéron avec l'Apôtre? Lisez souvent, apprenez beaucoup. Que le sommeil vous surprenne le Livre saint à la main; et si votre tête tombe de fatigue, que cela soit sur la page sacrée. Voyez dans l'Évangile comme le repos de Marie aux pieds du Sauveur fut préféré à l'empressement de Marthe. Eustochium, soyez Marie; à la nourriture matérielle, préférez l'aliment de l'âme[1]. Laissez vos sœurs courir et chercher comment elles recevront le Christ dans leur demeure; vous, à ses pieds, dites : *J'ai trouvé Celui que mon cœur aime; je le tiendrai et ne le laisserai pas s'en aller.* »

A ces divins enseignements, Jérôme ajoute ces appellations de tendresse : « Ainsi donc, Eustochium, ma fille, ma souveraine, ma compagne, ma sœur[2]; ma fille par l'âge, ma souveraine par le mérite. » Il lui donnait déjà ce titre au commencement de sa lettre en le justifiant de la sorte : « Je dois appeler ma souveraine l'épouse de mon Maître[3]; ma compagne par la profession religieuse, ma sœur par la charité, écoutez le prophète Isaïe, disant : « Mon peuple, entrez dans l'intérieur de vos maisons,

[1] *Esto et tu Maria, cibis preferto doctrinam.*
[2] *Mi Eustochium filia, domina, conserva, germana.*
[3] *Dominam quippe vocare debeo sponsam domini mei.*

fermez vos portes, tenez-vous caché jusqu'à ce que la colère du Seigneur soit passée. Qu'elles errent çà et là les vierges folles; pour vous, demeurez dans le secret de votre maison, parce que si vous fermez votre porte et que, d'après le précepte de l'Évangile, vous priez votre père dans le secret, il viendra, frappera à la porte et dira : *Me voici et je frappe; si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai et je souperai avec lui, et lui avec moi.* » Vous lui répondrez aussitôt avec empressement : « C'est la voix de mon bien-aimé. » Levez-vous et ouvrez, de peur que, si vous tardez, il ne passe outre, et qu'affligée vous ne disiez : « J'ai ouvert à mon bien-aimé; il était passé. »

Comme résultat de cette donation entière à Dieu, Jérôme montre les bonnes œuvres qui alors remplissent toutes les heures de la vie. L'or, l'argent, les richesses sont des biens qui nous sont étrangers; mais nos bonnes œuvres, voilà le domaine et les vrais trésors de nos âmes. Mais vous direz : « Je suis une jeune fille délicate, je ne saurais vivre du travail de mes mains. Si je deviens vieille et malade, qui prendra soin de moi? » Jésus vous répond : *Ne vous inquiétez pas en votre cœur de ce que vous mangerez ni de ce dont vous vous vêtirez; est-ce que l'âme n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Voyez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne recueillent dans les greniers, et le Père céleste les nourrit.* Et aujourd'hui nous voyons la plupart des femmes remplir d'habits leurs garde-robes, en changer tous les jours, sans parve-

nir à les préserver des vers. Celles qui ont un peu plus de religion n'en usent qu'un à la fois, mais leurs coffres en regorgent. Pour elles, le parchemin se colore de pourpre, l'or se fond en lettres, les livres se revêtent de pierreries, et le Christ se meurt de faim à leurs portes. Mais il est une charité supérieure à à celle qui donne les biens matériels, celle qui répand la vérité et la vertu dans les âmes, et Jérôme veut que la vierge se voue à son ministère : « Avez-vous pour compagnes des jeunes filles de condition servile? Ne vous élevez pas au-dessus d'elles; ne prenez pas à leur endroit des airs de supériorité. Vous possédez le même céleste Époux, vous chantez les mêmes psaumes, vous recevez le même corps du Christ. Pourquoi n'auriez-vous pas la même table? Tâchez plutôt d'en gagner d'autres; que l'honneur dont vous entourez ces jeunes compagnes en attire d'autres auprès de vous[1]; celles qui hésitent, qui sont faibles dans la foi, sachez les accueillir, les consoler, les fortifier; que leur persévérance soit votre œuvre et votre mérite. »

Pour réussir dans ce grand œuvre de l'apostolat, il faut, avant toute autre vertu, l'humilité, et Jérôme exhorte les vierges à triompher de l'orgueil, qui est le plus subtil et le plus implacable de leurs ennemis : « Il est un autre péril qu'il faut éviter, c'est celui de la vaine gloire. Comment! s'écrie le Seigneur, pourrez-vous croire, vous qui cherchez la

[1] *Honor virginum sit invitatio cæterarum.*

gloire qui vient des hommes? Quel mal que celui qui rend la foi impossible! Disons donc : Ma gloire, c'est vous, Seigneur. Si je plaisais aux hommes, je ne plairais pas à Jésus-Christ. Quand vous faites l'aumône, que Dieu seul vous voie; quand vous jeûnez, que votre visage soit souriant. Ne vous mettez ni avec recherche, ni avec négligence; ne vous singularisez en rien; ne faites pas arrêter la foule quand vous passez; ne vous faites pas montrer du doigt. Ne paraissez pas plus pieuse ni plus humble qu'il ne faut; ne cherchez pas la gloire en paraissant l'éviter. Je ne vous dis point de ne pas vous glorifier de vos richesses, ni de votre naissance, de ne pas vous croire plus que les autres; je sais votre humilité, je sais que vous dites à Dieu : *Seigneur, mon cœur n'est pas exalté, mes yeux n'ont pas regardé trop haut*. Mais il faut prendre garde que l'orgueil ne se glisse jusque dans le mépris de l'orgueil, et qu'une secrète pensée ne vous vienne de chercher à plaire par la pauvreté des vêtements, après avoir renoncé à plaire par les habits dorés. Quand vous êtes dans l'assemblée des frères ou des sœurs, ne vous dites pas indigne de vous asseoir; n'affaiblissez pas votre voix comme si vous étiez exténuée par le jeûne; ne simulez pas une démarche languissante et ne vous appuyez sur les épaules de personne[1]. Il y en a, en effet, qui paraissent avec un visage épuisé afin qu'on sache bien qu'elles jeûnent. A elles s'applique cette

[1] *Quasi confecta jejuniis, humeris innitaris alterius.*

parole : *Le Seigneur dispersera les os de ceux qui croient en eux-mêmes.* »

Et plus loin, il présente à Eustochium l'idéal qu'elle doit s'efforcer d'atteindre : « Proposez-vous l'exemple de la bienheureuse vierge Marie, qui, par sa pureté admirable, mérita d'être la Mère de Dieu. Quand l'ange lui apparaissait sous une forme humaine, la saluant de ces paroles : *Je vous salue, ô pleine de grâce! le Seigneur est avec vous*, effrayée, elle ne put répondre, car jamais homme ne l'avait saluée. Mais quand elle eut reconnu quel était l'envoyé, elle parla sans crainte avec l'ange, elle qui n'eût pas osé converser avec un homme. Eh bien! Eustochium, vous pouvez aussi devenir mère de Dieu. Prenez ce grand, ce nouveau livre dont parle un prophète, et écrivez ce mot mystérieux : *Hâtez-vous d'enlever les dépouilles*, et alors il vous répondra : « Voici ma mère. » Oui, Celui dont vous avez formé l'image dans un cœur dilaté par l'amour, Celui que vous avez gravé comme avec un stylet sur votre cœur, vous en êtes la mère[1]; et puis il grandira en vous, et quand il aura dépouillé les puissances ennemies pour les attacher à sa croix, par un prodige nouveau, après avoir été sa mère, vous deviendrez son épouse. Grand labeur, mais grande récompense. »

La source de toutes les immolations et de tous les sacrifices, la force de mener cette vie céleste, Jérôme les place dans l'amour. C'est dans l'amour seul que

[1] *Sponsam te incipit habere de matre.*

la vierge trouvera le secret de tous ces renoncements atteignant à l'héroïsme. « Ce que je viens de dire dans cette lettre, continue Jérôme, paraîtra dur à celui qui n'aime pas Jésus-Christ. Mais les cœurs qui, pour posséder Jésus, regardent comme de la boue toutes les pompes du siècle et comme de grandes vanités tout ce qui est sous le soleil, ceux qui meurent avec le Sauveur pour ressusciter avec lui, ceux-là s'écrieront librement : *Qui me séparera de l'amour de Dieu? Je sens que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les choses futures, rien ne pourra me séparer de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Ne vaut-il pas mieux combattre un peu de temps, se retrancher, demeurer sous les armes, suer sous la cuirasse et goûter ensuite les fruits de la victoire, que subir une peine éternelle pour échapper à une peine passagère? Rien ne coûte quand on aime; rien n'est difficile au cœur épris. Voyez Jacob combien il souffrit pour Rachel! Jacob, dit l'Écriture, servit sept ans pour obtenir Rachel, et ces années lui paraissaient des jours, parce qu'il l'aimait. Aimons donc Jésus et recherchons ses divins embrassements, et tout ce qui est difficile nous paraîtra facile, et tout ce qui est long sera court, et, blessés d'amour, nous dirons : *Combien notre exil est long sur la terre*[1] *!* »

Alors la vierge sera digne d'entrer dans la gloire de son divin Époux; l'amour seul peut ouvrir les

[1] *Amemus et nos Christum et facile videbitur omne difficile.*

portes du ciel. Sortez donc, ajoute Jérôme, sortez, ô Eustochium! de la prison de votre corps [1] et représentez-vous la récompense de l'éternité, récompense telle que l'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille rien entendu, son cœur rien senti de comparable. Quel jour que celui où Marie, la Mère du Seigneur, viendra à votre rencontre avec les chœurs des vierges! Vous aurez passé la mer Rouge et triomphé de Pharaon. Marie alors, sœur d'Aaron, marchera devant vous le tympanum dans ses mains et chantant : Gloire au Seigneur! il est vainqueur, il triomphe, il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. » L'époux s'avancera pour vous recevoir avec ces paroles : *Lève-toi, viens, ma bien-aimée, ma colombe; l'hiver est passé, les pluies ont cessé.* Les Anges aussi s'écrieront, pleins d'admiration : *Quelle est celle-ci qui s'avance belle comme l'aurore, radieuse comme la lune, resplendissante comme le soleil?* Les filles vous verront, les épouses des rois vous célébreront. D'autre part, tout le chœur des chastes femmes viendra à votre rencontre : Sara avec les épouses; Anne, fille de Phanüel, avec les veuves, viendront encore avec des chœurs divers, vos deux mères selon la nature et selon la grâce : Paule, qui triomphera de vous avoir donné le jour; *Marcelle, d'avoir été votre sainte institutrice dans la vie religieuse.* Alors retentira autour de vous ce cantique nouveau, chanté sur

[1] *Egredere de carcere, et præsentis labori tibi pinge mercedem.*

les harpes par les cent quarante-quatre mille qui se tiennent devant le trône, qu'il n'est donné qu'aux vierges de redire : *Voilà ceux qui n'ont pas souillé leurs robes et qui sont demeurés vierges; ceux-là suivent l'Agneau partout où il va.*

Ainsi, à la voix de Jérôme, les horizons du ciel s'entr'ouvraient sur la tête d'Eustochium, les bruits lointains du monde expiraient avant d'arriver au cœur de la jeune fille, et une vie de céleste pureté s'inaugurait dans l'idéal et tous les rayonnements de l'âme. Le saint avait si bien pénétré la vierge de cette pensée qui devait toujours lui servir d'égide : « Toutes les fois donc que les vains désirs des choses du siècle solliciteront votre cœur, que le monde fera briller à vos yeux ses vanités, transportez-vous en esprit dans le ciel; commencez à être ce que vous serez un jour[1], et vous entendrez l'immortel Époux dire à votre âme : *Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur et sur votre bras*, et, fortifiée par ses divines paroles, vous répondrez : *Les grandes eaux de la tribulation n'éteindront jamais mon amour, les fleuves ne le calmeront pas.* »

Sous la direction de Marcelle, que saint Jérôme appelle si justement *la seconde mère d'Eustochium et son institutrice dans la sainteté*, l'angélique vierge élèvera son âme jusqu'à cet idéal dont nous venons d'admirer les ravissantes lignes; parmi ses compa-

[1] *Quoties cumque te vana sæculi delectaverit ambitio, ad paradisum mente transgredere, esse incipe quod futura es.*

gnes, elle s'avancera de vertu en vertu comme dans le nimbe d'une apparition, et l'ineffable félicité dont la lettre sur la virginité inondera son cœur s'exprimera toute sa vie par un de ces sourires célestes que les grands peintres nous montrent sur les lèvres des jeunes saintes en extase!

Marcelle, rayonnante de joie et d'enthousiasme à ce nouveau triomphe du défenseur de la profession monastique, voulut témoigner sa reconnaissance à Jérôme. Avec une délicatesse infinie, elle lui fit offrir par Eustochium, comme marque de la gratitude des vierges et des veuves, quelques petits présents. On profita, à l'Aventin, de la fête de saint Pierre, qui se célébrait déjà dans Rome avec grande pompe, pour se permettre d'offrir à l'éloquent apologiste ces témoignages de vénération et de piété filiale. C'était une corbeille de cerises, des bracelets et des colombes; le tout accompagné d'une lettre gracieuse où Eustochium indiquait la signification de chacun de ces objets. Les cerises étaient l'emblème de la pudeur virginale; les bracelets, distinction militaire accordée aux légionnaires, étaient les nobles insignes du courage et du mérite de Jérôme; les colombes faisaient allusion à la tendresse et à la fidélité de son dévouement pour Marcelle et ses compagnes. A cet hommage du cœur de ses filles spirituelles, le saint répondit avec une aimable bonté : « Vous m'avez donc envoyé des bracelets, des cerises, une lettre et des colombes. Il est question de tout cela dans l'Écriture. Jérusalem, dans Ézéchiel, est ornée de bra-

celets. On voit le prophète Baruch recevoir une lettre de Jérémie, et il est dit que l'Esprit-Saint est descendu sous la forme d'une colombe. Eh bien, je vous dirai, pour mêler aussi quelque chose de piquant à cette lettre et vous rappeler celle que je viens de vous écrire : Les vrais bracelets que nous devons mettre à nos bras, ce sont nos bonnes œuvres. Il ne faut pas mériter qu'on nous dise comme Osée à Éphraïm : *Vous êtes devenue semblable à une colombe sans intelligence.* Je vous dirai que vos cerises étaient si fraîches et si colorées de pudeur virginale, que je les aurais crues volontiers récemment apportées par Lucullus, car c'est lui qui, après avoir subjugué le Pont et l'Arménie, apporta de Cérasonte à Rome cette espèce de fruit qu'à cause de cela on appelle cerise, *cerasus.* Il est question dans l'Écriture d'une corbeille de figues, mais il n'est point, que je sache, parlé de cerises. Permettez donc que j'applique à celles-ci ce qui est dit de celles-là. Je souhaite, Eustochium, que vous ressembliez à ces fruits qui croissaient devant le temple de Dieu, et dont le Seigneur disait que celles qui étaient bonnes étaient très bonnes; car vous savez que Dieu n'aime pas le médiocre, et qu'il vomit les tièdes de sa bouche[1]. »

Qui ne se sentirait attendri à ce commerce familier, mais d'une spiritualité si haute, où les plus sages enseignements prennent une forme enjouée et char-

[1] Saint Jérôme, lettres XVIIIe et XIXe à Eustochium.

mante! La voix de l'austère Jérôme s'adoucit devant la vierge dont la vie, qui commence à peine, s'ensevelit dans la fleur de ses quinze ans, et dont l'âme se voue sans réserve à Dieu, comme une victime consacrée. Marcelle, Paule et Jérôme, en contemplant Eustochium, subissaient l'empire de toutes les grâces de la terre et du ciel; l'air angélique et doux de la jeune fille était comme l'enveloppe éthérée de son âme innocente et courageuse. Disons enfin que nulle tendresse de ce monde ne crée une paternité comparable à celle qui naît du commerce du prêtre avec les âmes. Même quand il est jeune, le prêtre porte déjà bien des cœurs dans le sien; il compte bien des âmes pour enfants; il est aimé d'une amitié bien filiale! Jésus-Christ l'avait promis à ses disciples : *Celui qui quittera sa maison, ses frères ou ses sœurs, ou son père ou sa mère, ou ses enfants ou ses champs, à cause de moi et de l'Évangile, trouvera des maisons, et des frères et des sœurs, et des mères et des fils*[1].

[1] Saint Marc, ch. x, vers. 29 et 30.

CHAPITRE IX

384

Marcelle entreprend la conversion de Blésilla. — Mondanité de cette dernière. — Ses résistances. — Mort de son époux. — Maladie. — Menaces de mort. — Son retour à Dieu. — Elle professe la sainte viduité. — Ses merveilleux progrès dans la perfection. — Sa tendresse pour Marcelle. — Critique des païens contre sa nouvelle vie. — Blésilla reprise par la maladie. — Ses remords. — Ses sentiments admirables. — Sa mort. — Ses funérailles. — Douleur de sa mère, de sa sœur, de Marcelle, des vierges et des veuves. — Deuil de Jérôme. — Ses deux lettres pleines de tristesse et d'affection. — Mort de Léa. — Son éloge par Jérôme. — Les ennemis de l'Aventin. — Faux prêtres et faux moines. — Indignation de Jérôme. — Douce intervention de Marcelle.

Tandis que les charmes divins de la virgnité inspiraient à Jérôme sa magnifique lettre à Eustochium, Marcelle, qui avait à cœur la félicité et la paix de chacune de ses compagnes, poursuivait avec un zèle infatigable la conversion de l'aînée des filles de Paule. Dans sa tendresse de mère, elle semblait avoir adopté la famille de son amie, et son âme, si pleinement dévouée à Eustochium, recherchait d'un

amour inquiet Blésilla, la sœur mondaine de cette vierge bien-aimée. La veuve, dont le malheur avait anéanti toutes les espérances humaines, satisfaisait aux besoins de sa nature affectueuse en portant aux filles de son infortunée compagne un dévouement qui embrassait à la fois les intérêts de la terre et ceux du ciel[1]. Après avoir rendu à Dieu la mère désolée, elle avait obtenu de garder sa plus jeune fille à l'Aventin pour former cette douce et intelligente enfant à la pratique des vertus les plus hautes. Nous avons entendu Jérôme, au chapitre précédent, appeler Marcelle la seconde mère d'Eustochium et son institutrice dans la sainteté. Mais cette œuvre, digne d'illustrer à elle seule toute une existence d'apôtre, cette œuvre poussée jusqu'à l'idéal de la perfection ne suffisait pas à l'excès de son zèle, et ce n'était que la moitié de la mission que lui imposait son amour à l'égard de la famille de Paule. Dans l'intimité de sa vie commune avec Eustochium, dans les confidences avec la mère de cette enfant, Marcelle avait appris que Blésilla menait dans Rome une existence légère, et dès lors elle s'était vouée à la conversion de la fille mondaine de son amie avec l'ardeur de son âme de sainte. S'il nous a été donné déjà d'admirer les richesses de l'intelligence de la directrice de l'Aventin, nous pourrons apprécier maintenant les trésors de tendresse de son cœur.

Soutenue par la partie païenne de sa famille,

[1] Tillemont, t. XII, p. 88.

Blésilla résista longtemps aux prières, aux larmes, aux exemples de Marcelle, d'Eustochium et de Paule, ainsi qu'aux conseils et aux enseignements de Jérôme. Le malheur, dont les coups désenchantent si fort des biens d'ici-bas, ne put l'ébranler dans son train de vie luxueuse et bruyante; la mort même de son époux, survenue subitement et en moins d'une année d'union, ne l'arracha pas à ses vanités. Au lendemain de ce triste événement, Jérôme montre la jeune patricienne toujours lancée dans le tourbillon de ses habitudes frivoles et cédant à son irrésistible attrait pour le monde. Telles sont les couleurs sous lesquelles il la dépeint : « Notre veuve s'ajustait avec une affectation puérile, et tout le jour demandait à son miroir ce qu'il manquait à sa parure. Alors ses femmes arrangeaient ses cheveux avec art, et sa tête innocente était pressée sous des mitres de frisure; alors les lits de plume lui semblaient trop durs, à peine si elle pouvait reposer sur une couche délicate; alors elle souillait sa figure de fard et de céruse, elle portait des souliers dorés et une ceinture toute brillante d'or et de pierreries[1]. » Mais, sous l'influence de la grâce, cette passion de Blésilla pour les pompes du siècle allait s'évanouir.

Le dégoût du monde, que la mort d'un époux n'avait point produit, la maladie l'amena, et, sous la menace de la mort, on vit enfin la sœur d'Eustochium renoncer à la recherche d'elle-même et aux

[1] Saint Jérôme, lettre XIIe. « Tunc crines ancillulæ disponebant et mitellis crispantibus vertex arctabatur innoxius. »

vanités qu'elle avait aimées si follement. Frappée par le mal dans la fleur de sa jeunesse et en parfaite santé, Blésilla fut en quelques heures aux portes du tombeau [1]. Heureusement la grâce obtenue par les supplications et les souffrances d'une mère, d'une sœur et d'une amie était à la poursuite de son âme et lui venait en aide. A la lumière de l'éternité, Blésilla comprit toute l'inanité des biens fragiles de la terre; elle voyait les patriciennes de l'Aventin en possession d'une dignité et d'une paix inaltérables, et elle se détourna du monde pour se fixer en Dieu, choisissant enfin, elle aussi, la meilleure part. Cette résurrection morale impressionna vivement Jérôme; le saint la décrivit ainsi à Marcelle : « Et nous aussi, ma chère Marcelle, nous avons vu notre bien-aimée Blésilla livrée, durant trente jours environ, aux ardeurs d'une fièvre incessante, mais c'était pour qu'elle apprît à ne pas nourrir dans les délices un corps qui devait bientôt être la pâture des vers. Le Seigneur Jésus est venu vers elle, et voilà que, se levant, elle le sert. Jusque-là, il perçait en elle je ne sais quelle négligence; enlacée dans les liens des richesses, elle gisait dans le tombeau du siècle. Mais Jésus a frémi, il s'est troublé en lui-même, et criant il a dit : Blésilla, viens dehors ! A cet appel, elle s'est levée et sortie du tombeau; elle mange avec le Seigneur. Que les Juifs menacent et s'irritent, qu'ils cherchent à faire mourir

[1] Saint Jérôme, lettre XIIe.

celle qui a été ressuscitée; c'est aux apôtres seuls à triompher. Elle sait qu'elle doit sa vie à Celui qui la lui a rendue. Elle sait qu'elle embrasse les pieds de Celui dont naguère elle appréhendait les jugements. Son corps était étendu presque inanimé, et les approches de la mort ébranlaient ses membres haletants. Où étaient alors les secours de ses parents? où ces paroles plus vaines que la fumée? Elle ne vous doit rien, ô ingrate famille, celle qui, morte au monde, est ressuscitée pour le Christ. Que celui qui est chrétien se réjouisse; quiconque s'indigne montre par là qu'il n'est pas chrétien [1]. »

On le sent à ces paroles, la conversion de Blésilla était un triomphe. Jérôme chante la belle victoire de ce retour vers Dieu. Il représente les païens de Rome semblables aux Juifs témoins de la résurrection de Lazare; à force de menaces et de colère, ils voudraient pouvoir frapper de mort celle que le Christ a ressuscitée. Il montre Blésilla, nouvelle Madeleine, embrassant les pieds du Sauveur, à qui seul elle consacrera désormais tout son amour. Il apostrophe énergiquement la famille coupable à laquelle l'heureuse ressuscitée ne doit rien, si ce n'est d'avoir été entraînée dans la vanité et l'erreur, et enfin proclamant le triomphe des apôtres, c'est-à-dire des âmes de Paule, d'Eustochium et de Marcelle, pour qui la guérison spirituelle de la jeune veuve était l'objet des plus vives sollicitudes, il dévoile la

[1] Saint Jérôme, lettre XIIe.

confusion et stigmatise l'indignation de tout le parti païen de Rome. Cette transformation de Blésilla mondaine en servante de Jésus-Christ était le prix des supplications ferventes des belles âmes de l'Aventin. Il nous est doux de reconnaître que la santé du corps revint à la fille de Paule en même temps que la vie de l'âme.

Qui n'admirerait ici la puissance infinie de la grâce? Cette patricienne, hier encore si fière de sa naissance, de sa fortune, de sa jeunesse, abdique soudain tout ce qui la passionnait, et à vingt ans on ne la voit plus s'afficher dans Rome par son luxe et son orgueil. Brisant avec ses rivales en vanité, elle méprise toutes les promesses de félicité et de grandeur, et, à l'étonnement universel, celle que l'on citait la veille comme l'une des reines de la mode et l'une des idoles de la société mondaine se revêt d'habits pauvres, s'enferme dans la solitude, macère son corps et ferme la porte à la foule de ses adulateurs. Le jour était venu où le courant qui avait emporté aux abîmes l'âme de Blésilla s'arrêtait comme le flot des mers devant la main divine. La grâce reprenait possession de ce cœur pour le purifier et féconder. Cette réhabilitation était plus qu'un avenir prochain, elle s'appelait le présent. C'est que Dieu, en dépit de tous les efforts du monde, reste plus fort que l'homme, et devant ses éclairs de vérité et ses appels d'amour on ne résiste pas toute une vie.

Pour Blésilla, les journées présentes étaient les journées suprêmes; elles ne devaient ressembler en

rien à ces journées de folle jeunesse où elle avait eu l'aveuglement de croire qu'elle pouvait seule et sans Dieu élever l'édifice de son bonheur. Aussi le passé, à ses yeux, n'était plus que le néant, le remords, la ruine, et elle en demandait au ciel, dans la prière et les larmes, l'oubli et le pardon. Ce fut avec une indicible joie que Marcelle reçut la sœur d'Eustochium au nombre de ses filles. Mais la jeune femme ne devait que passer à l'Aventin; Dieu, qui est si bon, semblait impatient de la récompenser déjà de son sacrifice : Blésilla n'avait qu'à faire une bien courte halte dans le paisible et saint milieu.

Sous la direction de Marcelle et de Jérôme, elle reçut un tel élan de ferveur, qu'elle se distingua bientôt dans la pratique de toutes les vertus. Son âme s'élevait si haut, qu'elle regrettait plus *la perte de sa virginité que la perte de son époux*[1]. Elle, si délicate et toujours souffrante, était devenue un vrai modèle de perfection. Maintenant elle néglige sa coiffure et ses vêtements, maintenant elle prie, elle s'humilie et pleure; elle sait qu'il suffit à sa tête qu'elle soit voilée; maintenant elle se lève en toute hâte pour prier et commence la première à louer le Seigneur. Elle porte la tunique de couleur sombre, et sa chaussure est modeste[2]. Tel est le portrait de Blésilla après sa conversion; et comme Jérôme n'ignore pas que, sous ces nouveaux traits, elle déplaît aux

[1] Saint Jérôme, lettre XIIe.

[2] Saint Jérôme, lettre XIIe. « Nunc neglectum caput... Cingulum non auro gemmisque distinctum, sed laneum... »

païens, il ajoute avec l'assurance de conserver toujours sa conquête : « Notre veuve se rira d'eux et ne craindra pas d'entendre leurs coassements impurs[1] ». Ces louanges prouvent que la nouvelle convertie était réellement digne de vivre à l'Aventin, et l'on sent combien la mère selon la nature et la mère selon la grâce jouissaient avec Jérôme de voir Eustochium et Blésilla, dont les idées et les goûts se ressemblaient si peu la veille, rivaliser désormais d'une sainte ardeur dans l'œuvre de la perfection. La dernière venue affectionnait Marcelle de toute la puissance de son cœur; elle le lui devait à bien des titres, tant à cause de la voie sublime qu'elle lui avait ouverte qu'à cause de la tendresse dont elle n'avait jamais cessé de la poursuivre au temps de ses dissipations. Infiniment plus heureuse qu'aux jours de sa brillante existence, Blésilla faisait à toute heure l'édification de ceux qui l'entouraient : ravissant Jérôme par son intelligence, émerveillant les vierges et les veuves par la pratique des plus éminentes vertus. Nous sommes déjà loin de ce passé où, victime de la frivolité, la fille de Paule sacrifiait tout au culte de sa personne; elle si superbe était maintenant reconnaissable, au milieu de ses compagnes, à l'extérieur le plus modeste et le plus négligé[2]. Le malheur et la vertu s'étaient chargés de ses années de noviciat.

[1] **Saint Jérôme, lettre XIIe.**
[2] *Id., ibid.*

Entendons Jérôme défendre Blésilla des critiques dont elle était l'objet de la part de Romaines demeurées les esclaves du luxe et de l'orgueil : « Mais on se scandalise de lui voir un vêtement brun; que l'on se scandalise aussi de Jean, lui le plus grand parmi les enfants des hommes, lui qui fut nommé l'Ange et qui baptisa le Sauveur lui-même! On trouve mauvais qu'elle vive dans la simplicité... Ah! que plutôt un œil chrétien se scandalise de ces femmes qui peignent les joues et les yeux de vermillon et de je ne sais quel autre fard; de ces femmes dont les visages de plâtre, défigurés par des couches de blanc, ressemblent à des idoles; de ces femmes qui, laissant par hasard échapper quelques larmes involontaires, en conservent la trace et les sillons; de ces femmes qui ne peuvent pas même apprendre des autres qu'elles sont déjà vieilles, qui élèvent sur leur tête des étages de cheveux empruntés, qui veulent ramener sur des fronts ridés une jeunesse disparue; de ces femmes qui, chancelantes déjà, prennent des airs de jeunes filles devant une foule de petit-fils et d'arrière-neveux. Qu'elle rougisse, la femme chrétiennne qui, pour paraître et se faire belle, violente la nature[1]. » Sous le coup de ces virulentes admonestations, le ridicule écrasait les matrones coupables de tels abus. A l'Aventin, Blésilla réagissait contre ces extravagances désordonnées; mais son exemple, si saisissant pour les mondaines de Rome, ne devait

[1] Saint Jérôme, lettre XIIe.

pas, hélas! se faire sentir longtemps : la fille de Paule allait quitter la terre pour le ciel.

Après un répit de quatre mois, la terrible fièvre vint de nouveau saisir Blésilla. Que de prières, de larmes, de mortifications Dieu ne reçut-il pas alors pour elle! Vainement tous les nobles cœurs de l'Aventin s'efforçaient de la retenir; les affections les plus saintes furent impuissantes à obtenir ce miracle; Dieu était impatient de l'introduire dans son éternité. A l'heure suprême, il y eut, en présence de sa mère, de sa sœur et de Marcelle, une de ces scènes que la foi chrétienne peut seule produire; elle est ainsi racontée par saint Jérôme : « Alors que l'ardeur de la fièvre brûlait son faible corps et que, mourante, elle avait autour de son humble couche un cercle de parents, elle exprimait ainsi ses dernières volontés : *Priez le Seigneur Jésus de me pardonner, parce que je n'ai pu accomplir ce que je voulais*[1]. » Quelle était la volonté non accomplie de Blésilla? Quel était le désir dont la mort lui interdisait la réalisation? Sans doute la veuve, qui n'avait encore que vingt ans, trouvait le temps de l'épreuve et de la conversion trop court; elle aurait voulu offrir à Dieu de nombreuses années de pénitence; son âme, dont elle connaissait maintenant le prix, n'était purifiée et fidèle que de la veille, et elle ambitionnait, après son baptême de repentir et d'amour qui ne datait que de quelques mois, la régénération de toute une

[1] Saint Jérôme, lettre XIIe. « Orate Dominum Jesum ut mihi ignoscat, quia implere non potui quod volebam. »

vie de sacrifice. Au moment de passer à Dieu, Blésilla pleurait amèrement sur ses années dont elle n'avait fait au ciel qu'une part trop tardive; les souvenirs du monde et de ses vanités l'effrayaient comme les déchaînements de la tempête effrayent le naufragé qui lui échappe et qui entrevoit le port, et, tandis que la famille, l'amitié, la religion l'entouraient de tendresse, de consolation et d'espérance, elle disait à sa mère, à sa sœur, à Marcelle, à Jérôme : *Priez, priez le Seigneur Jésus de me pardonner, car je n'ai pu accomplir ce que je voulais!* Ah! ce que voulait la jeune patricienne, ce qu'elle désirait au point de mépriser tout le reste, c'était une longue vie d'humilité et de souffrance. Depuis sa conversion, elle avait prouvé combien elle était avide des soins de l'âme, et Dieu, jugeant l'œuvre entreprise à la pureté de ses désirs et à la grandeur de ses regrets, l'appelait au partage de sa gloire et de sa félicité. Blésilla, qui aurait voulu occuper longtemps une place à l'Aventin afin de lutter, à l'exemple des filles de Marcelle, contre les influences païennes de Rome, dut se soumettre; elle jouissait d'une trêve à échéance prochaine, l'heure du départ suprême allait sonner.

Le mal empira, en effet, avec une rapidité effrayante; il n'y eut plus espérance de guérison; la malade succomba à un dernier accès de fièvre, et, dans l'ardeur du repentir et de l'amour, son âme s'envola au ciel. La mort a de cruelles préférences pour les natures d'élite, pour les créatures exquises

auxquelles la vie se présente avec de belles espérances. A peine dégagée de son enveloppe mortelle, on fit, selon la coutume, les apprêts de ses funérailles. Des personnes de distinction marchaient en ordre devant le cercueil recouvert d'un voile d'or. Saint Jérôme, qui y assistait, avec Marcelle et Paule, mêlé au cortège des parents et des amis, a écrit, comme un hommage rendu à l'humilité de la défunte, qu'il croyait entendre Blésilla lui crier du haut du ciel : *Je ne reconnais pas ces habits; ce vêtement n'est pas le mien, ces ornements ne m'appartiennent pas*[1].

De pénibles incidents marquèrent ses funérailles. Paule, qui avait toujours beaucoup aimé sa fille et dont la tendresse pour elle semblait, depuis les quatre derniers mois, devenue plus vive, voulut accompagner la dépouille de son enfant; mais la mère avait trop compté sur son cœur, les forces la trahirent, et, au milieu du convoi, elle tomba à terre comme foudroyée. Les païens, implacablement hostiles au genre de vie inaugurée à l'Aventin, profitèrent de la désolation et de l'évanouissement de la mère infortunée pour faire du scandale. Ni le respect dû à la mort, ni les bienséances de rigueur envers des femmes malheureuses, rien ne put empêcher la manifestation de leur haine. On cria contre les chrétiens, on vociféra contre les moines, et Jérôme, témoin attristé de ces désordres, les relate en ces termes : « Lorsque du milieu du convoi on vous rapportait à demi morte, le peuple murmurait : N'est-ce

[1] Saint Jérôme, lettre XII[e].

pas là ce que nous disions souvent? Elle s'attriste de ce que, tuée par les jeûnes, sa fille ne lui a pas laissé de petits-fils. Que ne chasse-t-on enfin de la ville cette race détestable des moines? Pourquoi ne pas les lapider? Pourquoi ne pas les précipiter dans les flots? Ils ont séduit cette pauvre matrone, qui a embrassé malgré elle la vie monastique, on le voit bien, car jamais païenne ne pleura de la sorte ses enfants[1]. » L'expression de cette apparente commisération était une insulte cruelle pour la mère courageuse qui avait donné à sa famille le conseil et l'exemple d'une telle immolation. Ainsi se faisaient une arme de la douleur de Paule ceux qui détestaient les institutions religieuses de l'Aventin; leur colère ne provenait pas seulement de ce que la vie des vierges et des veuves était la condamnation de leur vie coupable, mais encore de ce que ces vocations saintes jetaient le plus grand lustre sur la société chrétienne de ces temps. De là l'empressement à saisir toutes les occasions pour répandre le dénigrement et la calomnie et susciter même en public des troubles et des désordres.

Nous n'essayerons pas de dépeindre l'affliction de Marcelle dans ces douloureuses circonstances; le cœur de Paule et celui d'Eustochium trouvèrent une consolation dans la tristesse de leur amie. Si la mère selon la nature était inconsolable, comme l'atteste la longue lettre que Jérôme lui adressa[2], la mère

[1] Saint Jérôme, lettre XIIe.
[2] *Id., ibid.*

selon la grâce ne fut pas moins affligée. Marcelle ressentait pour Blésilla une prédilection; elle avait vivement souhaité partager entre elle et Eustochium toutes les tendresses de son cœur, et réunir dans ses embrassements ces deux têtes si chères. On sait avec quelle ardeur elle avait travaillé à la conversion de celle qu'elle pleurait. Lui connaissant une nature qui, par bien des côtés, ressemblait à la sienne, rien ne lui avait coûté pour la conquérir à Dieu; elle avait prié, pleuré, souffert, puis intéressé Jérôme au salut de son âme[1], et, au moment où ses vœux paraissaient comblés, alors qu'elle possédait à l'Aventin la créature aimée dont elle se proposait de faire l'idéal des veuves, Blésilla lui était enlevée. Ah! si Paule sentait à ce coup terrible le déchirement de ses entrailles, si elle éprouvait le brisement de son cœur, Marcelle souffrait des tortures non moins cruelles, et, frappée dans ses sentiments les plus élevés, elle pleurait non moins amèrement sa nouvelle fille en religion. Blésilla, fauchée par la mort, était le fruit précieux de la fécondité de son âme, inexorablement ravi : perte dont elle devait toujours sentir le vide et porter le deuil!

Jérôme, lui aussi, pleurait sur cette fin si prématurée; il savait pourtant que la mort vient toujours à son heure et rarement à celle que nous croyons. Les jeunes morts sont la plus forte émotion de la vie humaine, et cette émotion redouble d'intensité

[1] Baronius, t. IV, p. 470.

lorsqu'elle oppresse des cœurs qui ont déjà longtemps vécu. Il écrivit deux lettres à l'occasion de ce malheur; elles sont pleines de sentiments de foi, de tristesse et d'espérance. « Mais que faisons-nous là? s'écrie-t-il. Je veux arrêter des larmes de mère et je pleure moi-même. Je ne puis maîtriser mon émotion; cette lettre tout entière est écrite avec mes larmes. Jésus, lui aussi, pleura Lazare parce qu'il l'aimait. Il n'est pas un consolateur efficace, celui qui succombe à sa propre douleur et dont les entrailles sont émues, dont la voix est brisée par les sanglots. Ma chère Paule, j'en atteste Jésus, que Blésilla suit maintenant, et les saints anges, en la société desquels elle se trouve, je ressens les mêmes douleurs que vous; j'étais son père selon l'esprit, son nourricier selon la charité, et je ne puis ne pas dire quelquefois : *Périsse le jour où je suis né...* Dieu est bon, et tout ce que fait un être bon doit nécessairement être bon. La mort m'a-t-elle ravi mon enfant? Cette infortune est cruelle sans doute, mais supportable; Dieu a repris ce qu'il avait donné. Et nous nous indignons lorsque nous perdons une enveloppe mortelle, une personne qui a été enlevée peut-être de crainte que le mal ne changeât son cœur, car son âme est agréable au Seigneur. S'il s'est hâté de la retirer du milieu des iniquités, c'est afin que dans ce long pèlerinage de la vie elle n'allât pas s'égarer dans des sentiers perdus[1]. » Quel lan-

1. Saint Jérôme, lettre XIIe.

gage! comme il est plein des regrets de l'amitié et des espérances de la foi, et combien dut être suave le baume qui en découla sur le cœur de l'infortunée mère!

Mais ce n'est pas assez pour la tendresse paternelle de Jérôme; il faut que son affection éclate encore dans des expressions plus puissantes, et le saint termine par cette protestation de fidélité dont l'accent nous émeut encore. Tout au culte de la chère mémoire de Blésilla, il ajoute : « Aussi, tant qu'un faible souffle animera mes membres, durant le pèlerinage des jours qui me restent, je m'y engage, je le promets, je le jure, c'est Blésilla que ma voix célébrera, c'est à elle que seront consacrés mes travaux, pour elle que se fatiguera mon esprit. Aucune page dans mes livres qui ne parle d'elle. En quelques lieux que parviennent mes ouvrages, elle voyagera avec eux. Les vierges, les veuves, les moines, les prêtres liront ses traits gravés dans mon âme. En dédommagement d'une courte vie, elle obtiendra une éternelle renommée. Celle qui vit dans les cieux avec le Christ vivra aussi dans la bouche des hommes. Le siècle présent passera, viendront les siècles futurs qui la jugeront sans amour et sans haine. Je la placerai entre les noms de Paule et d'Eustochium, et elle m'entendra toujours parlant d'elle avec sa sœur, avec sa mère[1]. » O Blésilla! ô vous dont la beauté de l'âme captiva si impérieusement le cœur

[1] Saint Jérôme, lettre XII[e]. « Spondeo, promitto, polliceor, illam mea lingua resonabit... Nunquam in meis moritura est libris...

du plus saint et du plus éloquent des hommes, nous vous félicitons, rien ne manque à votre gloire!

La famille monastique de l'Aventin ne faisait qu'ouvrir, par la mort de Blésilla, la période de ses deuils. Aux larmes de Marcelle et de ses compagnes d'autres douleurs bien amères se mêlaient encore. Léa, la noble patricienne que nous avons vue l'une des premières embrasser la vie religieuse au milieu de Rome, allait recevoir la récompense de ses mérites; c'était l'amie de Marcelle qui s'était adjointe au groupe formé par saint Athanase alors que les vocations commençaient à se dessiner. Elle avait appris, à côté de notre sainte, que la femme chrétienne ne se montre à la hauteur de ses épreuves que lorsqu'elle se détache assez généreusement du monde. Aussi, trouvant tout sacrifice léger, Léa, après s'être formée à l'esprit religieux, avait employé ses immenses biens à l'entretien et à la direction d'une famille de veuves et de vierges et fait de son palais une annexe de l'Aventin [1]. Jérôme l'aidait de ses conseils; il visitait sa maison comme une dépendance de celle de Marcelle; il réunissait parfois les deux familles pour leur imprimer le même esprit et leur donner la même direction. Tel était le rang de Léa dans les institutions religieuses de Rome lorsque la mort vint soudainement l'enlever à ses filles et à ses amies. Nous trouvons le récit de cet événement dans une lettre de Jérôme à Marcelle : « Vers la troisième heure

[1] Tillemont, t. XII, pp. 64 et 65.

du jour, nous avions commencé l'explication du psaume LXXII, quand tout à coup on est venu nous apprendre que la très sainte Léa était sortie de ce monde. A la pâleur qui couvrit alors votre visage, j'ai connu qu'il n'est pas d'âmes qui ne se contristent en voyant se briser notre pauvre argile. Pour vous, si vous étiez attristée, ce n'était pas qu'il vous vînt des doutes sur sa destinée, mais vous regrettiez de ne lui avoir pas rendu les derniers devoirs. Enfin, au milieu de nos douloureux entretiens, nous avons appris que ses restes avaient été transportés à Ostie[1]. »

A cet hommage rendu à l'amitié de Marcelle pour Léa succède l'éloge de la noble défunte. « Qui pourrait, en effet, dit-il, louer dignement la conduite de notre Léa? dire comment on l'a vue se donner tout entière au Seigneur, gouverner un monastère, devenir la mère des vierges? comment, après avoir été accoutumée à la mollesse des habits, elle déchirait ses membres avec un rude cilice, passait les nuits en prières et instruisait ses compagnes par ses exemples plus que par ses paroles? A son humilité si grande et si profonde on l'eût prise pour la servante de tous, elle qui jadis avait commandé à beaucoup de personnes. Ses habits étaient grossiers, sa nourriture commune, sa coiffure négligée, et elle pratiquait toutes ces vertus sans ostentation, de peur de recevoir sa récompense en ce monde. Maintenant

[1] Saint Jérôme, lettre XIII[e] à Marcelle.

donc, pour de courtes souffrances, elle jouit d'une béatitude sans fin. »

Et alors, comparant les magnifiques résultats d'une telle vie aux lamentables conséquences d'une vie mondaine, Jérôme établissait ce parallèle entre le sort de Léa et celui de Prefextatus, l'un des patriciens les plus puissants de Rome qui venait aussi de mourir : « Cet homme, que naguère précédaient les insignes de toutes les dignités, qui montait au Capitole comme pour triompher des ennemis subjugués; cet homme que le peuple romain accueillait avec des applaudissements et des acclamations; cet homme à la mort duquel toute la ville s'est émue, ce même homme, désolé maintenant et dépouillé de tout, bien loin de siéger dans les palais étoilés du ciel, comme se l'imagine à tort sa malheureuse épouse, est enseveli dans d'horribles ténèbres. Cette femme, au contraire, qui se retranchait dans le secret et qui semblait pauvre et obscure, dont la vie passait pour une folie, marche maintenant à la suite du Christ et dit : *Tout ce qui nous avait été annoncé, nous l'avons vu dans la cité de notre Dieu...* » Telles étaient les consolations que Jérôme versait au cœur de Marcelle : la certitude de la gloire éternelle pour l'âme de son amie méritée par la pratique des plus belles vertus et par les exemples vivifiants laissés en héritage à ses compagnes.

Au milieu de ces malheurs, Dieu soutenait l'âme

[1] Saint Jérôme, lettre XIIIe à Marcelle.

de notre sainte; s'il prenait impitoyablement ce qu'il avait donné, il s'empressait de combler le vide et de réparer les pertes. Ainsi, au lendemain de la mort de Léa et de Blésilla, l'Aventin, grâce à la sagesse de sa directrice et aux leçons de Jérôme, se trouvait trop étroit. Plusieurs palais, comme celui de Léa, étaient devenus ses succursales, et on sentait que le courant qui portait les âmes vers la profession monastique devenait de jour en jour plus fort. Les vierges et les veuves avaient glorieusement conquis leur place dans la capitale du vieux monde, et l'opposition des païens, dont nous avons encore suivi les odieuses menées à l'occasion des funérailles de Blésilla, ne faisait que grossir le nombre des vocations.

Mais si la conversion de la fille de Paule avait surexcité contre l'Aventin la rage de tous les ennemis de la vie religieuse, il nous faut dire que la lettre de Jérôme à Eustochium avait soulevé contre lui la colère d'une partie du clergé de Rome. Il y avait des clercs qui se reconnaissaient dans les tableaux si pleins de vie et de vérité dessinés par le maître, et leur vengeance et leur haine faisaient explosion[1]. On retrouve dans cette peinture de la société romaine du IVe siècle la physionomie fidèle des faux prêtres, des faux moines, des fausses vierges et des fausses veuves, tous les types d'hypocrisie qui désolaient l'Église et scandalisaient les âmes droites et généreuses de ces temps.

[1] Tillemont, t. XII, pp. 96-98.

Nous allons en juger aux divers portraits que le génie de Jérôme a laissés de ces honteux personnages, et au bas de chacun desquels la société contemporaine pouvait inscrire des noms : « Je dois le dire, hélas! la rougeur au front, il y a des gens qui n'aspirent au diaconat et à la prêtrise que pour être admis plus librement près des femmes [1]. Le plus grand de leurs soucis est de se revêtir de riches vêtements, de laisser une traînée de parfums sur leurs pas, d'avoir une chevelure bouclée avec le fer, des pieds chaussés élégamment et des mains étincelantes de diamants. Ils ont l'air de nouveaux mariés... Ils savent le nom, le domicile, les habitudes des matrones; c'est pour eux l'étude la plus importante, et je veux, chère Eustochium, vous esquisser ici à grands traits la journée de l'un d'entre eux : par le maître, vous reconnaîtrez facilement les disciples. — Notre homme se lève avec le soleil; il règle l'ordre de ses visites, étudie les chemins les plus courts, et ce vieillard importun arrive souvent au lit des personnes qu'il visite quand elles dorment encore. Aperçoit-il quelque coussin élégant, quelque nappe délicatement ouvrée, quelque joli meuble d'usage domestique, il le loue, il le contemple, il le tourne et retourne dans ses mains et se plaint de n'en point posséder un pareil, qui lui ferait grand plaisir. Il l'arrache alors plutôt qu'il ne l'obtient, car quelle femme ne craindrait pas d'offenser le porteur de nouvelles, l'écho de tous les

[1] Saint Jérôme, lettre XVIII[e].

bruits de la ville[1]. La continence est son ennemie, et le jeûne le plus terrible de ses adversaires. Il flaire un repas au fumet des viandes, et comme il se sent un faible pour les salmis de petites grues, on lui en a donné le surnom[2]... Les chevaux qui le traînent aux quatre coins de Rome pour cet honnête métier sont beaux et d'une vigueur à toute épreuve; il les lui faut tels, et aussi en change-t-il souvent; on jurerait qu'il est de la race de ce fameux roi de Thrace, si renommé par la vigueur de ses coursiers. » A côté des abbés et des prêtres indignes et mondains, le saint place les moines hypocrites et débauchés. « Fuyez, s'écrie-t-il, fuyez, ô Eustochium! comme un fléau ceux que vous verrez porter des chaînes de fer, une longue chevelure à la manière des femmes, malgré la défense de l'Apôtre, un manteau noir et marcher pieds nus par toute saison. Ce sont là les industries du diable[3]. C'est sous cet attirail que Sophronius et Antonius ont naguère fait gémir Rome par leurs scandales. Ces hommes se glissent dans les grandes maisons, abusent les femmes chargées de péchés, et ne font aucun cas du bien et de la vérité, qui à leurs yeux ne sont que de vains mots. Ces moines hypocrites sont tristes et moroses en apparence; mais si leurs jeûnes sont rigoureux pendant le jour, ils s'en dédommagent pendant la

[1] Saint Jérôme, lettre XVIII[e].
[2] *Id., ibid.*
[3] *Id., ibid.*

nuit et mangent du soir jusqu'au matin, afin de mieux jeûner ensuite[1]. »

L'avidité des faux moines et des faux prêtres pour l'argent était si insatiable, que Valentinien II avait dû porter des lois prohibitives au sujet des donations et des legs faits aux personnes ecclésiastiques. Écoutons Jérôme s'élevant avec amertume contre cette défense motivée par des captations exercées sur des vieillards et des femmes. « Les prêtres des idoles, dit-il, les mimes, les cochers du cirque, les prostituées peuvent recevoir librement des héritages et des donations, et il a fallu qu'une loi exclût de ce droit les ecclésiastiques et les moines. Qui a fait cette loi? Les empereurs persécuteurs du Christ? Non, les empereurs chrétiens. Ah! je ne m'en plains pas; je ne me plains pas de la loi, je gémis de ce que nous l'avons méritée. Un fer chaud est bon dans une plaie, le mal est d'en avoir besoin[2]. Certes la sévérité prévoyante de la loi devrait être une garantie, et pourtant notre avarice n'en est point refrénée : nous nous rions d'elle en recourant aux fidéicommis. Ah! quand le prêtre s'approprie la richesse des autres pour l'appliquer à son profit, il commet une infamie. En voici un qui est né dans la dernière indigence, et il a été élevé sous le chaume d'un paysan; il pouvait à peine, avec du millet et du pain noir, apaiser les rugissements de son ventre, et ce même homme au-

[1] Saint Jérôme, lettre XVIIIe.
[2] *Id.*, lettre XXXIVe.

jourd'hui fait le dégoûté[1]; il dédaigne la fleur de farine et le miel. Devenu expert en gourmandise, il connaît les espèces, les noms de tous les poissons; il vous dira sur quel rivage ces huîtres ont été pêchées; il distingue, à la saveur de la chair, de quelle contrée provient un oiseau; il ne fait cas que des mets rares et souvent pernicieux. L'esclavage de cet autre n'est pas dans la gueule, sans être pour cela moins honteux; sa manie est de pourchasser les vieillards et les femmes sans enfants. Il assiège leur lit quand ils sont malades; il touche sans dégoût leurs plaies purulentes; il leur donne à boire, et l'infirmière n'est pas plus humble et plus servile que lui dans l'assistance qu'il leur rend. Quand le médecin entre, il tremble; il demande d'une voix mal assurée comment va le malade, si on espère le sauver, s'il se rétablira bientôt. Quelque espoir reste-t-il, la fin de la maladie est-elle annoncée, le prêtre s'esquive avec un amer regret; il maudit entre ses dents cet éternel vieillard qui dépassera les jours de Mathusalem[2]. »

On s'imagine la fureur de ceux qui passaient ainsi sous la verge de Jérôme; ils se prétendaient diffamés, se posaient en martyrs et couvraient le terrible critique d'accusations de toutes sortes. Ces hommes entendaient faire payer cher à Jérôme le chagrin de n'être aux yeux des honnêtes gens que méprisables, et ils vivaient de leurs blessures comme les mendiants vivent de leurs plaies.

[1] Saint Jérôme, lettre XXXIV[e].
[2] *Id., ibid.*

Mais ils ne parvenaient à s'attirer que de nouvelles flagellations : Onasus de Segeste en était un exemple. « Que me veut donc cet homme ? écrivait Jérôme à Marcelle. Je ne puis dénoncer aucun vice, parler d'aucune sottise, d'aucune difformité, qu'il ne les prenne pour lui. Je parle d'un sot, comme on sait : il est éloquent et il se plaint ! Je parle d'un prêtre débauché : il est laïque et il se plaint ! Je parle d'un moine qui mendie et dérobe : il est riche et il se plaint ! Je parle enfin d'un homme ridicule par la forme de son nez : il se croit beau et il se plaint ! Je ne pourrais plus rire de rien au monde, ni des larves, ni des hiboux, ni des monstres du Nil : j'offenserais Onasus de Segeste[1]. » Enclins à la cupidité et au sensualisme, les faux prêtres et les faux moines de Rome ne justifiaient que trop, hélas ! les vives admonestations de Jérôme ; la flétrissure publique dont le rigide réformateur les marquait au front n'était que le stigmate mérité de leurs vices. Même au sein du clergé, l'ivraie se trouvait donc mêlée au bon grain. Tout n'y était pas renoncement et continence, et les passions infectaient des cœurs qui ne devaient appartenir qu'à Dieu. Ainsi, tandis que les vertus évangéliques étaient pratiquées par le plus grand nombre, l'amour du bien-être, du plaisir, du luxe, la soif de l'or et l'ambition avaient leurs esclaves, et Jérôme, dans son indignation, prenait les coupables corps à corps afin de les arracher à leurs dérèglements.

[1] Saint Jérôme, lettre XXVIe.

Il aurait continué à fustiger ceux qui étaient, selon son expression, la honte de l'Église, si Marcelle ne l'eût arrêté. Il avoue qu'elle lui mit la main sur la bouche pour l'empêcher de parler[1], et l'on comprend à cette réponse la violence qu'il dut s'imposer pour garder le silence : « Quoi ! il ne me sera pas permis de dire ce que les autres ne rougissent pas de faire[2] ! » Les clameurs de ses ennemis devinrent si menaçantes, qu'il accepta de suivre la ligne de réserve tracée par la mère de l'Aventin : insensible pour lui-même aux imputations les plus odieuses, consentant à être traité comme un fourbe et un séducteur, mais ne voulant à aucun prix attirer sur les vierges et les veuves le contre-coup de ses inimitiés. Ce passage d'une de ses lettres porte la preuve de ses tendres sollicitudes. « Adieu, écrit-il à une de ces pieuses femmes, je salue avec vous Eustochium, la vierge Félicienne, tout le chœur des autres vierges et l'église domestique, pour qui je tremble, alors même que je n'aperçois pour elle aucun danger[3]. » Jérôme à ce moment pouvait bannir ses appréhensions. Depuis 379, Théodose était le maître de l'Empire, Damase occupait encore la chaire de saint Pierre, et les ennemis du monachisme auraient eu garde d'attaquer trop directement l'institution de l'Aventin en présence de tels défenseurs. Ils se bornèrent à vilipender le directeur des vierges et des veuves, atten-

[1] Saint Jérôme, lettre xxv[e].
[2] *Id.*, lettre xv[e].
[3] *Id.*, *Lettre à sainte Paule.*

dant l'heure où ils pourraient impunément envelopper dans la même hostilité Marcelle et ses compagnes. La mort de Damase approchait, et les païens, coalisés avec les faux prêtres et les faux moines, allaient profiter de cet événement pour assouvir leur rage. Ils voulaient se venger. Jérôme, à la face de Rome entière, avait démasqué leurs vices avec l'incision de Théophraste, la virulence de Juvénal, l'ironie de Plaute; aussi les coupables lui portaient une haine à mort depuis que sa parole brûlante, comme le souffle du simoun du désert, les avait si vivement flétris.

CHAPITRE X

DE 384 A 386.

Haute influence de Marcelle au milieu de Rome. — Albinus. — Pammachius. — L'Aventin devenu trop étroit. — La villa suburbaine convertie en annexe. — La vie des vierges et des veuves exerce un véritable empire sur les esprits. — Lettre de Jérôme à Azella. — Mort du pape Damase. — Les attaques les plus indignes sont dirigées contre Jérôme. — Noble défense et justification du saint. — Paule et Eustochium se déterminent à partir pour l'Orient. — Jérôme déconcerte ses ennemis par l'annonce de la même résolution. — Adieux de Jérôme adressés à Azella. — Son départ en 385. — La chrétienté se portait déjà vers les lieux saints. — Paule et Eustochium quittent Rome deux mois après Jérôme. — Tristesse de Marcelle. — Elle apprend la persécution de l'impératrice Justine contre saint Ambroise à Milan.

L'action bienfaisante de Marcelle ne se bornait pas à la direction des vierges et des veuves; elle s'étendait jusqu'au milieu de Rome pour y moraliser les âmes. Malgré les restes de son paganisme, la société ancienne ne pouvait échapper aux douces influences de la vertu de notre sainte, et, même dans la partie dissidente de sa famille, la fille d'Albina exerçait une salutaire autorité. Des hommes considérables, Albinus, son oncle, Pammachius, l'époux de Pauline,

appréciaient entre tous le grand caractère de la matrone qui personnifiait si bien la beauté de leur race.

Albinus, prêtre des idoles et voué au culte de Jupiter, était le frère de la mère de Marcelle; il s'avançait déjà vers le déclin de la vie. Encore quelques jours, et il allait toucher à ce terme où l'âme, aux leçons de l'âge, du malheur et de la mort, entrevoit l'avenir à travers les espérances et les illuminations de la foi ou les ténèbres et les terreurs de l'incroyance. A mesure que les années s'accumulaient sur sa tête, un souffle glacé courbait son corps vers la terre; bientôt la cognée allait frapper au tronc de l'arbre et le vent d'hiver dissiper ses illusions comme des feuilles à jamais fanées. Impuissant à retenir une existence qui lui échappait, l'adorateur des faux dieux s'éprenait d'une plus vive admiration pour Marcelle et se rapprochait insensiblement de la Divinité dont elle était l'apôtre; le temps devait venir où le prêtre de Jupiter brûlerait son encens en l'honneur de Jésus-Christ[1].

Pammachius, le gendre de Paule, homme noble et consulaire, contemplait dans son épouse les grandeurs morales de la femme chrétienne; la sœur de Blésilla et d'Eustochium avait appris à l'Aventin la pratique des divines vertus, et elle inclinait l'âme de son mari à leur empire[2]. Nous retrouverons Pamma-

[1] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 470.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 471.

chius à l'heure où, frappé par l'adversité, il n'y aura plus aucun partage entre Dieu et lui, et, en entendant alors les témoignages d'admiration que lui décernera saint Jérôme, nous bénirons le ciel d'avoir permis à Marcelle de se faire une belle part dans la gloire impérissable dont le sénateur romain deviendra le héros. L'empire exercé sur de tels hommes nous explique l'influence dominatrice de notre sainte sur les maisons patriciennes que le monde avait le plus en faveur.

Aussi, d'année en année, l'Aventin prenait une plus grande extension. La multiplication de la famille spirituelle faisait éprouver la nécessité d'en dilater l'enceinte[1], et Marcelle, à la vue de sa postérité grandissante, convertissait une de ses villas, située aux portes de Rome, en annexe de son palais. Elle savait que la vertu de ses filles y gagnerait; la contemplation des purs horizons élève l'âme et calme ses agitations. On la vit alors passer d'une maison à l'autre, installant une partie de ses vierges et de ses veuves sous le toit solitaire des champs, courant à la ville pour recevoir les instructions et les conseils du pape Damase et de Jérôme[2], se partageant, en un mot, entre sa communauté nouvelle et l'Aventin, premier berceau de son apostolat. Qu'elle était belle à voir dans l'accomplissement de ses grandes œuvres! Comme on sentait que l'inspiration lui venait de Dieu, et comme on est heureux, quand on étudie après quinze siècles les origines de la vie religieuse à Rome,

[1] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 470.
[2] *Id.*, *ibid.*, p. 469.

de saluer en Marcelle l'aïeule vénérée des monastères de l'Occident! Notre sainte bien-aimée portait sous sa robe de bure un cœur assez grand pour devenir, à l'attouchement de Dieu, le foyer de la plus haute maternité. Cent fois plus fortunée que les mères selon la nature, elle donnait naissance et vie à une race d'âmes que la civilisation la plus prétentieuse n'aurait pu produire, et elle éclairait ainsi comme d'un nouveau rayon céleste cette terre de Rome consacrée déjà par le sang des martyrs, mais à laquelle il manquait le sceau divin de la perfection monastique dans le triple héroïsme de l'obéissance, de la pauvreté et de la chasteté. A vous, ô Marcelle! l'honneur incomparable d'avoir formé, conduit, discipliné la première phalange régulière de la virginité et de la viduité, et cela, en face des derniers débordements de la corruption païenne, pour prouver de par Dieu à la société la plus orgueilleuse et la plus sceptique qu'il y avait entre les deux religions l'abîme qui séparait la croix du Capitole des égouts de la *Cloaca Maxima !*

Les succès de Marcelle dans la diffusion des idées monastiques tenaient du prodige. Elle n'avait pas seulement entraîné à sa suite les patriciennes les plus illustres; elle avait, ce qui était infiniment plus difficile, imposé le respect de la nouvelle vie à des esprits qu'en éloignaient toutes les préventions et tous les préjugés[1]. A la vue de l'extension de son

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Principie.*

œuvre, au moment de l'ouverture de sa maison suburbaine, où notre sainte se plut à recevoir, avec des vocations nouvelles, les vierges et les veuves de la communauté de Léa, les fidèles comprenaient qu'un mouvement religieux si fortement accentué se répandrait dans l'Église entière, et qu'il y aurait désormais, au sein des campagnes et des villes de l'Occident comme dans les solitudes et les cités de l'Orient, des abris et des refuges pour les âmes qui voudraient s'unir indéfectiblement à Dieu. Marcelle avait jeté la semence à pleines mains, et sur ses pas la moisson croissait merveilleusement. C'est que pour fonder il faut savoir se dévouer et aimer; l'égoïsme est stérile, l'amour seul est fécond.

Aussi, en admirant cette propagation rapide, saint Jérôme ne pouvait se défendre de voir dans l'Aventin et ses annexes la reproduction des cellules de la Thébaïde et du désert, et il s'écriait dans son ravissement : « Rome est devenue une nouvelle Jérusalem[1]. » Quelle entreprise gigantesque, en effet, que celle d'avoir osé soumettre les natures les plus fières au joug volontaire de l'obéissance, de la pauvreté et de la chasteté, et d'avoir inauguré cette existence dans la ville qui avait commandé au monde! Il suffit de dire que Marcelle fut la divine directrice de ce mouvement pour que tous les éloges restent au-dessous de ses mérites.

Mais suivons la mère des vierges et des veuves

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Principie.*

dans le soin de ses jeunes communautés. Avant tout, elle s'occupait des progrès spirituels de ses filles. Pour cela, elle s'épuisait en conseils, en instructions, en exemples[1], et, quand elle avait payé de toute sa personne, elle s'adressait à Jérôme pour obtenir un discours, un entretien, une lettre afin de porter ses compagnes à une plus haute perfection. Elle avait trouvé l'aide qu'il lui fallait. Dans son ardeur, elle n'aurait pu consentir à voir ses filles stationner sur la voie, et, pour les stimuler, elle arrachait au cœur du saint ces pages admirables traitant de la virginité et du veuvage, qui sont demeurées en ces matières les peintures sans rivales du génie chrétien. Et alors c'était un plus large essor vers l'idéal, l'infini, le divin, les mâles ivresses du sacrifice, car les vierges et les veuves s'efforçaient de suivre dans les hauteurs l'âme de leur mère.

Dans ce but, Marcelle, après avoir obtenu de Jérôme les lettres à Blésilla, à Léa, à Eustochium, lui demanda une épître nouvelle à l'adresse d'Azella; nous ne savons rien de plus édifiant et de plus gracieux que le portrait de cette vierge, la plus ancienne compagne de la fondatrice de l'Aventin; nous le présentons à nos lecteurs comme le digne pendant de celui de la jeune Erstochium.

« Si, dans mes lettres, je vante ou censure quelques personnes, l'on ne doit pas me blâmer : reprendre le vice, c'est corriger les méchants, et louer

[1] Tillemont, t. XII, p. 71.

les gens de bien, c'est inspirer aux autres l'amour de la vertu. Naguère j'avais dit quelques mots de Léa, d'heureuse mémoire. J'éprouvai aussitôt un remords : il me vint en pensée que je ne devais pas me taire au sujet d'une vierge, après avoir parlé d'une chasteté du second degré. Je vais donc écrire en peu de mots la vie de notre Azella ; mais je vous prie de ne lui pas lire cette lettre, car les louanges lui sont importunes; montrez-la plutôt aux jeunes filles, afin que, la prenant pour modèle, elles regardent sa conduite comme la règle d'une vie parfaite[1].

« Je ne dis point qu'elle a été bénie dans le sein de sa mère avant sa naissance; que durant le sommeil son père la vit comme à travers un cristal éclatant et pur, symbole de sa future virginité; qu'enveloppée encore des langes de l'enfance et dépassant à peine sa dixième année, elle a été consacrée au Seigneur et a ainsi anticipé la béatitude future. — J'en viens à ce qu'elle-même a fait depuis sa douzième année, au genre de vie qu'elle a choisi, embrassé et suivi avec persévérance, aux devoirs qu'elle s'est imposés et qu'elle a remplis[2].

« Renfermée dans les bornes étroites d'une petite cellule, elle jouissait de la vaste étendue du paradis. La terre nue lui servait à la fois d'oratoire et de lieu de repos. Le jeûne était son plaisir, et la faim son aliment. C'était moins pour contenter un désir na-

[1] *Éloge d'Azella, lettre à Marcelle,* traduction de M. J.-P. Charpentier.

[2] *Ibid.*

turel que pour satisfaire les besoins du corps, qu'elle se laissait entraîner à prendre de la nourriture; aussi du pain, du sel et de l'eau froide : tels étaient les aliments qui servaient plutôt à irriter sa faim qu'à l'apaiser[1].

« J'avais oublié ce que je devais vous dire d'abord. Aussitôt qu'elle eut embrassé ce genre de vie, elle vendit, à l'insu de ses parents, son collier d'or, que l'on appelle communément une *murène*, parce qu'il est composé de plusieurs petits filets d'or entrelacés les uns dans les autres et qui s'allongent en serpentant. Puis elle se revêtit d'une tunique de couleur brune, qu'elle ne pouvait obtenir de sa mère, et, inaugurant pieusement son renoncement au monde, elle se consacra tout à coup au Seigneur, pour que toute sa parenté comprît bien que l'on ne pouvait obtenir autre chose de celle qui, dans ses vêtements, avait déjà condamné les vanités du siècle[2].

« Or, comme j'avais commencé de le dire, elle se conduisit toujours avec tant de régularité, et mit tant de soin à se cacher dans le secret de sa cellule, que jamais on ne la vit paraître en public, jamais parler à un homme; et, sacrifice plus admirable encore, ayant une sœur vierge aussi, elle se contentait de l'aimer, et se privait du plaisir de la voir. Elle travaillait de ses mains, sachant qu'il est écrit : *Que celui qui ne travaille pas ne mange pas*. Elle

[1] Saint Jérôme, *Éloge d'Azella à Marcelle.*
[2] *Id., ibid.*

s'entretenait avec l'Époux céleste ou par l'oraison ou par la psalmodie. Elle allait visiter les tombeaux des martyrs sans presque se laisser voir. Au milieu des jouissances que lui procurait son genre de vie, son plus grand plaisir était de n'être connue de personne. Durant toute l'année, un jeûne continuel faisait sa nourriture; souvent même elle vivait ainsi deux ou trois jours; mais c'était en carême surtout qu'elle déployait l'ardeur de son zèle, passant de la sorte, et l'air joyeux, presque toutes les semaines. Ce que l'on regarderait peut-être comme impraticable, si la grâce de Dieu ne l'eût rendu possible; elle a vécu de cette manière jusqu'à cinquante ans, sans éprouver aucune douleur d'estomac ni d'entrailles, sans que ses membres se crispassent à coucher sur la terre nue, sans que dans le sac dont elle était déchirée sa peau prît malpropreté ni odeur fétide; le corps toujours sain, l'esprit plus vigoureux encore, elle faisait de la solitude toutes ses délices, et savait trouver au milieu d'une ville bruyante le calme que trouvent les moines au désert. Au reste, ces détails vous sont mieux connus qu'à moi, puisque vous m'avez appris le peu que j'en sais; puisque, de vos yeux, vous avez vu le calus pareil à celui des chameaux qu'elle a contracté à force de prier. Moi je dis ce que je peux savoir. Rien de plus enjoué que sa gravité, de plus grave que son enjouement; rien de plus triste que sa douceur, de plus doux que sa tristesse. La pâleur de son visage est telle que, indice de ses austérités, elle n'a rien cependant qui sente

l'ostentation. Elle parle sans rien dire, et ce silence même est éloquent. Sa démarche n'est ni précipitée ni lente. Toujours le même maintien. C'est une propreté sans recherche, un vêtement sans ornements; c'est la simplicité dans l'élégance même[1].

« Elle a dû à la seule égalité de sa vie cet honneur unique : dans une ville de luxe, de plaisirs et de délices où l'humilité passe pour misère, les gens de bien la comblent d'éloges, et les méchants n'osent la calomnier; les veuves et les vierges l'imitent, les matrones la respectent, les femmes de mauvaise vie la redoutent, les prêtres l'admirent[2]. » En présence d'un tel modèle, les compagnes de Marcelle poursuivaient avec une plus vive ardeur le grand œuvre de leur sanctification, et leurs regards se détournaient sans regrets d'un monde dont elles n'attendaient plus rien et auquel elles n'avaient plus rien à demander. On garda toujours à l'Aventin le souvenir d'Azella, et, même après sa mort, les patriciennes qui l'avaient connue devaient éprouver la vivifiante impression du charme divin que la vertu avait mis en elle.

Mais, tandis que Marcelle obtenait ainsi de Jérôme le concours le plus intelligent et le plus actif, le ciel soumettait les vierges et les veuves et l'homme de génie qui était leur guide à de cruelles épreuves. Le pape Damase, le bienfaiteur de Jérôme et le pro-

[1] Saint Jérôme, *Éloge d'Azella à Marcelle.*
[2] *Id., ibid.*

tecteur de l'Aventin, touchait à la limite extrême de la vie; la mort le frappait dans sa quatre-vingtième année[1]. Intrépide défenseur de la vérité catholique, le pontife succomba en 384; il était demeuré, durant un pontificat de près de vingt ans, le centre de l'Église en dépit de tous les efforts de l'hérésie. A l'instigation de Jérôme, il avait réuni le concile de Rome, où fut condamné Apollinaire, et travaillé à l'explanation des saintes Écritures. Sa mort devait avoir de facheuses conséquences : Jérôme allait être livré à de nombreux ennemis. On ressentit à l'Aventin l'étendue d'un tel malheur ; le coup, en frappant douloureusement l'Église, n'allait-il pas atteindre aussi Marcelle et ses œuvres? Le pape Damase fut enseveli dans une église qu'il avait fait bâtir aux catacombes, sur la route d'Ardée, entre sa mère et sa sœur. Rossi reconnaît que les travaux entrepris par lui dans les hypogées chrétiens s'étendaient à toute la Rome souterraine. Son nom est écrit dans toutes les catacombes sur le tombeau des martyrs les plus illustres. Les trésors que la piété des matrones mettait à sa disposition, et dont Ammien-Marcellin ose lui reprocher l'emploi, il les consacrait à la décoration des lieux sanctifiés par la présence des reliques des saints. Il composa *les inscriptions tumulaires : carmina et inscriptiones*, les éloges damasiens[2]. Le nom de Damase domine toute l'histoire

[1] Baronius, t. IV, p. 509.
[2] *Bulletin archéologique.*

monumentale de l'Église de Rome pendant la période de la paix.

Un homme supérieur, aussi grande que soit sa valeur, suscite presque toujours l'envie et l'inimitié de ceux qu'il dépasse en mérite. Possède-t-il les titres de la vraie grandeur, tous les dons du génie et de la sainteté, il se forme autour de lui comme une coalition de rivalités basses et implacables. La nature humaine semble vouloir se venger de la petitesse qui constitue son commun héritage en s'attaquant à ceux qui l'ennoblissent, et alors la tourbe des indignes et des incapables fait la guerre aux hommes supérieurs dont elle n'accepte point le sceptre; elle croit se grandir en sapant le trône de ces demi-dieux. Ainsi en a-t-il toujours été, ainsi en sera-t-il toujours. L'homme, si grand qu'il soit, ne peut, malgré la dignité de son caractère, de ses paroles et de ses œuvres, obtenir le respect absolu et prétendre à l'admiration unanime. Tel était au milieu de Rome, à la mort du pape Damase, le cas de Jérôme.

Cette personnalité si puissante n'avait point obtenu grâce auprès de ceux qui n'auraient dû que la bénir et l'exalter. Le génie, la vertu, une haute position dans Rome avaient rendu Jérôme souverainement impopulaire à la foule des intrigants; et des prêtres et des moines, faux prêtres et faux moines s'il en fût, se passionnaient à calomnier les intentions, les paroles, les écrits, la personne de celui qui est demeuré, depuis quinze siècles, l'une des plus

belles gloires de l'Église. Ses ennemis l'accusaient de crimes dont ils étaient seuls coupables. A les en croire, celui qui, dans son respect pour le sacerdoce, n'avait jamais osé offrir les saints mystères aurait été dévoré d'ambition[1]; celui qui avait enseveli au désert les espérances de la terre et de la jeunesse aurait été tout entier à la recherche et à la fréquentation des matrones[2]; celui qui ne vivait que de Dieu par l'oraison, l'étude, la direction des âmes, la mortification, n'aurait vécu que de l'esprit et de l'amour du monde. On entourait ces accusations de sous-entendus pleins de malice, de réticences qui permettaient les plus honteuses suppositions, et les mains qui déchiraient Jérôme dissimulaient souvent leurs pointes félines sous le vélin d'un eucologe ou l'expression de la prière. Grandes sont les hardiesses de la calomnie : plus la tête et le cœur de ceux que l'on veut flétrir sont en haut, plus l'on descend pour fouiller dans la fange. Mais Dieu, sensible à l'outrage de ses saints, rend toutes les rages impuissantes, et alors les accusations les plus monstrueuses, loin d'atteindre ceux qui sont l'objet de ces haines abominables, les couvrent d'un attrait douloureux qui ajoute à leur grandeur, et, lorsqu'il a passé un temps, la postérité tresse des couronnes d'autant plus belles aux victimes que les imputations furent fausses et hideuses. Oui, l'histoire, qui est le temple de la

[1] Baronius, t. IV, p. 508.
[2] *Id., ibid.*, p. 509.

conscience publique, célèbre à son jour la glorification des justes persécutés et leur fait de splendides apothéoses.

Sous le coup de ces attaques, la douleur fut profonde à l'Aventin. La famille spirituelle dont Jérôme était tout ensemble le guide, l'ami et le père, ressentait vivement ses épreuves. Marcelle comprenait qu'une semblable hostilité était une menace pour ses fondations, et que les ennemis ne s'acharnaient aussi vivement contre Jérôme que pour soumettre les vierges et les veuves à leur joug [1]. Tout, du reste, semblait alors favoriser leur projet : le pape Damase ne couvrait plus de son autorité souveraine celui qu'il avait toujours considéré comme l'incomparable défenseur de l'Église ; on pouvait impunément déchirer Jérôme dans son honneur et le bafouer dans son génie. A Rome, il existait, même chez les chrétiens, tout un parti contraire aux idées et aux institutions religieuses ; on y accusait Jérôme d'avoir condamné les secondes noces et déconsidéré le mariage, comme si le grand docteur avait soutenu une doctrine audacieuse en affirmant la supériorité de l'état de chasteté [2]. On allait plus loin : après s'être efforcé d'atteindre le saint dans son orthodoxie, on osait l'attaquer jusque dans les sentiments de son noble cœur ; on lui reprochait un commerce trop assidu et trop familier avec les patriciennes de l'Aventin, et,

[1] Tillemont, t. XII, pp. 97 et 98.
[2] Baronius, t. IV, pp. 467 et 469.

poussant l'impudence à l'extrême, on formulait contre lui les plus odieuses accusations. A ces infamies, Jérôme, indigné, se dressa de toute la hauteur de sa taille, il écrasa ses détracteurs sous les foudres de la vérité; c'était comme la voix incorruptible de la justice vengeant la cause de l'innocence en face de ses ennemis, et imposant le respect de la vertu à ces pygmées.

Le glorieux athlète s'adressait ainsi à Azella, qui venait dans ces pénibles circonstances de lui exprimer tout ce qu'éprouvaient de respect et de reconnaissance, de confiance et d'admiration, les vierges et les veuves de l'Aventin : « Si je croyais pouvoir m'acquitter envers vous, je serais un insensé. Dieu seul est capable de rendre à votre sainte âme ce qu'elle mérite. Indigne que je suis, jamais je n'ai dû espérer de votre part une si grande amitié en Jésus-Christ. Et bien que certaines gens me prennent pour un scélérat plongé dans tous les crimes, ce qui est fort peu de chose en comparaison de mes péchés; toutefois vous faites bien de juger bons ceux mêmes qui sont méchants, car il est dangereux de *condamner le serviteur d'autrui*, et l'on obtient difficilement le pardon quand on parle mal des gens de bien [1]. »

Ainsi débute la lettre admirable où le saint se justifie victorieusement; l'on comprend à ces paroles que s'il y eut une part faite aux sentiments de la

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Azella.*

nature, la part faite aux sentiments de la grâce dominait.

Jérôme continue en ces termes : « Je suis un infâme, un fourbe et un artificieux, un menteur et un homme qui trompe avec l'art de Satan. Vaut-il mieux avoir cru cela, ou l'avoir imaginé contre des innocents, ou même de ne l'avoir pas voulu croire touchant des coupables ? Quelques-uns me baisaient les mains, et avec leur langue de vipère déchiraient ma réputation ; ils me plaignaient des lèvres et se réjouissaient du fond du cœur. Le Seigneur les voyait et riait d'eux, et moi, son pauvre serviteur, il me réservait avec eux pour le jugement futur. Celui-ci calomniait ma démarche et mon rire ; celui-là médisait de mon visage ; cet autre suspectait ma simplicité. J'ai vécu de la sorte près de trois ans avec eux. Souvent un cercle nombreux de vierges m'environnait. J'expliquais les livres divins à quelques-unes le mieux possible. Cette étude avait amené l'assiduité, l'assiduité la familiarité, la familiarité la confiance. Qu'elles disent si jamais elles ont observé en moi quelque chose qui ne fût pas digne d'un chrétien? Ai-je reçu de l'argent de l'une d'elles ? Les dons, grands et petits, ne les ai-je pas dédaignés? L'or d'autrui a-t-il jamais retenti dans mes mains ? Mon langage a-t-il été équivoque? mon regard passionné? On ne m'objecte que mon sexe, et encore ne me l'objecte-t-on que lorsque Paule se rend à Jérusalem. Soit : ils ont ajouté foi à la calomnie; pourquoi ne croiraient-ils pas à la dénégation? C'est tou-

jours le même homme; il avoue mon innocence, lui qui depuis longtemps me disait criminel; et certes, la vérité sort bien mieux des tortures que des plaisanteries; mais peut-être croit-on plus facilement des impostures, parce qu'il y a plus de plaisir à les entendre et qu'on force les autres à les débiter[1]. » Quelle connaissance des procédés hypocrites de ses adversaires! comme l'innocent démasque leur duplicité, leur cupidité, leur impudence, et met en relief par le contraste toutes les vertus de ces femmes qu'on lui fait un crime de connaître, d'estimer, de diriger et de perfectionner! Ainsi la calomnie avait distillé ses poisons les plus détestables sur la personne de Jérôme et des patriciennes ses saintes amies; la vertu qui régnait à l'Aventin n'avait pu mettre le père et les filles à couvert des honteux propos des Térence de ce temps. Les détracteurs faisaient de chacun de leurs mécomptes un grief, de chacun de leurs griefs une menace; ils auraient voulu souiller les vierges et les veuves, Marcelle et Jérôme, des obscénités et des gravelures de leur langage et de leur vie.

La détermination de se rendre à Jérusalem prise par Paule vint fournir un aliment de plus à ces lâches calomnies. On ne voulait pas comprendre qu'une veuve encore jeune, mère de plusieurs enfants, pût quitter Rome et s'exiler au fond de l'Orient pour satisfaire à des besoins de perfection et de sain-

[1] *Hieronymus suam defensionem scripsit in epistola ad Asellam.* (Baronius, pp. 508 et 506.)

teté[1]. La noble romaine n'était pas cependant la première des matrones à agir ainsi. Dès 372, on avait vu Mélanie partir pour Jérusalem, poussée par le même motif; elle était allée sanctifier son âme aux lieux mêmes où la Divinité avait laissé l'empreinte bienfaisante de son passage. Mais la malice trouvait une occasion nouvelle dans le départ de Paule pour attaquer Jérôme, et elle la saisissait avidement et l'exploitait d'une manière indigne[2]. Fort de sa conscience, défendu par l'austérité de toute sa vie, le saint ne se laissa point abattre, et il déconcerta ses ennemis en déclarant, dans sa lettre à Azella, que lui aussi se disposait à partir pour Jérusalem. Il fallait toute la sainteté de Jérôme pour pouvoir prendre une semblable résolution; il fallait être bien sûr de l'opinion publique pour oser braver ainsi ses adversaires et leur porter ce défi. Il est vrai que le directeur de l'Aventin ne présumait pas trop de sa force; il était généralement estimé et aimé dans Rome; aussi la nouvelle de son départ provoqua chez ses nombreux amis une explosion de regrets et causa à ses ennemis une cruelle mystification. La vertu, lorsqu'elle est alliée au génie, rend toujours populaire. Jérôme se montrait grand et fort parce qu'il avait appris les hommes et le devoir.

Mais écoutons le saint poursuivre sa défense dans sa lettre à Azella.

[1] Tillemont, t. XII, pp. 101 et 102.

[2] *Paula in crimen objecta Hieronymo.* (Baronius, t. IV, p. 509.)

« Avant que je connusse la maison de Paule, Rome entière m'avait en haute estime, Au jugement de presque tout le monde, j'étais regardé comme digne du souverain sacerdoce. Damase, de bienheureuse mémoire, s'en rapportait à mes discours. On me disait saint, humble et discret. Suis-je entré dans la maison de quelque femme peu régulière? Des vêtements soyeux, des pierreries éclatantes, un visage fardé, l'amour de l'or ont-ils jamais pu m'entraîner ou me séduire? N'y avait-il donc, parmi les matrones romaines, d'autre femme capable de subjuguer mon cœur qu'une femme pénitente et mortifiée, négligée dans son extérieur, presque aveuglée par les larmes; une femme qui passait les nuits à fléchir la miséricorde du Seigneur, et que le soleil trouva plus d'une fois en prière; une femme qui avait pour tout chant les Psaumes, pour tout entretien l'Évangile, pour tout plaisir la continence, pour toute nourriture le jeûne? Nulle autre femme ne pouvait-elle me séduire, que celle que je ne vis jamais manger? Mais à peine, ravi de sa merveilleuse chasteté, avais-je commencé à l'avoir en vénération, en admiration, que toutes mes vertus m'abandonnèrent. O envie, qui toujours te déchires toi-même la première! O astuce de Satan, qui attaques toujours la sainteté! De toutes les matrones, les seules qui soient devenues la fable de la ville, c'est Paule et Mélanie, elles qui, méprisant leurs richesses, se séparant de leurs enfants, ont arboré la croix du Seigneur comme un étendard de piété. Si elles allaient

à Baïes, si elles usaient de parfums exquis, si elles se faisaient de leur opulence et de leur veuvage un moyen de luxe et de liberté, on les appellerait et souveraines et saintes. Mais elles veulent, dit-on, paraître belles sous le sac et la cendre, et descendre dans l'enfer avec leurs prières et leurs mortifications; apparemment elles ne peuvent, aux applaudisse-sements publics, se perdre en même temps que la foule. O crime! ce sont des chrétiens qui blâment leur projet de vie religieuse[1] ! »

Il continue : « Vous aimez à prendre le bain chaque jour; un autre regarde comme quelque chose de sale cette sorte de propreté. Vous êtes rassasiés de francolins, et vous vous faites gloire d'avoir mangé de l'esturgeon; moi, c'est de fèves que je me nourris. Vous vous placez au milieu des rires d'un cercle de bouffons; moi, ce qui m'enchante, ce sont les larmes de Paule et de Mélanie. Vous désirez ce qui est à autrui; elles méprisent ce qui est à elles. Vous savourez les vins mêlés de miel; elles trouvent l'eau fraîche plus agréable. Vous croyez perdre tout ce que vous ne possédez pas, tout ce que vous ne mangez pas, tout ce que vous ne dévorez pas dès à présent; elles désirent les biens futurs et regardent comme vrai ce qui est écrit. Je le veux, elle est ridicule et vaine cette conduite, fondée sur l'espérance de la résurrection des corps; que vous importe? Pour nous, au contraire, votre vie nous déplaît.

[1] Saint Jérôme, lettre xx[e] à Azella.

Soyez donc rempli d'embonpoint; mais ce qui me charme, c'est la maigreur et la pâleur. De telles gens, vous les regardez comme malheureux; à nos yeux vous êtes plus malheureux encore. Nous nous rendons la pareille, et nous nous traitons réciproquement d'insensés [1].

« Noble Azella, c'est ainsi que, triste et les yeux pleins de larmes, je vous écris au moment de m'embarquer; je rends grâces à Dieu d'avoir été digne d'être haï par le monde. Obtenez-moi par vos prières que je puisse retourner de Babylone à Jérusalem et avoir pour maître, non point Nabuchodonosor, mais Jésus. Vienne Esdras, et qu'il me reconduise en ma patrie. Insensé! je voulais chanter les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère, et, abandonnant le mont Sinaï, j'ai recherché le secours de l'Égypte; je ne me rappelais pas l'Évangile, qui nous apprend qu'au sortir de Jérusalem on tombe aussitôt dans les mains des voleurs, on est dépouillé, blessé, tué. Mais, bien que le prêtre et le lévite me méprisent, il reste ce miséricordieux Samaritain; ce qui chez vous est appelé gardien est appelé samaritain chez les Hébreux. Quelques-uns m'accusent de magie; serviteur du Christ, je reconnais le titre de ma foi. Les Juifs donnent à mon maître le nom de magicien; l'Apôtre lui aussi a été traité de séducteur. Dieu veuille que je ne sois exposé qu'à des tentations humaines et ordinaires! Quelle part ai-je encore prise aux an-

[1] Saint Jérôme, lettre xx[e] à Azella.

goisses du Christ en combattant sous l'étendard de la croix? On a jeté sur moi la honte d'un faux crime, mais je sais qu'à travers la bonne ou mauvaise renommée on parvient également au royaume des cieux[1]. » Ainsi répond Jérôme à ses accusateurs, et comme leur infâme chef, traduit devant les tribunaux de Rome, dut avouer et reconnaître son imposture, le saint ajoute : « Pourquoi ceux qui ont cru au mensonge ne croiraient-ils pas à la vérité[2]? » On rapporte que Virgile, à cause de la pureté de ses mœurs, fut surnommé la Vierge de Naples : mille fois plus justement Jérôme aurait dû être appelé l'honneur virginal de Rome. Aussi était-il digne de toutes les sympathies délicates et généreuses.

La magnifique lettre à Azella se termine par ces adieux : « Saluez Paule et Eustochium, qui sont toujours, en dépit du monde, mes sœurs dans le Christ. Saluez Albina notre mère *et Marcelle notre gloire.* Saluez encore Marcelline et Félicité; dites-leur : Nous serons tous un jour devant le tribunal du Christ, où chacun montrera la conscience qu'il aura eue pendant la vie. Pour vous, ô modèle admirable de pudeur et de virginité! souvenez-vous de moi, et par vos prières apaisez les flots sur ma route[3]. » Touchants adieux, que l'âme meurtrie de Jérôme exprimait dans des déchirements intérieurs terribles, au moment même où le vaisseau qui devait l'em-

[1] Saint Jérôme, lettre xx[e] à Azella.
[2] *Id., ibid.*
[3] *Id., ibid.*

porter vers l'Orient livrait ses voiles aux vents étésiens. Le cœur ensanglanté par tant d'injustices, le saint soupirait après la solitude; il lui fallait encore le désert; il avait besoin d'opposer aux lâchetés et aux indignités de ceux qui ne respectaient pas même une sainte les vertus et l'héroïsme de ceux qui poursuivaient l'idéal de la perfection dans les grandes œuvres de la vie religieuse.

Ce fut au mois d'août de l'année 385 que Jérôme sortit de Rome pour n'y plus revenir [1]. Accompagné du jeune Paulinien, son frère, de Vincentius, d'Océanus, de Damnion, de Pammachius et d'un grand nombre de prêtres et d'amis, il s'avança jusqu'au port d'Ostie, non comme un coupable qui s'enfuit, mais comme un soldat fatigué de la lutte et qui se retire glorieusement du champ de bataille où il a toujours remporté la victoire. Les âmes les plus nobles lui firent cortège, tout ce qu'il y avait de grand et de bon dans Rome aurait voulu se mêler à son escorte d'honneur. C'est que Jérôme emportait avec lui ce qui ne manque jamais à l'homme de Dieu à l'heure où il s'éloigne du champ de son apostolat, victime des passions les plus viles : tout un trésor de vénération et de dévouement composé de prières, de regrets, de larmes, de souvenirs à jamais fidèles.

On a dit qu'il est plus doux de s'associer aux douleurs des grands hommes qu'à leurs gloires; nous comprenons que le cœur distingue entre les unes et

[1] Tillemont, t. XII, p. 102.

les autres; les premières ne touchent que ceux qui les aiment. Jérôme s'éloignait digne et fier, sans peur et sans reproche, comme on l'est toujours quand on a été fidèle à la droiture et sincère dans ses démonstrations; il n'y a que la fausseté et l'hypocrisie qui puissent craindre d'être démasquées.

Qui n'aurait applaudi à son départ? A quarante ans, à ce point culminant de la vie, dans cette forte maturité qui est encore la jeunesse, malh ur à l'homme, malheur surtout au prêtre assez déshérité de courage pour repousser l'abnégation et le sacrifice; agir ainsi, c'est s'ensevelir de ses mains, dans la lâcheté et l'égoïsme, pour le reste de ses jours! Jérusalem et les cellules du désert! n'était-ce pas là qu'était la vraie et la grande patrie de Jérôme? La Judée rappelait au solitaire de Calchis le bonheur du passé; la vue de ces rivages adoucissait les amertumes du présent, et dresser sa tente sur ce sol béni, c'était assurer l'avenir. Glorieux pèlerin, qui devez vivre et mourir en terre sainte, partez, vous avez à décrire Jérusalem, Bethléhem, les Oliviers, le Calvaire avec la plume d'un séraphin trempée dans le ciel d'or de l'Orient; vous composerez, entre le berceau et le sépulcre de l'Homme-Dieu, les immortels chefs-d'œuvre dont votre génie doit doter l'Église; partez, car les barbares frapperont demain aux portes de cette Rome dont vous avez été l'honneur, et qui ne vous aura plus pour sa défense!

Du reste, à cette époque il y avait dans la chrétienté un mouvement qui portait les âmes à visiter

Jérusalem et les saints lieux. Cet attrait n'était pas particulier à la ville de Rome, où les récits d'Athanase et de Jérôme ainsi que les lettres de Mélanie l'avaient puissamment inspiré. Dès 333, un chrétien d'Aquitaine avait composé un itinéraire de Bordeaux à Jérusalem à l'usage des pèlerins des Gaules et de la Germanie. La pente du monde commençait à se dessiner du côté de l'Orient, et, à la suite des premiers voyageurs isolés ou en petit nombre qui visitaient Bethléhem et le Saint Sépulcre, on allait voit venir les nombreuses caravanes des nations catholiques poussées et entraînées par un instinct divin vers la terre sacrée que les chrétiens aimaient comme une nouvelle patrie [1].

Rome elle-même semblait alors vouloir réparer les maux dont elle avait si longtemps frappé Jérusalem. La maîtresse du monde qui, durant de longs siècles, n'avait exercé en Orient que l'abus de la force, l'oppression et la ruine, n'y envoyait plus des tyrans ni des bourreaux; elle allait s'y faire représenter et bénir par de frêles et douces créatures qui devaient apporter aux bords du Cédron comme un rayonnement nouveau du génie de l'Évangile. Mélanie avait depuis longtemps déjà acquis droit de cité à Jérusalem, et Paule et Eustochium ne hâtaient les préparatifs de leur départ que pour y obtenir leur naturalisation au prix d toutes les vertus. Jérôme

[1] *Ad eremum Paulorum atque Antoniorum pergere gestiebat.* Lettre XXVII[e].

était heureux à la pensée de retrouver dans son divin refuge quelques-unes des âmes si généreuses de Rome; leur présence devait être un adoucissement à l'absence de Marcelle. Le sublime docteur allait donc continuer, à côté de Paule et d'Eustochium, l'explication des Livres saints commencée à l'Aventin. Se trouvant à la source même de l'inspiration, sur cette terre dont les échos avaient si souvent redit les divins oracles, son enseignement ne pouvait que s'elever encore : les lieux saints étaient pour lui ce que les astres sont au monde; ils devaient inonder son âme de lumière, de chaleur et de vie.

Peu de temps après le départ de Jérôme, Paule et Eustochium quittèrent Rome; ce fut encore un coup terrible pour Marcelle et ses compagnes. Les liens qui unissaient toutes ces existences étaient si forts et si doux qu'il y eut de part et d'autre, à l'heure de la séparation, de profonds déchirements. Marcelle aimait tant celles qui s'éloignaient; n'était-elle pas pour Paule plus qu'une sœur, et pour Eustochium plus qu'une mère? Il se livrait au fond de son âme une telle lutte, qu'elle aurait voulu tantôt les retenir, tantôt les suivre, et ne pouvant toutefois ni s'opposer à leur résolution, ni s'associer à leur entreprise, elle devait se résigner à ne plus vivre à côté de celles qu'elle avait le plus aimées. Notre sainte fit à Dieu ce sacrifice; elle accepta de remplacer la mère absente auprès des enfants que Paule laissait à Rome mais, au jour de la séparation, Marcelle n'eut point la force d'accompagner ses chères fugitives à Ostie,

et elle versa dans le secret de l'Aventin des larmes bien amères. Paule et Eustochium partaient en compagnie d'Épiphane, évêque de Salamine, et de Paulin, évêque d'Antioche, au mois d'octobre de l'an 385, deux mois après Jérôme [1], et tandis que le vaisseau fendait les flots bleus de la mer Tyrrhénienne, la famille attristée et désormais incomplète des vierges et des veuves demandait, de ses plus ferventes prières, des vents heureux pour les voyageuses. Elles s'éloignèrent en emportant au plus profond de leur cœur deux trésors que rien ne leur pouvait ravir : les plus précieux souvenirs et les plus douces espérances !

L'année qui suivit fut marquée par d'autres douleurs. Les habitantes de l'Aventin apprenaient que le grand Ambroise, l'évêque de Milan, était en butte, comme Jérôme, à la persécution et menacé d'être arraché à son Église. L'impératrice Justine, mère de Valentinien le Jeune, complètement livrée aux ariens, s'acharnait avec fureur contre lui. Elle voulait obtenir qu'il cédât l'église Portia ou bien la métropole de Milan aux hérétiques, afin qu'ils fussent libres de s'y assembler et de professer publiquement la foi souscrite à Rimini dans le courant de l'année 386 [2]. Ambroise se montra inflexible; il fit courageusement cette réponse à l'eunuque qui lui exprimait les volontés de la souveraine : *Naboth ne*

[1] Tillemont, t. XII, p. 104.
[2] *Histoire de l'Église*, par l'abbé Darras, t. I, p. 496 et 497.

voulut point livrer l'héritage de ses pères, et moi je livrerais l'héritage du Christ! La cour de Milan, qui n'était alors qu'un théâtre d'intrigues, se montra offensée de l'indépendance de l'évêque; elle allait le condamner à l'exil si le ciel n'était intervenu en sa faveur. Mais Maxime envahissait l'Italie à la tête d'une armée formidable, et Justine et son fils avaient à peine le temps de s'embarquer pour Thessalonique et de se réfugier sous la protection de Théodose. Ces tristes nouvelles étaient communiquées à notre sainte par Marcelline, la sœur d'Ambroise, dont nous avons décrit la consécration religieuse sous le pontificat de Libère. La vierge formée à l'Aventin aimait à confier à Marcelle ses difficultés et ses douleurs; elle savait que le cœur d'une mère partage toujours, quelles que soient ses souffrances personnelles, les sollicitudes de chacune de ses filles.

CHAPITRE XI

DE 386 A 390.

Mort d'Albina. — Douleur de Marcelle. — Jérôme lui dédie l'explication de l'Épître aux Galates. — La *Lettre de la consolation.* — Intensité et permanence de cette affection filiale. — La réputation de sainteté d'Albina. — Premiers pas du pontife Albinus vers la vérité. — Marcelle excite Jérôme dans ses travaux. — Paule et Eustochium écrivent à Marcelle de venir aux lieux saints. — Vivacité de leurs instances. — Tendresse de leurs supplications. — Jérôme unit ses prières à celles d'Eustochium et de Paule. — Ravissant tableau de la vie menée à Bethléhem. — Il veut attirer Marcelle en lui persuadant combien la terre sainte est le lieu favorable à l'étude des Écritures. — Douceur de ces lettres pour Marcelle. — Elle est inébranlable. — Elle se doit à ses œuvres. — Comment elle témoigne son affection à ses compagnes émigrées. — Marcelle ne quittera jamais Rome. — Augustin et Monique visitent l'Aventin.

Le Dieu qui se plaît à éprouver les saints, ne les fait passer par la douleur qu'afin de les dégager de tout impur alliage. Aussi, comme le ciel avait de grandes vues sur Marcelle, l'épreuve devait être toujours sa destinée. Encore sous le coup du départ de ses plus chères amies pour l'Orient, la fondatrice de l'Aventin éprouva le malheur le plus cruel

qui puisse frapper sur la terre : sa mère bien-aimée succombait à une rapide et incurable maladie. D'une main tremblante, Marcelle ferma les yeux qui avaient veillé avec tant de sollicitude et de bonté sur sa jeunesse. Ainsi, tandis que Paule et Eustochium s'éloignaient pour jamais, une séparation mille fois plus affreuse s'imposait à son cœur : celle qui lui avait donné le jour et qui était la première dans ses affections lui était impitoyablement ravie[1] ! La désolation de notre sainte fut immense, le malheur avait frappé si cruellement chez elle qu'elle devait s'en ressentir toujours. Dans le paroxysme de sa douleur, cette âme, qui savait si bien en toute occasion s'appuyer sur Dieu, réclama auprès d'elle ses deux amies absentes; il lui semblait qu'elle aurait mieux supporté son infortune auprès de la veuve qu'elle aimait comme une sœur et de la vierge qu'elle chérissait comme une fille. A la nouvelle de cette catastrophe, Paule, Eustochium et Jérôme payèrent un digne tribut de prières et de larmes à la mémoire d'Albina; ils l'avaient connue et entourée à Rome comme l'aïeule respectée de l'Aventin[2]. On sentait à la communauté de leur douleur que ce deuil était le deuil d'une mère; les exilés de Bethléhem en réclamaient leur part.

Dans ces douloureuses circonstances, Jérôme eut la délicatesse, pour consoler Marcelle, de lui dédier

[1] Tillemont, t. XII. c. XLVII, p. 112.
[2] *Id., ibid.*, p. 113.

son explication de l'Épître aux Galates[1]; cette attention pieuse répandit la paix dans l'âme désolée de la malheureuse orpheline. C'était, en effet, un baume vivifiant que la lecture d'une telle étude. La parole divine porte toujours en elle la lumière et la force. Marcelle, mise en possession de ces deux biens, accepta avec plus de résignation le deuil que la Providencc lui imposait. Elle remercia Jérôme avec effusion; son cœur avait trouvé dans les lignes saintes toutes les suavités de l'amitié humaine et des tendresses de Dieu.

Tillemont raconte comment Jérôme eut la pensée d'adresser à Marcelle son travail sur l'Épître aux Galates. Durant qu'il y travaillait, dit le scrupuleux disciple de Port-Royal, il apprit par des lettres de Rome la mort d'Albina, mère de sainte Marcelle. C'est pourquoi il dit à Paule et à Eustochium que Marcelle, privée de la compagnie de sa mère, avait besoin de leur assistance, ajoutant : « C'est pour guérir la plaie et l'affliction de son âme par le remède des Écritures que je travaille à ce commentaire, persuadé que rien ne peut être plus agréable à une foi aussi ardente que la sienne[2]. » Ce fut sans doute à cette époque qu'une autre voix amie s'éleva pour compatir aux peines de cœur de la fondatrice de l'Aventin. Il existe une lettre écrite à Marcelle qui l'exhorte à supporter la tribulation et qui commence

[1] Tillemont, t, XII, p. 112.
[2] *Id.,* Mémoires, t. XII, p. 112.

par ces mots : *Magnam humilitati nostræ fiduciam.* Cette lettre est contenue dans les œuvres de saint Jérôme, mais la critique la range au nombre de celles qui ne sont pas de lui. Érasme l'attribue à saint Paulin de Nole, et Marianus et Rosweyde partagent ce sentiment [1]. Nous aurions garde de ne pas la mentionner ici, nous croyons que la mort d'Albina dut l'inspirer au cœur qui en fit l'hommage à Marcelle; son titre semble clairement l'indiquer, et elle est intitulée : *Lettre de la consolation.* Dans aucun autre moment de sa vie, la patricienne désolée ne pouvait en éprouver un plus grand besoin.

En dépit, toutefois, de toutes les consolations de l'amitié et de la grâce, la fille pleura toujours la mort de sa mère, et il ne se passait pas d'heure sans qu'elle adressât à son âme dans ses prières toutes les tendresses de son cœur. Marcelle sentait alors comme la présence réelle de la pauvre absente, sa douce image se penchait amoureusement sur elle, et, par d'ineffables caresses, elle l'excitait au courage, au devoir, au dévouement, à la perfection. Souvent elle parlait d'elle à ses compagnes, les entretenait de ses vertus, leur révélait quelque détail intime de son existence et les pénétrait si bien de ses propres sentiments, que les larmes des vierges et des veuves coulaient abondamment avec les siennes. Le vide si profond que la mort d'Albina avait fait à l'Aventin ne se combla jamais; Marcelle devait être

[1] Tillemont, t. XII, note 26, p. 631.

indéfectiblement fidèle, et quand les années, avec la rapidité foudroyante qu'elles prennent, l'eurent précipitée sur le penchant de la vie, la plaie de son cœur resta toute large ouverte.

A Bethléhem, comme à Rome, Albina jouissait d'une solide réputation de sainteté. Depuis le jour où sa fille, devenue veuve, avait renoncé au monde, elle s'était donnée à Dieu sans partage. Vrai modèle de simplicité, de modestie, de prudence, de travail, de religion [1], la noble matrone avait été un puissant encouragement pour les âmes que la grâce amenait à l'Aventin. Jérôme l'avait eue en haute estime; rarement, dans ses lettres à Marcelle, il passait son nom sous silence; il se plaisait à la combler de louanges. Hélas ! pourquoi n'était-il plus donné à sa fille de saluer comme autrefois en elle, sur la recommandation de l'illustre correspondant, *une sainte et une mère* [2] ?

La mort frappa la mère de Marcelle avant que les plus chers désirs de son cœur eussent reçu satisfaction. Albinus, son frère, était encore pontife des faux dieux et conservait son titre et ses fonctions de père des sacrifices [3]. Le vieillard, à demi désabusé des mensonges et des grossièretés de l'idolâtrie romaine, n'avait pas eu le courage d'abjurer l'erreur et d'adorer le Dieu véritable. Mais, s'il avait jusque-là résisté aux supplications les plus touchantes, le

[1] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 480.

[2] *Lettre à Marcelle.*

[3] Saint Jérôme, *Lettre à Læta.*

moment allait venir où, sous le coup de la perte de sa sœur, le prêtre de Jupiter s'occuperait enfin de sa trop tardive conversion. Albina plaidait maintenant la cause de cette âme auprès de Dieu, et bientôt elle devait voir le triomphe de ses prières et de ses larmes. De son côté, Marcelle, heureux témoin des inclinations de son oncle vers la vérité, demandait pour lui la grâce suprême du complet retour. D'autres influences salutaires se faisaient sentir; elles venaient des instances pieuses des vierges et des veuves de l'Aventin, et des tendres sollicitations de Læta, la fille éminemment chrétienne d'Albinus. Ainsi, au lendemain de la mort de sa mère, les intérêts éternels d'une âme aimée s'imposaient à notre sainte avec force, et Marcelle parachevait l'œuvre d'Albina en obtenant pour son oncle le courage d'une généreuse résolution. Afin de conquérir le vieux prêtre à Dieu, elle s'était assuré tous les secours, et ses sollicitudes si tendres étaient même partagées par ses amies de Bethléhem[1].

A cette époque, Marcelle entretenait avec l'Orient de fréquentes relations. Elle continuait à écrire souvent à Jérôme pour l'exciter à poursuivre ses études et pour participer de loin à ses gigantesques travaux. A sa prière, le saint composa alors ses commentaires sur les Épîtres aux Éphésiens et à Tite[2]. Il avoue que ce n'était qu'aux excitations incessantes

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Læta.*
[2] *Id., Lettre à Marcelle.*

de la fondatrice de l'Aventin, dont les lettres, d'après son expression, le faisaient sortir d'une coupable inertie, qu'il se détermina à accomplir, auprès de la crèche du Sauveur, les travaux commencés dans la compagnie des matrones de Rome[1]. Marcelle continuait de la sorte à compléter, malgré les terres et les mers, les études si chères qu'elle avait entreprises. En admirant l'ardeur avec laquelle notre sainte poursuivait la connaissance des vérités divines, Jérôme lui décernait ces louanges : *Je sais combien vive est sa foi, combien brûlante est la flamme de son cœur, combien viril est son courage et quel est le ravissement qu'elle éprouve nuit et jour dans la méditation des Écritures*[2]. Il manquera toujours à l'histoire de Marcelle les lettres où elle faisait un si pressant appel au zèle et au génie de Jérôme ; leur absence y constitue une lacune profonde, et n'étaient les réponses du saint qui dévoilent en partie leur contenu, nous ne nous consolerions jamais de leur disparition.

Vivement désireuse de soutenir Marcelle dans sa douleur filiale, Paule et Eustochium avaient voulu que leur amie vînt se fixer auprès d'elles et de Jérôme à Bethléhem. Il leur eût été doux de mêler leurs larmes aux siennes. Afin d'obtenir qu'elle prît cette détermination, elles lui écrivirent des lettres bien touchantes; on peut juger de l'ardeur de leurs

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Marcelle.*
[2] *Id., ibid.*

désirs à l'accent de leurs entraînantes sollicitations. « La charité n'a pas de mesure, écrivaient-elles ; dans son impatience, elle ne connaît pas de délai et ne peut supporter de retard. Oublieuses de notre faiblesse et consultant moins nos forces que nos désirs, *nous voulons, nous, vos écolières, instruire celle qui nous a élevées*, et, comme dit le proverbe, *en remontrer à Minerve, inventrice des arts.* Vous qui, la première, avez jeté l'étincelle en nos âmes, qui nous avez invitées à ce genre de vie et par vos discours et vos exemples, et nous avez, comme la poule, rassemblées sous vos ailes, pouvez-vous bien, aujourd'hui, nous laisser aller sans mère, tremblantes à l'approche de l'épervier et de tous les oiseaux de proie qui volent autour de nous? Ainsi donc, séparées de vous, la seule chose que nous puissions faire, c'est de répandre des prières mêlées à des larmes ; c'est de témoigner, moins par nos pleurs que par nos sanglots, le désir que nous avons de vous revoir ; c'est de vous redemander notre Marcelle, si aimable et si bonne, dont la douceur surpasse la douceur du miel et toutes les douceurs du monde, et de vous prier de ne pas venir avec un front sévère et voilé par la tristesse *auprès de celles que votre bonté a entraînées à embrasser un genre de vie pareil au vôtre.* Au reste, nos désirs n'ont rien de téméraire ; nous ne demandons de vous que des choses de la plus haute perfection. De plus, si les maximes de l'Écriture s'accordent avec notre sentiment ; il n'y a pas trop de hardiesse à prendre une détermination

semblable à la nôtre[1]. » La voix de l'amitié pouvait-elle être plus persuasive? N'y avait-il pas, dans cet appel, tout ce que le cœur éprouve du besoin de la présence de ceux qu'il aime? Qui oserait dire que la religion dessèche le fond de tendresse que nous portons en nous? Elle le purifie, l'accroît, le vivifie et le divinise. Ah ! ces expressions d'amour, que la petite colonie romaine de lieux saints adressait à la mère désolée des vierges et des veuves de l'Aventin, étaient comme les premières et incorruptibles fleurs des sentiments tendres et fidèles qui allaient se développer dans les cloîtres pour embaumer le monde !

Mais écoutons Paule et Eustochium poursuivre ainsi le plaidoyer de leur cœur, afin d'attirer auprès d'elles celle qu'elles aimaient plus que leur vie : « Dès que Dieu parle à Abraham, il lui dit : *Sors de ton pays et de ta maison, et viens dans la terre que je te montrerai*. Ce patriarche, lui le premier à qui fut promis le Christ, reçoit l'ordre de quitter la Chaldée, la ville de confusion avec ses grandes rues, et Sennaar, où s'éleva jusqu'au ciel la tour d'orgueil, pour habiter la terre promise. Montueuse et élevée, cette région présente des délices spirituelles d'autant plus grandes que les plaisirs du siècle en sont entièrement bannis. » Les affectueuses habitantes de Bethléhem énumèrent ensuite les titres sacrés qui recommandent Jérusa-

[1] Lettre d'Eustochium et de Paule à Marcelle.

lem à la vénération des fidèles et à la visite de Marcelle, et elles ajoutent : « Peut-être, en secret, nous blâmerez-vous d'aller, sans suivre l'ordre des Écritures, prendre çà et là les passages qui se présentent à notre souvenir. Mais nous l'avons déjà dit : l'affection n'a pas d'ordre et l'impatience ne connaît pas de mesure. C'est pourquoi dans le Cantique des cantiques il est écrit, comme d'une chose difficile : *Mettez de l'ordre en mon amour*. Et nous répétons que si nous nous trompons ce n'est pas par ignorance, mais par affection pour vous [1].

« Il y a longtemps que vous avez envie de nous interrompre; nous le devinons et nous pressentons déjà l'objection que vous allez nous faire. Vous nous direz, sans doute : Cela était vrai jadis, quand le Seigneur aimait Sion plus que toutes les tentes de Jacob, et que les fondements de Jérusalem étaient assis sur les montagnes saintes; mais depuis que le Seigneur s'est levé et que sa voix a fait retentir ces mots : *On vous laissera votre maison toute déserte*, et que, les larmes aux yeux, il a prédit la ruine de la ville en disant : *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !* Voilà qu'on vous laissera vos maisons désertes; depuis que le voile

[1] Lettre de Paule et d'Eustochium à Marcelle.

du temple a été déchiré, que Jérusalem s'est rougie du sang du Seigneur et qu'elle a été assiégée par une armée, depuis lors, direz-vous, elle n'a ni la grâce du Christ ni la protection des anges. Vous ajoutez: Josèphe, écrivain et juif de nation, assure que lorsque le Seigneur fut crucifié, les voix des Vertus célestes s'échappèrent du fond du temple et crièrent: *Sortons d'ici*. Par ce passage et par d'autres, on voit que *là où a abondé la grâce, là a surabondé le péché*. Vous direz enfin que depuis le jour où les Apôtres ont entendu ces paroles : *Allez et enseignez toutes les nations*..., la Judée a perdu tout ce qu'elle avait de saint, et que l'antique familiarité de Dieu avec elle est échue aux nations par le ministère des Apôtres [1].

« Il est vrai, l'objection est forte et peut ébranler ceux mêmes qui connaissent les Écritures; néanmoins il est aisé de la résoudre. S'il ne l'eût aimée, jamais le Seigneur n'aurait pleuré la ruine de Jérusalem. Il pleura Lazare, parce qu'il l'aimait... Mais cette ville est aujourd'hui plus auguste qu'elle ne le fût jamais. Les Juifs vénéraient le Saint des saints, parce que là se trouvaient le propitiatoire et les chérubins, l'arche et la manne, la verge d'Aaron et l'autel d'or... Le sépulcre du Seigneur n'est-il pas beaucoup plus digne de vénération que tout cela? Nous n'y entrons jamais que nous n'y voyions le Sauveur gisant dans un linceul; et pour peu que nous y demeurions, nous y apercevons l'ange assis

[1] Lettre de Paule et d'Eustochium à Marcelle.

à ses pieds et le suaire plié tout près de sa tête. La gloire de ce sépulcre avait été prédite par Isaïe disant : *Son repos sera de la gloire*, pour montrer qu'un jour le lieu de la sépulture du Seigneur serait en vénération au monde entier [1].

« Cette terre est appelée terre maudite, parce quelle a bu le sang du Seigneur. Mais comment peut-on nommer lieu de prédilection celui où Pierre et Paul, ces chefs de l'armée chrétienne, ont répandu leur sang pour le Christ? Si glorieux est le martyre des serviteurs qui ne sont que des hommes mortels, pourquoi ne le serait pas celui du Seigneur Dieu? Quoi! l'on vénère partout les tombeaux des martyrs, on se met sur les yeux leur cendre sacrée, on la baise même si on peut le faire, et le sépulcre dans lequel a été enfermé le Seigneur, il ne le faudrait pas respecter [2] !

« Il serait trop long de dire ici combien, depuis l'époque de l'Ascension jusqu'à ce jour, d'évêques, de martyrs, d'hommes éloquents et versés dans la science divine sont venus à Jérusalem, persuadés qu'il eût manqué quelque chose à leur religion, à leur science, et que leurs vertus n'auraient pas reçu la perfection. Certes, si un illustre orateur a cru pouvoir reprocher à un certain personnage d'avoir étudié les lettres grecques, non point à Athènes, mais à Lilybée, et les lettres latines, non point à

[1] Lettre d'Eustochium et de Paule à Marcelle.

[2] *Ibid.*

Rome, mais en Sicile, ne pouvons-nous aussi penser que si l'on n'a été dans notre Athènes on ne saurait atteindre à la perfection du savoir?... Ceux qui sont les premiers hommes du monde se trouvent ici rassemblés. Nous y sommes venus, comme les derniers en vérité, pour y voir ce que les autres nations comptent de plus illustre. Assurément, au milieu des riches ornements de l'Église, le chœur des moines et des vierges est une sorte de fleur, de pierrerie très précieuse. Quiconque brille le plus dans les Gaules se hâte d'accourir ici. Le Breton, séparé de notre globe, a-t-il fait quelque progrès dans la religion, il abandonne son soleil occidental et vient chercher un lieu qui ne lui est connu que par sa renommée et le récit des Écritures. Que dirons-nous des Arméniens, des Perses, des peuples de l'Inde et de l'Éthiopie, de l'Égypte voisine de la Palestine et fertile en solitaires, du Pont, de la Cappadoce, de l'Assyrie, de la Mésopotamie et de tout l'Orient? Vérifiant ces paroles du Sauveur : *Partout où se trouvera le corps, là se rassembleront les aigles*, de nombreux essaims accourent en ces lieux et nous donnent l'exemple de toutes les vertus. Leur langage est différent, mais leur religion est la même. Presque autant de cœurs occupés à chanter les louanges de Dieu que de nations diverses [1].

« Ici l'on ne se déchire point par de cruelles médisances, comme c'est la coutume en plusieurs

[1] Lettre d'Eustochium et de Paule à Marcelle.

provinces... Lisez l'Apocalypse de Jean, et voyez ce qu'il y a là touchant une femme vêtue de pourpre, touchant les blasphèmes écrits sur son front, touchant les sept montagnes, la multitude des eaux sur lesquelles elle est assise, et enfin la destinée de Babylone. *Sortez*, dit le Seigneur, *sortez de cette ville, ô mon peuple! de crainte que vous ne participiez à ses péchés et que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies*. Allant ensuite à Jérémie, faites attention qu'il dit aussi : *Fuyez du milieu de Babylone, elle est devenue la demeure des démons et la prison de l'esprit impur*. Il est vrai, la sainte Église y est, on y voit les trophées des apôtres et des martyrs et on y confesse la doctrine véritable du Christ; c'est là que la foi a été prêchée par l'Apôtre, là que, foulant aux pieds la gentilité, chaque jour le nom chrétien s'élève plus sublime et plus glorieux; mais l'ambition, la puissance, la grandeur de la ville, la passion de voir et d'être vu, de saluer et d'être salué, de louer ou de médire, d'entendre ou de débiter des nouvelles, l'obligation de voir malgré soi une si grande foule d'hommes, tout cela ne va nullement avec la vie des solitaires, avec leur repos... Veut-on rendre les visites reçues? il faut aller à des portes splendides, puis, à travers des serviteurs dont la langue n'épargne pas, entrer dans des antichambres dorées. Mais dans le bourg du Christ tout est simple et champêtre; hors le chant des Psaumes, c'est un silence profond. De quelque côté que l'on se tourne, on entend le laboureur qui, menant sa char-

rue, chante : *Alleluia!* Le moissonneur, tout suant, se distrait de son travail par le chant des Psaumes, et, en taillant sa vigne avec le fer recourbé, le vigneron chante quelque hymne de David. Ce sont là les airs de ce pays et ses chansons amoureuses[1]. »

A ce contraste, où les charmes divins de Jérusalem sont si bien mis en opposition avec les imperfections humaines de Rome, les deux amies de Marcelle semblent s'interrompre et se troubler. Mais tout à coup elles reprennent avec une nouvelle ardeur, et le cri de leur amour monte si haut qu'on ne peut l'entendre sans verser de douces larmes. « Que faisons-nous, ajoutent-elles, et pourquoi, oubliant ce que la bienséance exige, ne voyons-nous que ce que nous désirons? Oh ! quand viendra le temps où, tout hors d'haleine, un courrier nous apprendra que notre Marcelle est arrivée en Palestine? où les chœurs des moines, les nombreux essaims des vierges répandront partout cette nouvelle? Déjà nous brûlons d'aller au-devant de vous, et, sans attendre de voiture, nous avons hâte de partir à pied. Nous presserons vos mains, nous verrons votre visage chéri, et à peine pourrons-nous nous arracher à des embrassements si désirés. Viendra-t-il jamais ce jour où il nous sera donné d'entrer dans la grotte du Sauveur, de pleurer au sépulcre du Christ avec notre sœur, d'y pleurer avec notre mère, de baiser ensuite la croix, de monter d'esprit et de cœur au jardin des

[1] Lettre d'Eustochium et de Paule à Marcelle.

Oliviers, de voir ressusciter Lazare, enveloppé de son suaire, de contempler les eaux du Jourdain que le Seigneur a purifiées par son baptême, d'aller à la bergerie des pasteurs, de prier au tombeau de David, de voir le prophète Amos sonnant, même aujourd'hui, de sa trompette du haut de son rocher, de visiter les tentes ou les sépultures d'Abraham et d'Isaac, de Jacob et de trois illustres femmes, de voir la fontaine où Philippe baptisa l'eunuque, d'aller à Samarie, d'y honorer les cendres de Jean-Baptiste, d'Élisée et d'Abdias, d'entrer dans les cavernes où, aux jours des persécutions tant de prophètes furent nourris? Nous irons à Nazareth et nous verrons la fleur de la Galilée; car Nazareth signifie fleur. Non loin de là nous verrons Cana, où l'eau fut changée en vin. Nous monterons à Stabyrium, et nous contemplerons les tentes du Sauveur, non point avec Moïse et Élie, comme Pierre le voulait autrefois, mais avec l'Esprit-Saint. De là nous irons à la mer de Génézareth, et nous verrons quatre et cinq mille hommes rassasiés au désert avec cinq et sept pains. Ensuite nous apparaîtra la ville de Naïm, aux portes de laquelle fut ressuscité le fils de la veuve. Nous apercevrons Hermonim et le torrent Endor, où fut défait Sisara, et Capharnaüm, où le Sauveur opéra tant de prodiges, et enfin la Galilée tout entière. Puis quand, en compagnie du Christ, après avoir passé par Silo, par Béthel, par les autres lieux où l'on a bâti des églises qui sont comme les trophées des victoires du Seigneur, nous serons dans

notre grotte, nous chanterons toujours, nous pleurerons souvent, nous prierons sans cesse, et, blessées des traits du Sauveur, nous nous écrierons ensemble : *J'ai trouvé celui que mon âme cherchait; je le tiendrai et je ne le quitterai plus*[1]. » Marcelle résista à ces divines incantations. Un itinéraire si séduisant n'ébranla pas sa résolution de demeurer à Rome, et la perspective elle-même d'un pèlerinage de quelques mois en terre sainte, entre Paule, Eustochium et Jérôme, ne put pas l'éloigner momentanément des vierges et des veuves de l'Aventin. L'affection dont on l'entourait à Bethléhem était une amitié sûre et assez forte pour lui pardonner sa résistance; aussi les deux émigrées ne tentèrent-elles qu'un dernier effort.

Jérôme vint donc à son tour inviter Marcelle à se réunir à ses compagnes, et, pour l'y déterminer, il traçait ainsi le tableau de la vie paisible qu'on menait aux lieux saints : « Puisque nous avons déjà passé la meilleure partie de notre vie, ballottés sur les flots, tantôt battus par les orages, tantôt brisés contre les écueils, pourquoi ne point user de la première occasion qui se présente d'entrer dans la solitude comme dans une sorte de port? Là nous avons un pain grossier, des légumes arrosés de nos mains et du lait!... délices champêtres! Avec une telle vie, le sommeil n'interrompt point nos oraisons, ni l'excès des viandes nos lectures. En été,

[1] Lettre d'Eustochium et de Paule à Marcelle.

l'ombre d'un arbre nous prête une retraite. En automne, un air tempéré, des feuilles tombées sous les arbres nous invitent au repos. Au printemps, la campagne s'émaille de fleurs, et, au milieu du ramage des oiseaux, on trouve plus de charme dans la psalmodie. En hiver, quand viennent les frimas et les neiges, nous veillons et nous dormons chaudement. Que Rome donc ait son tumulte, qu'elle se plaise aux fureurs de l'arène, aux folies du cirque, à la pompe des théâtres...; que les solitaires de cette ville aillent chaque jour visiter le sénat des matrones ; *pour nous, c'est notre bien de nous attacher au Seigneur, de mettre en Dieu toute notre espérance*, afin que lorsque nous aurons échangé cette pauvreté contre le royaume des cieux, nous puissions dire avec transport : *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel? Et que vous ai-je demandé sur la terre?* En effet, nous trouverons dans ce royaume une telle abondance de biens, que nous serons affligés d'avoir cherché sur la terre des biens fragiles et caducs[1]. »

Espérant frapper le coup décisif sur Marcelle, dont il connaissait, mieux que personne, la passion pour l'étude des Écritures, Jérôme ajoute : « De même que l'on comprend mieux les historiens grecs quand on a vu Athènes, et le troisième livre de l'*Énéide* quand on est venu par Leucate et les monts Acrocérauniens, de la Troade en Sicile, pour se

[1] Lettre de Jérôme à Marcelle.

rendre ensuite à l'embouchure du Tibre; de même on voit plus clair dans les saintes Écritures quand on a parcouru la Judée, interrogé les souvenirs de ses antiques cités, étudié sa géographie[1]. » Marcelle se montra inébranlable; ni les conseils de Jérôme, ni les supplications et les tendresses de ses amies ne purent l'attirer en Orient. Sans doute, les goûts de son âme et les désirs de son cœur la rendaient sensible aux propositions de l'amitié comme aux considérations élevées de son admirable guide; mais le plus sacré des devoirs la retenait à l'Aventin, et elle se vouait tout entière à ses œuvres. Il est des âmes que l'isolement n'accable pas; il les recueille en elles-mêmes; il concentre les forces de leur intelligences et de leur cœur, et souvent il les rend sublimes.

Toutefois les lettres qui lui venaient de Bethléhem lui étaient chères entre toutes. C'est un grand adoucissement pour l'absence que de connaître la terre où vivent ceux que nous aimons; on les voit, on les suit, on se mêle à leur vie. Ainsi, grâce à leurs lettres, Jérôme, Eustochium et Paule avaient rendu familiers à Marcelle les lieux qu'ils habitaient. Sans doute l'esprit et le cœur de la mère des monastères de Rome aurait trouvé bien doux de visiter les lieux où avait vécu le Sauveur des hommes[2], d'y entendre comme un écho de la parole divine, la voix de Jérôme expliquer les adorables mystères; d'y suivre

[1] Lettre de Jérôme à Marcelle.

[2] Baronius, t. IV, pp. 506-510.

les traces de Jésus à Bethléhem, au Calvaire, au sépulcre, et de devenir ainsi, dans la lumière céleste qui éclaire Jérusalem, le témoin de la naissance, de la vie, de la mort et de la résurrection de l'Homme-Dieu. Mais la patricienne, à qui la mort d'Albina donnait toute liberté, repoussa cette tentation si séduisante; elle sentait que dans le service de Dieu il faut savoir choisir souvent ce qui offre le moins d'attraits, et, résistant à de nobles et saints désirs, elle s'enfonça plus avant dans son existence de solitude et de perfection, prouvant de la sorte à ses amies de Jérusalem que la terre sainte est en la possession de toute âme qui sait fixer sa vie dans le sacrifice.

Que seraient en effet devenues, loin d'elles, les vierges et les veuves de l'Aventin et de la villa suburbaine? Quand une famille est jeune, elle ne peut se passer de mère, sous peine de s'en ressentir toujours. Une mère ne se remplace pas dans l'ordre naturel, et, à plus forte raison, sa perte est irréparable dans les lignées spirituelles naissantes. Marcelle avait à parfaire une œuvre dont les influences importaient souverainement aux idées et aux mœurs du monde. Après les martyrs, seules, les descendantes du patriciat, foulant aux pieds toutes les joies et toutes les grandeurs, pouvaient convaincre les païens de la divinité de l'Évangile. On savait quelle était leur vie, et, à l'idéal divin qui couronnait leur front, on devait s'incliner forcément comme à la représentation la plus imposante de la vertu

chrétienne. Ces jeunes filles parées de modestie, ces nobles veuves enveloppées d'austérité parachevaient, dans la vertu de leur beauté morale, le baptême de Rome que le christianisme avait commencé dans des fleuves de sang. Aussi Dieu inspirait-il supérieurement l'âme de Marcelle lorsqu'il lui faisait préférer Rome à Jérusalem. C'était à elle et à ses compagnes qu'était conféré l'honneur de purifier et de féconder la terre de toutes les voluptés, et de répandre en Occident la race des grandes âmes qui devaient faire incliner souverains et peuples au pied de la croix de Jésus-Christ.

Inébranlablement fidèle à sa mission, Marcelle répondait néanmoins aux témoignages d'amitié qui lui arrivaient de Bethléhem; son cœur, malgré la distance, savait trouver des expressions de tendresse qui pénétraient délicieusement dans l'âme de ses amies. Une lettre de Jérôme révèle toutes les délicatesses de son affection à l'égard d'Eustochium et de Paule : « Pour nous consoler de votre absence, nous faisons, les uns et les autres, tout ce qui est en notre pouvoir. Vous nous envoyez des présents, et nous, nous vous adressons des lettres et des remerciements. Mais comme vos présents conviennent à des vierges voilées, nous développerons ici ce qu'ils ont de mystérieux. Le sac est le symbole de l'oraison et du jeûne. Les sièges apprennent à une vierge à ne point sortir. Les flambeaux l'avertissent d'avoir la lampe allumée pour attendre l'arrivée de l'époux. Les coupes l'instruisent de l'obligation qu'elle a de

mortifier la chair et d'être toujours prête à endurer le martyre. *Ce calice du Seigneur, ce calice qui enivre, oh! qu'il est beau!* Mais ces légers éventails que vous offrez aux matrones, et qui servent à chasser les mouches, disent gracieusement qu'il faut étouffer, dès leur naissance, les désirs de la chair, parce que *les mouches qui meurent dans le parfum en gâtent la bonne odeur.* Voilà des instructions pour les vierges, des enseignements pour les veuves. Vos présents, ajoute Jérôme, me conviennent aussi personnellement, quoique dans un sens inverse, car les sièges vont bien aux gens oisifs, le sac est nécessaire aux pénitents, la coupe à celui qui boit. Ceux mêmes qu'agitent les frayeurs de la nuit et les appréhensions continuelles d'une mauvaise conscience sont très aises d'avoir un flambeau allumé[1].» Tels étaient les charmants rapports des belles âmes auxquelles nous consacrons ces pages; séparées les unes des autres par de grands espaces, elles se préoccupaient avant tout de l'œuvre par excellence de leur perfection, et la fondatrice de l'Aventin agissait toujours comme la mère spirituelle d'Eustochium et de Paule. Ainsi Marcelle faisait à l'amitié la part la plus avantageuse et la plus large, et, comme aux jours heureux où elle possédait ses amies à ses côtés, elle travaillait sans relâche à leur avancement spirituel.

L'espérance si doucement caressée d'attirer notre

[1] Saint Jérôme, lettre XLVI[e] à Marcelle.

sainte en Orient dut donc s'évanouir. On avait longtemps compté, pour l'y déterminer (on croit toujours si fermement ce que l'on désire), sur la tristesse où la mort d'Albina avait plongé son cœur, sur les difficultés inhérentes à ses œuvres et sur la tendresse si profonde qu'elle portait à ses amies. Mais, dans l'âme de la mère des vierges et des veuves de Rome, la voix du devoir parlait plus haut que le malheur, l'injustice et l'amitié. En vain Jérôme lui adressa indirectement encore de nouvelles prières, tout fut inutile, et ses conseils à la jeune vierge Sérénilla de visiter les lieux saints n'ébranlèrent pas[1], malgré leur éloquence, la résolution de l'admirable patricienne. Forte de sa conscience, qui lui montrait que sa place à elle était au milieu des vierges et des veuves de l'Aventin, Marcelle s'immobilisa dans sa patrie et ne consentit pas à s'en éloigner non seulement à l'approche, mais en présence même des barbares.

Ce fut vers ce temps que deux grandes âmes, Monique et Augustin, prises d'admiration pour les institutions monastiques, visitèrent Rome. Ayant au cœur le désir de n'être qu'à Dieu, la mère et le fils, dit un historien, s'étaient détournés de leur route, au moment de se rendre en Afrique, pour chercher des modèles de la vie religieuse jusque dans les gorges des Apennins ; et comme Rome avait aussi à offrir à leur piété les monastères des vierges dont

[1] Saint Jérôme, lettre XLVIIIe à Desiderius.

l'évêque d'Hippone devait célébrer bientôt le nombre, la pureté, la beauté sans tache, ils s'y rendirent[1]. Augustin, nouvellement converti par la sainteté et l'éloquence d'Ambroise, l'évêque de Milan, et par les larmes de Monique, sortait de sa retraite de Cassiacum et étudiait alors avec ardeur la vie religieuse, dont il faisait son idéal. A peine arrivé à Rome, son premier soin fut de connaître et fréquenter, en compagnie de sa mère, la communauté de l'Aventin, qui était le berceau et le foyer de toutes les autres. Il s'entretint avec Marcelle, admira l'organisation sacrée des vierges et des veuves, et témoigna la vénération la plus profonde pour la fondatrice des institutions monastiques de femmes en Occident. Il se plaisait à lui entendre raconter les origines et les développements de la vie parfaite dans la capitale du paganisme : ses difficultés et ses bénédictions, ses entraves et ses progrès. Augustin et Monique quittèrent Rome profondément pénétrés de respect et de sympathie pour les œuvres dont ils venaient d'admirer la haute portée morale et la divine importance. Mais, hélas! moins d'une année après, sous le coup de la plus cruelle douleur, le fils de Monique devait y revenir tout seul.

Accablé par la perte de sa mère, dont il avait reçu le dernier soupir à Ostie, Augustin désolé vint passer à Rome le premier temps de son deuil. Plus encore que la première fois, il rechercha les pieux et

[1] *Histoire de sainte Monique*, Bougaud, pp. 424 et 425.

graves entretiens de Marcelle. Il éprouvait le besoin de se mettre en intime communication avec l'Aventin, voulant connaître toutes les patriciennes qui y avaient reçu les instructions de Jérôme, parlant souvent de Paule et d'Eustochium, avec lesquelles il devait entrer en relation, malgré les distances qui séparaient l'Afrique de Béthléhem[1]. Il emporta de ces nouveaux rapports avec la famille des vierges et des veuves l'idée de ses fondations prochaines ; les communautés de Rome, dont Marcelle était la mère, devaient servir de modèle à celles dont il allait devenir le père. Combien impénétrables sont les desseins de Dieu ! Augustin se trouvait à Rome pour pleurer Monique à l'heure où Marcelle pleurait Albina ; les larmes versées sur les deux mères devaient être une rosée bienfaisante pour les œuvres qui florissaient à l'Aventin comme pour celles qui allaient naître à Thagaste et à Hippone.

[1] Tillemont, t. XII, p. 264.

CHAPITRE XII

DE 390 A 398.

Marcelle s'efforce de satisfaire aux plus chers désirs de sa mère. — Læta intéressée dans cette œuvre. — Le ciel doit triompher d'Albinus par l'innocence d'une enfant. — Beautés de l'enfant et du vieillard. — Influence toute-puissante de la fille chrétienne. — Saintes industries recommandées à Læta par Jérôme. — Dernières résistances du prêtres des idoles. — La petite Paule est l'instrument divin qui porte le coup décisif sur son âme. — Allégresse de la famille partagée à l'Aventin et à Bethléhem. — Les sollicitudes de Marcelle se tournent vers la jeune Paule. — Elle demande à Jérôme une lettre pour l'éducation de cette enfant.—Sages et saintes recommandations à ce sujet adressées à Læta. — Il voudrait que Paule fût confiée à ses parentes de Bethléhem. — Furia. — Son veuvage. — Elle se donne à Dieu. — Lettre de Jérôme à cette dernière. — Fabiola en Orient. — Résolution d'y demeurer. — Son retour à Rome à l'approche des Barbares. — Saint Ambroise et Théodose le Grand, défenseurs de l'Église et des institutions religieuses. — Leurs discours et leurs actes en faveur des vierges et des veuves.

Marcelle n'était pas seulement retenue à Rome par des soins et des devoirs de tout genre envers les vierges et les veuves, elle s'y trouvait encore fixée, nous le savons, par la poursuite du plus cher désir

d'Albina, elle s'y dévouait à l'œuvre qui formait la partie la plus sacrée du testament maternel. Son oncle, dont nous avons déjà parlé, n'avait pas rompu avec les erreurs païennes. Albinus, renommé pour son savoir et son honnêteté [1], tout en admirant les vertus pratiquées au sein de sa famille, n'avait pas accompli le grand acte qui devait le donner au vrai Dieu. L'ébranlement produit dans ses anciennes croyances était profond; la mort d'Albina, en frappant sur son âme un coup douloureux, lui démontrait l'impuissance de tous les systèmes opposés à l'Évangile, et l'action bienfaisante de Marcelle tendait à hâter le dénouement favorable. Aussi l'on comprend avec quelle ardeur notre sainte poursuivait de ses prières l'âme de celui dont la conversion avait été si vivement désirée par sa mère. Elle était puissamment aidée dans cette œuvre par Læta, la fille d'Albinus, en attendant que le ciel fît entrer dans la pieuse coalition la petite-fille elle-même du vieillard [2] : un doux ange qui portait le nom de Paule. Ces trois âmes devaient travailler à l'envi l'une de l'autre au salut du néophyte bien-aimé.

L'unique enfant d'Albinus, Læta, avait épousé, aux vœux de Marcelle, Toxotius, le fils de l'illustre Paule et le frère d'Eustochium et de Blésilla [3]. La jeune fiancée possédait pour première dot un bien

[1] Tillemont, t. XII, pp. 233 et 234.
[2] Saint Jérôme, lettre LVII[e] à Læta.
[3] *Id., ibid.*

qu'elle ne tenait pas de son père : une foi religieuse profonde et un zèle ardent pour la propagation de la vérité chrétienne. Cet héritage lui venait de sa propre mère, de sa tante Albina et de sa cousine Marcelle. Aussi, avant tout, Læta ambitionnait le bonheur de communiquer ses croyances à l'âme de l'auteur de ses jours, et elle employait incessamment toutes les délicatesses et les sollicitudes de la piété filiale à cette œuvre. Son amour, cette tendresse d'une pure jeune fille qui est si puissante sur le cœur d'un père, lui faisait pressentir que les résistances céderaient et qu'elle établirait enfin, avec la grâce et les persuasions de son cœur, le règne de la vérité sur l'âme aimée.

Pénétrons dans cette famille du patriarche des sacerdoces païens de Rome. Albinus se dispose à passer au culte nouveau, non pour y exercer de hautes fonctions et y jouir d'un pontificat somptueusement rémunéré, mais pour y être admis comme le dernier et le plus humble des disciples. Bien longtemps les plus saintes influences avaient été impuissantes à opérer cette transformation. Toutefois les âmes attachées à cette œuvre avaient reçu du ciel des encouragements, et Marcelle n'avait jamais manqué de confiance. Dieu venait de leur donner l'aide qui, malgré sa faiblesse apparente, allait contribuer efficacement au salut du prêtre des idoles et assurer sur lui le triomphe définitif de la grâce. Læta était devenue mère d'une angélique enfant, et cette innocente créature, *offerte et consacrée à Dieu*

avant même sa naissance[1], devait conduire Albinus au pied des autels de Jésus-Christ.

Saint Jérôme avait pressenti l'heureuse solution que le ciel ménageait en faveur du père de Læta quand il écrivait de Bethléhem : « On comprendra, en considérant la maison de votre père, cet homme d'une haute naissance et d'un profond savoir, mais qui marche encore dans les ténèbres, que le conseil de l'Apôtre a été utile chez vous, puisque les fruits qui y sont nés ont adouci l'amertume de la racine, et que d'une mauvaise tige a découlé un baume précieux. Vous êtes née d'un père et d'une mère qui n'avaient pas la même religion; de vous et de mon cher Toxotius est issue la jeune Paule. Qui eût jamais pensé qu'Albinus le pontife serait un jour aïeul d'une fille accordée aux vœux d'une mère chrétienne, que cet aïeul prendrait plaisir à entendre chanter l'alléluia du Christ à une enfant qui ne fait que bégayer, et que ce vieillard élèverait dans son sein une vierge du Christ? Nous avions eu une heureuse espérance. *Une sainte et fidèle maison sanctifie un infidèle*[2]. Il est déjà candidat de la foi celui qu'environne une troupe croyante de fils et de petit-fils. J'en suis persuadé, Jupiter lui-même, s'il eût eu une semblable famille, aurait pu croire en Jésus-Christ. » N'y avait-il pas dans ces paroles comme la pro-

[1] Saint Jérôme, lettre LVIIe à Læta. *Quæ prius Christo consecrata est quam genita.*

[2] *Et bene feliciterque expectavimus. Sancta et fidelis domus virum sanctificat infidelem.* (*Epist. ad Lætam.*)

phétie de la conversion prochaine d'Albinus opérée par l'innocence et les grâces enfantines de la fille de Læta?

En effet, que de beauté et de mélancolie entre cette enfant à l'aube première de l'existence et ce vieillard arrivé presque au terme! C'était le rayon d'un printemps céleste qui éclairait et réchauffait un hiver glacé. Couple plein d'harmonie, malgré ses dissemblances; figure fraîchement éclose, comme celle d'un ange de Raphaël, s'appuyant sur une tête blanchie et dénudée; extrêmes divins qui, loin de se heurter, unissaient dans leur contraste le berceau à la tombe et allaient se fondre suavement dans une même auréole de foi, d'espérance et d'amour! Cette âme de la jeune Paule, dont l'innocence remuait si profondément le cœur d'Albinus, était la force irrésistible qui devait le conduire à Dieu.

Du reste, le frère d'Albina cédait à un empire dont l'homme ici-bas subit la puissance et la grâce; le cœur, parvenu à un âge de la vie, ne résiste pas aux sollicitations de Dieu exprimées par les prières et les larmes d'une pieuse enfant. C'est la force de ses sentiments qui a inspiré ces immortelles paroles qu'on ne peut lire ou entendre sans ressentir au fond de l'âme les attendrissements les plus célestes : « Quel est l'homme à soixante ans qui, n'apprend pas de sa fille? Quel est l'homme qui n'ayant pas connu Dieu dans la vie et dans la raison, et voyant sa jeune enfant s'agenouiller chaque soir devant l'invisible Majesté, ne soupçonne à la naïveté de sa

prière et de sa joie, à la paix de son cœur, quelque chose du mystère qui s'approche de lui par une si vive représentation? O tendresse des voies de Dieu! notre mère nous apprenait son nom quand nous étions enfants; l'épouse l'a redit dans l'intimité nuptiale à l'âme enivrée du jeune homme; la fille le raconte au vieillard courbé par l'âge, et lui ramène dans ses jours de décadence une révélation toute jeune et toute vierge! Le ciel dira combien d'âmes ont été le fruit de cette dernière conquête de la vérité; combien, qui n'avaient rien vu et rien entendu, se sont réveillés du songe de l'erreur sur leur lit de mort, et ont adoré de leur souffle expirant l'éternel amour, se montrant à eux sous la forme angélique d'une fille bien-aimée[1]! »

Comment Albinus, poursuivi d'un côté par l'amour filial de Læta, aurait-il pu résister de l'autre aux grâces caressantes de la jeune Paule? Il suffit de connaître les douces industries auxquelles la mère, d'après les conseils de Jérôme, avait habitué la fille pour comprendre la toute-puissance de l'enfant sur le vieillard : « Quand elle verra son aïeul, qu'elle se jette dans ses bras, s'attache à son cou et malgré lui chante *Alleluia*. Que sa grand'mère l'arrache aux mains de l'aïeul, et qu'en souriant à son grand-père la petite-fille lui prouve qu'elle le connaît[2]. » Jérôme

[1] Lacordaire, conf. XXXIVe.

[2] *Non debeo silentio præterire quanto exultaverit gaudio quod Paulam neptem suam audierat balbutiente lingua alleluia cantare. (Epitaph. Paulæ.)*

appréciait justement les besoins et les faiblesses du cœur d'Albinus; il savait qu'il y aurait une victorieuse puissance dans les attentions, les caresses et les gentillesses de sa petite-fille; le vieillard, désenchanté des hommes et des choses, ne pouvait entrevoir le ciel que si un ange lui en ouvrait les portes; et la jeune Paule avait dans son limpide regard le reflet des clartés mystérieuses qui révèlent au monde visible les beautés du monde surnaturel. Ces intimes recommandations faites à Læta forment comme un tableau de vie de famille, devant lequel l'âme se sent imprégnée des plus purs enivrements, et, à cette scène délicieusement belle du vieillard et de l'enfant, le cœur bénit Dieu d'avoir ensoleillé avec des teintes si sereines les dernières années de l'existence. Bienheureux les hommes qui ont de telles visions avant de mourir! ils emportent dans l'autre monde des images dont ils vont retrouver la céleste ressemblance; au milieu des chœurs des Anges, ils croient revoir et aimer les idéales figures de leurs petits-enfants. Læta avait suivi les conseils de Jérôme avec toute la délicatesse d'amour dont une fille chrétienne est prodigue quand elle veut sauver l'âme de son père.

Cependant il en coûtait infiniment au prêtre de Jupiter de rompre avec le passé et de se séparer de la société païenne de Rome, dont il avait été si longtemps le guide et l'oracle. La lutte engagée dans son âme était terrible, et à certaines heures Marcelle et Læta désespéraient de la victoire. Dans une cir-

constance, le vieillard avait repoussé avec colère une lettre de Jérôme où il était parlé de conversion, et telle avait été alors l'impression fâcheuse ressentie par sa nièce et sa fille, qu'elles n'avaient pu cacher leurs terreurs au solitaire de Bethléhem. Inébranlable dans sa confiance, Jérôme répondait : « Qu'Albinus rejette ma lettre avec mépris et en rie, qu'il me traite de fou, qu'il m'appelle insensé ; avant de croire, son gendre en faisait autant[1]. On devient, on ne naît pas chrétien. Rome elle-même est devenue un désert pour la gentilité. Aujourd'hui la croix est l'étendard des légions, et le signe du salut étincelle sur le diadème impérial. Les anciens dieux sont relégués dans les combles des demeures avec les oiseaux de nuit. Les murs dorés du Capitole sont aujourd'hui sales ; tous les temples de Rome sont remplis de poussière et de toiles d'araignées. La cité se lève de ses fondements, et le peuple, passant en foule devant ses temples à demi ruinés, court aux tombeaux des martyrs[2]... O Læta, que ceci soit dit afin que vous ne désespériez pas du salut de votre père, et que, par la même foi qui vous a mérité une fille, vous obteniez la conquête de l'auteur de vos jours et vous

[1] *Despuat licet epistolamque meam irrideat, et me vel stultum vel insanum clamitet, hoc et gener ejus faciebat antequam crederet.* (*Epist.* LVIIe.)

[2] *Vexilla militum crucis insignia sunt. Regum purpuras ardentes diadematum gemmas patibuli salutaris pictura condecorat. Auratum squalet Capitolium... populus antè delubrà semiruta, currit ad martyrum tumulos.* (*Epist. ad Lætam.*)

jouissiez du bonheur de toute votre maison, connaissant bien cette promesse du Seigneur : *Les choses impossibles aux hommes sont possibles à Dieu.* Il n'est jamais trop tard pour se convertir [1]. » Ainsi parlait Jérôme; il n'éprouvait pas le moindre doute; il comptait tout ensemble, pour triompher des résistances les plus opiniâtres, sur les prières et les larmes de Marcelle et de Læta, l'assistance de l'âme d'Albina et l'innocence de la jeune Paule. La confiance du saint ne devait pas être déçue, et le jour arrivait où Albinus, se dégageant des entraves de toute une vie, désertait l'autel des faux dieux pour offrir ses adorations à Jésus-Christ.

Elle avait donc sonné l'heure bénie si impatiemment attendue; enfin l'âme du pontife païen s'anéantissait devant la majesté du Dieu de l'Évangile. Les voiles épais des erreurs anciennes étaient tombés, et la lumière chrétienne éclairait de tous ses rayons l'intelligence si longtemps sceptique et railleuse du vieillard. Le père de Læta partageait la foi de toute sa famille, et une paix ineffable inondait son cœur d'une félicité inconnue. L'aïeul mêlait maintenant sa voix tremblante aux chants divins de la jeune Paule, et son âme s'élevait à l'unisson de la sienne. Dieu s'était servi de ce qu'il y a de plus faible et de plus fort tout ensemble pour conquérir Albinus; il

[1] *Eadem fide qua meruisti filiam, et patrem recipias, sciens illud a Domino repromissum : quæ apud homines impossibilia apud Deum possibilia sunt. Numquam est sera conversio.* (*Epist. ad Paulam.*)

avait fait parler à son cœur les grandes voix de la naissance et de la mort, du berceau et de la tombe pour lui dévoiler les horizons infinis de l'éternelle vérité. En présence de ces réalités les plus saisissantes de toutes, le vieillard avait éprouvé un besoin de lumière dont l'intensité répondait au dénuement auquel le paganisme l'avait toujours condamné. Les mystères de notre origine et de notre fin, inondés des clartés chrétiennes, étaient devenus les attaches ou plutôt les ancres qui avaient fixé cette âme dans le port du salut. Dès lors celui qui, par expérience, connaissait le vide de tous les biens du monde, s'était épris d'un vif attrait pour l'étude d'une religion dont chaque croyance reposait inébranlablement sur la parole divine, et, renfermant son cœur entre le tombeau d'Albina et le berceau de la jeune Paule, il éprouvait un avant-goût des félicités du ciel. Belle et touchante conversion! qui fut l'œuvre de beaucoup de cœurs et qu'il faut attribuer surtout à Marcelle, à Læta, à Albina et à l'angélique petite-fille dont Dieu s'était servi comme d'un instrument divin pour porter le coup décisif de sa grâce sur l'âme attendrie du prêtre idolâtre. C'est que Paule avait associé dans ses naïves prières les mystiques douceurs de son premier amour pour Dieu aux amères sollicitudes de la difficile conversion de son aïeul. Nous ne savons rien de plus touchant que ce pouvoir de l'innocence sur le vice, de l'âme pure sur l'âme souillée!

Nous n'essayerons pas de peindre l'allégresse pro-

duite par cette conversion; toute expression serait impuissante. L'erreur était donc chassée de cette demeure où elle avait établi jusque-là sa principale citadelle. Enfin il n'y avait plus qu'un seul et même culte dans cette famille, le symbole des enfants était passé dans le cœur du père, et l'*alleluia* de Paule était répété par les lèvres de l'aïeul[1]. Admirables dispositions de la Providence! le plus docte et le plus respecté des sacrificateurs, après avoir consacré son existence presque entière au service des faux dieux, s'inclinait devant les croyances de ses enfants et, changeant de prière et d'autel, apportait ses adorations aux pieds du Dieu du Calvaire! Ce triomphe d'un nouveau genre, Rome pouvait l'inscrire dans ses annales les plus glorieuses; c'était la victoire de la vérité et de la vertu remportée par des femmes et une enfant sur l'esprit le plus cultivé[2] et le cœur le plus fidèle à la religion des ancêtres. Le paganisme, en perdant Albinus, voyait sortir de ses rangs son chef le plus autorisé, et le coup que cette conversion lui portait devait avoir de terribles conséquences. A l'Aventin, on bénissait Dieu d'avoir exaucé les vœux d'Albina mourante : la sœur se retrouverait donc avec le frère; réunis dans la même foi, ils devaient participer aux mêmes récompenses.

En Orient, la joie de cet événement n'était pas moins vive; on se réjouissait des bénédictions ob-

[1] Saint Jérôme, lettre LVIIe à Læta.
[2] Tillemont, t. XII, p. 233.

tenues, et Jérôme, Paule et Eustochium adressaient aux membres si aimés de la famille monastique de Rome leurs félicitations les plus tendres. Une lettre de Bethléhem célébra alors l'entrée d'Albinus dans l'Église; un prêtre du vrai Dieu donnait les doux noms de *frère* et d'*ami* à l'ancien prêtres des idoles [1].

L'âme en repos du côté de son oncle, Marcelle tourna ses sollicitudes vers un autre objet de sa tendresse. La fille de Læta était douée d'une intelligence vive et précoce, et il fallait former au bien la belle nature de cette enfant. Marcelle sentait qu'il était indispensable d'opposer aux faiblesses d'Albinus, dont la tendresse excessive pour l'aimable créature était un danger, une direction mélangée de fermeté et de douceur. L'éducation chrétienne, ensemble divin d'obéissance, de respect, de reconnaissance, d'amour, soumet l'âme humaine à la volonté souveraine de Dieu. Afin de plier au devoir, sous toutes ses formes, le caractère de la jeune Paule, notre sainte demanda, au nom de Læta, des lumières et des conseils à l'expérience de Jérôme [2], et le solitaire de Bethléhem écrivit alors cette lettre admirable jusque dans les plus petits détails, qui est demeurée le plus parfait programme de l'éducation chrétienne pour une jeune fille. Fénelon, avec son cœur si tendre, ne devait rien écrire de mieux sur cet important sujet. La lettre est adressée à Læta

[1] Saint Jérôme, lettre LVII[e] à Læta.

[2] *Sanctæ Marcellæ et tuis precibus invitato.*

et débute ainsi : « Mon dessein était, *puisque notre Marcelle et vous m'en avez prié,* d'écrire à une mère, c'est-à-dire à vous-même, et de vous montrer comment vous devez instruire notre Paule, qui a été consacrée au Christ avant d'être née, promise avant que vous l'eussiez conçue. Choisissez-lui un maître d'un âge mûr, d'une vie bien réglée, d'une instruction solide. Je ne crois pas qu'un homme savant puisse avoir honte de faire pour une parente ce qu'Aristote faisait pour le fils de Philippe, à qui il enseigna les premiers éléments des lettres, ainsi qu'un maître à gages. On ne doit pas regarder comme au-dessous de soi ce qui sert nécessairement de base aux grandes choses. La prononciation des syllabes, l'explication des premières règles sont autres dans la bouche d'un homme instruit que dans celle d'un ignorant. Empêchez que par une ridicule délicatesse de femme votre fille ne s'accoutume à prononcer les mots à demi, ou à jouer sous l'or et sous la pourpre, car elle nuirait à son langage et à ses mœurs. Dès leur bas âge, les Gracques, dit-on, durent beaucoup pour l'éloquence à la manière dont leur mère s'exprimait. Ce fut entre les bras de son père qu'Hortensius apprit à bien parler[1]. On efface difficilement les impressions que reçoit une jeune âme. La laine, une fois bien teinte, qui pourrait lui rendre sa couleur? Un vase neuf garde longtemps l'odeur et le goût de la première liqueur dont il fut rempli. — Défendez-vous

[1] *Hortensii oratio in sinu paterno coaluit.*

de lui percer les oreilles, de lui farder le visage avec la céruse et le rouge, de cacher son cou sous l'or et les perles, de charger sa tête de pierres précieuses, de lui roussir les cheveux, de crainte que cette couleur ne soit pour elle un présage des feux de l'enfer[1]. Servez-lui de maîtresse, et que son enfance inexpérimentée vous imite. Qu'elle ne voie rien en vous ni en son père qu'elle ne puisse imiter sans pécher. Parents d'une vierge, souvenez-vous que vous pouvez l'instruire bien plus par vos exemples que par vos paroles! Une fleur est si vite fanée! Pour flétrir les violettes et les lis, il suffit d'un souffle impur. Que jamais votre fille ne paraisse en public sans vous; que sans sa mère elle n'aille point aux basiliques des martyrs ni aux églises. Que nul jeune homme ne lui sourie. Les veilles des fêtes solennelles, que votre jeune vierge les célèbre sans s'éloigner même d'un pas de sa mère[2]. Qu'elle apprenne aussi à faire des ouvrages de laine, à tenir la quenouille, à mettre sa quenouille sur ses genoux, à tourner le fuseau, à former le fil avec le pouce. Qu'elle dédaigne les tissus de soie, les toisons de Sères et les ouvrages où l'or s'allonge en fils. Que ses vêtements préservent son corps du froid, sans le découvrir[3]. » Vivifiant régime dont les salutaires prescriptions devaient marquer les traits d'une belle âme et former une chré-

[1] *Ne caput gemmis oneres, ne capillum irrufes.*

[2] *Nec transverso quidem ungue à matre discedat.*

[3] *Spernat Serum vellera, bombylicum telas. Non quibus vestita corpora nudentur.*

tienne, digne sœur d'Eustochium et digne fille de Marcelle et de Læta.

Mais le saint poursuit ainsi : « Qu'elle ait toujours entre les mains les œuvres de Cyprien ; qu'elle étudie, sans crainte d'un faux pas, les lettres d'Athanase et les livres d'Hilaire. Qu'elle se plaise aux traités et à l'esprit des écrivains en qui ne chancellent ni la piété ni la foi [1]. » Non content de prescrire de si efficaces moyens, Jérôme fixe le milieu où la jeune Paule devait vivre, et conseille jusqu'à l'air qu'il lui serait bon de respirer : « Donnez, continue-t-il, à la chambre de Marie cette perle précieuse et enchâssez-la dans le berceau de Jésus vagissant [2]. Confiez à Eustochium une enfant dont les bégaiements sont déjà une prière pour vous; donnez-lui pour compagne de sa sainteté celle qui en sera l'héritière. Dès ses premières années, qu'elle voie, aime, admire celles dont les discours, la démarche, les manières sont des leçons de vertu. Qu'elle vive entre les bras d'une aïeule qui recommence pour sa petite-fille ce qu'elle a fait autrefois pour sa fille; d'une aïeule à qui une longue expérience a appris à élever, à garder, à instruire des vierges qui embellissent chaque jour sa chaste couronne [3]. Heureuse Paule! heureuse la vierge fille de Toxotius, elle qui reçoit

[1] *In quorum libris pietas fidei non vacillet.* (Lettre LVIIe à Læta.)

[2] *Redde pretiosissimam gemmam cubilo Mariæ et cunis Jesu vagientis impone.* (*Ibid.*)

[3] *Trade Eustochio parvulam cujus vagitus pro te oratio est.* (*Ibid.*)

plus d'éclat des vertus de son aïeule et de sa tante que de la noblesse de sa maison! Oh! si vous pouviez voir votre belle-mère et votre belle-sœur, ô Læta, et contempler ces grandes âmes dans de frêles corps, j'en suis persuadé, vous devanceriez votre fille... Offrez dans votre enfant ce que vous ne pouvez offrir en vous-même[1]... Si vous nous envoyez Paule, je m'engage à être son maître et son nourricier; je la porterai entre mes bras, et, tout vieux que je suis, je l'aiderai à former ses premiers bégaiements, tout glorieux d'instruire une servante et une épouse du Christ[2]. » Quel éducateur que Jérôme, et combien sa sagesse est profonde! La pratique de ses préceptes et de ses conseils fera de Paule un type de perfection, et les mères qui voudront doter leurs filles des beautés de l'idéal chrétien devront s'inspirer de cette lettre, qui est le plus parfait traité d'éducation.

Le solitaire de Bethléhem révèle, dans ces pages, l'identité des sentiments qui unissaient les patriciennes de l'Orient aux patriciennes de l'Aventin. Il parle autant et plus au nom de Paule et d'Eustochium qu'en son propre nom. Il ne cache pas que l'on aurait voulu posséder aux lieux saints, ne pouvant y attirer ni la tante ni la mère, au moins la jeune Paule; il eût été si doux aux exilées de se rat-

[1] *Sed teipsam magis offeres Deo.* (Lettre LVII[e] à Læta.)

[2] *Gestabo humeris, balbutientia senex verba formabo et sponsam Christi erudiam, regnis celestibus offerendam* (*Ibid.*)

tacher, en cette enfant, quelque chose de Marcelle et de Læta. Mais de longtemps il ne devait en être ainsi; en un âge aussi tendre, le ciel ne pouvait permettre que la délicate et odorante fleur fût transplantée si loin; Paule avait à grandir et à se former, à Rome, à l'école de la noble femme, sa parente, qui avait inauguré la vie religieuse de l'Aventin. En effet, confiée à la direction de Marcelle[1], l'innocente créature appartenait à la belle famille de ses vierges, et là les conseils de Jérôme, scrupuleusement suivis, et les soins les plus maternellement intelligents prodigués, l'enfant allait croître, comme son divin Époux, *en âge et en sagesse,* reproduire les vertus les plus sublimes, et, en attendant l'heure de la destinée, se préparer à faire revivre un jour, entre la crèche et le sépulcre du Sauveur, la sainteté d'Eustochium.

Du reste, le palais du mont Aventin ne cessait d'être le foyer de la plus haute perfection; il y entrait toujours, comme au temps de son ouverture, quelque vierge ou veuve chrétienne désireuse de devenir l'imitatrice de Marcelle et de ses compagnes. On s'entretenait alors beaucoup d'une semblable détermination à la veille d'être prise par la patricienne la plus brillante de Rome : Furia, de la race de Camillus Furius, la bru de Probus, ancien consul. La fille de Titiana et la belle-sœur de Blésilla venait de perdre son époux, et se trouvait veuve et sans enfants à la fleur de l'âge[2]. Retenue par son vieux

[1] Tillemont, t. XII, pp. 71 et 134.
[2] *Id., ibid.,* pp. 149 et 637.

père, elle n'osait se séparer brusquement et définitivement de sa famille en revêtant les insignes de la viduité religieuse. Partagée entre les besoins de son âme et les désirs de son amour filial, elle demanda conseil à Jérôme avant de prendre un parti. Le saint tint à la fille le langage qu'il avait tenu à la mère, et alors circula dans Rome cette lettre admirable qui peut être considérée comme le traité le plus parfait que l'esprit chrétien ait inspiré sur le veuvage. Il est facile de comprendre, à certains de ses passages, que Marcelle ne fut pas étrangère à sa rédaction [1].

« Par votre lettre (Jérôme s'adresse à Furia), vous me priez, vous me suppliez de vous répondre et de vous écrire, en outre, comment vous devez vivre pour ne point perdre la couronne de la viduité et pour conserver une pureté inviolable. Mon cœur se réjouit, mes entrailles s'émeuvent, mon affection triomphe de voir que vous désirez être, après la perte de votre époux, ce que Titiana, votre mère, de sainte mémoire, a été longtemps dans le mariage. En vous le ciel a exaucé ses vœux et ses prières. Un privilège qui, depuis Camille, semble attaché à votre race, c'est qu'on n'y a pas vu, ou du moins qu'on n'y a vu que peu de veuves qui se soient remariées. Aussi vous seriez bien moins digne d'éloges que de blâme, si vous abandonniez la route que pendant tant de siècles ont suivie les femmes païennes [2].

[1] Tillemont, t. XII, p. 150.

[2] *Habes præterea generis tui grande privilegium.* (*Epist. ad Furiam.*)

Je ne dis rien de Paule et d'Eustochium, ces fleurs de votre famille; je craindrais, en vous exhortant à la vertu, de sembler profiter de l'occasion pour les louer. Je ne dis rien non plus de Blésilla, qui, ayant suivi de près son mari, votre frère, acheva en peu de temps la longue carrière des vertus. Plût Dieu que les hommes suivissent le noble exemple des femmes, et que l'on pût obtenir d'une vieillesse décrépite ce que nous donne d'elle-même une jeunesse florissante[1]! » Ces nobles traditions de famille, Furia ne devait pas les répudier, l'héritage d'honneur des Camille était en bonnes mains.

« Nous ne nous connaissons que par nos lettres et la charité, qui seule peut avoir établi une telle intimité entre des personnes qui ne se virent jamais, continue Jérôme. Honorez votre père, mais pourvu qu'il ne vous détache pas du père véritable. Écoutez la voix du sang, tant qu'il reconnaîtra la voix du Créateur. Autrement, David vous crie aussitôt : *Écoute, ma fille, et vois et prête l'oreille et oublie ton peuple, ainsi que la maison de ton père, et le roi convoitera ton cœur, car il est le Seigneur ton Dieu.* Que votre père, je le nomme ici par respect, non parce qu'il est consulaire et patricien, mais parce qu'il est chrétien, que votre père remplisse les devoirs que son nom lui impose. Qu'il se

[1] *Taceo de Paula et Eustochio, stirpis vestræ floribus,* etc. (*Epist. ad Furiam.*)

réjouisse d'avoir engendré une fille au Christ et non point au siècle[1]. »

Dans l'énumération ces dangers qui entourent une veuve, au milieu de la société païenne du quatrième siècle, Jérôme s'élève contre le luxe des vêtements, les excès de toilette, la recherche des mets exquis, les fréquentations mondaines, le désir des richesses et les secondes noces. Après avoir prémuni Furia contre ces périls, il fait passer devant elle les grandes figures des femmes de la Bible qui ont ennobli la profession du veuvage : Anne la prophétesse, la veuve de Sarepta, Judith, Débora, Noëmie et la veuve de l'Évangile. Puis, voulant déterminer la jeune Romaine à suivre de tels modèles, il ajoute : « Mais pourquoi rappeler des choses anciennes et chercher dans les livres des femmes vertueuses, quand, à Rome où vous êtes, vous en avez sous les yeux dont vous devez imiter l'exemple ? Je ne veux pas les louer toutes en particulier, on me soupçonnerait de flatterie ; *il vous suffit de notre sainte Marcelle, qui, soutenant la gloire de sa naissance, nous retrace quelque chose de ce que raconte l'Évangile*[2] : « Anne vécut sept ans « avec son mari depuis qu'elle l'avait épousé étant « vierge ; » Marcelle a vécu sept mois avec le sien. Celle-là attendait la venue du Christ; celle-ci possède le Sauveur que l'autre espérait. L'une publiait

[1] *Lætetur filiam genuisse Christo, non sæculo.* (*Epist. ad Furiam.*)

[2] *Sufficit tibi sancta Marcella.* (*Epist. ad Furiam.*)

le Messie vagissant encore; l'autre chante ses triomphes. Celle-là parlait du Sauveur à tous ceux qui croyaient à la rédemption d'Israël; celle-ci ne cesse de dire, avec les nations rachetées : *Le frère ne rachète point le frère, mais l'homme étranger le rachètera.* Et comme dit encore le Psalmiste : *Un homme est né en elle, et le Très-Haut lui-même l'a fondée*[1]. » Jérôme termine sa lettre par ce dernier conseil : « Pensez chaque jour à la mort, et jamais vous ne songerez à vous remarier[2]. » Le règlement de vie que le solitaire de Bethléhem venait de tracer à la descendante du grand Camille, contenait les principes les plus purs, et Furia devait trouver dans sa pratique la paix et l'honneur pour le temps et pour l'éternité. Ainsi, du fond de sa retraite, Jérôme exerçait encore son sublime ministère de direction auprès des premières matrones de Rome, et dans ses lettres, soit aux vierges, soit aux veuves, c'était toujours la belle âme de Marcelle qu'il leur offrait pour type.

La fondatrice de l'Aventin, qui avait résisté aux ardentes prières de Paule, d'Eustochium et de Jérôme lui-même, ne pouvant à aucun prix consentir à s'éloigner de Rome, vit, à cette époque, l'une de ses compagnes partir pour l'Orient. Fabiola, l'opulente patricienne, fille des Fabius, dont nous avons

[1] *Ista tenet quem illa susceperat.* (*Epist. ad Furiam.*)

[2] *Cogita te esse morituram et nunquam de secundis nuptiis cogitabis.* (*Ibid.*)

déjà parlé et admiré la pénitence publique à la porte de la basilique de Latran, cédant aux invitations pressantes de ses amies de Bethléhem, se détermi-nait à aller visiter les lieux saints[1]. Si Fabiola eût quitté Rome pour n'y rentrer jamais, elle y aurait fait un vide immense; les pauvres de l'Italie tout entière l'appelaient à juste titre leur mère. Dans sa générosité, elle aimait à satisfaire à leurs besoins et à adoucir leurs souffrances. Sa charité, pour sou-tenir les monastères et doter les églises, était inépui-sable. Quand elle arriva à Bethléhem, accompagnée du prêtre Océanus[2], on crut, en la voyant, retrouver la famille de Marcelle. La nouvelle venue semblait rendre aux exilés une part de cette existence de l'Aventin si doucement menée ensemble; c'était comme une apparition des amitiés fidèles des bords du Tibre sur les bords du Cédron. Fabiola donna à Eustochium et à Paule des nouvelles de leur famille, et, lorsqu'en présence de Jérôme elle parlait de l'Aventin, les noms de Marcelle, des vierges et des veuves consacrées succédaient aux noms de Pau-line et de Pammachius, de Toxotius et de Læta, comme si son cœur, sur le chapitre de l'amitié, n'eût pu se lasser et se taire. L'illustre voyageuse remit à la petite colonie romaine les lettres que lui avait confiées Marcelle : c'étaient des renseignements sur la situation de l'Église et des œuvres monas-

[1] Tillemont, t. XII, p. 189.

[2] *Id.*, *ibid.*, p. 180. Océanus, ami de Jérôme, avait accom pagné ce dernier à son départ de Rome jusqu'à Ostie.

tiques de l'Occident, des exhortations pour l'accord et la paix entre les monastères des Oliviers et de Bethléhem, des questions sur certains passages des Écritures, des témoignages de fidélité et des plans de perfection.

A côté de ses amies, Fabiola voulut étudier, sous la direction de Jérôme, les scènes historiques de l'Ancien et du Nouveau Testament sur le sol même où elles s'étaient passées, et son ardeur était si vive dans l'explication des Prophètes et des Évangiles, que son âme ne pouvait s'en rassasier[1]. Alors elle semblait avoir Rome en oubli; elle éprouvait un charme ineffable à vivre au sein de ces solitudes remplies de Dieu, et, dans son enthousiasme, à Jérusalem elle se plaisait à réciter devant Jérôme, que l'injustice commençait à poursuivre comme autrefois à Rome, car de fâcheuses divisions s'étaient déjà produites entre Rufin et le directeur des couvents de Bethléhem[2], des fragments de la lettre si éloquente que le solitaire de Calchis avait adressée à Héliodore sur les beautés et les douceurs de la vie cénobitique. L'impression des lieux saints était si profonde en elle, qu'elle résolut de s'y fixer; elle voulait passer le reste de ses jours entre la crèche et le sépulcre, entre la montagne des Oliviers et celle du Thabor. Peut-être cédait-elle encore au désir de rétablir la concorde entre Jérôme et Rufin. N'était-

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Océanus. Éloge de Fabiola.*

[2] Saint Jérôme, *Quædam erat apud nos dissensio.*

ce pas la mission que lui avait confiée Marcelle? Dans ces dispositions d'esprit et de cœur, la fille des Fabius chargeait Jérôme de lui trouver une demeure à Bethléhem[1]; mais de terribles événements la contraignirent bientôt à s'éloigner à jamais des lieux aimés qu'elle voulait adopter pour patrie.

L'amie de Paule et d'Eustochium quitta l'Orient au moment même où il était envahi par les Barbares, et voici en quels termes Jérôme raconte leur invasion et son départ : « Pendant que nous cherchions une demeure digne d'une femme si distinguée, qui voulait vivre dans la solitude, sans toutefois s'éloigner de la retraite où vécut Marie, soudain arrive de tous côtés une nouvelle qui fait trembler l'Orient : de l'extrémité des Palus-Méotides, entre les glaces du Tanaïs et la cruelle nation des Gètes, là où les rochers du Caucase, barrières d'Alexandre, retiennent ces peuples barbares, sont accourus des essaims de Huns, qui, volant çà et là sur des chevaux rapides, remplissent de carnage et d'effroi tous les lieux qu'ils traversent. » L'armée romaine était alors absente et retenue en Italie par des guerres civiles[2]. « Veuille Dieu, continue Jérôme, éloigner désormais de l'empire des bêtes semblables! On les voyait arriver partout à l'improviste, et, allant plus vite que le bruit de leur irruption, ils n'épargnaient

[1] Saint Jérôme, *Quædam erat apud nos dissensio.*

[2] *Aberat tum romanus exercitus et bellis civilibus in Italia tenebatur.* (*Éloge de Fabiola.*)

ni la religion, ni l'âge, ni la dignité des personnes ; ils n'avaient pas même pitié des faibles enfants, innocentes créatures qui, condamnées à périr avant d'avoir commencé à vivre et ne connaissant pas leur malheur, riaient au milieu des épées et entre les bras de leurs meurtriers. La rumeur commune était que ces Barbares venaient à Jérusalem, et que, attirés par la soif de l'or, ils couraient vers cette ville. On en réparait les murailles, négligées en temps de paix. Antioche était assiégée, et Tyr, pour se séparer de la terre, cherchait à former son ancienne île[1]. Fabiola retourna dans sa patrie. Tout ce que je regrettai, ce fut de voir perdre aux lieux saints leur ornement le plus précieux[2]. » Ainsi, tandis que devant les Barbares la fille des Fabius revenait à Rome, Eustochium et Paule se refugiaient à Joppé, et Jérôme, gardien fidèle de la crèche et du sépulcre, demeurait à Bethléhem, « ne pouvant, disait-il, se résoudre à s'éloigner d'une terre où l'enchaînait un invincible amour[3]. » Mais les vœux du saint en faveur de l'empire ne devaient pas être exaucés ; les Barbares, qui s'arrêtaient aux portes de Jérusalem, allaient forcer bientôt celles de Rome, et, si Fabiola échappait à leur invasion en pays étranger, la mort seule pouvait l'empêcher d'assister à leur entrée

[1] *Tyrus se volens a terra abrumpere insulam quærebat antiquam.* (*Éloge de Fabiola.*)

[2] *Nos hoc tantum dolemus, quod pretiosissimum de sanctis locis monile perdidimus.* (*Ibid.*)

[3] *Et inveteratum locorum sanctorum desiderium* (*Ibid.*)

prochaine dans la capitale du vieux monde et de devenir, hélas ! comme Marcelle, une de leurs victimes.

Maintenant, pour éclairer les événements qui vont suivre et réfuter d'injustes hypothèses, il nous semble utile de répondre à cette question : quelle fut la vraie cause du voyage de Fabiola en Orient? Nous avons déjà dit que Marcelle n'avait pas été étrangère au pèlerinage que la descendante des Fabius venait d'accomplir aux lieux saints. L'harmonie n'existait plus, nous ne le verrons que trop dans les pages de la fin de cette histoire, entre Rufin et Jérôme, et Marcelle jugeait que la visite d'une des représentantes les plus autorisées des chœurs des vierges et des veuves de Rome inspirerait des sentiments de concorde et d'union. Notre sainte espérait que Fabiola, en combinant ses efforts avec ceux de Paule et de Mélanie, ferait cesser une déplorable division. La patricienne, qui se présentait comme une douce messagère de paix, avait reçu pour mission de visiter les monastères des Oliviers et de Bethléhem, de rapprocher Rufin et Jérôme, et d'enlever toutes les barrières qui séparaient leurs deux communautés. Elle remplit dignement son rôle de médiatrice, car elle résista aux insinuations qui, aux Oliviers, tendaient à la prévenir contre Jérôme, et elle y répondit avec une noble fierté en prenant la détermination de se fixer à Bethléhem [1].

[1] Tillemont, t. XII, p. 189.

Mais on a attribué un tout autre but à Fabiola au sujet de son voyage aux lieux saints. La critique nouvelle, moins scrupuleuse que celle du seizième et du dix-septième siècle, n'a pas craint d'affirmer que la descendante des Fabius n'était allée en Orient que pour y demander la solution d'un cas embarrassant. Or il résulte des témoignages de Baronius et des Bollandistes qu'à cette époque la situation de la voyageuse était régularisée; avant son départ, le ciel avait tranché le nœud de ses difficultés en frappant de mort son second époux[1]. Aussi nous persistons à penser, en nous appuyant sur les auteurs déjà cités, que Fabiola avait quitté Rome sous l'impulsion des plus louables motifs : elle avait cédé au désir de rétablir l'accord entre Jérôme et Rufin, d'étudier la vie monastique à ses sources, et de connaître les lieux si glorieusement consacrés par la naissance et la mort de l'Homme-Dieu. Ainsi, Marcelle, dont la sainteté imprimait le mouvement à la société religieuse de Rome, faisait sentir son action sur les couvents de Jérusalem et de Bethléhem en exprimant à ses amies, par l'intermédiaire de Fabiola, ses vœux les plus ardents d'union et de paix.

On apprit avec bonheur aux lieux saints, de la bouche de l'illustre visiteuse, l'état de plus en plus prospère de l'Aventin; depuis le départ de Jérôme, les vierges et les veuves de Marcelle n'avaient jamais

[1] Lettre de saint Jérôme à Amandus, écrite avant 385.

été privées des plus nobles et plus puissants appuis. Les noms d'Ambroise et de Théodose disent assez combien les institutions religieuses de Rome devaient se ressentir avantageusement du zèle irrésistible de l'évêque et de la faveur souveraine de l'empereur. La Providence, en associant les deux grands hommes à la même œuvre, avait voulu assurer le maintien et le développement des fondations monastiques ; car ce n'était pas sans un dessein de miséricorde que le ciel avait suscité Ambroise et Théodose à la même heure : le premier en 374, et le second en 379 ; il les jugeait nécessaires aux intérêts de l'Église et de l'humanité. Champions intrépides de la vérité, ils manifestèrent en toute circonstance un inébranlable dévouement pour l'orthodoxie. L'évêque de Milan avait défendu les chrétiens contre les violences des ariens, résisté aux ordres injustes de l'impératrice Justine, lutté contre le paganisme dont le préfet Symmaque se faisait l'apologiste, fondé de nombreux monastères de vierges et écrit sur la sainteté de ce divin état les pages éloquentes qui passionnèrent les plus grandes et les plus belles âmes de ce temps[1]. L'empereur, dont le génie et la bravoure militaire avaient triomphé de Maxime et arrêté l'invasion des Huns, protégeait le christianisme, faisait abattre les statues des dieux, interdisait les sacrifices païens sur toute l'étendue de l'empire, imposait silence à Libanius et ouvrait

[1] Sozomeni, *Hist. Eccl.*, lib. VII, p. 747.

partout des églises et des monastères[1]. Le prince et l'évêque avaient compris la divinité de leur mission, et, dignes l'un de l'autre, ils accomplissaient les desseins de Dieu pour la félicité et l'honneur du monde.

Un jour cependant, il faut le dire, une barrière se dressa entre Ambroise et Théodose, et l'accord si fécond et si honorable cessa d'exister. Le massacre de Thessalonique fut le motif de la rupture. On vit alors l'évêque arrêter l'empereur à la porte de la cathédrale de Milan et lui en interdire l'entrée[2]. Grand exemple, qui apprenait au peuple que la cité de Dieu ne connaît ni puissant ni petit, que la religion rétabit l'égalité parmi les hommes, et que les crimes font descendre au dernier rang ceux qui sont le plus élevés ! Cet acte sacerdotal était la révélation d'une souveraineté supérieure à tous les pouvoirs humains; c'était un fait complet où la vérité religieuse agissait de concert avec la plus haute philosophie et la plus équitable politique; aussi l'empereur le comprit, et, à la voix de l'évêque, Théodose le Grand s'inclina. Après une épreuve de huit mois, le prince fut admis à la pénitence publique; la ville de Milan le vit prosterné sur le pavé du temple[3]. Le coupable implorait la merci du ciel avec sanglots et prières. Réintégré dans la communion des fidèles, l'empereur se montra aussi attaché à la religion que

[1] Théodoret, lib. V, c. VIII.

[2] Ambrosius, *Epist.* LI, n° II.

[3] Théodoret, lib. V, *Hist.* cap. XIV.

par le passé; il était sincère. Dès lors Ambroise renoua avec Théodose les rapports de l'ancienne amitié; l'évêque et le prince se coalisèrent à nouveau pour le triomphe de l'Église et le salut des peuples. Aussi, quand la mort vint frapper l'illustre souverain, le saint prélat fit entendre ces cris de cœur dans son panégyrique : « J'ai aimé ce héros qui a pleuré publiquement un péché que d'autres lui ont fait commettre par artifice, et qui l'a pleuré tous les jours de sa vie... J'ai aimé ce héros qui ne voulut pas se présenter à l'autel les mains teintes de sang... Je l'ai aimé clément et miséricordieux, et c'est pourquoi je le pleure du fond de mes entrailles[1]. » Ce fut sous son règne que le triomphe complet du christianisme s'opéra et que l'empire n'adora d'autre Dieu que Jésus-Christ. Les contemporains décernèrent à Théodose les titres de César et de Grand; il mourut en 395; saint Ambroise le suivit de bien près dans la tombe, en 397[2]. Ces quelques mots suffisent pour marquer l'élévation morale de l'évêque de Milan et de l'empereur d'Orient, ainsi que pour montrer la puissance des défenseurs dont le ciel se servait, au quatrième siècle, en faveur des personnes et des choses de l'Église.

Marcelle et ses compagnes connaissaient à l'Aventin l'entraînante et persuasive éloquence déployée par Ambroise dans son traité *sur la virginité;* elles

[1] Ambrosius, *Panégyrique de Théodose.*

[2] Darras, *Hist. Eccl.*, t. I, chap. IV, p. 503.

sentaient que sa parole les avait vengées de toutes les absurdes accusations, et elles se répétaient l'une à l'autre ces répliques victorieuses tombées des lèvres du saint : « Comment ! ces vierges auront la liberté de choisir un époux, et elles n'auront pas la liberté de fixer leur choix sur un Dieu !... On se plaint que le genre humain va manquer. Je demande : Qui jamais a cherché une femme sans la trouver? Le chiffre de la population s'élève plus haut dans les lieux mêmes où la virginité est plus estimée ; informez-vous combien de vierges l'Église d'Alexandrie, celles de tout l'Orient et de toute l'Afrique, ont coutume de consacrer à Dieu tous les ans. Il y en a plus que Milan ne produit d'hommes[1]. » Et cet admirable parallèle entre les vestales et les vierges : « Vous n'en pouvez recruter que sept, et encore à grand'peine ; oui, malgré les bandelettes, les diadèmes, la pompe dont vous les ornez, malgré les litières pompeuses, cette nombreuse escorte de serviteurs, les privilèges et les profits immenses que vous leur offrez, c'est là tout ce que vous pouvez enrôler au service de la chasteté. Mais élevez vos yeux et vos âmes. Voyez ailleurs ce peuple d'innocents, cette foule d'âmes pures, cette assemblée de vierges : leur tête n'est pas ornée de bandelettes, elles n'ont qu'un voile grossier ennobli par son usage. Elle ne recherchent pas, elles repoussent tout ce qui relève la beauté ; elle n'ont ni pourpre

[1] *De virginitate.*

ni luxe, point de privilèges, point de profit, point de recherches délicates, rien enfin que les devoirs qui raniment en elles des vertus[1]. » On se fait une idée par ce passage de l'admirable réponse d'Ambroise à Symmaque et des sentiments de reconnaissance qu'éprouvaient les vierges et les veuves de l'Aventin ; elles attribuaient à l'évêque de Milan l'un de leurs plus beaux triomphes.

D'autre part, Marcelle et ses filles n'ignoraient pas que Théodose avait rendu l'édit demeuré fameux : *Notre loi ordonne de suivre la religion enseignée par saint Pierre aux Romains, de croire à la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, autorisant ceux qui professent cette doctrine à se nommer catholiques*[2]. Elles savaient encore que, marchant contre une armée de Romains, de Germains, de Maures, de Gaulois, alors qu'il battit Maxime sur les bords de la Save, il avait ouvert le combat par le signe de la croix et ce cri : *Où est le Dieu de Théodose*[3] *?* On racontait en outre, sur la foi de Rufin, d'Orose et de Claudien même, que la veille de la bataille où il triompha de l'empereur Eugène, Théodose avait prié et pleuré toute la nuit, et que les apôtres Jean et Philippe avaient combattu à la tête de son armée dans un tourbillon[4]. Enfin l'histoire rapporte qu'un

[1] *Videant plebem pudoris, populum integritatis, concilium virginitatis. Non vittæ capiti decus, sed ignobile velamen.* (*De virg.*)

[2] *Ubi est Theodisii Deus?* Amb., t. IV, p. 117.

[3] Orosius, lib. VII, c. XXXV, p. 220.

[4] *Vid. et Voss.*, de Histor, gr. lib. II, c. XXI.

capitaine des gardes, du nom de Lucius, ayant tenté à Constantinople de tuer Théodose pour rétablir le paganisme, n'avait pu tirer l'épée du fourreau, effrayé qu'il fut par une femme au regard terrible, qui se tenait derrière l'empereur et l'entourait de ses deux bras[1]. Les religieuses de l'Aventin gardaient surtout mémoire des vierges que le prince avait placées à Alexandrie dans les temples de Canope et de Sérapis[2]. Ces traits de foi et de religion, de vertu et de bravoure honoraient le christianisme. Rome et l'empire se tournaient d'esprit et de cœur vers l'Église, et Romains et Barbares saluaient l'ère nouvelle. Les institutions monastiques n'avaient plus à craindre : Ambroise et Théodose avaient éloigné d'elles tout danger, et en mourant ils allaient confier leur garde aux anges de la virginité et de la viduité à jamais triomphantes !

[1] *Oros,* lib. VI, c. xvi.
[2] *Virgines Canopi quoque collocarunt.* (*Eunap.*, p. 85.)

CHAPITRE XIII

DE 398 A 404.

Démêlés de Rufin et de Jérôme. — L'amitié et ses années de paix. — Origène et ses doctrines. — Judicieuse appréciation faite par Jérôme. — Attitude incorrecte de Rufin. — Phases diverses de la lutte. — Aterbius. — Épiphane de Salamine. — Jean de Jérusalem. — Théophile. — Apparente réconciliation. — Traduction du livre *des Principes* par Rufin. — L'action de Marcelle aux lieux saints et à Rome. — Témoignage de saint Jérôme. — Il lui décerne l'honneur de la victoire. — Tendres sollicitudes de notre sainte pour le moine de Bethléhem. — Les douleurs de Marcelle et de Jérôme. — L'impression de saint Augustin à ces événements. — Une estampe du dix-septième siècle représente la sainte dans l'exercice de ses mortifications.

Les pressentiments de Marcelle exprimés à Fabiola, au moment de son départ pour les lieux saints, nous ont révélé que de fâcheuses divisions commençaient à se produire entre les couvents de Bethléhem et des Oliviers. Un ancien ami de Jérôme, l'un de ses compagnons d'études à Aquilée, Rufin, le moine austère qui avait fondé depuis des années, de concert avec Mélanie l'Ancienne, un monastère aux portes de Jérusalem, voyait de mauvais œil

l'éclat et la prospérité des fondations de Bethléhem et la grande place que prenait Jérôme dans les affaires religieuses de l'Orient[1]. Cédant à une basse jalousie, il osait se poser en rival et engager la lutte contre celui dont le génie et la sainteté avaient fait un oracle auprès des moines et des peuples. Une telle conduite ne s'accordait ni avec le caractère intègre auquel Rufin prétendait, ni avec la charité sacerdotale dont il n'aurait jamais dû se départir : c'était à la fois l'oubli d'un passé honorable et la trahison d'une amitié sainte.

Même aux plus beaux jours de leur liaison, Jérôme, connaissant la nature volontaire et capricieuse de son ami, n'avait pu se défendre d'éprouver de tristes appréhensions, et il avait écrit ces lignes comme un douloureux pressentiment : « Très cher Rufin, ne perdez pas le souvenir d'un ami absent; un ami se cherche, se trouve, se conserve avec tant de peine! Resplendisse qui voudra dans l'éclat de l'or, se plaise qui voudra à voir ce métal briller dans de pompeuses cérémoniès et sur de magnifiques équipages : la charité ne s'achète point, la dilection est hors de prix! *L'amitié qui peut cesser ne fut jamais une amitié véritable*[2]. » Belles paroles, datées du désert de Calchis ; elles disent intimement au cœur de Rufin les craintes et les émotions du cœur de Jérôme! D'après une autre lettre, il y avait

[1] Tillemont, t. XII, p. 180.

[2] *Amicitia quæ desinere potest vera nunquam fuit. (Epist. ad Rufinum.)*

eu alors un projet de visite réciproque entre les deux amis; mais Alep et Jérusalem se trouvaient séparés par de grandes distances, et ils ne devaient se revoir qu'après des années. La Providence, en effet, avait fixé leur rencontre aux lieux saints. Qui aurait pensé que, sur la terre de la Rédemption, la vieille amitié serait rompue, et qu'en face du Calvaire le solitaire de Bethléhem serait traité en ennemi par le moine des Oliviers?

De l'année 386, époque de l'établissement de Jérôme et de Paule en Orient, à l'année 396, époque où Rufin attaqua son illustre ami, les jours de nos solitaires s'étaient écoulés dans les douceurs de la paix. C'était durant ces temps heureux qu'on appelait Marcelle à Jérusalem, et qu'on la pressait d'abandonner Rome. Alors les couvents des Oliviers entretenaient de bonnes relations avec ceux de Bethléhem : souvent les communautés se mêlaient ensemble, et cette fraternelle union semblait cimenter l'amitié des chefs et réjouir les cœurs des mères. Dans ces entrevues, Jérôme et Rufin traitaient les plus grandes questions; Mélanie, Paule et Eustochium discutaient sur les devoirs de la vie monastique, et la famille des vierges et des veuves, réunie et au complet, s'agenouillait avec le même esprit et le même cœur, tantôt dans la grotte de la Nativité, tantôt sur les flancs de la montagne où Jésus avait été trahi. Les chers souvenirs d'Aquilée, de l'Aventin et de Rome trouvaient place dans ces entretiens, et si les noms de Florentius, d'Eusèbe, de Bonose,

d'Héliodore, d'Ylas, d'Evagre, d'Océanus, remplissaient l'âme des deux moines, les noms de Marcelle, d'Azella, de Léa, de Blésilla, de Pauline, de Fabiola, de Furia, de Læta, d'Albina, faisaient tressaillir et pleurer le cœur tendre des trois patriciennes. Durant ces visites, le thème habituel des conversations s'inspirait de ces paroles qui avaient été écrites par Jérôme à Marcelle et à Hiéliodore : « C'est dans ce petit coin de terre qu'est né le créateur des cieux, ici qu'il a été enveloppé de langes, visité par les bergers, découvert par l'étoile, adoré par les mages. Sans doute ce lieu est plus saint que la roche Tarpéïenne, qui n'a été si souvent frappée de la foudre que parce qu'elle déplaisait au Seigneur [1]. » — « Que fais-tu dans le siècle, mon frère, toi qui es plus grand que le monde ? Jusqu'à quand veux-tu demeurer à l'ombre des maisons et être emprisonné dans les villes enfumées ? Crois-moi, ici la lumière a je ne sais quoi de plus brillant. Ici l'on aime à se dégager du poids du corps pour s'envoler dans les pures régions du ciel [2]. » Heureux temps où Rufin et Jérôme vivaient comme des frères, et où les familles spirituelles de Bethléhem et des Oliviers ne formaient, elles aussi, qu'une seule âme et n'avaient qu'une même vie !. Pourquoi ne durèrent-ils pas toujours ?

La cause des divisions qui éclatèrent entre Rufin

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Marcelle.*

[2] *Id., Lettre à Héliodore.*

et Jérôme avait pris naissance au sujet des doctrines d'Origène. Tout l'Orient, au commencement du troisième siècle, avait proclamé la science du prêtre d'Alexandrie. Digne fils de *Léonide le Martyr,* Origène avait passé par la prison, le chevalet, et avait été menacé du gril sous Décius[1]. Surnommé dans son pays, à raison de son courage, *cœur de diamant, homme de bronze et d'airain,* il devait se montrer toujours à la hauteur de l'impassible intrépidité de sa jeunesse. On racontait qu'au temps de la persécution de Sévère, sa mère avait dû lui cacher ses habits pour qu'il ne pût courir partager le sort de son illustre père. Il occupa avec honneur dans Alexandrie la chaire des catéchèses chrétiennes. Condamné à l'exil, il parcourut l'Arabie, la Syrie, la Phénicie, la Cappadoce et la Palestine pour la diffusion de ses doctrines, et quand, accablé par l'âge, dédaignant toujours les dangers qui entourent une parole indépendante, il subit la prison et la torture, ses forces ne purent le trahir, et il lança contre l'erreur l'apologie vengeresse du christianisme. Le système d'Origène, qui tendait à cantonner la philosophie païenne dans les révélations de la Bible, imaginait, sur tous les points, des symboles et des figures; ainsi la Genèse devenait une allégorie où les certitudes du récit mosaïque se fondaient et se perdaient dans la légende[2]. L'esprit

[1] *Acta Sanctorum : Vita Origenis.*

[2] Baronius, *Annales,* t. IV, pp. 667 et 668.

poétique des Orientaux était séduit par des aperçus qui ne plaisaient que trop à de vives imaginations, et Origène, dont le génie n'avait pas de rival parmi ses contemporains, eut plusieurs de ses écrits condamnés par l'Église. Nous nous empressons de dire que le docteur s'inclina toujours devant les décisions sacrées; le fils de Léonide supporta le martyre de ses idées avec une héroïque résignation. Doué d'une facilité prodigieuse, Origène composa un si grand nombre d'ouvrages, que saint Jérôme a pu dire sur le fond inépuisable de son savoir : « Il a écrit tant de livres qu'aucun de nous, durant sa vie entière, ne serait capable de les transcrire[1]. » Aussi, dans tout l'Orient et à Alexandrie surtout, l'illustre docteur conserva après sa mort une grande célébrité; beaucoup d'esprits élevés se déclaraient ses admirateurs et ses disciples, et cette renommée de génie nous explique le nombre de ses partisans à la fin du IVe siècle, même en Occident. Cet historique, si succinct qu'il soit, éclairera d'une certaine lumière la lutte qui va s'ouvrir et dont nous devons être à la fois, entre Jérôme et Rufin, les témoins et les juges.

Origène, ce haut représentant de la science des premiers siècles, était le docteur, nous ne le dissimulerons pas, le plus admiré de Jérôme. Le solitaire de Bethléhem éprouvait une vraie jouissance dans la lecture de ses œuvres, et il aimait surtout ses tra-

[1] Tillemont, t. XII, p. 40.

vaux exégétiques. Toutefois il n'en acceptait pas les erreurs [1]; il répudiait la témérité de certaines de ses allégories; il séparait, en un mot, le bien du mal, la vérité de la fiction. A l'exemple du maître d'Alexandrie, Jérôme poursuivait l'accord de la raison et de la foi, mais à la condition rigoureuse de soumettre la raison faible et faillible à la foi infaillible et divine. C'était dans cette mesure qu'il voulait faire servir les connaissances profanes à la science sacrée, et s'emparer des vases des Égyptiens pour en former un tabernacle au vrai Dieu. Génie de grande race, Jérôme avait de profondes affinités de nature avec Origène; on le reconnaissait, et à la trempe austère de leur pensée et à la pointe incisive de leur style; cependant, en dépit de ces ressemblances, l'irréprochable orthodoxie du docteur resta pure de tout alliage dans l'étude des œuvres du célèbre Alexandrin.

L'attitude de Rufin n'était pas aussi correcte. Imbu des doctrines d'Origène par Théophile, patriarche d'Alexandrie, l'esprit de Rufin s'était assimilé ces enseignements, et il en déduisait toutes les conséquences. Dépourvu de style et d'éloquence, logicien froid et tenace, Rufin s'identifiait par ses idées tout le fond de l'origénisme et acceptait la doctrine en son entier. Son ambition était de se créer des disciples; il se mettait en cause plus que le maître dont il prétendait répandre l'enseignement;

[1] Tillemont, t. XII, p. 161.

il s'efforçait de gagner à son système les prêtres et les moines; il voulait ranger à son opinion Jean lui-même, l'évêque de Jérusalem[1]. Il ne devait que trop réussir. Ce qui n'était pas un faible secours pour Rufin provenait de la conduite qu'il attribuait à Jérôme en ces matières. La ligne sage adoptée par le solitaire de Bethléhem, consistant dans une grande admiration pour le génie d'Origène, mais dans une non moins grande répulsion pour ses écarts, n'empêchait pas Rufin de l'inscrire au nombre de ses partisans[2]. Ainsi le moine des Oliviers poussait l'audace jusqu'à étayer son enseignement des idées qu'il prêtait faussement à son rival. Cette malhonnête et odieuse tactique prouve à elle seule que l'honneur et la justice se trouvèrent toujours, dans ces graves conjonctures, du côté de Jérôme. Tel était l'état des esprits en Orient au moment où la lutte éclata.

Un moine du nom d'Aterbius, étranger à Jérusalem, se trouvant de passage dans la ville sainte, jeta le brandon de la discorde. S'étant aperçu que les doctrines d'Origène étaient en faveur dans les couvents des Oliviers, et supposant qu'il en était de même dans ceux de Bethléhem, il accusa les supérieurs d'origénisme et porta la même accusation contre l'évêque Jean[3]. A cette imputation, Jérôme opposa une profession de foi formelle pour ce qui le

[1] Tillemont, t. XII, p. 244.
[2] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 673.
[3] Tillemont, t. XII, p. 163.

concernait, mais Rufin et Jean gardèrent le silence, se refusant de répondre aux attaques d'un étranger qui, malgré une certaine érudition, n'avait aucun droit d'examen sur leurs idées. Naturellement, la réponse nette et spontanée de Jérôme déplut aux deux inculpés, et ils ne dissimulèrent pas le mécontentement de ce que leur ligne de conduite n'avait pas été suivie à Bethléhem. Peu de temps après, la question s'envenima davantage ; Épiphane, l'évêque de Salamine, ayant appris à Chypre, par un religieux du monastère d'Ad, les erreurs attribuées à Rufin, se rendit à Jérusalem et, dans une conférence publique, à la chapelle du Saint-Sépulcre, combattit vigoureusement les doctrines d'Origène[1].

L'évêque Jean, entouré de ses prêtres, osa désapprouver celui dont l'orthodoxie était universellement connue, et on l'entendit aussitôt après présenter dans l'église de la Croix la justification de l'origénisme et accuser ceux qui s'élevaient contre les idées du docteur d'Alexandrie d'*anthropomorphisme*[2]. Cette hérésie grossière attribuait à Dieu un visage et un corps ; elle provenait de l'abus de l'interprétation littérale des livres saints. L'évêque de Jérusalem prononça son discours avec une grande vivacité dans le geste, le regard et la voix ; tout l'auditoire comprit que c'était une protestation véhémente à l'adresse d'Épiphane et une menace contre le docte

[1] Tillemont, t. XII, pp. 163 et 166.
[2] *Id., ibid.*, pp. 164 et 168.

et saint vieillard. Soùs le coup de cette attaque, l'évêque de Salamine demeura calme; seulement, lorsque Jean eut fini, il se leva, et, saluant l'assemblée du regard et de la main, il répondit avec gravité : *Tout ce que Jean, mon frère par le sacerdoce, mon fils par l'âge, vient de vous dire contre l'anthropomorphisme est la vérité, et je le proclame avec lui, mais il est juste de condamner en même temps les dogmes pervers d'Origène*[1]. Une acclamation d'assentiment fut la réponse du peuple à cette irréprochable réplique; dans la primitive Église, l'assemblée des fidèles s'octroyait le droit de blâme et d'approbation. On le comprend, la situation s'aggravait. Dès le départ d'Épiphane, les couvents de Bethléhem furent frappés d'interdit; Jean et Rufin ne pardonnaient pas à Jérôme d'avoir approuvé et reçu l'évêque de Salamine[2], et ils se vengeaient de son orthodoxie en édictant des mesures de persécution contre les prêtres, les vierges et les veuves. Il y eut même, de la part de Jean, une sentence de bannissement contre Jérôme. Ainsi Rufin l'emportait à Jérusalem.

A cette heure, le découragement semblait s'être emparé de Jérôme. Les lettres à Paulin et à Héliodore, sur Népotien, reflètent les sentiments pénibles qui oppressaient son âme; une tristesse mortelle avait saisi l'athlète infatigable. L'action de Marcelle et de Paule eurent à relever alors le cou-

[1] Tillemont, t. XII, p. 175.
[2] Baronius, t. IV, p. 672.

rage vacillant de l'homme qu'elles appelaient le soldat inébranlable de la vérité. Jérôme ne doutait pas de la victoire définitive; il savait que l'Église ne peut trahir une cause juste, mais sa noble nature souffrait de voir les passions les plus misérables mêlées aux plus saintes questions. Heureusement, Dieu prenait en main la défense de la vérité. Le patriarche d'Alexandrie qui, depuis l'ouverture de la lutte, n'avait fait que passer d'un camp à l'autre, se déterminait tout à coup à condamner les doctrines d'Origène; et ainsi Théophile, l'évêque dont Rufin et Jean de Jérusalem avaient sollicité le jugement, se prononçait en faveur de Jérôme [1]. Sentant sa cause perdue en Orient, Rufin consentit alors, aux prières de Mélanie et de Paule, à un simulacre de réconciliation avec son ancien ami; les deux adversaires se tendirent la main sur le sépulcre du Sauveur, devant le peuple assemblé, dans l'église de l'Anastasie, le jour de Pâques de l'an 397 [2]. L'interdit qui frappait les couvents de Bethléhem fut levé; les fidèles se réjouirent de l'accord survenu entre Rufin et Jérôme; mais la paix devait être, hélas! de courte durée, car le vaincu des Oliviers allait continuer la guerre sur un autre théâtre. Du côté de Jérôme, la réconciliation était sincère; il s'y mêla quelque chose des anciens souvenirs de l'amitié et de la jeunesse; du côté de Rufin, elle était froide et con-

[1] Baronius, t. IV, p. 168.
[2] *Id., ibid*, pp. 198, 199 et 644.

trainte; il n'y eut qu'un faux semblant de rapprochement couvert des marques de l'hypocrisie. Le moine des Oliviers quitta Jérusalem comme un ennemi qui change de position.

Tandis que l'on se réjouissait en Orient à la pensée que l'ère des conflits et de la persécution était close (on avait tant souffert durant trois longues années dans les monastères de Bethléhem), on apprit soudainement que Rufin, à peine arrivé à Rome, engageait de nouveau la lutte. Il s'efforçait, comme par le passé, d'envelopper Jérôme dans les réseaux de son astuce, tout en affectant de le combler d'éloges. La traduction du livre d'Origène, *les Principes,* (Θερι Αρχῶν), fut le signal de sa nouvelle agression. Pour ne point alarmer les consciences, il se permit de le tronquer et de le mutiler[1]. Ainsi, il en supprima les principales erreurs, retranchant les passages relatifs aux mystères *de la Trinité et de l'Incarnation,* et il se contenta de voiler les textes concernant l'*origine des âmes, la résurrection des corps et la vie future.* Pour comble d'hypocrisie et afin de faire accepter ses doctrines en Occident et d'égarer l'opinion publique, il déclara, dans une préface louangeuse, qu'il plaçait son travail sous la protection de Jérôme lui-même, espérant que la haute estime dont le moine de Bethléhem jouissait à Rome servirait de couvert et de sauvegarde à sa publication. Il avait formé le dessein, pour le cas

[1] Tillemont, t. XII, pp. 212 et 214.

où son enseignement serait censuré, de compromettre Jérôme et de lui faire porter en partie le poids de sa propre responsabilité. Dieu permit que ces plans coupables fussent déjoués. Un exemplaire de sa traduction parvenait en Orient, et les amis de Rome, qui l'adressaient à Jérôme, lui demandaient, par l'intermédiaire de Pammachius, une version authentique du livre *des Principes* comme réfutation de celle que Rufin n'avait pas craint de fausser[1]. Le solitaire de Bethléhem fit ce que l'on jugeait utile pour la défense de la foi et la sauvegarde de sa dignité sacerdotale, et il accompagna sa traduction d'une lettre où il protestait énergiquement contre les louanges dont il était l'objet de la part de son rival. Ainsi démasqué, Rufin s'empressa, avant que sa conduite ne fût trop connue, d'obtenir des lettres de communion de la main du pape Sirice et de gagner Milan pour aller se réfugier à Aquilée[2]. Sur ces entrefaites, la mort frappait le pontife dont l'hérésiarque venait de surprendre la bonne foi, et Anasthase était appelé à le remplacer sur la chaire de saint Pierre. Le nouveau pape somma Rufin de se rendre à Rome pour s'y expliquer sur ses doctrines; le coupable se garda d'obtempérer à cette injonction, prétextant divers empêchements et osant en appeler à son orthodoxie[3]. Il eut l'audace, bientôt après, de publier son apologie; mais ni ses

[1] Tillemont, t. XII, pp. 219, 220, 223 et 226.
[2] *Id., ibid.,* pp. 218 et 219.
[3] *Id., ibid.,* pp. 246 et 248.

habiletés ni ses mensonges ne parvinrent à désarmer l'autorité pontificale : Rufin fut jugé comme hérétique dans un concile tenu à Alexandrie par Honorius, et Anasthase en convoqua un à Rome, qui se prononça dans le même sens[1]. Ainsi, après une si longue et si scandaleuse lutte, l'origénisme était condamné dans les écrits et la personne de Rufin en Orient et en Occident.

Le temps est venu de montrer l'action de Marcelle dans ces combats de la vérité contre l'erreur, et de lui assigner sa part dans le triomphe. Dès le début des différends que nous venons d'exposer, notre sainte s'était intéressée à la lutte où le génie et la vertu de Jérôme durent le céder longtemps à la duplicité et à l'orgueil. Les nouvelles qui, dans ces tristes circonstances, lui étaient toujours parvenues d'Orient lui avaient permis de suivre les phases diverses des lamentables divisions. Elle avait pu juger la situation faite aux couvents de Bethléhem en voyant les communautés de Paule poursuivies par la jalousie de Rufin et menacées et frappées par l'autorité partiale de l'évêque de Jérusalem[2]. A l'heure où les dissentiments avaient été les plus profonds et les passions les plus ardentes, la mère des vierges et des veuves de Rome, mesurant les dangers auxquels la nature impétueuse de Jérôme pouvait l'entraîner, avait usé de toute son influence

[1] Tillemont, t. XII, pp. 242 et 245.
[2] Baronius, *Annales*, pp. 671 et 672.

sur celui dont elle proclamait la cause juste et sainte pour lui persuader la modération[1]. Et ainsi, régulièrement instruite de tous les incidents qui survenaient entre les deux partis, elle n'avait cessé d'entourer ses amis de conseils dont la sagesse était inspirée de Dieu même. Grâce à ses sollicitudes, dans les deux communautés de l'Aventin et de la villa suburbaine, ainsi que dans les autres familles religieuses de Rome, on avait adressé au ciel des prières ferventes pour le triomphe de la justice. L'âme de notre sainte demandait à Dieu de prendre en main la défense des persécutés et de leur rendre la paix dont ils avaient joui et au partage de laquelle ils avaient si généreusement voulu l'associer. Sa haute raison lui faisait juger ces dissentiments dans toute leur gravité; elle y découvrait des questions de personne sous des questions de doctrine, et, en pensant à l'ancien directeur de l'Aventin, elle sentait combien il lui était difficile de demeurer invariablement le défenseur incorruptible de la vérité et l'apôtre infatigable de la charité. Seule Marcelle pouvait apprécier les rudes combats qui se livraient en Jérôme, parce que mieux que Paule et Eustochium elle connaissait toute la fougue de son caractère de Dalmate, toute la délicatesse de son orthodoxie et toute l'élévation de sa sainteté.

Ce fut surtout au moment où l'évêque de Jérusalem avait pris, à l'instigation de Rufin, des mesures

[1] Tillemont, t. XII, pp. 97 et 98.

violentes contre les communautés de Jérôme, que l'influence de Marcelle s'était montrée salutaire. Il ne lui avait fallu rien moins que sa puissante autorité pour contenir le moine de Bethléhem et le faire incliner devant un évêque dont la doctrine était suspecte, et dont l'autorité fulminait contre lui et ses œuvres des lois d'exception. Plus tard encore, quand le patriarche d'Alexandrie, que les ennemis de Jérôme avaient choisi pour juge, abandonnait ceux qui l'avaient attaché à leur mauvaise cause, Marcelle manifestait son empire et son admirable esprit de conciliation en obtenant de Jérôme qu'il consentît à la réconciliation publique dont nous avons parlé. Ce fut elle qui avait formé ce projet de pacification et qui l'avait fait, en y intéressant Mélanie et Paule, réussir à l'édification générale[1]. Dans cette circonstance, elle s'était adressée surtout à Mélanie, et, s'inspirant de l'amour qui leur était commun pour l'Église et pour les institutions monastiques, elle lui avait persuadé que tous les intérêts de la foi et de l'amitié seraient assurés, si elle amenait Rufin à l'accomplissement d'un devoir que la conscience et les événements lui imposaient plus impérieusement qu'à Jérôme[2]. Ainsi Marcelle, malgré les distances qui séparaient Rome de Jérusalem, rapprochait Jérôme et Rufin, Mélanie et Paule, les vierges et les veuves des couvents des Oliviers et de Bethléhem,

[1] Baronius, t. IV, p. 676.
[2] Tillemont, t. XII, pp. 217 et 218.

et délivrait l'Orient des troubles dont il avait été si longtemps le théâtre.

A Rome même, durant ces fâcheuses polémiques, Marcelle se montrait l'appui de l'orthodoxie. Sous les pontificats de Sirice et d'Anasthase, elle soutint constamment la vérité, se montrant toujours la gardienne vigilante des divines croyances. Un savoir théologique profond lui faisait saisir le faible et le faux de l'origénisme. Les prêtres les plus renommés dans les connaissances ecclésiastiques : Océanus et ses confrères; les laïques les plus influents : Pammachius et ses amis, venaient frapper à la porte de l'Aventin pour conférer sur les points les plus obscurs de ces controverses. Les papes eux-mêmes aimaient à connaître sa pensée sur ces graves questions, et ils considéraient un si riche fonds de doctrine dans l'intelligence d'une femme comme le plus merveilleux don de Dieu. Anasthase, disent les lettres de saint Jérôme, avait l'opinion la plus haute de Marcelle; il estimait ses mérites et respectait son caractère. Baronius ne craint pas d'avancer que, dans les luttes contre l'origénisme, l'illustre pontife l'accepta pour son auxiliaire et son inspiratrice [1]. Il y avait chez elle, en effet, un tel amour de la vérité, qu'elle en plaidait les droits avec une force de persuasion irrésistible. Le ciel, en illuminant ainsi Marcelle de l'auréole rayonnante des docteurs, se plaisait à montrer à la société romaine du IVe siècle

[1] Tillemont, t. XII, p. 240. (Baronius, conf. 397.)

que cette existence religieuse si décriée devait être la carrière où beaucoup d'âmes frappées de l'éclair divin manifesteraient Dieu le plus éloquemment.

Mais, pour bien marquer la part que la mère de l'Aventin prit à ces luttes, nous devons, à son honneur, laisser Jérôme lui-même la lui assigner. Après avoir parlé des étroites et fréquentes relations qui unissaient les hôtes des couvents de Rome et de Bethléhem, le grand docteur ajoute : « Nous jouissions de cette tranquillité et ne pensions qu'à suivre le Seigneur, quand l'hérésie excita dans nos provinces une tempête qui troubla tout. Non contente d'avoir ici tout bouleversé, elle fit entrer au port de Rome un navire plein de blasphèmes. Alors parut l'infâme traduction du livre sur *les Principes;* alors l'auteur eut un disciple qui eût été véritablement digne du nom d'*heureux,* s'il ne fût tombé dans les pièges d'un tel maître; alors les réfutations de nos docteurs ruinèrent cette doctrine, et la chaire des pharisiens fut dans le trouble; alors enfin, après s'être longtemps retenue et de peur de paraître agir par émulation de zèle, Marcelle voyant la foi louée par l'Apôtre se corrompre en bien des choses, les prêtres et quelques moines, mais surtout les gens du peuple, embrasser le parti de l'erreur et abuser de la simplicité d'un évêque, qui jugeait des autres par lui-même, Marcelle préféra plaire à Dieu qu'aux hommes[1], et ré-

[1] *Tunc sancta Marcella quæ diu se cohibuerat..... publice restitit, malens Deo placere quam hominibus.* (*Epith. Marcella.*)

sista publiquement. Mais une petite étincelle ayant allumé un vaste incendie, et comme il n'était plus possible de cacher que plusieurs avaient été trompés, les hérétiques demandèrent et obtinrent des lettres ecclésiastiques, afin de sembler, en partant de Rome, être restés dans la communion de l'Église[1]. Peu de temps après fut élevé au pontificat un homme remarquable, Anasthase, que Rome ne mérita pas de posséder longtemps, le ciel ne voulant pas que la ville, tête du monde, fût ruinée sous un tel évêque, ou plutôt il fut ravi et emporté, de peur que par ses prières il ne s'efforçât de détourner la sentence une fois lancée. » Saint Jérôme termine ainsi : « *Marcelle fut la cause première de la condamnation des hérétiques, partisans d'Origène;* elle leur opposa ceux mêmes qui, endoctrinés par eux, avaient été ramenés de l'erreur; elle montra quel nombre infini de personnes ils avaient séduites; dénonça les livres impies des *Principes* que le scorpion avait corrigés de sa propre main, somma par de fréquentes lettres les hérétiques de venir se défendre; mais les coupables n'osèrent se présenter : leur conscience parla si haut, qu'ils préférèrent être condamnés absents que confondus présents. *C'est à Marcelle que revient l'honneur de cette grande victoire, et vous savez que je dis la vérité*[2]. » Tels sont les glorieux témoignages

[1] *Ut communicantes Ecclesiæ non discessisse viderentur. (Epith. Marcellæ.)*

[2] *Damnationis hæreticorum hæc fuit principium. Hujus victoriæ Marcella causa fuit. (Epith. Marcellæ.)*

de Jérôme rendus à l'action puissante de notre sainte dans ces graves circonstances ; le moine de Bethléhem reconnaît et proclame que la cause de la vérité n'eut pas de champion plus énergique et mieux autorisé que Marcelle, et que le triomphe sur l'origénisme fut dû principalement à l'influence de la fondatrice de l'Aventin [1].

On ne saurait dissimuler cependant la douleur que ces luttes causaient à la mère des vierges et des veuves ; Marcelle y voyait la fragilité des sentiments les meilleurs. Elle pressentait les scandaleuses conséquences que l'esprit du mal ne manquerait pas de tirer de ces discordes, et son âme éprouvait une tristesse profonde. Dans cette mêlée si ardente où se dressaient, les uns contres les autres, des évêques et des moines, personnages renommés pour leurs sciences et leur sainteté, elle avait toujours rempli le rôle d'ange de paix, et quand ses désirs de transaction et d'accord étaient devenus irréalisables (on ne transige pas avec l'erreur), elle avait conseillé l'indulgence pour les personnes tout en réclamant la condamnation des doctrines. Mais, au plus intime de ces tristesses et de ces préoccupations, elle se demandait avec une tendre sollicitude si ce diadème d'honneur qu'elle s'était habituée à voir resplendir au front de Jérôme n'allait pas être terni aux regards de plusieurs. Rufin avait attaqué si outrageusement le caractère, les idées et jusqu'aux senti-

[1] Tillemont, t. XII, pp. 217 et 218.

ments de ce grand et saint ami[1] ! La pensée des souffrances d'Eustochium et de Paule ajoutait à ses perplexités et à ses angoisses ; la mère et la fille n'avaient-elles pas été publiquement rejetées de la communion des fidèles? Ne leur avait-on pas défendu l'accès de la grotte du Sauveur comme à des indignes? Nous ne pourrions exprimer tout ce que souffrit Marcelle en ces conjonctures; son âme était déchirée par la plus vive des douleurs ; elle pleurait tout ensemble sur l'infortune de ses amis et sur les épreuves de l'Église. Jérôme, qui connaissait ses souffrances, aurait voulu les lui éviter; mais ses croyances avaient été mises en cause, et il avait dû les défendre. On lit dans ce grand et noble cœur toutes les violences qu'il avait à se faire pour ne pas abandonner la lice : « J'en atteste, s'écrie-t-il, Jésus, le divin médiateur, c'est bien malgré moi et avec une répugnance indicible que je descends dans l'arène. Ah ! sans une telle provocation, jamais je n'aurais rompu le silence ! Quel édifiant spectacle n'allons-nous pas donner à l'Église ! voilà deux vieillards, deux prêtres, deux moines, qui tous deux jurent de leur fidélité à la foi catholique, et qui vont combattre l'un contre l'autre à propos d'un hérétique. Gardons-nous donc de patronner les hérétiques, et il n'y aura pas de différend entre nous[2]. » Ainsi s'explique Jérôme ; on

[1] *Rufini calumnia in Hieronymum.* (Baronius, *Annales*, t. IV, p. 427.)

[2] *Contra* Rufinum, l. I.

sent combien son cœur se déchire à la seule pensée de sa rupture avec Rufin ; mais il est des temps où il faut savoir se séparer avec la tristesse et la résolution du patriarche disant à son plus proche parent : *Si vous allez du côté gauche, je me tiendrai du côté droit*[1].

L'impression que ces controverses causaient aux esprits les plus doctes et les plus vertueux redoublait l'affliction de Marcelle et de Jérôme. Saint Augustin ayant reçu à Hippone le deuxième mémoire de ce dernier contre les invectives de Rufin, y répondait en ces termes : « Je ne sais ce que c'est que ces libelles diffamatoires que vous affirmez avoir été répandus contre vous en Afrique. Je n'en ai vu aucun, mais j'ai reçu la réponse que vous y avez faite et que vous avez bien voulu m'envoyer. Je l'ai lue, et j'ai vu avec douleur deux personnes autrefois si amies, et dont l'amitié était connue de presque toutes les églises du monde, en être arrivées à ce point d'inimitié. Je reconnais que dans votre écrit vous vous efforcez de vous modérer et que vous ne dites pas tout ce que vous voudriez. Cependant je n'ai pas laissé, en le lisant, de me sentir le cœur rempli de tristesse et de crainte. Que serait-ce donc si je lisais ce que l'autre a écrit contre vous? *Malheur au monde à cause de ses scandales!* Voilà l'accomplissement de ce que la vérité nous a prédit, que *l'abondance de l'iniquité refroidirait la charité de plu-*

[1] *Si ad sinistram ieris, ego dexteram tenebo.* (Genèse.)

sieurs. Où seront après cela les cœurs qui oseront s'ouvrir l'un à l'autre? Où sera l'ami dans le sein duquel on pourra répandre en sûreté ses pensées les plus secrètes, et qu'on ne devra point craindre comme un ennemi à venir, puisque nous voyons et pleurons ce malheur entre Jérôme et Rufin? O misérable condition des hommes! Oh! qu'il y a peu de fondement à faire sur ce que l'on voit dans le cœur de ses plus intimes amis, puisqu'on sait si peu ce qu'il y aura dans la suite[1]! »

Et ailleurs, dans une autre lettre : « Je ne suis pas peu consolé lorsque je pense au désir réciproque que nous avons de nous voir, quoique ce ne soit qu'un désir et non la réalité. Mais cette pensée réveille en même temps l'extrême douleur que j'ai en voyant qu'après que vous avez été avec Rufin dans l'état où nous souhaiterions d'être, après vous être nourris ensemble si longtemps du miel des Écritures, on vous trouve présentement pleins de fiel l'un contre l'autre et dans une si grande division. Qui pourrait après cela ne pas craindre qu'il ne lui en arrive autant? En quel temps, en quel lieu peut-on être à couvert de ce malheur, puisqu'il a pu vous arriver à l'un et à l'autre, dans la maturité de l'âge, à une époque où ayant renoncé tous les deux depuis tant d'années aux embarras du siècle, vous suiviez le Seigneur dans un entier dégagement de cœur. Oh! qu'il est vrai que toute la vie de l'homme sur la

[1] Œuvres de saint Augustin, *Lettres, passim.*

terre n'est que tentation! Si je pouvais vous trouver quelque part l'un et l'autre, je me jetterais à vos pieds dans le transport de ma douleur et de ma crainte; je les arroserais de mes larmes, et, avec tout ce que j'ai de tendresse et de charité pour vous, je vous conjurerais, et par ce que chacun se doit à lui-même, et par ce que vous vous devez l'un à l'autre et à tous les fidèles, et particulièrement aux faibles pour qui Jésus-Christ est mort, et à qui vous donnez sur le théâtre de cette vie un spectacle si terrible et si pernicieux, je vous conjurerais, dis-je, de ne pas répandre l'un contre l'autre des écrits qu'on ne pourra plus supprimer, et qui, par cela seul, seront un obstacle éternel à votre réunion ou du moins comme un levain capable à la moindre occasion de vous aigrir à nouveau et de vous remettre en guerre. Je vous avoue franchement que c'est l'exemple que vous donnez qui m'a fait frémir en lisant quelques endroits de votre lettre où perce beaucoup d'émotion[1]. »

Ces appréciations si sages, si franches, si amicales touchèrent l'âme de Jérôme; il comprit que le cœur d'Augustin, bouleversé par ces discordes, se faisait l'écho de tous les cœurs chrétiens profondément attristés, et alors le grand homme, ayant rempli son devoir de docteur en vengeant la foi de toutes les attaques, passait sur les injures faites à sa personne et s'enfermait dans un silence non moins élo-

[1] Œuvres de saint Augustin, lettre LXXIII[e].

quent que les plus sublimes justifications. Certes, il en coûtait au moine de Bethléhem de se bâillonner ainsi et d'étouffer les plus triomphantes répliques; mais il devait cette immolation de sa parole, la plus chère partie de tout lui-même, à l'édification des âmes et à la consolation de ses amis. On félicita vivement Jérôme de cette résolution généreuse à l'Aventin.

Durant la lutte, Marcellle n'avait pas cessé de demander au ciel avec des prières et des larmes le triomphe de la vérité. Une curieuse estampe du XVIIe siècle représente la mère des vierges et des veuves de Rome dans l'exercice de la pénitence qu'elle s'imposait. Retirée dans sa villa suburbaine, on la voit au fond d'une grotte creusée dans une masse de rochers; elle s'y livre à la prière, à l'étude des livres saints et à la mortification du corps. Devant elle se dresse une grande croix, et deux énormes livres sont ouverts. La patricienne porte une longue tunique noire serrée autour des reins; elle a les pieds nus, les mains jointes et les yeux amoureusement fixés sur le crucifix de bois qui lui fait face[1]. Sa tête, admirable d'expression, saisit et émeut; on croit apercevoir toute la tendresse du cœur dans le regard, et la beauté de l'âme dans le sourire qui court sur les lèvres. C'est bien là une figure de sainte, absorbée dans l'ineffable vue de l'Éternel et

[1] Estampe du dix-septième siècle nouvellement éditée par Firmin Didot dans *les Femmes de la société chrétienne*, par M. Dantier.

du divin ! Nous comprenons que le siècle des illustres femmes de Port-Royal-des-Champs ait ainsi fait de Marcelle une héroïne du sacrifice religieux et se soit plu à la dépeindre avec toutes les austérités des larmes et des jeûnes dans la solitude. Par une pensée délicate, le dessinateur a placé une gerbe de fraîches et odorantes fleurs dans une anfractuosité du rocher; cette moisson de roses et de lis, répandue autour de la sainte, symbolise gracieusement les filles de l'Aventin, dont Marcelle avait été la mère. Dans ce cadre sévère, la patricienne de Rome, au fond de sa grotte, rappelle la grande pécheresse de Jérusalem au désert; seulement il n'y a pas des cheveux déroulés et flottants, mais une tête couverte de longs voiles, et au pied de la croix, à la place des ossements desséchés, une guirlande de fleurs parfumées !

CHAPITRE XIV

DE 404 A 408.

Marcelle, par ses fondations religieuses de Rome, établit le lien entre les institutions monastiques de saint Athanase et celles de saint Augustin. — Pammachius se consacre à Dieu à la mort de Pauline. — Brillant *funeraticium* de cette noble romaine. — Témoignage de saint Jérôme sur son époux. — Fondation d'un hospice au Port-Romain. — Fabiola participe à cette œuvre. — Sa mort. — La vierge Principie. — Bénédiction du ciel sur les institutions de Marcelle. — Maladie de Paule à Bethléhem. — Sa mort. — Ses funérailles. — Douleur d'Eustochium, de Marcelle et de Jérôme. — Fin des jeux des gladiateurs. — Le moine Télémaque. — Marcelle excite la jeune Paule à se joindre à Eustochium. — Consolation de Marcelle dans la tendresse de Principie.

Tandis que l'Église condamnait les doctrines d'Origène dans la personne et les écrits de Rufin, Marcelle perfectionnait son œuvre. A la tête des patriciennes de l'Aventin, elle répandait l'esprit monastique en Occident et nouait les institutions cénobitiques de saint Athanase à celles de saint Augustin. Dieu s'était plu à bénir ses efforts en groupant autour d'elle l'élite de la société chrétienne de Rome, et, grâce à de puissants auxiliaires, la vie religieuse continuait à prendre de merveilleux déve-

loppements. Il était naturel que de tels exemples portassent des fruits de perfection, et qu'en dépit de toutes les résistances de la nature, les cœurs nobles s'éprissent de goût pour une si belle existence de sainteté. Quand on voit Marcelle élevant au souffle de ses vertus et de son génie les fondations nouvelles, on comprend que Dieu l'avait choisie pour établir les institutions monastiques, et on admire combien le dépôt sacré confié par Athanase s'enrichit et se perfectionna sous sa direction. La patricienne qui, jeune fille, avait si religieusement écouté les révélations du patriarche d'Alexandrie, celle qui, à seize ans, s'était enveloppée de ses voiles de veuve pour embrasser à tout jamais le renoncement et le sacrifice, était digne d'enrôler les âmes de son rang dans la glorieuse milice des vierges et des veuves. Nul doute que dans ses entretiens avec Dieu elle ne demandât pour sa lignée surnaturelle des grâces de multiplication et de perpétuité, et que, dans ses visions de l'avenir, elle n'entrevît les innombrables phalanges de la grande famille monastique se presser sous les houlettes d'Augustin et de Benoît. Oui, le ciel inspirait à Marcelle l'heureux pressentiment des fondations religieuses qui allaient ennoblir le monde, et notre sainte jouissait, avant de mourir, de la vue d'une postérité incessamment grandissante. Ainsi, la fondatrice de l'Aventin avait l'honneur, au IVe siècle, d'ourdir et de former la trame divine de la vie religieuse de saint Athanase à saint Augustin, non seulement à Rome, mais en Occident.

Durant les années qui précédèrent l'élévation d'Augustin au siège épiscopal d'Hippone, le fils de Monique avait vécu en cénobite à la manière des religieuses et des moines dont il avait étudié les règles à l'Aventin[1]. Simple prêtre, il avait, en effet, créé à Hippone et à Thagaste plusieurs monastères, et, lorsqu'il fut promu à l'épiscopat, il voulut vivre de la vie commune avec le clergé de son siège. Dans ce nouveau milieu, au sein d'une corruption qui dépassait celle du monde romain, il fonda des ordres monastiques pour les deux sexes[2], et dota l'Église d'Afrique d'institutions qui pouvaient seules régénérer les sociétés numides, tombées en pleine décadence. Bientôt, grâce à la sagesse de sa direction, les monastères pullulèrent sur le sol africain[3] : Hippone possédait un monastère de femmes dont sa sœur était la supérieure. Augustin consacra son génie à établir, défendre et régler la vie religieuse; il composa la fameuse règle qui porte son nom, et ses prescriptions, appliquées sous Charlemagne, devinrent le code de presque toutes les branches de la famille monastique chez les Latins. Huit siècles après la ruine de Rome, saint Dominique devait adopter, lui aussi, la règle de saint Augustin[4], d'où il faut conclure que l'évêque d'Hippone, qui s'était

[1] *De moribus Eccl. Cath.*, c. XXXIII.

[2] Salvien, *de Gubern. Dei*, I, VII et VIII.

[3] *Per totam Africam pullulare : De opere Monachorum*, c. XXVIII.

[4] *Histoire des ordres religieux*, par le P. Héliot, t. II et III.

inspiré auprès de Marcelle, est l'un des plus grands législateurs de l'institut monastique de l'Occident.

A Rome, l'action de la mère des vierges et des veuves se montrait puissante auprès des hommes les plus haut placés. Le consulaire Pammachius, aussi remarquable par la naissance que par le talent, ne résistait pas à la force divine qui le sollicitait, et lui, le premier des sénateurs, se consacrait à Dieu et revêtait l'habit monacal[1]. Pauline avait succombé à une courte maladie. Au matin de ses années et dans l'épanouissement de toutes les vertus, la pieuse femme avait été arrachée à son époux au moment même où le ciel semblait lui accorder l'honneur de devenir mère, et ainsi, à trente ans, victime d'un enfantement malheureux, la seconde fille de Paule quittait la terre pour le ciel; c'était vers la fin de décembre de l'année 397. Pauline, par son testament, légua ses biens à son mari, à la condition expresse de les distribuer aux pauvres, et Pammachius accomplit ses dernières volontés religieusement. Saint Jérôme dit qu'il présida à leur distribution, qu'il y joignit les siens propres, et qu'il se consacra lui-même au Seigneur[2].

Vers la fin du IVe siècle, les chrétiens de Rome célébraient encore en l'honneur des morts des repas

[1] *Pallad. Hist. Lausiac,* c. CXXII.

[2] Saint Jérôme. *Non solum divitias sed se ipsum Domino obtulit.* (Epist. LCII.)

funèbres dans l'église même de Saint-Pierre. Ces usages avaient été introduits dans l'Église primitive à la suite des repas funèbres qui se donnaient toujours sur les tombeaux des martyrs pendant la vigile de leur fête. Ce fut de concert avec Marcelle que Pammachius régla le *funeraticium* chrétien de Pauline. Il consista dans l'invitation faite à tous les pauvres de Rome de se réunir à Saint-Pierre pour prier en faveur de la pauvre défunte. Après le service divin, un repas leur fut servi, et l'époux inconsolable distribua à chacun d'eux un vêtement neuf et une large aumône [1]. Cet hommage de l'amour conjugal rendu à Pauline devait être ainsi apprécié par saint Jérôme : « Quel changement! Ces pierreries qui étincelaient naguère sur la tête et le col de Pauline calment aujourd'hui la faim du pauvre. Les tissus de soie, l'or ouvré se transforment en laine chaude qui recouvre décemment le corps. Cet aveugle qui demande l'aumône, c'est le cohéritier de Pammachius. La main d'une tendre jeune femme soutient ce mendiant perclus qui se traîne sur le sol. Pammachius est bien ambitieux : il pose sa candidature au ciel en briguant les suffrages des pauvres, et sa robe blanche est tissée de leurs haillons. Il existe des époux qui se consolent en répandant sur le tombeau de leurs femmes la violette et la rose, la fleur de pourpre et le lis; Pammachius ar-

[1] Saint Jérôme. *Videre tota illa miserandæ plebis examina in amplissimam gloriosi Petri basilicam.* (Paulin, *le Sénateur,* Epist. XIIIe.)

rose les cendres de Pauline du baume de la charité[1]. »

Mais écoutons encore; les témoignages de Jérôme sont précieux à recueillir. Il est le premier des moines dans la première des villes. Lorsqu'il passe dans la rue, il est entouré des indigents que Pauline avait dotés et logés dans sa maison. Il purifie son âme au contact de leurs sordides haillons... Qui aurait cru qu'un arrière-petit-fils des consuls, que l'honneur de la race des Camille pourrait se résoudre à traverser la ville sous la robe de bure et irait ainsi siéger au milieu des sénateurs? Ambitieux du consulat céleste, il conquiert les suffrages des pauvres par des largesses préférables aux jeux et aux spectacles. Homme illustre, éloquent et riche, il descend du plus haut rang de l'État à celui de familier de la plèbe de Rome. Avant de se donner à Jésus-Christ, son nom n'était connu que dans le Sénat; aujourd'hui il est béni dans toutes les églises de l'univers[2]. Encouragé par Marcelle, Pammachius avait distribué son immense fortune aux pauvres et consacré toute la succession de Pauline aux bonnes œuvres. De concert avec Fabiola, l'illustre Romaine que nous avons rencontrée, à Bethléhem, auprès de Paule et d'Eustochium, il avait fondé un hospice pour les indigents et les infortunés, situé à l'embouchure du Tibre, au Port-Romain, à six milles d'Ostie.

[1] Saint Jérôme. *Pammachius noster... ossa veneranda, eleemosynæ balsamis rigat.* (Epist. LIVe.)

[2] *Epist. ad Pammachium.*

En cédant aux sentiments de sa douleur et aux besoins de son âme compatissante, Pammachius cédait encore aux conseils et aux exemples de la mère des vierges et des veuves de l'Aventin. Ce fut aux prières de Marcelle qu'il s'associa à Fabiola pour entreprendre la fondation hospitalière du Port-Romain. A cette époque, nous le savons, de nombreux et pauvres pèlerins affluaient déjà dans la Ville éternelle, et il fallait un asile ouvert à leurs fatigues et à leurs nécessités, ainsi que des mains amies pour veiller sur eux à l'heure de leur arrivée, durant leur séjour et au moment de leur départ. Saint Jérôme dit que tout le monde entier connut qu'un hospice avait été construit aux portes de Rome; le mouvement universel qui portait les âmes aux tombeaux des saints Apôtres l'explique : la Bretagne l'apprit en été, l'Égypte et la Perse le savaient au printemps [1]. L'œuvre de Porto-Romano, due à la charité de Pammachius et de Fabiola, inspirait ainsi le moine de Bethléhem : « Pendant que je fais l'éloge de cette noble femme, tout à coup mon cher Pammachius me vient à l'esprit. Pauline dort, afin qu'il veille, lui. Elle a précédé son époux, afin de laisser au Christ un serviteur. Il est l'héritier de sa femme, et d'autres possèdent l'héritage. Entre Fabiola et lui, c'était à qui dresserait le plus tôt au port de Rome les tentes d'Abraham, et à qui se surpasserait

[1] *Sub una æstate didicit Britannia quod Ægyptus et Parthus noverant vere. (Epist. ad Oceanum.)*

en charité. Ils ont vaincu tous deux, tous deux ont été vaincus. Chacun avoue sa victoire et sa défaite, car tous deux ont accompli ce que l'un et l'autre souhaitaient. Ils unissent leurs biens, ils associent leurs volontés, afin d'augmenter par la bonne intelligence ce que la rivalité aurait pu dissiper. Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils achèvent un hospice, la foule y accourt; *il n'y a plus d'affliction dans Jacob, ni de douleur dans Israël* [1]. » Il convenait de réunir Fabiola et Pammachius dans la même gloire : ces deux âmes généreuses avaient eu le même dévouement et avaient accompli les mêmes sacrifices.

Peu de temps après la fondation de ce premier Hôtel-Dieu, dédié aux pauvres de l'Italie et aux pèlerins du monde, Fabiola sentit approcher la mort. Celle qui avait placé les richesses immenses de son patrimoine dans les mains des indigents était digne de recevoir les divins intérêts de ses saintes œuvres. Sa piété avait mûri comme un fruit tardif, mais qui n'en est pas moins beau ni savoureux. Rome fit à la compagne de Marcelle de royales funérailles; la ville entière porta le deuil de la fille des Fabius. A ses obsèques, l'aristocratie se trouva mêlée à la plèbe. La généreuse patricienne n'avait pas encore rendu son âme à Dieu, raconte saint Jérôme, que déjà la renommée, messagère d'un si grand deuil, avait rassemblé à ses funérailles tout le peuple de la cité. Avec moins de gloire, Furius

[1] Saint Jérôme. *Emitur hospitium et turba concurrit.* (*Epist. ad Oceanum.*)

triompha des Gaulois, Papirius des Samnites, Scipion de Numance, Pompée des peuples du Pont. « J'entends, poursuit le solitaire des lieux saints, le bruit de cette foule qui se hâte, qui accourt de tous côtés. Les places, les portiques, les toits des maisons ne peuvent contenir les spectateurs. Rome voit tous ses citoyens rassemblés ; chacun croit avoir part à gloire de l'illustre pénitente [1]. » Ainsi la terre célébrait les vertus de celle qui avait conquis le ciel. Chez Fabiola, depuis sa conversion, l'humilité ne s'était séparée jamais de la charité, et païens et chrétiens lui rendaient, par leurs unanimes sympathies, un éclatant témoignage. Marcelle, dont l'âme appréciait les mérites de son amie, pleura sa mort, et l'Aventin, dans la personne des vierges et des veuves, prit une grande part au deuil public. Cette compagne aimée, que l'Église avait surnommée *la consolatrice des moines et des pauvres*, faisait par sa disparition un vide profond dans le monde religieux encore en formation de Rome. Ce fut Marcelle qui annonça à Jérôme, à Paule et à Eustochium ce nouveau malheur, et les cœurs saignants de la famille romaine de Bethléhem eurent à ajouter au deuil récent de Pauline des regrets et des larmes.

Depuis le départ d'Eustochium pour l'Orient, la supérieure de l'Aventin avait auprès d'elle une jeune

[1] Saint Jérôme. *Non plateæ, non porticus, non imminentia desuper tecta capere poterant spectantes. Tunc suos in unum populos Roma conspexit, favebant omnes in gloria pœnitentis.* (*Epist. ad Oceanum.*)

vierge dont nous connaissons le nom, Principie : créature angélique qui, par sa présence, répandait un baume sur ses peines. Saint Jérôme parle en ces termes des relations pleines de tendresse qui existaient entre Marcelle et la pieuse fille : « A peine rentré dans ma demeure, j'appris que vous aviez contracté avec elle une étroite liaison, et que vous ne vous éloigniez jamais d'elle, et que vous habitiez sa maison, de telle sorte qu'il était notoire dans Rome que vous aviez trouvé, vous une mère, elle une fille. Une villa voisine de la cité vous servait de monastère, et une maison de campagne de solitude[1]. » Les anciens jours heureux où Marcelle possédait Eustochium semblaient donc revenus, et si Jérôme avait pu voir de près l'idéale perfection de la compagne nouvellement introduite à l'Aventin, il lui aurait sans doute décerné le beau titre qu'il se plaisait à donner à la fille de Paule, il aurait surnommé Principie *la fleur des vierges*.

Les sollicitudes maternelles de Marcelle pour cette enfant prenaient le caractère d'une tendresse infinie. L'âme de la fondatrice de l'Aventin, pleinement vouée à Dieu, révéla bientôt à l'aimable compagne le secret de la sainteté. La retraite, l'étude, la prière étaient les sources où elle purifiait son jeune cœur, ses conseils et ses exemples l'excitaient à la vertu en toute occasion et à toute heure. L'exemple sur-

[1] Saint Jérôme. *Suburbanus ager pro monasterio vobis fuit et rus electum pro solitudine. (Epist. ad Principium.)*

tout impressionnait Principie; cette force incomparable, qui ajoute au vrai l'empire du bien, exerçait sur la pieuse vierge une influence toute-puissante. Elle voyait en Marcelle la représentation vivante des vertus éminentes auxquelles elle devait atteindre, et elle s'animait chaque jour d'une ardeur nouvelle pour en saisir la sublimité et reproduire l'idéal. Ainsi, l'angélique enfant s'appliquait devant l'âme maternelle, comme devant un miroir céleste, à réaliser les traits de son modèle, et elle surpassait bientôt en beauté morale toutes les vierges, ses amies ou ses sœurs. Nous ne craignons pas d'affirmer qu'alors, auprès de Principie, le cœur de Marcelle battait comme au temps fortunés où l'Aventin possédait Eustochium.

A ces jouissances intimes, le ciel ajoutait, pour consoler la mère des vierges et des veuves de tous les deuils et de tous les sacrifices, des bénédictions pour sa famille religieuse. Les germes de vie monastique confiés au vieux sol de Rome se développaient splendidement. Les descendants des maîtres du monde déployaient à l'heure présente un zèle aussi grand dans la poursuite du renoncement que dans la recherche de tous les biens humains qui les avaient passionnés jusque-là [1]. Ces familles de l'aristocratie, dont les membres avaient si longtemps rempli l'histoire de leurs hauts faits, donnaient leurs héritières à Jésus-Christ, et les annales religieuses

[1] Salvien, *de Gubernatione Dei.*

s'enrichissaient des noms que l'univers avait appris à connaître. Chose étonnante ! ceux qui s'étaient posés comme les plus accrédités représentants de la force brutale devenaient des types de charité, de soumission et de vertu. Marcelle voyait se multiplier autour d'elle les couvents d'hommes et de femmes; elle était l'organisatrice en pleine Rome d'une armée qui défie toutes les forces de la terre et qui déjoue toutes les coalitions. En félicitant la fondatrice de l'Aventin de l'élan qu'elle avait imprimé à la noblesse romaine pour les idées monastiques, Jérôme pouvait écrire : « *Rome est devenue une autre Jérusalem.* C'est en vivant de la sorte que vous avez porté beaucoup de femmes à imiter votre exemple, et que se sont élevés bien des monastères de vierges [1]. »

Les exemples de Marcelle avaient, en effet, attiré grand nombre d'âmes à la vie religieuse. La multitude de celles qui servaient ainsi Dieu, dit saint Jérôme, avait rendu honorable une profession qui était jugée avant ignominieuse [2]. Il s'était établi, à cette époque, un courant qui enlevait aux familles du patriciat la plus belle part de leurs descendantes. On entendait nommer chaque jour quelque superbe patricienne nouvellement enrôlée dans les phalanges virginales de l'Aventin, et l'on voyait se multiplier et se peupler prodigieusement les couvents d'hommes

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Marcelle.*
[2] *Id., Éloge funèbre de Marcelle.*

et de femmes en Italie[1]. Palladius admire le courage avec lequel les femmes le disputaient aux hommes dans la poursuite des plus hautes vertus monastiques. Les Bollandistes mentionnent beaucoup de saints et de saintes appartenant à la société romaine du IVe siècle, ainsi qu'aux chrétientés de l'Occident. Les légendes d'Eusébie, de Bibiane, de Léa et de cent autres donnent une idée du mouvement qui, en portant les belles âmes vers les monastères, leur faisait pratiquer les plus sublimes vertus et conquérir l'éternelle couronne. Dans les fouilles de l'*Agro-Romano*[2], Rossi a découvert des documents pleins d'intérêt sur ces nobles existences, et ainsi la mort, par les révélations de la tombe, a fourni elle-même un précieux témoignage aux inépuisables souvenirs de cette société disparue. La première entre toutes, Marcelle a laissé les traces indélébiles de son empreinte dans la Rome monastique; toutes les fondations existantes de ces temps la bénissaient comme une mère, et sur les monuments hagiographiques qui parlent du IVe siècle, si on y regarde de près, on retrouve son nom entouré d'une glorieuse auréole.

Mais tandis que la sainte était à la joie des bénédictions dont le ciel entourait ses œuvres, une nouvelle douleur venait transpercer son âme en la frappant dans ses plus vives affections. Paule, la mère d'Eustochium, la fondatrice des couvents de Beth-

[1] Saint Ambroise, *Hexaméron*, 3, 5.
[2] *Bulletin archéologique*.

léhem, cette patricienne qui s'était exilée de Rome pour vivre dans la solitude des lieux saints, la rivale de Marcelle en sainteté, la fille spirituelle de Jérome, était sous le coup d'une maladie incurable. A cette nouvelle, la désolation de la fondatrice de l'Aventin fut extrême [1]. Se retrouver, entre Jérôme et Eustochium, auprès de cette amie dont l'âme était déjà prête à s'envoler au ciel, lui adoucir les douleurs poignantes du départ, lui offrir son cœur pour gardien de sa mémoire, lui prodiguer les dernières caresses, lui dire le dernier adieu : tels étaient les désirs, nous pourrions dire les besoins de son amitié fidèle. La pensée d'Eustochium réveillait toutes ses sollicitudes maternelles : la savoir à la veille d'être orpheline et si loin d'elle était une perspective cruelle qui la déchirait. Puis l'avenir des couvents de Bethléhem, compromis par la disparition de leur fondatrice, portait Marcelle à supplier Dieu d'accorder un sursis à Paule ; sa présence semblait indispensable aux œuvres entreprises et à la vie d'Eustochium. Mais c'était en vain que toutes ces raisons plaidaient en faveur de la malade, le mal implacable allait frapper sa victime [2]. Les prières de la piété filiale et de l'amitié ne devaient pas être exaucées. « Seule, la voix de la mourante était entendue de Dieu, dit saint Jérôme, et Paule obtenait ce qu'elle désirait ardemment : nous quitter [3]. »

[1] Tillemont, t. XII, p. 394.
[2] *Id., ibid.*, p. 259.
[3] *Éloge funèbre de Paule.*

Bientôt, hélas ! la nouvelle de sa mort parvint à l'Aventin, et Marcelle supporta ce coup avec la résignation dont elle avait toujours fait preuve dans les circonstances douloureuses de son existence. Consolée par la certitude du salut de son amie, elle s'occupa avec la plus tendre sollicitude d'Eustochium, regrettant de ne pouvoir se réunir à la pauvre orpheline. Sa correspondance avec elle devint plus suivie. Marcelle aurait voulu entourer la fille infortunée des douceurs de la maternité la plus aimante[1]. Elle s'unissait à Jérôme pour la fortifier et la rattacher à la vie, et si nous retrouvions ses lettres, nous y lirions, comme dans celles du saint : « Soyez en paix, Eustochium, vous avez hérité d'une riche succession. Le Seigneur est votre partage, et, ce qui encore doit vous causer plus de joie, votre mère a été couronnée par un long martyre; car ce n'est pas seulement le sang que l'on verse pour la confession de la foi qui fait les martyrs, mais la vie immaculée d'une âme qui sert Dieu avec amour est elle-même un martyre quotidien[2]. »

On connut sur les bords du Tibre la magnificence des funérailles faites à la mère des couvents de Bethléhem. Paule fut portée au lieu de sa dormition par des évêques qui chargèrent son cercueil sur leurs épaules; d'autres pontifes précédaient son

[1] Tillemont, t. XII, p. 260.
[2] *Id., ibid.*, p. 261.

convoi, des flambeaux et des cierges à la main; d'autres encore guidaient les chœurs de ceux qui chantaient les Psaumes. Elle fut déposée au milieu de l'église de la crèche du Sauveur. Les habitants de la Palestine vinrent en foule à ses funérailles. Point de cellule qui pût retenir les moines les plus cachés au désert, ni de vierge qui restât dans son asile secret. Il eût cru commettre un sacrilège celui qui n'eût pas rendu les derniers devoirs à une telle femme. Les veuves et les pauvres, comme autrefois pour Dorcas, montraient les vêtements qu'elle leur avait donnés, et tous les indigents criaient qu'ils avaient perdu leur mère et leur nourrice [1]. La sainte demeura exposée dans l'église pendant trois jours, et, chose merveilleuse, ses traits n'avaient pas été altérés par la mort, et son visage reflétait une surnaturelle beauté. Auprès d'elle se tenait Eustochium. Pendant ces trois jours, la fille désolée ne put être éloignée du corps de sa vénérable mère; elle restait là, inébranlable au pied du lit funèbre, tantôt lui baisant les yeux, tantôt collant ses lèvres à son visage, l'étreignant dans ses bras et demandant à être ensevelie avec elle [2].

Dans sa douleur, saint Jérôme composa deux épitaphes à la mémoire de Paule : l'une destinée à son tombeau, l'autre pour l'entrée de la grotte où ses restes furent déposés. Voici celle du sépulcre : « La

[1] Saint Jérôme, *Éloge funèbre de Paule.*
[2] *Id., ibid.*

fille des Scipion, des Paul, des Gracques, l'illustre sang d'Agamemnon repose en ce lieu. Elle porta le nom de Paule. Elle fut mère d'Eustochium. La première dans le Sénat des matrones romaines, elle s'exila de Rome pour vivre dans la pauvreté du Christ et dans les humbles campagnes de Bethléhem [1]. » L'épitaphe gravée par Jérôme sur le rocher de la grotte, à l'entrée du sépulcre, était ainsi conçue : « Vois-tu dans le creux de cette grotte cet étroit tombeau? C'est l'asile de Paule, dont l'âme habite le royaume des cieux. Son frère, ses proches, Rome, sa patrie, ses richesses, ses enfants, elle a tout abandonné pour cette grotte de Bethléhem où elle est ensevelie. O Christ ! ici fut la crèche, votre berceau, ici vinrent les mages vous offrir leurs mystiques présents [2]. »

A la prière de Marcelle et d'Eustochium, Jérôme écrivit l'éloge funèbre de la sainte. Son émotion était si grande, que la plume échappa souvent à sa main, et qu'il dut se résigner à le dicter en deux veilles de nuit; il le termina par cet adieu : « O Paule ! soutenez par vos prières la vieillesse défaillante de celui qui vous a tant vénérée. Unie au Christ par le mérite de la foi et des œuvres, vous serez encore plus puissante là-haut qu'ici-bas. Je viens de vous élever un monument plus durable que l'airain, et le temps ne le détruira pas. J'ai gravé sur le roc de votre sé-

[1] Saint Jérôme. *Scipio quam genuit, Pauli fudere parentes.*
[2] Id., *Aspicis angustum precisa rupe sepulcrum?*

pulcre, ô Paule! votre éloge funèbre, et je le joins à ces pages, afin que partout on sache que votre mémoire a été honorée à Bethléhem, et que vos restes y reposent[1]. » Touchantes paroles d'adieu sorties du cœur de Jérôme! vous étiez la fidèle expression de cette charité ineffable que le prêtre porte aux âmes dont il a été le guide! Ainsi, tandis que tout passe, se flétrit, s'oublie dans le monde, seul, l'amour qui vient de Dieu survit à toutes les atteintes pour fortifier et consoler toujours. Marcelle fut infiniment reconnaissante de ces témoignages d'amitié rendus à la meilleure des amies; elle en jouissait pour l'honneur de la sainte défunte, pour la consolation d'Eustochium, pour son bien à elle-même, et, quand la pensée de l'orpheline oppressait son cœur, elle remerciait Dieu de lui avoir donné en Jérôme toutes les tendresses et tous les dévouements du plus parfait des pères.

Sous le coup de la perte de Paule, la patricienne de l'Aventin, qui avait contribué puissamment à adoucir les mœurs de ses contemporains, fut témoin d'un événement qui comblait alors de joie toutes les âmes généreuses. Depuis 370, l'année où Valens avait fait massacrer à Nicomédie une députation de catholiques, le sang n'avait plus coulé par haine de la religion. Toutefois il existait encore à Rome le cruel usage des jeux des gladiateurs, et dans les fêtes publiques les peuples, sur toute l'étendue de l'empire, étaient

[1] Saint Jérôme, *Éloge funèbre de Paule.*

invités à y prendre part. Le caractère romain, dont le paganisme avait développé les instincts et les goûts barbares, se passionnait pour ces luttes, et les empereurs et les grands étaient intéressés à maintenir des spectacles dont ils étayaient leur fragile popularité. Vainement, à l'exemple de Tertullien, des voix éloquentes avaient demandé, au nom de l'Église, la suppression de ces honteuses hécatombes, l'ancienne société semblait trouver dans les combats du cirque une compensation à sa décadence et à son abjection. L'empereur Honorius (Flavius-Augustus), né, à Constantinople, de Théodose et de Flavilla, monté sur le trône en 395, avait été inutilement engagé par le poète Prudence à proscrire ces spectacles; mais, par crainte d'impopularité, il venait de les accorder pour fêter son sixième consulat [1]. Déjà l'annonce des jeux avait été publiée dans tout l'empire, et les foules prenaient les chemins de Rome pour se rendre à l'amphithéâtre; elles faisaient bien, cette fois, d'y accourir : elles devaient y trouver un lutteur inattendu.

En effet, à ces multitudes avides de sang se mêlait un homme étranger au Forum, aux cohortes, aux académies, un obscur habitué des temples et des catacombes, qui, seul et désarmé, osait venir disputer au paganisme son dernier lambeau de terre et son suprême lieu d'asile. Ce conquérant nouveau, à l'ambition insatiable, Rome aurait pu le reconnaître;

[1] *Contra.* Symm.

elle avait vu ses frères mourir, durant des siècles, au milieu de ses arènes ensanglantées, et l'héroïsme de sa race avait alors triomphé des bourreaux. Il se présentait seul pour reprendre la lutte ancienne, et il avait la prétention de planter la croix sur les gradins du Colisée et jusqu'au faîte du Panthéon.

Revêtu d'une misérable robe de bure, n'ayant que sa pauvreté et sa faiblesse pour escorte, c'était, il faut l'avouer, un bien étrange et dérisoire conquérant. La vieille Rome, dans la personne de ses capitaines, de ses orateurs, de ses préfets, de ses matrones, l'attendait de pied ferme; elle crut, en le voyant, avoir affaire à un insensé, et elle accueillit avec une superbe pitié celui qui prétendait renverser ses plus antiques et plus populaires coutumes. Sans doute, l'audacieux étranger n'était qu'une pauvre nouvelle victime prédestinée à rougir l'arène de son sang. A quoi pouvait servir sa mort? Nouveau Samson, plus fort que tout un peuple, ébranlerait-il en tombant les colonnes du grand empire? Les martyrs étaient morts pendant trois siècles, et les flots de leur sang n'avaient pu assouvir le besoin de ces brutales jouissances; les clameurs qui éclataient à l'amphithéâtre le publiaient hautement. Qu'allait-il arriver? Le dévouement et l'amour triompheraient-ils enfin de l'égoïsme et de la haine? La voix du sang innocent étoufferait-elle à jamais le cri des injustices et des luxures du paganisme romain? Assistons à ce drame où l'âme héroïque d'un moine conspué ne craint pas d'engager la lutte contre

les appétits sans frein de plus de cent mille spectateurs.

Lorsque l'annonce de ces jeux eut été publiée dans tout l'empire et eut ainsi pénétré dans les déserts, un moine, jusque-là inconnu, nommé Télémaque, de Nitrie selon les uns, de Phrygie selon les autres, prit une de ces résolutions dont la simple grandeur et les immenses résultats n'apparaissent qu'après leur accomplissement. Il quitte sa cellule, s'achemine du fond de l'Orient vers Rome, y arrive à temps pour assister aux solennités impériales, entre au Colisée, fend les flots de ce peuple tout palpitant d'une joie féroce et va se jeter entre les gladiateurs qui engageaient le combat. Les spectateurs, indignés, poursuivent cet importun, ce fou, ce noir fanatique, d'abord de leurs clameurs furibondes, puis de coups de pierres et de bâton. Lapidé comme le premier des martyrs du christianisme, Télémaque tombe, et les gladiateurs qu'il avait voulu séparer l'achèvent. Eh bien! son sang fut le dernier versé dans cette arène où il en avait tant coulé. La noblesse de son sacrifice fit comprendre la grandeur de l'abus. Un édit d'Honorius proscrivit à jamais les jeux des gladiateurs. A partir de ce jour, il n'en est plus question dans l'histoire. Le crime de tant de siècles s'était éteint dans le sang d'un moine qui se trouva être un héros [1]. L'immortelle victoire morale remportée par Télémaque transforma le Colisée, ce

[1] Montalembert, *les Moines d'Occident.*

lieu des cruautés séculaïres, en un lieu de pardon, d'expiation et d'amour; pour museler ainsi les passions brutales, il fallait infiniment plus de courage que pour dompter les monstres les plus féroces, car, là où les lions avaient souvent respecté leurs victimes, jamais l'homme n'avait épargné l'homme.

Le soulagement de cœur qu'éprouva Marcelle à l'abolition de ces orgies sanguinaires fut immense. Elle avait préparé, soutenu, assuré le triomphe du moine intrépide par les prières et les expiations de ses vierges et de ses veuves. Sans doute elle eut, la première, la révélation du dessein généreux. Dans Rome, le moine de la Thébaïde dut accepter, comme autrefois ses pères, l'hospitalité de la mère de l'Aventin. Marcelle aurait voulu pouvoir le suivre à l'amphithéâtre, se substituer à lui, mourir à sa place en se jetant entre les gladiateurs; le courage de la Romaine doublé de l'héroïsme de la chrétienne et de la religieuse aurait été invincible.

Quand la nouvelle de la mort de Télémaque parvenait à l'Aventin, les patriciennes étaient aux pieds du divin crucifié, et, devant l'immolation de la victime par excellence, elles acceptaient l'effusion du sang du jeune martyr comme une nouvelle rosée de grâce qui découlait sur Rome. Heureux celui dont le sacrifice volontaire fut assez méritoire pour mettre fin à ces jeux sanglants! On ne devait plus entendre des voix suppliantes et prêtes à s'éteindre prononcer le funèbre *Ave, Cesar, imperator, morituri te salutant!* Le corps déchiré de Télémaque fut le

dernier qui ensanglanta l'arène, et dès lors les portes de l'amphithéâtre furent murées et les combats du cirque abolis [1]. Ces vers du poète chrétien devenaient enfin une réalité : Que nul ne meure plus pour que son supplice devienne une joie ! Que l'odieuse arène, contente de ses bêtes féroces, ne donne plus l'homme en spectacle sanglant ! Que Rome, vouée à Dieu, digne de son prince, puissante par son courage, le soit aussi par son innocence [2].

Tandis que Rome se sevrait de ses cruautés antiques et se pliait aux mœurs de la civilisation chrétienne, Marcelle témoignait la plus vive sollicitude à l'orpheline inconsolable de Bethléhem et le lui prouvait par les plus tendres soins. Elle connaissait le projet formé du vivant de Paule, et qui consistait à attirer aux lieux saints la fille de Læta et de Toxotius [3]. Cette jeune vierge, consacrée à Dieu dès sa naissance, était l'angélique enfant que nous avons déjà vue dans les bras du pontife Albinus. La douce Paule comprit, aux paroles de Marcelle, quel était son devoir, et, avec l'assentiment de sa famille, elle voulut aller rejoindre sa tante à Bethléhem [4]. Pareille à la jeune Moabite, elle disait : *J'irai où vous irez, j'habiterai où vous habiterez. Votre peuple sera mon*

[1] Saint Augustin fixe la date de cet événement au 1er janvier 404.

[2] Prudence, *contra* Symm., II, 114, trad. par Ozanam.

[3] *Lettre à Læta.*

[4] *Éloge funèbre de Paule.*

peuple, et votre Dieu sera mon Dieu. C'était bien le secours qu'attendait l'orpheline. La petite-fille portait dans ses traits quelque chose de la ressemblance de sa grand'mère, et Eustochium crut retrouver en l'embrassant une part de celle qu'elle pleurait toujours. Les solitaires de Bethléhem s'habituèrent, en voyant la nièce et la tante visiter les couvents au bras l'une de l'autre, à les considérer comme deux sœurs inséparables, et ils se plurent à les nommer les deux filles de sainte Paule.

Marcelle savait quel auxiliaire elle envoyait à Eustochium. Formée d'abord par Læta, fréquentant assidûment l'Aventin, toujours au contact des vierges, la nouvelle arrivée était un modèle de vertu [1]. Sous la direction de Jérôme et de sa tante, elle allait s'initier au grand œuvre de la direction monastique inaugurée dans les couvents de Bethléhem. Les richesses de Paule avaient été dépensées pour l'établissement de ses communautés; l'héritage d'Eustochium se réduisait à de bien lourdes charges, et la jeune Paule devait relever par les biens immenses qu'elle tenait de sa famille à Ravenne, en Sicile et en Afrique, cette situation [2]. Dieu l'envoyait pour consoler le présent et assurer l'avenir, et elle était disposée à employer à ce double but toute sa fortune et toute sa tendresse. Avec elle, la crainte de la mort prématurée d'Eustochium n'était plus aussi effrayante;

[1] Baronius, *Annales,* t. IV, pp. 470, 471 et 472.

[2] Saint Jérôme, *Epist.* LXXIX[e], *ad S. Augustinum.*

les fondations de Bethléhem, garanties au matériel, le devenaient au moral; après le trépas de sa tante, la nièce serait là pour les soutenir de ses richesses et de ses vertus. Les prévisions de Marcelle se réalisèrent; la fille de Læta consacra tous ses biens aux monastères fondés par ses parentes de Bethléhem, et elle devint, avec les années, leur supérieure et leur mère[1]. Mais la Providence, dans sa bonté, permit que Marcelle ne vît Paule succéder à Eustochium que du haut du ciel.

A l'heure où Marcelle assurait la prospérité des œuvres de ses amies en Orient, elle éprouvait les plus douces jouissances de cœur auprès de Principie[2]. Comme aux premiers jours de l'Aventin, elle possédait une compagne céleste, pleine de respect, d'obéissance et d'amour, et elle remerciait le ciel de réchauffer ainsi les ombres de son couchant des rayons qui avaient embelli le matin de son existence religieuse. Notre sainte savourait auprès de sa jeune compagne le bonheur qu'elle avait reçu d'Eustochium. Dès ce monde, Dieu, dont la miséricorde est si tendre, se plaît souvent à récompenser les âmes qui se donnent à lui par la rencontre d'un cœur dont la générosité les indemnise surabondamment de tout ce qu'elles ont sacrifié à son amour. Marcelle bénéficiait alors de tous les actes de son dévouement dans la possession de Principie. Quand la vieillesse arrive,

[1] Tillemont, t. XII, p. 347.
[2] *Id.*, *ibid.*, pp. 301 et 303.

les tendresses, ce lait du cœur, sont plus nécessaires et plus suaves qu'à toutes les autres époques de la vie, et si Dieu ne les refuse à aucune de ses créatures, il semble, en ces heures de délaissement, les prodiguer à celles qui ont su, en s'oubliant elles-mêmes, les répandre plus généreusement sur les autres!

CHAPITRE XV

DE 408 A 410.

Longévité de Marcelle. — Beauté de la vieillesse. — Admirables paroles de Lacordaire. — La sainte entrevoit les desseins de Dieu sur Rome. — Rome est appelée par Bossuet une nouvelle Babylone. — Alaric. — Les Goths étaient les mandataires de la Providence. — Rome échappe à la ruine. — Les barbares de nouveau à ses portes. — Leur respect pour la religion chrétienne. — Ils envahissent le palais de Marcelle. — Héroïsme de la sainte. — Elle sauve la vierge Principie. — Les Goths conduisent la mère et la fille dans la basilique de Saint-Paul. — Dieu faisait la force de Marcelle. — La férocité des barbares adoucie par la religion. — Mort d'Alaric. — Fin prochaine de la fondatrice de l'Aventin.

Grâce aux soins pieux de Principie et au dévouement qui conduisait la jeune Paule à Bethléhem, le ciel accordait à Marcelle des consolations pour ses douleurs et des bénédictions de plus en plus grandes pour ses œuvres. La main qui avait jeté la semence recueillait la moisson, et la réunion fervente de l'Aventin formait une famille dont la sainteté des membres faisait oublier tous les sacrifices de la fondatrice. De plus, Dieu voulant combler Marcelle dès ce monde lui accordait le bienfait

d'une rare longévité. Devenue veuve au sortir de l'adolescence, il y avait près de soixante et dix ans que la fille d'Albina portait avec un incomparable honneur le fardeau du veuvage dans l'amour de Dieu le plus ardent et la chasteté la plus austère. Rorbacher dit que Marcelle avait dépassé quatre-vingts ans lors de la prise de Rome [1], et Montalembert affirme qu'elle survécut à toutes ses compagnes de l'Aventin, quoique leur aînée d'âge et de conversion [2]. Les Bollandistes reconnaissent que Marcelle avait au moins quatre-vingts ans. Ils appuient leur assertion sur ces chiffres : âgée de douze ans en 341, époque où saint Athanase vint à Rome et fut logé chez sa mère, elle avait par conséquent quatre-vingts ans en 410 [3]. Ainsi l'histoire pose sur son noble front la couronne des nombreuses et saintes années.

Si la vertu revêt un charme particulier dans la jeunesse, parce qu'elle semble emprunter à cet âge quelque chose des grâces de nos commencements, elle se pare dans la vieillesse de la majesté mélancolique de notre fin et impose la vénération et la sympathie à toute âme délicate et bonne. Que d'exemples vivifiants dans une vie dont la religion a consacré les longues années et dont le cours garde jusqu'au déclin les puretés de la première aurore ! Toujours lumineuse et bienfaisante, parce que Dieu l'a inces-

[1] *Histoire de l'Église.*
[2] *Les Moines d'Occident,* t. I.
[3] *Acta Sanctorum, Vita Marcellæ.*

samment éclairée et réchauffée au soleil de sa grâce, une telle existence est une éloquente prédication. On ne saurait concevoir rien de plus beau que la vieillesse dans la bonté et la sainteté. Ni la jeunesse ni l'âge mûr n'atteignent à son éclat incomparable ; l'enfance elle-même n'a pas de beautés aussi attendrissantes, car, tandis que la vieillesse mène à la tombe, celle-ci touche encore au berceau. En elle se résument les combats de la vie soutenus avec vaillance, les labeurs de la maturité et les généreux efforts de la jeunesse accomplis pour le triomphe de la justice et de l'honneur. Que d'âmes qui s'abritent à son ombre tutélaire! Sous son égide, les cœurs faibles deviennent forts; c'est l'heure de la lumière, de la paix, du désintéressement et des suprêmes bénédictions ! Après le prêtre, rien n'est grand, beau, sacré comme le vieillard. Tous les âges, en se concentrant dans la vieillesse, composent cette couronne de cheveux blancs du sage dont Dieu pare certaines têtes comme d'un diadème d'immortalité. Le temps, le destructeur impitoyable, semble lui-même avoir le remords de son œuvre; il rend en rayonnements célestes ce qu'il prend à l'humaine et fragile enveloppe; il fait au vieillard un attrait de ses ruines et un piédestal de son abandon !

La beauté de la vieillesse a inspiré ces lignes magnifiques au cœur d'un saint : « Alors tombent les ombres qui restaient de la vie; les yeux voient les vérités de la foi dans des larmes douces et étincelantes ; on ne peut plus ni regretter, ni se plaindre,

ni maudire; tout le monde, avec ses amertumes, a passé hors du cœur, et au lieu de cette jeunesse troublée qui autrefois et si longtemps a bercé dans ses périls, il monte du plus profond de l'âme une jeunesse pure, ingénue, stable, qui est un crépuscule de l'éternelle jeunesse de Dieu. On dirait que l'amour coule d'une source où toute peine s'étanche et s'évanouit. Cherchez-vous quelque part des restes des passions? Ce ne sont plus que des débris impuissants et dispersés, des vaincus qui baisent la main de leur maître [1]. Dieu avait entouré les dernières années de Marcelle des plus profondes suavités et des plus pures illuminations; il y avait alors pour son âme comme un surcroît de dignité, de grandeur et de paix, et, en attendant le ciel, son existence recevait le suprême couronnement de l'âge, avant-coureur du couronnement divin. La belle parole de Platon s'était accomplie pour elle: « Il est une douce compagne, l'espérance qui sert de nourrice à la vieillesse [2]. » Mais, hélas! les destinées de l'empire allaient faire incliner tristement la tête de la noble matrone. La Romaine pressentait l'approche des malheurs de sa patrie. Douée d'un instinct prophétique qui lui révélait les infirmités mortelles de Rome, elle apercevait les pieds d'argile du grand empire et les points noirs de l'horizon.

Les temps étaient, en effet, venus où les desseins

[1] Lacordaire, *Conférences de Paris.*

[2] *République* de Platon.

de Dieu devaient s'accomplir; il n'était plus au pouvoir de Marcelle de retarder l'heure néfaste. Pendant plus d'un demi-siècle, elle avait en vain poussé le cri d'alarme, invité le patriciat et la plèbe à la pénitence et donné l'exemple des hautes vertus. De même que, dans la nature, des signes précurseurs annoncent la tempête, de même des symptômes effrayants faisaient présager une ruine imminente; la foudre, qui grondait sur Rome, allait frapper bientôt le Capitole, et ni Marcelle ni ses compagnes ne pouvaient plus en arrêter l'explosion. C'est qu'à l'heure où les peuples ont comblé la mesure de l'iniquité, le bras de Dieu s'appesantit sur eux, et on assiste alors à ces coups de providence qui boulversent et atterrent le monde. Marcelle ne s'y trompait pas; elle avait, nous le savons, comme la vue prophétique des prochaines catastrophes : la vieillesse et la sainteté la rendaient sûre voyante de l'avenir.

Les châtiments du ciel sur Rome n'étaient que justice. Les Romains de ces temps, dit Bossuet, continuaient à charger d'opprobres l'Église de Jésus-Christ, qu'ils accusaient, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'empire, toujours prêts à renouveler les anciennes persécutions, s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs. Les choses étaient en cet état au IVe siècle de l'Église et cent ans après Constantin, quand Dieu se ressouvint enfin de tant de sanglants décrets du sénat contre les fidèles et des cris forcenés dont la plèbe romaine, altérée du sang chrétien, avait si souvent fait retentir l'amphi-

théâtre. Il livra donc aux barbares cette ville enivrée du sang des martyrs, comme parle saint Jean. Dieu renouvela sur elle les terribles châtiments exercés sur Babylone : Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses richesses, souillée de ses idolâtries et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux, lui est ôtée; elle est en proie aux barbares, prise trois fois et quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des barbares ne pardonne qu'aux chrétiens [1]. En effet, le sac de la capitale du monde était prochain, en 408, l'ennemi frappait à ses portes.

Alaric, Goth d'origine, créé comte de l'empire, promu au grade de capitaine des légions romaines, fut l'instrument dont Dieu se servit pour l'accomplissement de ses vengeances. Mécontent de ses vains titres, fatigué des intrigues de cour du faible Honorius, s'ennuyant de son rôle secondaire, désireux de venger la mort de Stilicon, son ancien allié, Alaric avait envahi l'Italie et s'était porté sur Rome à la tête de ses hordes. Aucune armée ne s'était opposée à son passage [2]. Les Romains, dégénérés, auraient peut-être consenti, devant la lutte inévitable, à

[1] *Discours sur l'histoire*, t. II, p. 5.
[2] Théodoret.

combattre à la condition de triompher dès le premier engagement, ou de se soumettre dès la première défaite. Alors l'amour de la patrie et le courage, pour employer le mot de Bossuet, ne faisaient plus *tout le fond d'un Romain*[1]. A l'honneur de l'Église, il s'était trouvé, il est vrai, un homme pour la résistance. C'était encore celui qui avait vaincu naguère à l'amphithéâtre, et mis fin aux jeux sanglants des gladiateurs. Un pauvre moine avait osé, de sa parole libre, arrêter l'envahisseur en lui montrant l'étendue des maux dont il allait couvrir le monde. Mais il n'avait obtenu que cette réponse du farouche conquérant: « Je ne suis point maître de m'arrêter. Une force inconnue me pousse; j'entends une voix qui me crie sans cesse: Va et saccage Rome[2]. » C'en était à jamais fait de la ville superbe, si le ciel, cédant aux prières et aux larmes des âmes saintes, n'était intervenu pour lui obtenir quelques jours de sursis. Les Romains ouvrirent des négociations, et Alaric, moyennant une énorme rançon, consentit à traiter la paix. Le gouvernement et le peuple, dont le patriotisme ne s'éleva pas à la hauteur des événements, ne purent fournir l'indemnité exigée, et le sénat fut réduit, pour satisfaire aux exigences du vainqueur, à faire fondre les ornements des temples et les statues d'or *du Courage et de la Vertu*[3] ! Pour un jour, les supplications de Marcelle et des vierges

[1] *Discours sur l'histoire.*

[2] Théodoret.

[3] Jornandès, *de Reb. Geticis.*

de l'Aventin avaient donc fléchi la justice divine; les mérites des saints et des martyrs obtenaient grâce en faveur de cette Rome qui, durant trois siècles, avait été inondée de leur sang. Échappée à la ruine, la ville coupable aurait dû renoncer à ses idoles et à ses voluptés, et se consacrer au Dieu dont elle venait d'éviter la colère. Mais le vieil esprit païen survivait toujours, et il ne devait désarmer que sous le coup des plus terribles catastrophes. L'univers, asservi par les Romains, réclamait des vengeurs, et la luxure païenne, plus formidable que les armes, se chargea, au v[e] siècle, d'infliger la plus sanglante expiation [1]. Le traité conclu avec Alaric fut violé, et, dans son indignation, le roi barbare vint de nouveau bloquer la ville voluptueuse: cette fois il ne devait pas y avoir de merci. La peur rendait déjà Rome muette; la reine du monde était semblable à la mer sulfureuse dont parle l'Écriture, et sur laquelle pèsent les malédictions des hommes et du ciel.

En vain le pape saint Innocent se présenta comme suppliant à la tête d'une députation du sénat pour qu'Honorius traitât de nouveau avec le redoutable eavahisseur; la cour de Constantinople, aveuglée, s'opposa à un accommodement. Par suite, la rage d'Alaric se déchaîna, une main de fer scinda l'empire. Rome se vit imposer un fantôme d'empereur en la personne d'Attale, et, le 24 août 410, elle tomba déshonorée et vaincue au pouvoir des Goths [2].

[1] Juvénal, sat. vi[e], p. 292.
[2] Zozime, l. V.

L'heure vengeresse avait irrévocablement sonné; Dieu, malgré les prières des vierges et des veuves de l'Aventin, laissait, cette fois, les destins de Rome s'accomplir. C'en était fait; on ne pouvait plus défendre le vieil honneur, ni empêcher les barbares de jouer aux dés la robe impériale.

Alaric entra dans la ville des dieux en impitoyable maître. Le prestige du passé ne défendait plus les murailles déshonorées du vieux Capitole, et tandis qu'Annibal, après avoir ravagé l'Italie, vit Rome et n'osa l'assiéger, tandis que Pyrrhus, dans son respect pour la gloire romaine, s'était éloigné vainqueur de ses portes, n'osant regarder une ville qu'on lui avait représentée comme la cité sainte, le chef barbare força son enceinte sacrée et s'y établit en souverain. Du reste, qui aurait pu l'arrêter dans sa marche triomphale? Un historien, dont la vie s'est écoulée dans les camps, a dépeint sous ses tristes couleurs les légions romaines : « Aujourd'hui, dit-il avec une sanglante ironie, plus d'inquiètes tribus, plus de centuries turbulentes; calme plat au Forum, partout la sérénité du temple de Numa. Le peuple est digne des soldats et des patriciens : ce n'est plus qu'un amas de fainéants abrutis par l'ivrognerie et la débauche, n'ayant plus que la passion du cirque et tentant parfois quelques insurrections, afin d'avoir, non pas du pain pour se nourrir, mais du vin pour s'enivrer. Le matin, cette populace sort des repaires où elle gîte sous les monceaux de pierres des monuments en ruine, et elle court mendier la sportule

de chaque jour. A midi elle dévore la viande cuite et le bouillon qui se débite dans les tavernes, et, repue, elle va pendant les chaleurs dormir sous les portiques ou sous les tentures inventées par l'édile Catulus. Le soir venu, elle s'entasse dans les amphithéâtres pour assister aux combats des bêtes féroces et aux courses des chars. En attendant le spectacle, elle se livre à d'ignobles grossièretés, charge les matrones d'injures obscènes et engage des querelles qui changent les gradins en une véritable arène[1]. » A ce tableau du peuple et de l'armée, on se demande ce qu'étaient devenues l'antique grandeur des patriciens et l'antique valeur des légions. Rome était digne de passer sous le joug, et, à ces révélations de l'histoire, il faut voiler l'image de la grande patrie.

Nous ne dépeindrons pas les maux déchaînés sur les vaincus dans ces malheureuses circonstances par la rage des vainqueurs. Non, quand nous aurions cent bouches, une voix d'airain, non, jamais, s'écrie saint Jérôme, je ne pourrais redire tant de malheurs et de forfaits[2]. Rome fut livrée au pillage; les barbares étaient enfin les maîtres de l'opulente proie; ils passèrent sur elle comme un torrent, en emportant ses dépouilles. Les cris des vainqueurs et des victimes se mêlaient dans un tumulte indescriptible; les palais en flammes éclairaient sinistrement mille

[1] Ammien-Marcellin, l. XIV.

[2] *Non mihi si linguæ centum sint, oraque centum! ferrea vox...* (Saint Jérôme, *Lettre à Ageruchia.*)

scènes d'horreur; un orage effroyable ajoutait à l'épouvante et au désordre, et le ciel semblait se manifester lui-même à travers les éclairs et les foudres. L'histoire raconte que Scipion pleura en voyant tomber Carthage enflammée, et qu'il répondit à ceux qui s'en étonnaient : « Je songe au jour de Rome ! » A quatre cents ans de distance, les larmes du grand homme sur la cité rivale présageaient les effroyables représailles des barbares d'Alaric.

Mais les Goths sont dans Rome. Saint Jérôme, le contemporain de ces événements, les dépeint du fond de sa grotte de Bethléhem, et il raconte ainsi les désastres et les ruines dont ils sont les auteurs : « Il vient, on ne sait d'où, des races neuves et innomées ; elles regardent de loin cet empire usé qui semble encore vivant par ses fonctions, ses magistratures, ses armées et ses souverains, mais qui n'a plus de substance ni de ciment, parce qu'il n'a plus de vertus. Elles se disent : « Voilà Rome ! » Et quelque chose leur répond : « Venez, mes Goths ! Venez, mes Parthes ! N'ayez point peur de cette vieille pourpre qui est encore au dos de la maîtresse du monde, car elle ne couvre plus Scipion : elle ne couvre que le vice et la mort avec lui. Passez le Rhin, insultez le Danube, renversez l'Euphrate, étendez à terre vos peaux de bêtes, et jetez-y votre proie. » Entendons encore le moine de Bethléhem décrire les invasions périodiques des barbares sur les terres de l'empire et énumérer leurs crimes : « Entre Constantinople et les Alpes Juliennes, le

sang romain coule chaque jour... Combien de matrones, combien de vierges consacrées à Dieu, combien de personnes distinguées par la naissance et le mérite sont devenues le jouet de ces monstres ! Les évêques ont été chargés de fers, les prêtres massacrés, ainsi que les clercs de tous les ordres. Les églises ont été renversées, les chevaux attachés aux autels, les reliques des martyrs jetées au vent. Le monde romain croule, et pourtant nos têtes superbes ne savent pas encore se ployer [1]. » Ammien-Marcellin, à la fin de son ouvrage, cherche à rassurer les Romains sur les succès des Goths. Dans ce but, il rappelle, à la mort de Valens, les invasions des barbares depuis celles des Cimbres, et s'efforce de prouver qu'elles ne pourront jamais réussir. Le soldat grec n'était pas bon prophète.

Cependant, il faut le reconnaître, les hordes d'Alaric ne suivirent pas, dans la prise de Rome, la férocité habituelle de leurs instincts sauvages et se montrèrent, à un certain degré, respectueuses envers les personnes et les choses qui tenaient à la religion. Durant ce sac épouvantable, à côté des scènes les plus sinistres, il se passa des faits dignes d'admiration. Dans leur respect pour le christianisme, les barbares, au plus fort de leur licence, ne franchirent pas en armes le seuil des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et respectèrent ces deux

[1] *Romanus orbis ruit, et tamen cervix nostra erecta non flectitur.* (*Epist. ad Heliodorum.*)

églises comme des asiles inviolables[1]. On rapporte qu'un officier goth trouva, dans une maison dépendante d'une église, une vierge dejà avancée en âge qui, sommée de livrer ses trésors, répondit en posséder de magnifiques et montra des vases d'une richesse incomparable, ajoutant : « Ce sont les vases de l'apôtre saint Pierre; prenez-les, si vous l'osez. Comme je ne puis les défendre, je n'ose les retenir. » L'officier crut devoir en référer à son chef, et Alaric ordonna qu'on apportât les vases sacrés à la basilique de Saint-Pierre et qu'on y accompagnât la vierge qui en avait été si fidèle dépositaire. Ce fut un surprenant spectacle que cette translation solennelle : on vit des barbares porter respectueusement les vases sacrés entre deux rangs de soldats, qui leur faisaient escorte l'épée à la main[2]. Cet hommage rendu à la religion chrétienne par une soldatesque victorieuse, alors que tout s'effondrait dans Rome, mérite d'être rappelé. On y découvre la force invincible de Celui dont la puissance seule pouvait faire tomber les armes des mains des soldats goths. Sans doute la vierge courageuse qui fit respecter ainsi les vases sacrés de la basilique du prince des Apôtres était une des nobles filles spirituelles de Marcelle, et elle avait puisé l'héroïsme dont elle faisait preuve dans le cœur de la mère de l'Aventin.

Mais l'histoire enregistre d'autres hauts faits à la

[1] Zozime, l. V.

[2] *Id., ibid.*

gloire des vierges et des veuves; ce sont des titres personnels d'honneur pour la descendante des Marcellus. Les passer sous silence serait manquer à l'intégrité historique de ce livre. Du reste le courage de ces femmes romaines réconforte; il repose de toutes les lâchetés des hommes de ce temps. Ce fut encore alors que les barbares, dans l'ivresse du triomphe, envahirent le palais de l'Aventin. « Au milieu de cette confusion, dit saint Jérôme, le vainqueur pénétra sanglant dans la demeure de Marcelle[1]. » Heureusement la communauté des vierges et des veuves avait pu se disperser dans Rome. La mère avait pourvu à ce que chacune de ses filles, durant ces heures de désordre, eût un asile au sein d'une famille chrétienne et dévouée. Seule avec la vierge Principie, elle était demeurée sous le toit de ses ancêtres. Aussitôt en présence de la matrone, les soldats d'Alaric demandèrent des richesses et des trésors. Vainement il leur fut répondu que tous les biens avaient été versés dans les mains des pauvres; ils ne voulurent pas ajouter foi à cette déclaration, et ils poussèrent l'audace jusqu'à se précipiter brutalement sur Marcelle, osant même l'injurier et la frapper. Cette lâche agression est ainsi racontée par Jérôme : « On rapporte qu'elle reçut les barbares avec un air calme et intrépide, et que ceux-ci lui ayant demandé de l'or, elle voulut, par la pauvreté de sa tunique, leur mon-

[1] *Marcellæ domum cruentus victor ingreditur. (Ep. ad Principiam.)*

trer qu'elle n'avait pas de richesses enfouies; mais elle ne put leur faire croire à cet état de pauvreté volontaire. Frappée de fouets et de verges, elle ne sentit point sa douleur, et, prosternée à leurs pieds, elle les supplia de ne point la séparer de sa jeune compagne[1]. » A cet ignoble traitement, la vaillante patricienne se montra digne de sa race et de sa foi; elle demeura calme et courageuse, et, se défendant seule, avec toute la force de ses droits, elle en imposa à ses détestables ennemis. Les Goths crurent voir le génie de l'Aventin debout à côté d'elle, prêt à défendre la vieille demeure envahie.

Marcelle, qui avait sacrifié à Dieu le plus riche patrimoine, possédait un trésor infiniment plus précieux pour elle que tous les biens. La pensée de le perdre ou de l'exposer la faisait trembler de crainte, et elle aurait donné mille fois sa vie pour n'en être jamais dépouillée. Quelque temps après le départ d'Eustochium pour l'Orient, la mère de l'Aventin avait reçu auprès d'elle la vierge Principie, et cette dernière était devenue, par sa nature d'élite et ses qualités rares, l'enfant de ses prédilections. En ces circonstances critiques, elle n'avait point consenti à s'écarter du giron maternel; elle savait que l'amour qui veillait sur elle était capable de la défendre contre tout ennemi et de l'arracher à tout danger. Par sa beauté et sa jeunesse, Principie ne pouvait qu'ex-

[1] *Cæsam fustibus flagellisque, aiunt, non sensisse tormenta. (Ep. ad Principiam.)*

citer les convoitises des barbares. Marcelle souffrait cruellement en voyant le front pudique de la vierge rougir au contact de leurs regards. Et alors, comme inconsciente de ses propres douleurs, elle suppliait par ses larmes les vainqueurs de ne pas la séparer de sa compagne, de crainte, dit saint Jérôme, que sa jeunesse ne se trouvât exposée à dès outrages que sa vieillesse n'avait point à craindre [1]. La fille des Marcellus éprouvait les sentiments d'indignation qui devaient inspirer le vers sublime du vieux don Diègue :

> N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie!

Dans cette extrémité, la fondatrice de l'Aventin se sentit le courage de tout braver et de tout souffrir. Que lui importait la mort! Elle savait que la vertu vit toujours. Ne voyant que l'honneur de sa fille en péril, elle se dressa devant ses farouches ennemis comme si elle eût été armée de pied en cap et fût devenue invincible. Principie, dans des angoisses mortelles, se serrait contre elle, semblable à la colombe timide qui cherche une défense. La vierge avait des cris d'enfant en détresse, et sa figure candide, bouleversée par la terreur, reflétait toutes les délicatesses émues. A ce spectacle, les barbares subjugués fléchirent; ils avaient à compter avec deux faiblesses qui étaient plus fortes qu'eux : l'intrépidité

[1] *Ne sustineat adolescentia quod senilis ætas timere non poterat. (Epist. ad Principiam.)*

d'une mère et l'innocence d'une vierge ! L'histoire dira toujours à leur louange que, dans cette circonstance fameuse, ils respectèrent l'une et l'autre.

Le cœur d'une mère ne craint rien; il se sent capable pour le bien de son enfant de commander aux passions les plus audacieuses; car si, pour sauver la vie du corps, il arrache leur proie à la gueule des monstres, quand il faut sauver l'âme, son héroïsme devient supérieur à tout.

En face de cette femme, faisant de son corps un bouclier comme si elle eût été taillée en athlète, les Goths cédèrent; tant de bravoure leur en imposa; ils s'inclinèrent devant la matrone qu'ils auraient pu fouler sous leurs pieds et qui s'opposait à eux comme un rempart infranchissable avant de les laisser toucher à son enfant. Il y avait chez Marcelle, naguère si craintive, un élan de mère blessée; c'était un réveil de lionne !

Qui pourrait la dépeindre en son attitude? Ses yeux, à travers leurs larmes, jetaient des reflets d'acier; sa poitrine était haletante, sa voix poussait de ces cris où l'âme elle-même se fait entendre; le sang de ses pères, qui avait si souvent coulé pour la défense de l'empire, bouillonnait dans ses veines gonflées, et sa verte vieillesse, qui portait fièrement ses années, semblait s'être divinement retrempée dans une jeunesse pleine de courage et de force. Marcelle parla aux barbares avec la double autorité de la vertu et du malheur; on eût dit que dans sa parole inspirée s'était incarnée l'âme de la Rome des chrétiens.

Quant à la vierge, rayonnante de son innocence, elle était d'une chasteté idéale, angélique, presque surnaturelle; son âme de cristal, devenue comme transparente, resplendissait d'une blancheur immaculée ! Saisis de respect et d'admiration, ressentant l'indéfinissable influence d'une maison habitée par des saintes, les soldats d'Alaric s'émurent; la dureté de leurs cœurs n'avait pu resister à tant de grâce ni à tant de majesté, et, comme l'a écrit saint Jérôme, la pitié trouva place parmi leurs épées sanglantes [1].

Rome fut alors témoin d'un spectacle encore plus beau que celui de la translation des vases sacrés dans la basilique de Saint-Pierre : Marcelle et Principie, escortées par les barbares, furent conduites dans la basilique de Saint-Paul, et le lieu de leur refuge ne fut point violé [2]. Nous ne saurions traduire la joie céleste de notre sainte à la vue de Principie adressant à Dieu ses actions de grâces au pied des autels protecteurs. C'était un spectacle infiniment supérieur à celui des vases consacrés; il y avait ici le respect des âmes, et ce solennel hommage à la divinité des vertus chrétiennes rendait la marche de la veuve et de la vierge de l'Aventin à travers les rues de Rome plus glorieuse que toutes les ovations des anciens triomphateurs. Ainsi Marcelle, qui avait inauguré la vie religieuse dans la capitale du monde,

[1] *Inter cruentos gladios invenit locum pietas. (Ep. ad Principiam.)*

[2] Zozime, l. V.

eut l'honneur, pour couronner son existence monastique, d'arracher sa plus jeune compagne, cette fleur éclatante de virginité, à la fureur des Goths. Le salut de Principie devait être la dernière joie et la suprême victoire de notre héroïne.

Le principe de la force de Marcelle venait de Dieu. Si elle avait remporté un tel triomphe, c'est qu'elle allait chercher plus haut que sur la terre les moyens de résistance et de domination. Dans les choses de l'âme, on est toujours fort, on est même invincible, quand on agit pour Dieu, la vertu, la justice et l'honneur. Alors on ne craint rien au monde, on brise les liens qui enchaînent et qui entravent, et, s'il y a des dangers à courir, la mort elle-même attire, et on ne recule pas. C'est que Dieu ne peut manquer jamais à l'âme juste et sainte; il se doit à l'amour qui se donne, à la générosité qui se sacrifie, à la confiance qui se livre, à l'espérance qui attend, et la fidélité de Dieu est au-dessus de toute défaillance. Marcelle avait donc retrouvé au centuple tous les biens dont elle s'était dépossédée. Librement dépouillée des ornements de sa condition, la vertu lui avait fait de ses mérites une auréole plus brillante que les couronnes de la jeunesse et de la beauté. Librement sevrée des douceurs d'une famille personnelle, les vierges de l'Aventin formaient pour elle un foyer inébranlablement établi sur le respect, le dévouement et l'amour. Librement séparée des protecteurs puissants que sa naissance lui assurait, elle jouissait des faveurs de Celui dont la beauté est inef-

fable. La fille des Marcellus savait que tout ce que l'homme envie pour se grandir démontre la fragilité des biens dont il se fait un piédestal. La noblesse, la fortune, l'influence, choses toutes d'emprunt et de convention, étaient à ses yeux dépourvues de valeur réelle, et, pour atteindre à la solide grandeur, elle montait jusqu'à Dieu.

Les événements qui bouleversaient Rome lui prouvaient éloquemment la vérité de ses appréciations. Aucune force humaine ne pouvait arrêter lé torrent de cette invasion sauvage, et s'il n'emportait pas tout dans ses flots, c'est que l'Église, la seule autorité qui se tenait debout, osait, au nom de Dieu, lui opposer une barrière. L'Église aimait les barbares comme une mère aime des enfants au caractère difficile et violent ; elle connaissait le fond de leur nature fougueuse, et si elle souffrait de leurs emportements, elle ne dédaignait pas leur forte nature et fondait sur eux des espérances. Jérôme se lamentait ainsi sur les malheurs qu'ils avaient déchaînés dans Rome : « Ma vie s'éteint et les sanglots étouffent ma voix ! Elle est prise cette ville qui a pris tout l'univers ! que dis-je ! elle périt par la faim avant de périr par le glaive, et à peine reste-t-il quelques hommes à mener en captivité !... Qui peindra cette nuit d'horreur? qui pourra aux maux égaler les larmes? Ils croulent, ces antiques remparts jadis imprenables ! Dans les rues, dans les maisons gisent çà et là des monceaux de cadavres ! Partout le deuil et l'image de

la mort[1]. » Augustin, à son tour, écrivait ces lignes : « La dernière table de proscription de Sylla fit périr plus de sénateurs que les Goths n'en dépouillèrent. Tout ce qui s'est vu de meurtres, d'incendies et de pillages dans le désastre de Rome est arrivé selon la loi ordinaire des combats. Mais ce qui est nouveau et sans exemple, c'est que la férocité barbare se soit adoucie jusqu'à ce point que nos basiliques soient devenues des asiles où nul n'a été frappé, d'où nul n'a été enlevé, où l'on a conduit tout ce qu'épargnait la fureur de l'ennemi. Celui-là est aveugle qui ne reconnaît pas ici la puissance du Christ et les bienfaits des temps chrétiens[2]. »

Alaric ne survécut que peu de temps à sa victoire. Le terrible mandataire de la Providence quittait Rome chargé de dépouilles, emportant cinq mille livres pesant d'or, trente mille pesant d'argent, quatre mille tuniques de soie, trente mille peaux peintes en écarlate et trois mille livres de poivre[3], quand la mort vint soudainement le frapper dans l'ivresse de son triomphe. Les Goths détournèrent les eaux de Busentum, près Cozence, creusèrent une fosse au milieu de son lit desséché, y déposèrent le corps de leur chef avec une énorme quantité d'argent et d'étoffes précieuses, puis remirent le fleuve dans son cours, et les flots rapides passèrent sur le tombeau du conquérant. Les esclaves em-

[1] *Lettre à Principie.*
[2] Paul Orose, *Cité de Dieu* de saint Augustin.
[3] Zozime, l. V, p. 106.

ployés à cet ouvrage furent égorgés, afin qu'aucun témoin ne pût dire où reposait celui qui avait pris Rome, comme si l'on eût craint que ses cendres ne fussent recherchées pour cette gloire ou pour ce crime[1]. Ataulphe, le successeur d'Alaric, ne réalisa point ses plans, qui consistaient à effacer le nom romain de la terre, afin de lui substituer celui des Goths. Voyant que ses compatriotes ne pouvaient supporter le joug des lois, il travailla à restaurer l'empire des Césars, et ainsi l'ambition des barbares se trouva combattue par leur propre chef. A Bethléhem, Jérôme racontait à Orose, au fond de sa grotte, ces inconséquences de la politique et ces variations des idées des nouveaux maîtres du monde[2]. Mais tandis que les vainqueurs se rendaient impuisants à force d'insubordination et se courbaient sous l'arianisme, la religion chrétienne se choisissait le peuple franc pour apôtre et pour soldat, et les invasions avaient enfin une barrière, et les Romains des successeurs.

Sur ce fond obscur de la prise et du pillage de Rome, comparable à une tenture noire, où la barbarie se dessine farouche et implacable, durant ces rudes journées de fer, de feu, de colère et d'atroces vengeances, les figures de Marcelle et de Principie apparaissent dans des rayons célestes qui leur font auréole. La fondatrice de l'Aventin assiste avec un

[1] Jornandès, *de Reb. Geticis*, c. XXX.
[2] Orose, l. VII.

mâle courage au coucher de son soleil et de sa félicité ; elle fixe avec inquiétude un long regard d'amour sur sa fille d'adoption, et la vierge au profil angélique semble, sous l'égide maternelle, habiter d'autres lieux et rêver du ciel. Hélas ! la matrone, digne descendante de ces Romains que les Gaulois n'intimidèrent pas en envahissant le sénat, allait ajouter son deuil au deuil de la capitale du monde. Frappée, en même temps que la patrie, sur son dernier champ de bataille, elle était une victime sainte qui devait attirer sur Rome la clémence de Dieu !

CHAPITRE XVI

DE 410 A 417.

Affaissement moral de Marcelle. — Étendue de ses tristesses. — Les descendantes des Anicius quittent Rome. — L'émigration romaine se porte surtout en Orient. — Mort de Marcelle. — Désolation de Principie. — Derniers devoirs. — Douleur de Jérôme, d'Eustochium et de Paule. — La mort de Pammachius. — Sentiments patriotiques de Jérôme sur la prise de Rome. — Le saint dicte l'éloge funèbre de Marcelle. — La vierge Démétriade en Afrique. — Mélanie la Jeune et sa famille à Jérusalem. — Pélage. — Sa condamnation. — Réfutation de Jérôme. — Ruine des couvents de Bethléhem par les pélagiens. — Augustin s'unit à Jérôme pour combattre l'hérésie. — Lettres échangées entre les deux saints.

La femme forte, qui avait si virilement résisté aux barbares, nous est apparue douée d'une seconde jeunesse dans la défense de Principie. Mais, au lendemain de son triomphe, Marcelle sentait tout à coup son courage fléchir, et celle qui avait eu des élans d'une vaillance si mâle s'affaissait douloureusement sous tous les deuils de la famille, de l'amitié et de la patrie. Sa figure, couronnée de vieillesse, et qui hier semblait encore jeune, tant le rayonnement intérieur y révélait un mélange de douceur inalté-

rable et d'indomptable énergie, ne reflétait plus aussi vivement les émotions de l'âme de la matrone. Le cœur, ce composé ineffable de tristesses et de joies, de blessures et de caresses, de déceptions et d'espérances, animait bien sa belle tête par intervalles; mais Marcelle était allée jusqu'au fond de ce cœur, elle avait mesuré toute sa faculté d'aimer et de souffrir, et le coup qu'elle s'était porté intérieurement avait touché aux sources mêmes de la vie. Depuis lors, le grand ressort de l'existence paraissait brisé chez elle.

La descendante des Marcellus se sentait subitement au déclin de ses forces; l'aube lumineuse de l'éternité l'enveloppait déjà d'heure en heure; à ses clartés, elle voyait grandir les idées, diminuer les choses et les personnes, et, par son détachement, elle résistait à cette disposition naturelle à la vieillesse, qui consiste à donner aux biens dont on ne voudrait se séparer jamais tous les éloges et tous les regrets.

Son regard, céleste rayon, couvrait toujours la jeune Principie; il exprimait une protection si tendre, que l'on n'eût pu demander à une mère ni plus d'affection ni plus de dévouement; mais il semblait être attiré, fasciné par l'invisible et se fixer dans l'infini. Il restait pourtant encore sur la physionomie de Marcelle un reflet de cette jeunesse immortelle qui réside dans le suprême accord des plus exquises qualités de l'âme avec les lignes du visage, et, à quatre-vingts ans, notre sainte avait dans ses traits quelque chose de l'invincible vigueur de son héroïque vertu.

En proie aux tristesses morales les plus profondes, la mère des vierges et des veuves de l'Aventin était accablée par toutes les infortunes. Elle pleurait sur Rome livrée aux barbares; elle mesurait les conséquences des catastrophes publiques pour l'Église et les institutions monastiques, et, séparée de sa famille spirituelle, elle ressentait vivement toute l'acuité de ses immenses douleurs.

Puis, la scène si terrible de la veille, cette lutte contre la brutalité la plus sauvage où elle avait dû préserver et sauver Principie, qu'on se disputait comme un opime butin, cette résistance désespérée où l'âme de la patricienne avait dû faire irruption et apparaître pour arracher la vierge innocente à l'infamie, tant d'efforts, tant de souffrances avaient brisé Marcelle; l'arc se rompt dans la main quand le but à atteindre est à une hauteur infinie. Toutes les forces de son cœur, concentrées dans cet élan sublime, avaient naturellement fait éclater la frêle enveloppe; l'âme, en s'affirmant avec une telle véhémence, avait frappé le corps d'un coup mortel.

Tandis que Marcelle se rapprochait de la mort par toutes ces douleurs, les grandes familles de Rome et de l'Italie, pour échapper aux flots des barbares, couvraient les chemins de l'étranger et demandaient un asile aux pays les plus lointains. Dès l'entrée d'Alaric dans Rome, Proba, la veuve du préfet Pétronius, chef de la puissante race anicienne, s'était sauvée dans un bateau sur le Tibre; sa fille Juliana et sa petite-fille Démétriade l'accompagnaient. Les

trois fugitives virent de leur barque les flammes qui consumaient la ville éternelle [1]. Proba, qui possédait de grands biens en Afrique, les vendit pour soulager ses compagnons d'exil et de malheur. Fuyant les barbares, les Romains se réfugiaient en Afrique et en Asie. Saint Jérôme reçut quelques débris de toutes ces grandeurs dans la grotte où le Roi des rois était né pauvre et nu [2]. Quel spectacle et quelle leçon que ces descendants des Scipions et des Gracques réfugiés au pied du Calvaire! Parmi les vierges et les veuves sans défense qui arrivaient aux lieux saints, Eustochium et la jeune Paule espéraient retrouver Marcelle et Principie, et, en recueillant les épaves du monde romain naufragé, elles cherchaient d'un œil attristé leurs amies de l'Aventin.

Saint Jérôme décrit ainsi l'émigration en Orient: « Tous les jours la pauvre et sainte Bethléhem voit ces nobles matrones, ces patriciens si opulents jadis, lui demander du pain. Hélas! nous ne pouvons les secourir tous; nous leur donnons au moins nos larmes : nous pleurons ensemble... Leur nudité, leurs blessures, leur indigence indiquent assez la rage des barbares! Et qui pourrait, sans pleurer et gémir, voir ces infortunés, si opulents qu'ils ignoraient même leurs richesses, aujourd'hui si dépouillés qu'ils n'ont ni toit, ni nourriture, ni vêtements [3]... » Le saint commentait alors Ézéchiel, et il appliquait à

[1] Procop., *Hist. Vand.*, lib. I.
[2] *Comment. sur Ézéchiel.*
[3] *Ibid.*

Rome les paroles du Prophète sur la ruine de Tyr et de Jérusalem : *Je ferai monter contre vous plusieurs peuples, comme la mer fait monter les flots. Ils détruiront vos murailles jusqu'à la poussière... Je mettrai sur les enfants de Juda le poids de leurs crimes... Ils verront venir épouvante sur épouvante*[1]. Mais lorsque lisant ces mots : *Ils passeront d'un pays à un autre et seront emmenés captifs*, le solitaire jetait les yeux sur ses hôtes, il fondait en larmes.

L'émigration , chaque jour croissante, amenait dans les ports de l'Égypte et de la Palestine des bandes de fugitifs qu'il fallait abriter, vêtir et nourrir, et peu à peu Œlia-Capitolina[2], renommée par sa richesse, devint la capitale de l'Italie. Il y avait dans le nombre beaucoup de matrones, des vierges ou des veuves liées à l'Église par leur vocation, et désireuses d'obtenir un refuge dans des monastères placés hors de l'atteinte des barbares. La charité voulait que des asiles fussent ouverts aux plus pauvres : Eustochium recevait les femmes et Jérôme les hommes qui avaient un caractère ecclésiastique. On exigeait de la part des réfugiés des lettres de recommandation : certificats d'évêques ou attestations des églises[3]. Cependant Bethléhem et le Calvaire n'étaient pas des asiles assurés, car d'autres barbares dépouillaient la Phénicie, la Syrie et l'Égypte[4], et

[1] *Prophéties*, VII, 12.
[2] Jérusalem.
[3] Amédée Thierry, *Histoire de saint Jérôme.*
[4] Saint Jérôme, *Comment. sur Ézéchiel.*

faisaient des provinces jadis les plus riches et les plus fertiles des contrées ravagées et dévastées comme le désert. Il ne restait, d'après saint Jérôme, quand le torrent dévastateur était passé, que la terre et le ciel[1]. Le mot de Chateaubriand était vrai : « Rome manquait au monde, et la Thébaïde aux solitaires[2]. »

Mais si Jérôme et Eustochium avaient espéré voir arriver Marcelle et Principie à Bethléhem, ils avaient cédé à des besoins de cœur qui ne devaient, hélas! jamais être satisfaits : la fondatrice de la vie religieuse à Rome allait se présenter aux portes de la Jérusalem céleste, l'heure des divines récompenses sonnait pour elle. Pleine de santé, de vigueur et de force[3], dit saint Jérôme, sans aucun signe d'affaiblissement (ni tremblement ni larmoiement séniles), la mère des vierges et des veuves s'endormit doucement dans le Seigneur. Principie se flattait de la posséder encore longtemps, nul symptôme ne lui faisait pressentir un tel malheur. Marcelle pencha la tête, regarda sa compagne bien-aimée qui se tenait auprès d'elle comme l'ange du dernier adieu, et elle expira[4].

La vierge recueillit les dernières paroles de son amour et de sa sainteté, les *novissima verba* de son âme. Le regard de la mourante fut une caresse maternelle, où toutes les douleurs se fondaient dans

[1] Saint Jérôme, *ad Sophron.*
[2] *Études historiques,* p. 528.
[3] *Epist. ad Principiam.*
[4] Tillemont, t. XII, pp. 301 et 303,

toutes les tendresses, et où le plus pur et le plus fort des amours emprunta au ciel la suavité des consolations et des espérances qui ne passent pas. Morte, Marcelle semblait sourire au Juge invisible et parler au Maître bien-aimé. Chère et sainte image qui devait demeurer aussi vivante que le jour même de la séparation et de l'adieu, et qui se reproduisait, en se rajeunissant, dans le cœur de Principie et de ses compagnes, comme la lumière sous l'albâtre, pour se transmettre toujours pure jusqu'à l'éternelle résurrection!

Notre sainte recevait de Dieu la couronne de justice qu'elle avait si bien méritée. La louange sacrée lui convenait à tout titre : *elle avait combattu le bon combat, elle avait fini la course de son pèlerinage, elle avait conservé invariablement la foi, et elle avait droit au diadème*. La fin de cette belle vie, dont les rayonnements avaient été si féconds, nous paraît comparable à la beauté mélancolique d'un brillant coucher de soleil, au milieu des ruines de Rome, après le plus violent orage.

Entre toutes les vierges de l'Aventin qui pleurèrent sa mort, Principie fut la plus désolée. Elle perdait infiniment davantage que les autres : Marcelle était une mère. Il y eut dans sa douleur une profondeur aussi grande que dans celle d'Eustochium à la mort de Paule. La maternité spirituelle inspire dans l'ordre de la grâce des sentiments non moins forts que ceux de la nature. « C'est vous, s'écrie saint Jérôme en s'adressant à l'orpheline, qu'elle fit héritière de ce qui restait à sa pauvreté,

ou plutôt, par vous, les pauvres; dans vos bras elle ferma les yeux, et parmi vos caresses et vos baisers elle expira; vos larmes coulaient, mais elle était souriante, elle avait la conscience de sa bonne vie et l'espérance des récompenses éternelles [1]. »

Les sentiments les plus parfaits de la piété filiale entourèrent ses suprêmes moments; l'amour de Principie, dans l'expression de toutes ses tendresses, eut le dessus sur les souffrances de Marcelle. La vierge lui prodigua les derniers soins; seule, elle voulut lui rendre les devoirs douloureux que le cœur s'impose envers ceux qu'il aime, et si douce fut l'impression qu'elle conserva toujours de ce contact embaumé avec sa dépouille, qu'elle le comparait au parfum d'une fleur rare qui se serait attachée aux vêtements et aux mains, et dont on aspire avec délices l'exquise senteur.

O visage des saints! nous écrierons-nous avec un grand orateur [2], douces et fortes lèvres habituées à nommer Dieu et à baiser la croix de son Fils, regards bien-aimés, qui discernez un frère dans la plus pauvre des créatures, cheveux blanchis par la méditation de l'éternité, couleurs sacrées de l'âme qui resplendissez dans la vieillesse et dans la mort, heureux qui vous a vus! plus heureux qui vous a compris et qui a reçu de votre glèbe transfigurée des leçons de sagesse et d'immortalité!

[1] *Epist. ad Principiam.*

[2] *Conférences de Paris,* par Lacordaire.

Marcelle fut ensevelie, d'après toutes les probabilités, dans la villa suburbaine qui lui avait servi de solitude au milieu de la campagne de Rome, non loin de l'*Agro verano,* où l'on a découvert récemment les sépultures de beaucoup de vierges et de veuves qui avaient été ses contemporaines.

Ses funérailles durent se ressentir naturellement de l'occupation de Rome par les Goths. Le séjour de la ville tombée aux mains des barbares n'offrait plus assez de sécurité aux familles du patriciat pour qu'elles attendissent que le torrent de l'invasion se fût retiré; de tous côtés les habitants avaient pris la fuite [1]. Mais si les descendants des consuls et des hauts dignitaires de l'empire ne purent accompagner en grand nombre la dépouille sacrée de Marcelle, les soldats d'Alaric, en apprenant la mort de la matrone qui avait repoussé si victorieusement leur farouche agression, se mêlèrent au convoi de la sainte, rendant ainsi un hommage nouveau à son courage et à sa vertu.

Eustochium, Jérôme et la jeune Paule payèrent un douloureux tribut de larmes et de prières à la mémoire de Marcelle; ils prodiguèrent à la veuve de l'Aventin les meilleures affections de leur cœur. Le solitaire de Bethléhem fut aussi sensible à cette perte qu'à celle de Paule. Arrivé au seuil de la vieillesse, il voyait se briser l'un après l'autre les anneaux de la chaîne de ses saintes affections, et la

[1] Saint Jérôme, *passim.*

mort de Marcelle, succédant à celle de la mère d'Eustochium, enveloppait de deuil ses dernières années.

Mais la mort n'épouvantait pas le grand athlète, la pensée lui en était familière, et il pouvait appliquer à son âme les paroles qu'il prononçait sur la descendante des Marcellus : « Elle aimait fort le mot de Platon : *Philosopher, c'est apprendre à mourir;* et mieux encore celui de l'Apôtre : *Je meurs chaque jour*[1] *!* » C'est que les saints comprennent que la mort enfante la vie; le mystère que les philosophes entrevoient et enseignent, les saints le pénètrent, et si les sages en parlent, eux seuls l'expliquent. Du reste, qu'importe la mort, si notre âme est pure et si notre souvenir fait battre sur la terre les cœurs généreux après notre vie!

La colonie monastique de Bethléhem apprit, en même temps que la mort de Marcelle, la mort de Pammachius. L'époux désolé de Pauline, accablé déjà par le deuil conjugal, ne put survivre aux malheurs qui frappaient Rome; son cœur se brisa sous les coups lamentables qui ruinaient sa famille et sa patrie[2]. On ne sait rien de la mort de ce chrétien et de ce Romain, si ce n'est qu'elle arriva à la suite de la prise de Rome par les barbares et au milieu de tous les désastres de l'invasion. Elle fut connue à Bethléhem à la même heure que celle de la fille des Marcellus, et Eustochium et Jérôme mêlèrent dans

[1] Saint Jérôme, *Epist. ad Principiam.*
[2] Tillemont, t. XII, pp. 319 et 320.

les prières et les larmes de la douleur les noms de Pammachius et de Marcelle. La mémoire de ces deux âmes devait être consacrée par l'Église et participer aux mêmes honneurs dans la vénération et la sainteté.

Mais les calamités qui affligeaient Rome venaient s'ajouter à ces tristesses de cœur. La ville que Jérôme avait tant aimée, et dont le christianisme avait fait l'incomparable cité et l'unique capitale des âmes, était sous la domination des barbares, et le moine de Bethléhem, qui la regardait toujours comme sa patrie adoptive, pleurait sur ses abaissements et faisait entendre des cris dont aucun patriotisme ne dépassera jamais l'expression.

Quelle leçon pour ces Romains avilis dont la dépravation avait attiré ces châtiments ! Quelle réponse à ces prétendus défenseurs de l'empire qui s'arrogeaient à eux seuls la compréhension de ses besoins et de ses destinées ! Il se dégageait du fond de ces catastrophes comme une sentence de justice rendant hommage à l'amour et à la fidélité des âmes les plus nobles pour l'Église et pour la patrie. Jamais Rome n'avait, même aux plus beaux jours de ses triomphes, entendu les accents d'un tel patriotisme.

Écoutons Jérôme : « J'allais mettre la main à mon grand travail sur les prophètes, quand tout à coup on vient m'annoncer la mort de Pammachius et de Marcelle, la prise de Rome et le trépas d'un grand nombre de nos frères et de nos sœurs. Ces nouvelles me jetèrent dans la consternation et la stupeur ; jour et nuit je n'avais plus d'autres pensées ; la captivité

des saints me paraissait ma propre captivité. J'étais suspendu entre l'espérance et le désespoir. Ces malheurs me torturaient. La lumière du monde éteinte, la tête de l'empire romain coupée, ou plutôt le monde entier périssant après la ville. Je suis demeuré muet, humilié; la parole expirait sur mes lèvres, et ma douleur se renouvelait, et mon cœur s'embrasait dans ma poitrine, et les agitations de mon esprit activaient cette flamme... Et cette pensée du poète me revenait : *Où y aura-t-il assez si Rome est peu de chose*[1] *?* Rien n'est long qui prend un terme; les siècles écoulés le sont à jamais. On a bien raison de le dire, tout ce qui a commencé périt, tout ce qui a grandi connaît la décadence. Il n'y a pas d'œuvre créée que la ruine n'attaque et ne consume. Mais Rome! qui eût pu croire qu'enrichie des dépouilles du monde vaincu, elle tomberait à son tour et deviendrait pour ses peuples tout à la fois une mère et un tombeau? Cette fière dominatrice des nations, la voilà maintenant qui couvre de ses fils et de ses filles fugitifs et esclaves tous les rivages de l'Orient, de l'Égypte et de l'Afrique!

Pour un cœur aussi romain que celui de Jérôme, l'empire géant n'existait plus, et ce vers d'un vieux poète venait à la mémoire et aux lèvres du solitaire de Bethléhem : *Qui pourrait donc survivre quand Rome a péri*[2]*?* C'est que toutes les infortunes et les

[1] *Quis satis est si Roma parum est?*
[2] *Quis salvum est si Roma perit?*

ruines de l'amitié et de la patrie pesaient alors sur l'âme du moine et du citoyen comme la tombe de tout ce qu'il avait le plus aimé.

Sous le coup de ces désolations, Jérôme dut écrire l'éloge funèbre de Marcelle. Après des années, sa douleur n'avait encore rien perdu de sa vivacité. Il voyait toujours la plus sainte de ses amies enlevée cruellement aux vierges et aux veuves, aux moines et aux solitaires dont elle avait été la providence et la mère, et le grand homme poussait de douloureux gémissements. Longtemps la tristesse lui imposa silence, et ce ne fut qu'après une longue période de deuil qu'il se détermina à payer la dette de sa vénération et de sa tendresse. Durant des années, son âme avait été tout entière à la désolation : tant de cruelles images l'obsédaient, il avait à pleurer sur tant de grandeurs tombées et sur tant d'amitiés évanouies ! Enfin sa tristesse, par la force même de sa concentration intérieure, éclata, son amour pour Marcelle s'épancha alors au dehors, et, dans sa véhémence, Jérôme dicta, durant la veillée d'une nuit, l'oraison funèbre de notre sainte qu'il intitula : *Marcellæ viduæ Epitaphium* [1].

Naturellement il dédia ce travail, l'œuvre de son cœur, à Principie ; l'éloge de la mère revenait de droit à la fille. La vierge fut heureuse de posséder, dans des pages comme Jérôme seul pouvait les écrire, quelque chose de l'âme dont l'absence dé-

[1] *Marcellæ Epitaphium ad Principiam.*

solait la sienne. En recevant de la main du saint le précieux et cher travail, il lui sembla ne pas avoir tout perdu. Ce portrait si fidèle ne faisait-il pas revivre cet esprit et ce cœur échappés à la terre, et ne donnait-il pas comme la sensation réelle de la présence de Marcelle à ceux qui l'aimaient tant?

Nous placerons avec un culte religieux l'oraison funèbre de la sainte par Jérôme à la suite de ce chapitre; nos lecteurs ne comprendraient pas que nous ne leur en donnions que des fragments; ils doivent connaître cet éloge en son entier. Qui oserait altérer ce langage si pur en mysticisme et en amour, et profaner en les divisant les précieuses larmes de ce reliquaire?

Mais, dans l'accablement de tous ces maux, le ciel soutenait Jérôme. Les héritières du patriciat, qui avaient quitté Rome pour échapper aux barbares, portaient sur la terre de l'exil la semence divine qu'elles avaient reçue des leçons et des exemples de Marcelle, et cette propagation des idées et des vertus de l'Aventin fortifiait l'âme d'apôtre du solitaire de Bethléhem.

La vierge Démétriade, dont nous avons décrit la fuite entre sa mère Juliana et son aïeule Proba, au moment où Rome était en flammes, faisait l'admiration de l'Église d'Afrique[1]. Sa famille, pour la défendre contre les nombreux dangers de ces temps troublés, avait voulu lui donner un protecteur en

[1] Tillemont, t. XII, p. 324.

l'unissant à un de ses plus nobles compagnons de captivité. Et elle, nouvelle Agnès, abandonna toutes ses parures, se revêtit d'une tunique grossière, se couvrit la tête d'un voile épais et vint se jeter en larmes aux pieds de son aïeule et de sa mère. Exaucée dans ses vœux, la vierge consacra sa vie au service de Jésus-Christ, son divin Époux. Saint Augustin adressait à la mère et à l'aïeule une éloquente lettre [1], et saint Jérôme comparait l'effet de cette nouvelle à celui des journées où un consul relevait les espérances de la république abattue par quelque désastre.

A cette époque Jérôme venait de voir rentrer Mélanie l'Ancienne à Jérusalem; il apprenait d'elle que toute sa descendance devait l'y suivre. Les monastères de l'Orient avaient déjà reçu des sommes immenses de la part de sa nièce, Mélanie la Jeune; cette dernière avait vendu, pour accomplir ces libéralités royales, les vastes domaines qu'elle possédait en Espagne et en Aquitaine, dans la Tarraconaise et dans les Gaules [2]. Mais, avant l'arrivée de sa famille, Mélanie l'Ancienne mourait dans son couvent des Oliviers, à Jérusalem, quarante jours après son retour.

Ce fut en l'année 417 que Pinianus, Albine et Mélanie la Jeune réalisèrent le projet de se fixer aux lieux saints. Sortis de Rome, sur l'invitation de leur tante et à l'approche des barbares, ils traversèrent la Sicile et se rendirent en Afrique, où les attendait

[1] Tillemont, t. XII, p. 579.
[2] Pallad., *Hist. Lausiaca*, c. XIX.

saint Augustin. De là ils passèrent en Égypte, visitèrent les solitaires de Nitrie et de la Palestine, et vinrent enfin se fixer à Jérusalem[1]. A peine âgée de trente ans, Mélanie la Jeune s'enferma dans une cellule du couvent des Oliviers qu'avait fondé son aïeule, construisit une église et un monastère de pénitentes, tandis que Pinianus, l'ancien préfet de Rome, se vouait de son côté à la vie religieuse et devenait le fondateur d'un couvent d'hommes[2]. Saint Jérôme, Eustochium et la jeune Paule leur firent un fraternel accueil; les dissensions de l'origénisme étaient éteintes, et la mort de Mélanie l'Ancienne ainsi que celle de Rufin avaient entièrement anéanti les vieilles rivalités. Alors les couvents des Oliviers et de Bethléhem ne formaient qu'une famille. Toutefois le temps des épreuves n'était pas passé pour les habitants des lieux saints; les malheurs de l'Occident ne faisaient que présager les malheurs qui allaient fondre sur l'Orient, et si les premiers étaient causés par les invasions, les seconds devaient l'être par de nouvelles hérésies.

Dès l'année 413, arrivait à Jérusalem un homme dont les doctrines avaient porté le trouble en Occident et avaient mérité les condamnations de l'Église. Il se nommait Pélage. Il niait les conséquences du péché originel, la nécessité de la grâce et faussait le mystère de la Rédemption. Une tradition bretonne

[1] Pallad., *Hist. Lausiaca,* c. CXXI.
[2] *Id., ibid.*

affirme qu'il avait été abbé du monastère de Bangor. Venu, l'an 405, du fond de l'Hibernie à Rome, il y avait répandu ses erreurs sur *les forces de la nature, l'inutilité de la grâce*, s'était attaché à Rufin et n'avait quitté ce champ de bataille, que l'élément païen rendait favorable à ses idées, qu'à l'approche des barbares. Passé en Afrique, il tenta de gagner à sa cause la vierge Démétriade, dont nous avons admiré les vertus, s'efforça de surprendre la bonne foi d'Augustin et engagea, sous le couvert d'un de ses disciples [1], une polémique où le génie de l'évêque d'Hippone triompha des sophismes du novateur. Sentant que son système allait être condamné par les évêques d'Occident au concile de Carthage, Pélage partit pour l'Orient. Il avait appris de Rufin et de Mélanie les démêlés de Jean et de Jérôme au sujet de l'origénisme, et il espérait trouver un appui auprès de l'évêque de Jérusalem.

Sa doctrine, exagération orgueilleuse des forces de l'âme, flattait la nature et fut accueillie avec faveur par une partie des réfugiés romains et par le peuple. Au IVe et au Ve siècle, on se passionnait pour les questions religieuses; le génie de ces temps se portait avant tout vers les intérêts surnaturels. Jérôme dut donc forcément rentrer dans l'arène; il combattit les erreurs nouvelles dans sa *Lettre à Ctésiphon* et dans des *Dialogues* à la manière de Cicéron, où il opposa victorieusement la défense de la grâce

[1] August., *Epist contra Pelag.*, 105.

au système hétérodoxe de Pélage. La vérité s'affirmait d'une manière si puissante, que les partisans de ces coupables nouveautés durent recourir, pour sauver leur mauvaise cause, à la force du bras séculier.

Les pélagiens, soutenus par la faveur impériale et par l'évêque de Jérusalem, osèrent attaquer à main armée les couvents de Bethléhem. Les solitaires n'échappèrent que par miracle au massacre pendant le pillage de leurs monastères; et Eustochium, Paule, Jérôme, les moines et les vierges durent se réfugier dans la tour de défense qui avait été construite pour résister aux barbares[1]. Le sang fut versé, les bâtiments détruits par les flammes, et, sans l'intervention du gouverneur romain, les hôtes de Bethléhem seraient tous devenus les victimes des fanatiques partisans de l'erreur. L'ordre à peine rétabli, les monastères furent relevés de leurs ruines, et les vierges et les moines rentrèrent dans leurs cellules. Sous le coup de cette odieuse persécution, Eustochium et Paule s'adressèrent au pape Innocent pour obtenir de lui justice et protection, et le pontife écrivit une lettre de blâme à l'évêque de Jérusalem, lui reprochant de ne pas avoir empêché de telles violences[2].

Saint Jérôme continuait à se montrer toujours l'intrépide athlète de la foi, et, après avoir confondu Pélage par ses écrits, il écrivait à un de ses amis : « Sachez que, par un jugement de Dieu, Catilina

[1] Tillemont, t. XII, p. 337.
[2] *Id., ibid.*, p. 338.

est chassé non seulement de la ville, mais de la Palestine entière. Nous sommes seulement peinés qu'il soit resté avec Lentulus bon nombre d'affiliés de cette conjuration qui sont encore au camp de Joppé [1]. »
Ces événements douloureux émurent de pitié les descendants eux-mêmes de Mélanie l'Ancienne; devant de tels malheurs, ils oublièrent leurs rancunes de famille et devinrent de vrais amis pour Jérôme, Paule, Eustochium et leurs communautés.

Au milieu de toutes ces douleurs, le ciel accordait une satisfaction bien douce à Jérôme. Augustin, l'évêque d'Hippone, qui n'avait pas applaudi en tout à la polémique du docteur de Bethléhem sur l'origénisme, approuvait pleinement sa conduite à l'égard de Pélage, et, après avoir lui-même condamné ses erreurs, publiait son traité *de la Nature et de la Grâce*[2]. Dans l'impossibilité d'entreprendre un voyage en Orient, il députait vers Jérôme un jeune prêtre espagnol nommé Orose. Ce dernier avait eu l'honneur de collaborer avec Augustin au grand ouvrage historique et philosophique de *la Cité de Dieu*. Il était chargé d'une lettre toute filiale où Augustin consultait le moine de Bethléhem sur l'origine de l'âme.

Nous savons dans quelles désolations se trouvait plongé celui que l'ange de l'Église d'Afrique faisait consulter comme un oracle. Père inconsolable, Jérôme pleurait sur la perte de sa famille, et quand l'envoyé de l'Occident, au nom de la plus noble des

[1] *Epist. a Ctésiphon.*
[2] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 704.

amitiés, vint frapper à la porte de sa cellule, il trouva l'invincible défenseur de la vérité désolé comme une mère. Jérôme reçut le visiteur avec bonté, parla avec tendresse d'Augustin, lut sa lettre avec émotion, et, sur les supplications d'Orose, consentit à terminer ses *Dialogues contre Pélage* [1].

Entendons Augustin exprimer ainsi les sentiments qu'il éprouve : « Il faudrait être bien malheureux pour ne pas écouter avec obéissance et respect un homme tel que vous, et ne pas rendre grâce au Seigneur de la gloire de vos travaux, car c'est Dieu qui vous a fait ce que vous êtes. S'il me convient d'apprendre de qui que ce soit ce que je ne dois pas ignorer, plutôt que d'enseigner ce que je sais, il n'est que trop juste de demander ce service de charité à celui qui a poussé l'étude des saintes lettres plus avant que tout autre [2]. »

Et, dans l'impossibilité de se rendre auprès de lui, il ajoute : « Malheur à moi de ne pouvoir vous trouver. Ému, affligé, inquiet comme je le suis, je me jetterais à vos pieds, je pleurerais de toutes mes forces, je vous supplierais de toute mon affection. Orose ne pourra jamais entendre de votre bouche autant de choses que je le désirerais, et, à son retour, lorsque je recueillerai de son cœur tous les trésors que vous y aurez déposés, il ne comblera pas le vide qui est en moi, et il n'apaisera pas la soif que j'ai de vos nouvelles [3]. »

[1] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 704.
[2] Saint Augustin, *Epist. ad Hieronymum*.
[3] *Id., ibid.*

Et tandis que l'évêque d'Hippone presse Jérôme de rentrer dans l'arène, le vétéran des grandes et glorieuses luttes lui répond humblement: « Vous qui êtes jeune et élevé sur le trône épiscopal, instruisez les peuples et enrichissez des moissons d'Afrique les familles romaines fugitives. C'est assez pour moi qu'avec un auditeur et un lecteur je murmure quelques mots dans le secret d'un pauvre monastère [1].

Au départ d'Orose pour l'Afrique, Jérôme écrivit à Augustin une lettre où il s'exprimait en ces termes : « J'ai toujours eu pour vous le respect qui vous est dû; j'ai toujours aimé un homme en qui réside le Dieu sauveur. Maintenant, si cela était possible, je sentirais cette affection croître encore et combler la mesure; je ne saurais passer seulement une heure sans prononcer votre nom, vous qui, avec l'ardeur de votre foi, avez résisté à tous les vents déchaînés. Courage toujours ! l'univers vous applaudit, les catholiques vous vénèrent, vous admirent comme le restaurateur de la foi antique, et, ce qui relève encore plus votre gloire, les hérétiques vous détestent. Ils ne me haïssent pas moins, et, s'ils n'ont pas le pouvoir de nous tuer l'un et l'autre, ils en ont bien la volonté. Que la clémence du Seigneur vous conserve sain et sauf et vous fasse avoir souvenance de moi, ô vénérable et bienheureux évêque [2] ! » Dans une autre lettre, Jérôme regrettait de

[1] Saint Jérôme, *Epist. ad Augustinum.*
[2] *Id., ibid.*

ne pas avoir les ailes de la colombe, afin d'aller serrer Augustin dans ses bras [1].

Ainsi, avant de mourir, le vieil athlète sentait le rayon d'une grande amitié réchauffer son cœur; malheureusement l'âge et l'espace le séparaient d'Augustin, et ne lui permettaient pas d'espérer le voir en ce monde [2]. De plus en plus lié à la garde des lieux saints, Jérôme avait adopté Bethléhem pour patrie; et, en attendant la mort, ses infirmités l'y fixaient sans relâche.

Il est doux de savoir que ces deux grands esprits, si bien faits pour s'entendre, eurent de telles relations; on ne peut toutefois se défendre de regretter que leur liaison fût si tardive. Quel charme on trouverait à posséder de nombreuses lettres échangées entre ces génies! Ce fut bien tard que les deux saints se connurent; ce fut de bien loin qu'ils se communiquèrent leurs pensées. Jérôme était presque octogénaire quand il reçut les premières lettres d'Augustin: puis il y avait entre Hippone et Bethléhem la double distance des terres et des mers! Chateaubriand, dans *les Martyrs*, a représenté Augustin et Jérôme, en pleine jeunesse, s'entretenant ensemble, sur le tombeau de Scipion l'Africain, de la fragilité de la vie et de l'immortalité de la vertu. Nous regrettons que cette rencontre fameuse ne repose que sur l'imagination du poète. Quels entretiens su-

[1] *Epist. ad Augustinum.*
[2] Baronius, *Annales*, t. IV, p. 705.

blimes la religion et l'histoire n'auraient-elles pas eu à recueillir !

Il faut maintenant donner une place à l'éloge funèbre de Marcelle par Jérôme. A la mort de la mère de l'Aventin, la vierge Principie avait vu tristement s'évanouir le bonheur de toute sa vie, et, dépouillée des trésors de paix et d'amour qu'elle ne retrouvait plus, elle était inconsolable. Toutefois, quand l'orpheline posséda le portrait de Marcelle exécuté par le moine de Bethléhem, elle redevint heureuse. Jérôme avait frappé juste et fort sur le cœur de Principie et trouvé la note qui vibrait à l'unisson de son âme aimante. Cette oraison funèbre fut pour la jeune vierge une vivante réalité. Nous le sentirons nous-mêmes, car il nous reste à faire la lecture de ces éloquentes pages dans le recueillement et l'attendrissement.

CHAPITRE XVII

412 A 417

Éloge funèbre de Marcelle par saint Jérôme.
A la vierge Principie.

Vous me priez souvent et avec instance, Principie, vierge du Christ, de raviver par mes écrits la mémoire de la sainte femme Marcelle, et, en faisant ainsi connaître aux autres le bien dont nous avons joui, de leur proposer ces exemples à imiter. Je regrette que vous exhortiez un homme qui court spontanément, et que vous pensiez que j'aie besoin d'être prié; moi qui ne vous cède en rien dans mon affection pour elle, et qui, à rappeler tant de vertus,

MARCELLÆ VIDUÆ EPITAPHIUM

EPISTOLA XXXVIII

AD PRINCIPIAM VIRGINEM

Sæpe et multum flagitas, virgo Christi, Principia, ut memoriam sanctæ feminæ Marcellæ litteris recolam, et bonum quo diu fruiti sumus etiam cæteris noscendum imitandumque describam. Satis doleo quod hortaris sponte currentem, et me arbitraris indigere precibus, qui ne tibi quidem in ejus dilectione concedam; multoque plus accipiam quam tribuam beneficii, tantarum recordatione virtutum. Nam ut hucusque

gagnera plus que l'on ne gagne à les entendre raconter. Si je me suis tu jusqu'à ce jour; si, pendant deux ans, j'ai gardé le silence, ce n'était point, comme vous le pensez mal à propos, l'effet de la négligence, mais d'une incroyable tristesse, qui a tellement pesé sur mon âme qu'il m'a semblé qu'il valait mieux, pour le moment, se taire que de rien écrire qui ne fût digne du mérite de Marcelle [1].

Mais votre Marcelle, ma chère Marcelle, et, à vrai dire, la Marcelle de tous les saints, l'ornement et la gloire de la ville de Rome, je n'irai point, la célébrant à la manière des rhéteurs, exposer l'origine de son illustre famille, célébrer la splendeur de son sang, ni montrer les images passant des consuls aux préfets du prétoire. Je louerai seulement en elle ce qui lui est propre, et d'autant plus distingué que, méprisant ses biens et sa noblesse, elle s'est bien plus ennoblie par la pauvreté et par l'humilité.

reticerem, et biennium præterirem silentio, non fuit dissimulationis, ut male existimas, sed tristitiæ incredibilis, quæ ita meum oppressit animum, ut melius judicarem tacere impræsentarium, quam nihil dignum illius laudibus dicere.

*Neque vero Marcellam tuam, imo meam, et, ut verius loquar, nostram, omniumque sanctorum et propriæ Romanæ urbis inclitum decus institutis rhetorum predicabo, ut exponam illustrem familiam, alti sanguinis decus, et stemmata per proconsules et præfectos prætorio decurrentia. Nihil in illa laudabo, nisi quod proprium est, et eo nobilius quod, opibus et nobilitate contempta, facta est paupertate et nobilitate nobilior.

[1] Traduction de M. J.-P. Charpentier.

Marcelle, ayant perdu son père, perdit encore son mari, sept mois après avoir été mariée. Céréalis, dont le nom est illustre entre les consuls, la recherchait avec le plus vif empressement, à cause de sa jeunesse, de l'ancienneté de sa famille, de sa beauté, puissant attrait pour les hommes, et de la douceur de ses mœurs. Fort âgé déjà, il lui promettait ses richesses, et voulait lui en faire donation, non point comme à son épouse, mais comme à sa propre fille.

Albina, mère de Marcelle, souhaitait fort pour sa maison dépeuplée un si noble soutien. Marcelle répondit : « Si je voulais me marier, et n'étais point résolue à me vouer à la chasteté, je chercherais un époux, mais non pas une succession. » Céréalis lui ayant mandé que les vieux peuvent vivre longtemps, et les jeunes mourir bientôt, elle lui répondit agréablsment : « Un jeune homme peut, à la vérité,

Orba patris morte, viro quoque post nuptias septimo mense privata est. Cumque eam Cerealis, cujus clarum inter consules nomen est, propter ætatem et antiquitatem familiæ, et insignem, quod maxime viris placere consuevit, decorem corporis, ac morum temperantiam ambitiosus peteret, suasque longævus polliceretur divitias; et non quasi in uxorem, sed quasi in filiam vellet donationem transfundere; Albinaque mater tam clarum præsidium viduatæ domus ultro appeteret, illa respondit : « Si vellem nubere, et non æternæ me cuperem pudicitiæ dedicare, utique maritum quærerem, non hæreditatem. » Illoque mandante, posse et senes diu vivere, et juvenes cito mori, eleganter lusit : « Juvenis quidem potest cito mori, sed senex diu vivere non potest. » Qua sententia repudiatus, exemplo cæteris fuit, ut ejus nuptias desperarent.

mourir bien vite; mais un vieillard ne saurait vivre longtemps. »

Ainsi congédié, il servit d'exemple aux autres, et leur apprit à ne point espérer la main de Marcelle.

Nous lisons dans l'Évangile suivant saint Luc: « Et il y avait Anne la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser; elle était avancée en âge et comptait des jours nombreux. Elle avait vécu sept ans avec son mari, depuis qu'elle l'avait épousé, étant vierge, et elle était veuve, âgée de quatre-vingt-quatre ans, et elle ne sortait pas du temple, et par les jeûnes et les prières servait le Seigneur jour et nuit. » Rien d'étonnant qu'elle ait mérité de voir le Sauveur, qu'elle cherchait avec tant de peine.

Comparons maintenant les sept ans aux sept mois; voyons quel rapport il y a entre espérer Jésus-Christ et le posséder; le confesser après sa naissance, et croire en lui crucifié; entre ne pas le renier lorsqu'il est enfant, et se réjouir de le voir homme parfait et

Legimus in Evangelio secundum Lucam : « Et erat Anna prophetissa, filia Phanuelis, de tribu Aser. Et hæc provectæ ætatis in diebus plurimis. Vixeratque cum viro suo annis septem a virginitate sua, et erat vidua annis octoginta quatuor, nec recedebat de templo, jejuniisque et obsecrationibus Domino serviens nocte ac die. » Nec mirum, si videre meruit Salvatorem, quem tanto labore quærebat.

Conferamus septem annos septem mensibus; sperare Christum, et tenere; natum confiteri, et in crucifixum credere, parvulum non negare, et virum gaudere regnantem. Non facio ullam inter sanctas feminas differentiam, quod nonnulli inter sanctos viros et Ecclesiarum principes stulte facere consueve-

régnant. Entre ces deux saintes femmes, je ne fais aucune différence, comme quelques-uns ont coutume d'en mettre si mal à propos entre de saints personnages et les princes même de l'Église ; je veux seulement vous montrer qu'en ces deux femmes le travail ayant été le même, même a été aussi la récompense.

Dans une ville médisante, dans une ville où fut autrefois le monde entier, et où le vice triomphe quand il décrie la conduite la plus honnête, et qu'il souille les choses pures et innocentes, il est difficile de n'être pas atteint par quelque triste calomnie. Voilà pourquoi le Prophète, qui regardait comme très difficile et presque impossible d'échapper à la médisance, et désirait plutôt qu'il n'espérait s'y dérober, disait : *Heureux ceux qui sont immaculés en leur voie, et qui marchent dans la loi du Seigneur!* Il appelle sans tache dans la voie du siècle ceux que n'a souillés aucun souffle de calomnie, et qui n'ont point écouté les discours déshonorants pour le prochain. C'est d'eux que le Sauveur a dit dans l'Évangile : *Soyez*

runt; sed illa tendit assertio, ut quarum unus est labor, unum et præmium sit.

Difficile est in maledica civitate, et in urbe in qua orbis quondam populus fuit, palmaque vitiorum, si honestis detraherent, et pura ac munda macularent, non aliquam sinistri rumoris fabulam contrahere. Unde quasi rem difficillimam, et pene impossibilem optat Propheta, potiusquam præsumit, dicens : *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini.* Immaculatos in via hujus seculi appellat, quos nulla obscœni rumoris aura macularit, qui opprobrium non acceperint adversus proximos suos. De quibus Salvator in Evangelio : *Esto, inquit, benevolus, sive bene sentiens de*

bienveillant, ou plein d'estime pour votre ennemi, pendant que vous êtes en chemin avec lui. Or, qui jamais entendit au sujet de Marcelle quelque chose de fâcheux qui fût croyable; ou bien qui, y ayant ajouté foi, ne s'accusa point ensuite lui-même de malice et d'ignominie?

C'est Marcelle la première qui a confondu la gentilité, en faisant voir, par une vie pure et un extérieur modeste, quelle est l'excellence du veuvage chrétien. Les veuves païennes, en effet, ont coutume de se peindre le visage de rouge et de céruse, de resplendir sous des vêtements soyeux, d'éclater de pierreries, de porter de l'or sur leurs têtes, de suspendre à leurs oreilles les plus précieuses perles de la mer Rouge, d'exhaler le musc, et de montrer, à la manière dont elles pleurent la mort de leurs époux, qu'elles se réjouissent enfin d'être affranchies de leur domination, occupées qu'elles sont d'en chercher d'autres, non pour leur obéir, comme Dieu l'ordonne, mais pour leur commander. De là vient

adversario tuo, dum es in via cum illo. Quis unquam de hac muliere quod displiceret audivit, ut crederet? Quis credidit, ut non magis seipsum malignitatis et infamiæ condemparet?

Ab hac primum confusa gentilitas est, dum omnibus patuit quæ esset viduitas christiana, quam et conscientia et habitu promittebat. Illæ enim solent purpurisso et cerussa ora depingere, sericis nitere vestibus, splendere gemmis, aurum portare cervicibus, et auribus perforatis Rubri maris pretiosissima grana suspendere, fragrare musco mure, maritos ita plangere ut tandem dominatu eorum se caruisse lætentur, quærantque alios, non quibus, juxta Dei sententiam, serviant, sed quibus imperent. Unde et pauperes eligunt, ut nomen tantum viro-

qu'elles en choisissent de pauvres, qui, ne portant que le nom de mari, souffrent patiemment des rivaux, et qui, s'ils ouvrent la bouche, seront aussitôt chassés.

Notre veuve portait des vêtements pour se garantir du froid, non point pour mettre son corps à nu, et, en fait d'or, elle ne garda pas même son sceau, aimant mieux déposer ces superfluités dans le sein des pauvres que de les enfermer dans sa cassette. Elle n'alla nulle part sans sa mère. Jamais elle ne reçut sans témoins aucun des clercs ou des moines qui venaient chez elle, comme cela arrive nécessairement quelquefois dans une grande maison. Toujours elle eut en sa compagnie des vierges, des veuves, et aussi des femmes d'une gravité édifiante; car elle savait que souvent l'on juge des mœurs de leurs maîtresses par la liberté des jeunes filles, et que telles elles sont, tel aussi elles aiment que soit leur entourage.

Elle avait pour les divines Écritures une incroyable

rum habere videantur, qui patienter rivales sustineant; si mussitaverint, illico projiciendi.

Nostra vidua talibus usa est vestibus, quibus arceret frigus, non membra nudaret, aurum usque ad annuli signaculum repudians, et magis in ventribus egenorum quam in marsupiis recondens. Nusquam sine matre. Nullum clericorum, aut monachorum, quod amplæ domus interdum exigebat necessitas, vidit absque arbitris. Semper in comitatu suo virgines ac viduas, et ipsas graves feminas habuit, sciens ex lascivia puellarum sæpe de dominarum moribus judicari, et qualis quæque sit talium consortio delectari.

Divinarum Scripturarum ardor erat incredibilis, semperque

passion, et chantait sans cesse : *J'ai caché vos paroles dans mon cœur, afin de ne pas vous offenser;* et cet endroit sur l'homme parfait : *Il place toute son affection dans la loi du Seigneur, et la médite jour et nuit.* Elle faisait consister la méditation de la loi de Dieu, non pas, comme chez les Juifs se l'imaginent les pharisiens, à répéter souvent ce qui a été écrit, mais à le mettre en pratique, suivant ce que dit l'Apôtre : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque chose enfin que vous fassiez, faites tout pour la gloire du Seigneur;* et ce que dit le prophète : *Vos préceptes m'ont donné l'intelligence,* montrant ainsi qu'il ne pouvait mériter de comprendre les Écritures qu'après avoir accompli les commandements. Cela revient à ce que nous lisons ailleurs que *Jésus commença à faire et à enseigner;* car, si beau soit-il, un enseignement nous fait rougir dès que notre propre conscience nous accuse, et c'est en vain que de la voix il prêche la pauvreté, recommande l'aumône, celui qui regorge

cantabat : *In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi.* Et illud de perfecto viro : *Et in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte.* Meditationem legis non in replicando quæ scripta sunt, ut Judæorum existimant pharisæi, sed in opere intelligens, juxta illud apostolicum : *Sive comedetis, sive bibitis, sive quid agitis, omnia in gloriam Domini facientes;* et prophetæ verba, dicentis : *A mandatis tuis intellexi,* ut postquam mandata complesset, tunc se sciret mereri intelligentiam Scripturarum. Quod et alibi legimus quia *cœpit Jesus facere et docere.* Erubescit enim quamvis præclara doctrina, quam propria reprehendit conscientia; frustraque ejus lingua prædicat paupertatem, et docet

des richesses de Crésus, et qui, vêtu d'un méchant manteau, combat contre les teignes qui dévorent des habits de soie.

Marcelle jeûnait avec modération, s'abstenait de viande, puis, *à cause de son estomac et de ses fréquentes infirmités*, prenait un peu de vin, se contentant de le sentir au lieu de le goûter. Elle paraissait rarement en public, et évitait surtout les maisons des nobles matrones, de crainte d'y voir ce qu'elle avait méprisé. Elle visitait les basiliques des apôtres et des martyrs, y priant en secret aux heures où elles étaient le moins fréquentées.

Docile à sa mère, elle faisait quelquefois ce qui ne lui plaisait point à elle-même. En effet, comme Albina aimait tendrement ses proches, et qu'elle n'avait ni fils ni petit-fils, elle voulait donner tout son bien aux enfants de son frère; Marcelle, au contraire, préféra le donner aux pauvres; mais ne voulant pas s'opposer aux désirs de sa mère, elle donna ses pierreries et tous ses meubles, sachant bien qu'ils

eleemosynas, qui Crœsi divitiis tumet, vilique opertus pallio, pugnat contra tineas vestium sericarum.

Moderata ei jejunia, carnium abstinentia, vini odor magis quam gustus, *propter stomachum et frequentes infirmitates.* Raro procedebat ad publicum, et maxime nobilium matronarum vitabat domos, ne cogeretur videre quod contempserat, Apostolorum et martyrum basilicas secretis celebrans orationibus, et quæ populorum frequentiam declinarent. Matri in tantum obediens, ut interdum faceret quod nolebat. Nam cum illa suum diligeret sanguinem, et absque filiis et nepotibus vellet in fratris liberos universa conferre, ista pauperes eligebat, et tamen matri contra ire non poterat; monilia et quidquid

étaient perdus en des mains riches, et aimant mieux sacrifier son argent que de contrister le cœur de sa mère.

Il n'y avait alors à Rome aucune femme noble qui connût la profession de moine; ce nom même était si nouveau, et la prévention populaire y attachait tant de honte et d'ignominie, que nulle matrone n'osait le porter. Ayant appris de quelques prêtres Alexandrins, du pape Athanase et ensuite de Pierre, qui tous, fuyant la persécution de l'hérésie arienne, s'étaient retirés à Rome, comme dans un port assuré de la communion orthodoxe, quelle vie menait le bienheureux Antoine, alors encore vivant, quelle discipline s'observait dans la Thébaïde aux monastères de Pacôme, et comment se conduisaient les vierges et les veuves, Marcelle n'eut plus de honte d'embrasser une profession qu'elle savait être agréable au Christ. Au bout de quelques années, Sophronie et quelques femmes l'imitèrent, et l'on peut très justement leur appliquer ce passage

supellectilis fuit divitibus peritura concedens, magisque volens pecuniam perdere quam parentis animum contristare.

Nulla eo tempore nobilium feminarum noverat Romæ propositum monachorum, nec audebat, propter rei novitatem, ignominiosum, ut tunc putabatur, et vile in populis nomen assumere. Hæc ab Alexandrinis sacerdotibus, papaque Athanasio, et postea Petro, qui persecutionem Arianæ hæreseos declinantes, quasi ad tutissimum communionis suæ portum Romam confugerant, vitam beati Antonii adhuc tunc viventis, monasteriumque in Thebaide Pachumii, et virginum ac viduarum didicit disciplinam, nec erubuit profiteri quod Christo placere cognoverat. Hanc multos post annos imitata est

d'Ennius : *Plût à Dieu que jamais sur le mont Pélion !*

La vénérable Paule jouissait de son amitié, et Eustochium, la gloire des vierges, fut élevée chez elle, en sorte qu'il est facile de juger quelle était la maîtresse là où il y avait de telles élèves.

Quelque malheureux lecteur rira peut-être de ce que je m'arrête si longtemps à louer de faibles femmes; mais s'il se souvenait des saintes compagnes qui suivaient le Sauveur Jésus, qui l'assistaient de leurs biens; s'il se rappelait les trois Marie qui se tenaient au pied de la croix, et surtout celle qu'on nomme communément Marie-Madeleine, elle qui, pour son zèle et pour l'ardeur de sa foi, reçut le nom de *Tour*, et mérita de voir, même avant les Apôtres, le Christ ressuscité; alors il s'accuserait plutôt d'orgueil qu'il ne m'accuserait d'ineptie, lorsque, jugeant des vertus, non point par le sexe, mais par le cœur, j'estime le mépris de la noblesse et des richesses comme la plus solide gloire. Voilà pourquoi

Sophronia, et aliæ, quibus rectissime illud Ennianum aptari potest.

Utinam ne in nemore Pelio!

Hujus amicitiis fruita est Paula venerabilis. In hujus cubiculo nutrita Eustochium, virginitatis decus, ut facilis æstimatio sit qualis magistra, ubi tales discipulæ.

Rideat forsan infidelis lector me in muliercularum laudibus immorari, qui, si recordetur sanctas feminas, comites Domini Salvatoris, quæ ministrabant ei de sua substantia, et tres Marias stantes ante crucem, Mariamque proprie *Magdalenem,* quæ, ob sedulitatem et ardorem fidei *Turritæ* nomen accepit,

Jésus aimait beaucoup l'évangéliste Jean ; car cet apôtre, qui, en raison de sa naissance distinguée, était connu du pontife, ne craignait point les embûches des Juifs, si bien qu'il fit entrer Pierre dans le palais ; seul d'entre les apôtres, il se tint au pied de la croix, et reçut pour mère la mère du Christ, le Seigneur laissant en héritage une mère vierge à un disciple vierge lui-même.

Ainsi vécut plusieurs années Marcelle ; de sorte qu'elle s'aperçut qu'elle était vieille avant de se souvenir qu'elle avait été jeune ; puis elle louait cette pensée de Platon : *Que la philosophie est la méditation de la mort.* De là vient que notre apôtre dit aussi : *Je meurs chaque jour pour votre salut*, et que le Sauveur, selon d'anciens exemplaires, dit également : *Si l'on ne porte sa croix chaque jour, et si l'on ne me suit, on ne peut être mon disciple.* Longtemps auparavant, le Saint-Esprit avait dit

et prima, ante apostolos, Christum videre meruit resurgentem, se potius superbiæ quam nos condemnabit ineptiarum, qui virtutes non sexu, sed animo judicamus, contemptæque nobilitatis ac divitiarum majorem gloriam ducimus. Unde et Jesus Johannem evangelistam amabat plurimum, qui propter generis nobilitatem erat notus pontifici, et Judæorum insidias non timebat, in tantum ut Petrum introduceret in atrium, et staret solus apostolorum ante crucem, matremque Salvatoris in sua reciperet, ut hæreditatem virginis Domini virginem matrem filius virgo susciperet.

Annis igitur plurimis sic suam transegit ætatem, ut ante se vetulam cerneret quam adolescentulam fuisse meminisset, laudans illud platonicum, *qui philosophiam meditationem mortis esse dixit.* Unde et noster Apostolus : *Quotidie morior per vestram salutem.* Et Dominus, juxta antiqua exemplaria :

par le Prophète : *Pour vous, chaque jour nous nous livrons à la mort ; on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie ;* ce que, bien des âges après, a aussi exprimé cette maxime : *Souviens-toi sans cesse du jour de ta mort, et jamais tu ne pécheras.* C'est le précepte d'un éloquent satirique : *Vis avec le souvenir de la mort ; le temps fuit : l'instant où je parle est déjà loin de moi.*

Marcelle donc, comme je le disais, passa toute sa vie dans une continuelle méditation de la mort, portant des vêtements qui lui rappelaient le tombeau, et s'offrant au Seigneur comme une *hostie raisonnable, vivante et agréable à ses yeux.*

Enfin, lorsque les affaires de l'Église m'amenèrent à Rome avec les saints pontifes Paulin et Épiphane, dont l'un gouvernait l'Église d'Antioche en Syrie, et l'autre celle de Salamine en Chypre, et que, par modestie, j'évitais les yeux des nobles matrones, Marcelle me pressa tellement, *à temps et à contretemps*, suivant l'expression de l'Apôtre, que son habileté triompha de ma résistance. Et comme j'avais aussi quelque réputation de savoir dans l'étude des

Nisi quis tulerit crucem suam quotidie, et secutus fuerit me, non potest meus esse discipulus. Multoque ante per Prophetam Spiritus sanctus : *Propter te mortificamur tota die, æstimati sumus ut oves occisionis.* Et post multas ætates illa sententia : *Memento semper diem mortis, et nunquam peccabis;* disertissimique præceptum satirici :

Vive memor lethi; fugit hora : hoc quod loquor inde est.

Sic ergo, ut dicere cœperamus, ætatem duxit, et vixit ut

Écritures, elle ne me rencontra jamais sans me faire là-dessus quelque demande, et, au lieu de se rendre à ce que je lui disais, elle m'adressait toujours quelque nouvelle question, non pour disputer, mais pour apprendre ainsi les solutions des objections qu'elle savait pouvoir être faites. Ce que je découvris en elle de vertu, d'esprit, de sainteté, je n'oserais le dire, de peur de raconter des choses qui ne sembleraient pas croyables, et d'irriter encore votre douleur, en vous rappelant quel bien vous avez perdu. Je dirai seulement que tout ce que j'avais rassemblé en moi par une longue étude, et qui par une méditation continuelle m'était devenu une autre nature, Marcelle, dès qu'elle l'eut effleuré, l'apprit et le posséda, de telle sorte que si, après mon départ de Rome, il s'élevait une contestation au sujet d'un passage des Écritures, c'était à son jugement que l'on recourait. Toutefois, comme elle était fort prudente et qu'elle connaissait ce que les philosophes appellent le πρέπον, c'est-à-dire la bienséance dans

semper se crederet esse morituram. Sic induta est vestibus, ut meminisset sepulcri, offerens *hostiam rationabilem, viventem placentem Deo.*

Denique cum et me Romam cum sanctis pontificibus, Paulino et Epiphanio, ecclesiastica traxisset necessitas, quorum alter Antiochenam Syriæ, alter Salaminiam Cypri rexit Ecclesiam, et verecunde nobilium feminarum oculos declinarem, ita egit secundum Apostolum, *importune, opportune*, ut pudorem meum sua superaret industria. Et, quia alicujus tunc nominis esse existimabar super studio Scripturarum, nunquam convenit quin de Scripturis aliquid interrogaret, nec statim acquiesceret; sed moveret e contrario quæstiones, non ut

les actions, elle répondait aux questions de manière à ne point avouer pour sien ce qui l'était réellement. « Cela, disait-elle, venait de moi, ou de quelque autre, » voulant confesser ainsi qu'elle n'était qu'une écolière dans une science pourtant où elle était maîtresse.

Mais elle savait que l'Apôtre a dit : *Je ne permets point à la femme d'enseigner,* et elle ne voulait pas qu'on l'accusât de faire injure aux hommes ni aux prêtres qui venaient quelquefois la consulter sur des endroits obscurs et douteux.

A peine de retour dans ma demeure, j'appris que vous aviez contracté avec elle une étroite liaison, et que vous ne vous éloigniez pas d'elle seulement l'espace d'un ongle, comme on dit; que vous aviez une même maison et un même lit, de façon que, dans une ville très célèbre, il devenait notoire à tous que vous aviez trouvé, vous une mère, elle une fille. Une villa voisine de la cité vous servait de monastère, et une maison que vous aviez choisie à la campagne,

contenderet, sed ut quærendo disceret earum solutiones, quas opponi posse intelligebat. Quid in illa virtutum, quid ingenii, quid sanctitatis, quid puritatis invenerim, vereor dicere, ne fidem credulitatis excedam, et tibi majorem dolorem incutiam, recordanti quanto bono carueris. Hoc solum dicam, quod quidquid in nobis longo fuit studio congregatum, et meditatione diuturna quasi in naturam versum, hoc illa libavit, hoc didicit, atque possedit; ita ut post perfectionem nostram, si de aliquo testimonio Scripturarum esset oborta contentio, ad illam judicem pergeretur. Et quia valde prudens erat, et noverat illud quod appellant philosophi τὸ πρέπον, id est, decere quod facias, sic ad interrogata respondebat, ut etiam sua non

de solitude. Vous avez longtemps vécu de la sorte, si bien que, beaucoup de femmes imitant votre exemple, nous avons eu la joie de voir Rome devenir une autre Jérusalem. Alors s'élevèrent bien des monastères de vierges; le nombre des moines devint si considérable, que la multitude de ceux qui servaient ainsi Dieu rendit honorable une profession auparavant ignominieuse. Cependant Marcelle et moi nous nous consolions de l'absence, en nous écrivant souvent, et en suppléant ainsi par l'esprit à la présence. Nous ne perdions pas beaucoup à cet éloignement que rapprochaient des lettres continuelles.

Nous jouissions de cette tranquillité, et ne pensions qu'à servir le Seigneur, quand l'hérésie excita dans ces provinces une tempête qui troubla tout, et qui déploya une telle rage, qu'elle n'épargna ni elle-même ni aucun homme de bien. Et, non contente d'avoir ici tout bouleversé, elle fit entrer au port de Rome un plein navire de blasphèmes. Le vase trouva aussitôt un couvercle, et des pieds

sua diceret, sed vel mea, vel cujuslibet alterius, ut in eo ipso quod docebat se discipulam fateretur. Sciebat enim dictum ab Apostolo : *Docere autem mulieri non permitto*, ne virili sexui, et interdum sacerdotibus, de obscuris et ambiguis sciscitantibus, facere videretur injuriam.

In nostrum locum statim audivimus te illius adhæsisse consortio, et nunquam ab illa ne transversum quidem unguem, ut dicitur, recessisse; eadem domo, eodem cubiculo usam, ut omnibus in urbe clarissima notum fieret et te matrem, et illam filiam reperisse. Suburbanus ager vobis pro monasterio fuit, et rus electum pro solitudine. Multoque ita vixistis tempore, ut ex imitatione vestri conversatione multarum gaudere-

boueux troublèrent et salirent les pures sources de la foi romaine. Il ne faut pas s'étonner que, sur les places et dans le lieu où toutes choses se vendent, un devin simulé frappe le dos de quelque fou, ou bien, avec un bâton tordu, secoue les dents de ceux qui mordent ce bâton, quand une doctrine empoisonnée et honteuse a trouvé à Rome des esprits crédules.

Alors parut l'infâme traduction des livres *sur les Principes ;* alors l'auteur eut un disciple qui eût été véritablement digne de son nom d'*Heureux*, s'il ne fût tombé dans les pièges d'un tel maître; alors les réfutations de nos docteurs ruinèrent cette doctrine, et fut troublée l'école des pharisiens ; alors enfin, après s'être longtemps retenue, de peur de paraître agir par émulation de zèle, Marcelle, voyant la foi louée par la bouche de l'Apôtre très corrompue en beaucoup de choses, les prêtres mêmes et quelques moines, mais surtout les gens du siècle embrasser le parti de l'erreur, et abuser de la simplicité de

mus Romam factam Jerosolymam. Crebra virginum monasteria, monachorum innumerabilis multitudo, ut, pro frequentia servientium Deo, quod prius ignominiæ fuerat esset postea gloriæ. Interim absentiam nostris mutuis solabamur alloquiis, et quod carne non poteramus, spiritu reddebamus. Semper obviare epistolis, superare officiis, salutationibus prævenire. Non multum perdebat absentia, quæ jugibus sibi litteris jungebatur.

In hac tranquillitate et Domini servitute, hæretica in his provinciis exorta tempestas cuncta turbavit, et in tantam rabiem concitata est ut nec sibi, nec ulli bonorum parceret. Et, quasi parum esset hic universa movisse, navem plenam

l'évêque, qui jugeait des autres par lui-même, aima mieux plaire à Dieu qu'aux hommes et résista publiquement.

Le Sauveur, dans l'Évangile, loue le fermier d'iniquité qui, infidèle envers son maître, ménagea néanmoins sagement ses propres intérêts. Alors, s'apercevant que d'une faible étincelle était sorti un vaste incendie, que le feu allumé naguère avait déjà gagné le faîte, et qu'il était impossible de cacher que plusieurs personnes eussent été trompées, les hérétiques demandèrent et obtinrent des lettres ecclésiastiques, afin de sembler, en partant de Rome, être restés dans la communion de l'Église.

Peu de temps après, fut élevé au pontificat un homme remarquable, Anastase, que Rome ne mérita pas de posséder longtemps, le ciel ne voulant pas que la tête du globe fût abattue sous un tel évêque; ou plutôt il fut ravi et emporté, de peur que, par ses prières, il ne s'efforçât de détourner la sentence une fois portée. Le Seigneur dit à Jérémie : *Ne prie pas*

blasphemiarum romano intulit portui. Invenitque protinus patella operculum, et romanæ fidei purissimum fontem lutosa cœno permiscuere vestigia. Nec mirum si in plateis et in foro rerum venalium fictus ariolus stultorum verberet nares, et obtorto fuste dentes mordentium quatiat, cum venenata spurcaque doctrina Romæ invenerit quos induceret.

Tunc librorum περὶ Ἀρχῶν infamis interpretatio, tunc discipulus Ὄλβιος, vere nominis sui, si in talem magistrum non impegisset. Tunc nostrorum διαλύτος contradictio, et pharisæorum turbata est schola. Tunc sancta Marcella, quæ diu se cohibuerat, ne per æmulationem quippiam facere videretur, postquam sensit fidem apostolico ore laudatam in plerisque

pour ce peuple, et ne demande pas que je lui fasse du bien, parce que, lors même qu'il jeûnerait, je n'écouterais point ses prières, et quand même il m'offrirait des holocaustes et des victimes, je ne les recevrais pas; car je le détruirai par le glaive, par la faim et par la peste.

Quel rapport, me direz-vous, cela a-t-il avec la louange de Marcelle? Un très grand; elle fut la cause première de la condamnation des hérétiques; elle produisit contre eux ceux qui, endoctrinés par eux, avaient été ensuite ramenés de l'erreur; elle montra quel nombre infini de personnes elles avaient séduites; fit voir les livres impies *des Principes*, que le scorpion avait corrigés de sa propre main; elle somma par de fréquentes lettres les hérétiques de venir se défendre, ce qu'ils n'ont osé faire, la force de la conscience prévalant si bien, qu'ils ont mieux aimé être condamnés en leur absence que convaincus là présents. C'est donc à Marcelle que remonte l'origine de cette glorieuse victoire; et vous, la source

violari, ita ut sacerdotes quoque, et nonnullos monachorum, maximeque seculi homines, in assensum sui traheret, ac simplicitati illuderet episcopi, qui de suo ingenio cæteros estimabat, publice restitit, malens Deo placere quam hominibus.

Laudat Salvator in Evangelio villicum iniquitatis, quod contra dominum quidem fraudulenter, attamen pro se prudenter fecerit. Cernentes hæretici de parva scintilla maxima incendia concitari, et suppositam dudum flammam jam ad culmina pervenisse, nec posse latere quod multos deceperat, petunt et impetrant ecclesiasticas epistolas, ut communicantes Ecclesiæ discessisse viderentur. Non multum tempus in medio, succedit in pontificatum vir insignis Anastasius, quem diu Roma habere

et la cause de tant de biens, vous savez que je dis la vérité, et que je supprime beaucoup de choses, de crainte de fatiguer le lecteur par un ennuyeux détail et de paraître, à l'occasion de l'éloge de Marcelle, servir ma propre passion.

Passons au reste. Une tempête, venue des contrées de l'Orient dans celles de l'Occident, menaçait bien des gens d'un vaste naufrage. Alors s'accomplit cette parole : *Pensez-vous que le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera de la foi sur la terre?* La charité de plusieurs s'étant refroidie, le petit nombre de ceux qui aimaient encore la vérité de la foi se pressèrent à mes côtés, on demandait ouvertement ma tête, et l'on n'épargnait rien pour me perdre, en sorte que Barnabas même, usant avec moi de dissimulation, voulait me tuer, sinon d'effet, au moins de volonté. Mais voilà que, au souffle du Seigneur, toute cette tempête s'est dissipée, et que s'est accompli l'oracle du Prophète : *Vous leur ôterez l'esprit de révolte, et ils défailliront, et ils retour-*

non meruit, ne orbis caput sub tali episcopo truncaretur. Imo idcirco raptus atque translatus est, ne semel latam sententiam, precibus suis flectere conaretur, dicente Domino ad Jeremiam : *Ne oraveris pro populo isto, neque depreceris in bonum, quia, si jejunaverint, non exaudiam preces eorum, et si holocausta et victimas obtulerint, non suscipiam eas : in gladio enim et fame et pestilentia ego consumam eos.*

Dicas, quid hæc ad laudem Marcellæ? Damnationis hæreticorum hæc fuit principium, dum adducit testes, qui prius ab eis eruditi, et postea ab hæretico fuerant errore correpti; dum ostendit multitudinem deceptorum, dum impia περὶ Ἀρχῶν ingerit volumina, quæ emendata manu scorpii monstrabantur;

neront dans leur poussière; en ce jour-là périront toutes leurs pensées; et ce que dit l'Évangile : *Insensé, cette nuit même on te prendra ton âme; et alors ce que tu as amassé, pour qui sera ce?*

Pendant que tout cela se passait à Jébus [1], il nous vint d'Occident une terrible nouvelle: Rôme était assiégée; les citoyens avaient racheté leur vie à prix d'or; ces malheureux, dépouillés déjà, étaient assiégés de nouveau, et, après avoir perdu leurs biens, ils allaient perdre encore la vie. Ma voix s'éteint, et les sanglots étouffent mes paroles. Elle est prise, cette ville qui a pris tout l'univers; que dis-je! elle périt par la faim avant de périr par le glaive, et à peine reste-t-il quelques hommes à mener en captivité. La rage des citoyens affamés se jette sur une horrible nourriture; ils déchirent leurs propres membres; la mère n'épargne pas l'enfant à la mamelle, et reçoit dans ses flancs celui qui naguère en était sorti.

dum acciti frequentibus litteris hæretici, ut se defenderent, venire non sunt ausi; tantaque vis conscientiæ fuit, ut magis absentes damnari quam præsentes coargui maluerint. Hujus tam gloriosæ victoriæ origo Marcella est, tuque caput horum et causa bonorum, scis me vera narrare, quæ nosti, vix de multis pauca me dicere, ne legenti fastidium faciat odiosa replicatio, et videar apud malevolos sub occasione laudis alterius stomachum meum digerere.

Pergam ad reliqua. De Occidentis partibus ad Orientem turbo transgressus, minitabatur plurimis magna naufragia. Tunc impletum est : *Putas veniens Filius hominis fidem inveniet super terram?* Refrigerata charitate multorum, pauci qui

1 Jérusalem.

Moab fut prise de nuit, de nuit tombèrent ses murailles. Seigneur, les nations sont venues dans votre héritage, elles ont souillé votre temple saint. Elles ont rendu Jérusalem semblable à la hutte de ceux qui gardent les fruits; elles ont jeté les corps de vos saints pour qu'ils soient la pâture des oiseaux du ciel; elles ont donné leurs chairs aux bêtes de la terre; elles ont répandu leur sang comme de l'eau autour de Jérusalem, et il n'y avait personne pour les inhumer.

Qui peindra cette nuit d'horreur? qui pourra aux maux égaler les larmes? Ils croulent ces antiques remparts jadis souverains; dans les rues, dans les maisons, gisent çà et là des monceaux de cadavres. Partout la mort.

Alors, au milieu d'une si grande confusion, le vainqueur pénètre sanglant dans la maison de Marcelle.

Qu'il me soit permis de révéler ce que j'ai entendu, de narrer ce que virent de saints person-

amabant fidei veritatem, nostro lateri jungebantur, quorum publice petebatur caput; contra quos opes omnes parabantur, ita ut Barnabas quoque duceretur in illam simulationem; imo apertum parricidium, quod non viribus, sed voluntate commisit. Et ecce universa tempestas Domino flante deleta est, expletumque vaticinium prophetale : *Auferes spiritum eorum et deficient, et in pulverem suum revertentur. In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* Et illud evangelicum : *Stulte, hac nocte auferetur anima tua a te; quæ autem præparasti, cujus erunt?*

Dum hæc aguntur in Jebus, terribilis de Occidente rumor affertur, obsideri Romam, et auro salutem civium redimi,

nages qui furent là présents, et qui assurent que vous eûtes part au danger qu'elle courait. On rapporte donc qu'elle les reçut d'un air calme et intrépide, et que ceux-ci lui ayant demandé de l'or, elle voulut, par la pauvreté de sa tunique, leur montrer qu'elle n'avait pas de richesses enfouies; mais elle ne put leur faire croire à cet état de volontaire pauvreté. Frappée de fouets et de verges, elle ne sentit point sa douleur, et, prosternée à leurs pieds, elle les conjura par ses larmes de ne point la séparer de vous, de crainte que votre jeunesse ne fût exposée à des outrages que sa vieillesse n'avait point à craindre. Le Christ amollit la dureté de leurs cœurs, et parmi ces épées sanglantes la pitié trouva place. Comme ces barbares vous conduisirent, elle et vous, à la basilique de l'apôtre Paul, afin que vous y trouvassiez un trésor ou un tombeau, elle fut, dit-on, transportée de joie; elle rendit grâces à Dieu : il vous avait pour lui-même conservée intacte ; la captivité l'avait, non point appauvrie, elle, mais trouvée pauvre, elle avait besoin chaque jour du

spoliatosque rursum circumdari ut, post substantiam, vitam quoque perderent. Hæret vox, et singultus intercipiunt verba dictantis. Capitur urbs, quæ totum cepit orbem, imo fame perit antequam gladio, et vix pauci qui caperentur inventi sunt. Ad nefandos cibos erupit esurientium rabies, et sua invicem membra laniarunt, dum mater non parcit lactenti infantiæ, et recipit utero quem paulo ante effuderat. *Nocte Moab capta est, nocte cecidit murus ejus, Deus, venerunt gentes in hæreditatem tuam, polluerunt templum sanctum tuum. Posuerunt Jerusalem in pomorum custodiam; posuerunt cadavera sanctorum tuorum escas volatilibus cœli, carnes sanctorum tuorum*

pain d'autrui; mais, rassasiée du Christ, elle ne sentait pas la faim; enfin, par ses actions comme par ses paroles, elle pouvait dire: *Je suis sortie nue du sein de ma mère, et nue j'y rentrerai. Comme il a plu au Seigneur, ainsi en est-il arrivé; que le nom du Seigneur soit béni!* Quelques jours après, pleine encore de santé, de vigueur et de force, elle s'endormit dans le Seigneur, et vous laissa héritière, ou plutôt laissa par vous les pauvres héritiers de sa pauvreté. Vous lui fermâtes les yeux; elle

bestiis terræ. Effuderunt sanguinem eorum sicut aquam in circuitu Jerusalem, et non erat qui sepeliret.

Qui cladem illius noctis, quis funera fando
Explicet, aut possit lacrymis æquare dolorem?
Urbs antiqua ruit, multos dominata per annos,
Plurima perque vias sternuntur inertia passim
Corpora, perque domos. . . . .
. . . . Et plurima mortis imago

Cum interim, ut in tanta confusione rerum, Marcellæ quoque domum cruentus victor ingreditur.

Sit mihi fas audita loqui,

immo a sanctis viris visa narrare, qui interfuere præsentes, qui te dicunt in periculo quoque ei fuisse sociatam. Intrepido vultu excepisse dicitur introgressos. Cumque posceretur aurum, et defossas opes vili excusaret tunica, non tamen fecit fidem voluntariæ paupertatis. Cæsam fustibus flagellisque aiunt non sensisse tormenta, sed hoc lacrymis, hoc pedibus eorum prostratam egisse, ne te a suo consortio separarent; ne sustineret adolescentia quod senilis ætas timere non poterat. Christus dura corda mollivit, et inter cruentos gladios invenit locum pietas. Cumque et illam et te ad Apostoli Pauli basilicam barbari deduxissent, ut vel salutem vobis ostenderent, vel sepulcrum, in tantam lætitiam dicitur erupisse ut gratias ageret

rendit l'esprit dans vos baisers, vous souriant au milieu de vos larmes, tant elle avait la conscience de sa bonne vie, et l'espoir des récompenses futures.

Voilà, vénérable Marcelle, et vous, ma fille Principie, ce que j'ai dicté pour vous en une seule et courte veillée. Vous ne trouverez point là un style délicat et poli, mais un sincère témoignage de ma gratitude, le désir de plaire à Dieu et à ceux qui me liront.

A la lecture de l'éloge funèbre de Marcelle, on apprécie à leur valeur les sentiments d'admiration, de respect et de tendresse qui remplissaient l'âme de Jérôme. Partisan passionné du sacrifice, le saint en établissait toujours la doctrine et en provoquait partout les effets. Durant près de qurante ans, à Bethléhem comme à Rome, il avait pu suivre Marcelle dans les voies du renoncement monastique,

Deo, quod te integram sibi servasset; quod pauperem illam non fecisset captivitas, sed invenisset; quod egeret quotidiano cibo; quod saturata Christo, non sentiret esuriem; quod et voce et opere loqueretur : *Nuda exivi de utero matris meæ, nuda et redeam. Sicut Domino visum est, ita et factum est; sit nomen Domini benedictum*. Post aliquot dies, sano, integro, vegetoque corpusculo obdormivit in Domino; et te paupertatulæ suæ, imo per te pauperes reliquit hæredes, claudens oculos in manibus tuis, reddens spiritum in tuis oculis, dum inter lacrymas tuas illa rideret conscientia vitæ bonæ, et præmiis futurorum.

Hæc tibi, Marcella venerabilis, et tibi, Principia filia, una et brevi lucubratione dictavi, non eloquii venustate in vos animi gratissimi, et Deo et legentibus placere desiderans.

alors qu'elle s'élevait de degré en degré jusqu'à la plus éminente perfection. Directeur et père, le prêtre, qui ne contemplait maintenant sa fille qu'à la lumière de l'âme, idéalisait sa figure immortelle; tant de beauté morale lui en inspirait une divine vision.

Ainsi, en dépit de la mort, Jérôme reconstituait la vivante physionomie, se plaisait à évoquer la fortifiante image et jouissait de la présence de la chère âme disparue. Un cœur pur qui exerce un empire irrésistible, un caractère ferme et généreux qui connaît le prix du sacrifice et n'hésite pas à l'accomplir, une charité effective que la piété et la bonté dirigent, ce sont là les éléments d'un idéal dont la forme héroïque attache impérieusement à la nature humaine et la fait proclamer tout ensemble divinement noble et belle.

Aussi, sous les coups de l'âge et du malheur, le solitaire de Bethléhem trouvait une ineffable douceur à célébrer la mémoire de celle qui avait le mieux porté sa ressemblance morale en ce monde; il y avait pour lui dans cette vue rétrospective, une résurrection du passé et un rayonnement des beaux jours de l'Aventin.

Grâce à ces souvenirs, Jérôme se sentait plus de force pour supporter les douleurs de la double invasion des hérétiques et des barbares. Le vieillard, à la contemplation de Marcelle, la première conquête de son apostolat au milieu de Rome, se croyait encore dans la famille aimée des vierges et des veuves,

et il se reprenait à suivre avidement, des yeux de la foi et du cœur, ces illustres matrones, les anciennes héritières du patriciat, devenues avant lui les héritières glorieuses de l'éternité. La descendante des Marcellus lui apparaissait, en effet, comme autrefois, à la tête de ses compagnes, conduisant toujours la lumineuse phalange des Léa, des Blézilla, des Azella, des Fabiola, des Paule, des Eustochium et des Principie, et c'était mieux encore que sur la terre, c'était au ciel !

Marcelle, nous avons pu en juger, n'avait pas recruté des alliées vulgaires; son âme et ses vertus avaient passé dans chacune de ses filles; à ses côtés les patriciennes étaient devenues des saintes. Ainsi, l'oraison funèbre de la fondatrice de l'Aventin faisait revivre le groupe primitif des vierges et des veuves de Rome en ressuscitant leur admirable mère, et, encore après quinze siècles, cet éloquent éloge fait l'impression d'une fresque magnifique qui reproduirait fidèlement l'histoire d'une grande sainte et que la main du génie aurait dessiné en saillants reliefs de couleur et de vie !

Jusqu'à la mort, la vierge Principie fit ses délices de la lecture et de la méditation de la lettre de Jérôme, elle retrouvait dans ces pages si éloquentes comme la présence réelle de sa mère bien-aimée,

---

CHAPITRE XVIII

DE 417 A 420.

Titres de Marcelle à l'admiration de Jérôme. — Mort d'Eustochium à Bethléhem. — La grande douleur du saint ravive toutes les douleurs du passé. — Affaiblissement de ses forces. — Il voit approcher la mort. — Sa communion dans la grotte de Bethléhem. — Mort et funérailles. — La légende. — Paule et Principie à Rome et aux lieux saints. — Marcelle sur les autels. — La propagation de son œuvre en Italie, dans les Gaules, en Espagne, en Angleterre, en Irlande, dans la Germanie et l'Helvétie. — Son culte s'impose à la fois aux vierges et aux veuves. — La divinité de leur état rend les unes et les autres trois fois victorieuses d'elles-mêmes par la pratique de la chasteté, de l'obéissance et de la pauvreté. — Leur vie toute à la prière et à la charité. — L'amour de Jésus-Christ est le secret de leur immolation. — Le salut de la société chrétienne au dix-neuvième siècle est aux mêmes conditions que le salut de la société chrétienne au quatrième. — Espérances qui se dégagent de la vie de Marcelle et de l'étude de son siècle.

L'éloge funèbre de notre sainte par Jérôme manifeste hautement le culte de confiance, d'honneur et d'amour dont le moine de Bethléhem entoura, dans

la vie et dans la mort, l'illustre descendante des Marcellus. Il convenait de placer ici en son intégrité le texte de ce langage apostolique et paternel pour révéler ce que l'âme la plus fortement sacerdotale éprouvait envers l'âme incomparable de la première patricienne religieuse. Les mérites n'y sont point surfaits, et ces louanges signées de la main de la sainteté et du génie étaient justice.

Entre toutes les femmes que les plus grandes maisons de Rome firent passer sous sa direction, Jérôme distingua suréminemment Marcelle. La place qu'elle avait conquise dans son esprit et son cœur, dès l'ouverture des conférences de l'Aventin, lui fut toujours fidèlement conservée, et ni Paule ni Eustochium, dont le dévouement s'affirma jusqu'au sacrifice de leur famille et de leur patrie, ne firent pâlir jamais l'image de la mère des vierges et des veuves. Le courage de cette jeune matrone engageant la lutte décisive contre les habitudes de la société païenne au IVe siècle, le grand œuvre de réforme et de transformation morales que sa faible main de femme, en dépit des plus formidables obstacles, entreprenait et menait à bonne fin, étaient des titres sacrés au culte de Jérôme. De plus, il existait, nous le savons, entre leurs deux caractères, de profondes affinités : élévation d'intelligence, noblesse de cœur, forte trempe de volonté. Quand le saint jetait son regard sur les phases de la vie de Marcelle, il n'y découvrait que dignité, dévouement, perfection, héroïsme. La fille d'Albina, veuve dès sa seizième

année, lui apparaissait plus grande que toutes les infortunes et toutes les illustrations; elle repoussait les offres du consul Céréalis; elle convertissait les somptueux appartements de son palais en cellules et en oratoires; elle se livrait nuit et jour à la prière et à l'étude; elle introduisait en Occident les austérités et les mœurs de la Thébaïde; elle faisait des héritières du patriciat les épouses et les servantes de Jésus-Christ; elle était la fondatrice des premiers couvents de Rome et de l'Italie, la mère des vierges et des veuves; elle résistait aux barbares et leur arrachait Principie; elle payait enfin ce triomphe au prix de sa propre vie, et devenait, pour ses contemporains comme pour la postérité, un vrai type d'invincibilité morale. A qui connaît Jérôme, il est facile de comprendre qu'une telle figure fût ineffaçablement gravée dans son cœur : Marcelle et lui étaient de même race; l'amour de Dieu et des âmes faisait le fond de leurs deux vies, et les combats et les triomphes pour la vertu et la justice leur furent toujours communs.

Mais Jérôme n'avait pas épuisé la longue série de ses épreuves, et à toutes les désolations qui l'accablaient déjà du côté de l'Église, de la patrie et de l'amitié venaient s'ajouter de nouvelles douleurs. Eustochium, à la suite des crimes que les Pélagiens avaient accomplis naguère à Bethléhem, lui était enlevée soudainement par la mort [1]. A ce coup inat-

[1] Baronius, t. IV, pp. 471 et 473.

tendu, son cœur se sentit encore atteint dans l'intime de ses affections : Eustochium était pour son âme la gloire du passé, la félicité du présent, l'espoir de l'avenir. Victime des désastres dont elle avait été témoin, elle mourut le 28 septembre de l'année 418 et fut ensevelie, à côté de sa mère, dans la grotte de Bethléhem [1].

En la perdant, le vieux moine sentit que toutes ses attaches à la terre étaient douloureusement brisées, et il renferma dès lors le reste de sa vie entre les tombeaux des deux filles des Spicions, attendant avec impatience le moment de pouvoir prendre place auprès d'elles. La mort d'Eustochium rouvrit en lui les blessures des morts de Paule et de Marcelle, et il s'ensuivit une indéfinissable et extrême douleur. Celui que toutes les gloires de la vertu et du génie, de l'âge et du malheur consacraient comme le gardien des lieux saints, ne trouvait de consolation qu'auprès de Dieu et soupirait après la fin de son pèlerinage.

Dans le souvenir de celles qui n'étaient plus, il redemandait leur image aux sites qu'elles avaient aimés, et y recherchait leurs traces. La mère et la fille avaient souvent reposé leurs regards sur les montagnes de Jérusalem ; elles connaissaient les noms des collines et des vallées qui se succèdent de Bethléhem à Emmaüs. Là, sur l'emplacement de l'hôtellerie inhospitalière qui n'avait pas ouvert

[1] Tillemont, t. XII, p. 346.

ses portes à Marie et à Joseph, les deux généreuses patriciennes avaient élevé, au prix de leurs riches héritages, les monastères et l'hospice de Bethléhem, dont la renommée remplissait le monde et qui abritaient présentement les fugitifs de Rome. Ici la basilique de la crèche, où Paule et Eustochium conduisaient les vierges, recouvrait de ses splendeurs la grotte obscure de la naissance de Jésus; c'était dans cette église que, dignes émules des mages, elles avaient apporté tout l'or de leur patrimoine, tout l'encens de leurs prières et tout le dévouement de leur amour.

Puis l'existence de l'Aventin passait sous les yeux de Jérôme, et le vieillard contemplait, avant de mourir, ces patriciennes devenues les vierges et les veuves de Rome, toutes si gracieuses, si extatiques, si nobles, si savantes, prémices des gloires monastiques de l'Occident, et que Marcelle conduisait avec l'amour et le génie d'une mère et d'une sainte. Vivants souvenirs, qui conservaient toute leur fraîcheur, mais qui oppressaient cruellement l'âme du grand homme!

Jérôme faisait ainsi repasser devant lui les figures des temps heureux; certes il y avait de l'amertume, mais il trompait l'isolement des dernières années en opposant ces visions du passé aux tristesses du présent. Son regard embrassait alors tous les lieux de son apostolat; il se portait jusque dans les Gaules, et le saint revoyait, sur les plages de l'Armorique, les descendantes de ces familles druidiques dont il avait

été le directeur et le correspondant, et qui s'appelaient Hébidia, Algasia, Artemia [1].

Cependant, au plus fort de ses souffrances, Jérôme poursuivait sans trêve ses œuvres de charité et de savoir. Si son corps s'affaiblissait de jour en jour (la maigreur l'avait rendu comme transparent), son âme conservait toute son énergie [2]. En vain le mal, le labeur et le poids des longues années ont creusé sur son large front des rides profondes, voilé son regard, courbé sa noble et belle tête. Qu'importe? l'âme commande toujours, et tandis que les membres deviennent languissants, l'esprit agit et gouverne.

L'histoire montre le glorieux athlète sur le lit où il est retenu, saisissant avec effort une corde fixée au-dessus de son grabat. Il est là, la partie supérieure du corps droite, dans l'attitude d'un vaillant infatigable, toujours à l'œuvre jusque dans l'agonie et dans la mort. Près de rendre le dernier soupir, il dicte, il conseille encore, et ce n'est que sur l'ordre de Dieu qu'il se soumet au repos. Mieux que le lutteur vieilli dont avait parlé Virgile, Jérôme pouvait dire :

Cognoscite Teucri quæ fuerint juvenili in corpore vires,
Et mihi [3].....

En ces heures de combat suprême, le saint puisait ses forces au cœur de Dieu lui-même. C'était dans

[1] *Questio. Hebid., questio. Algas.*, 4. *Auson., Clar. Prof.* IV.
[2] *Squalor corporis. Vita Hiero. ab incerto auctore; apud Bened.*, t. V, p. 516.
[3] *Énéide.*

l'Eucharistie qu'il renouvelait sa jeunesse, et, fortifié par elle, il soulevait le poids de la mortalité.

Du vivant de Marcelle, Jérôme n'avait jamais consenti ni à Rome, ni à Bethléhem, tant son humilité était profonde, à gravir les degrés de l'autel pour immoler le Dieu dont il était le ministre. La parole divine : *J'enivrerai l'âme de mes prêtres de douceur,* n'avait pu le faire passer sur le mot : *Tremblez à l'approche de mon sanctuaire.* Sa foi répandait sur l'oblation eucharistique des clartés si éblouissantes, que les désirs de son cœur brûlant d'amour s'arrêtaient au pied de la montagne sacrée. La tradition rapporte, en effet, que, durant sa longue carrière sacerdotale, le saint ne put se résoudre à offrir le sacrifice dont la Divinité se constitue la victime, et qu'il ne s'approchait de l'Eucharistie, comme les simples fidèles, que par la communion [1].

Aux derniers jours de son pèlerinage, le pain des forts devint sa seule nourriture; les regards du docteur semblaient percer les voiles qui lui cachaient Dieu et se perdre et se fixer dans de célestes visions. Nous nous sentons impuissant à peindre Jérôme dans ses extases. L'art a pu inspirer le génie pour rendre l'expression plus qu'humaine de sa tête dans ses ravissements, épuiser toute la délicatesse de ses couleurs et toute la magie de ses pinceaux pour incarner l'idéal dans un de ses plus beaux types, et toutefois cette figure si divinement expressive, avec ses yeux

[1] *Vita Hiero, ab incerto auctore.*

plongés dans l'infini, avec ses tons si bien pris sur l'humain et le céleste, pâlit, quel que soit son rayonnement, devant la réalité: la scène de la communion de Jérôme, dans la grotte de Bethléhem, l'emporte sur tous les chefs-d'œuvre.

Ce fut après une de ces communions que le saint cessa de vivre aux peines et aux misères de ce monde; sa voix ne se fit plus entendre [1], et la jeune Paule, comme le bon ange de la mort, lui ferma les yeux [2]. Le ciel s'était plu à placer auprès de la couche funèbre du vieux solitaire la dernière héritière des Scipions; elle était là pour représenter Marcelle, Paule, Eustochium; et Jérôme, mourant, revit en elle tout ce qu'il avait aimé s'envelopper dans l'ombre suprême.

L'Église, en perdant Jérôme, perdit un héroïque défenseur, et l'œuvre de Dieu un grand témoin. C'est que la grâce avait marqué le géant de son sceau, comme s'il eût été d'une race supérieure. A la nouvelle de sa mort, ses ennemis s'inclinèrent de respect, pareils aux lions de l'amphithéâtre qui tombaient aux pieds des martyrs. Son âme, en quittant la terre, avait fait entendre un bruit d'ailes; l'aigle s'était envolé vers les sphères de la lumière où il avait toujours vécu.

On déposa la dépouille de Jérôme à côté de celle des patriciennes, ses amies.

Le pèlerin peut voir, encore de nos jours, son tombeau creusé dans le rocher et lire l'inscription qui,

[1] *Vocis tenuitas.*

[2] Tillemont, t. XII, p. 349.

en dépit des siècles, marque le lieu de sa dormition dans le Seigneur. Le vieux moine ne survécut que deux années seulement à Eustochium ; il mourut le 3 septembre 420, à l'âge de quatre-vingt-un ans [1]. A côté de la chapelle souterraine qui occupe l'emplacement du berceau du Sauveur s'ouvre la crypte de son tombeau, vis-à-vis celui de Paule et d'Eustochium [2].

La légende s'empara de l'existence de Jérôme pour l'entourer des plus belles images et des plus enthousiastes admirations. Un hagiographe du ixe siècle décrit la scène du lion blessé qui avait été guéri par Jérôme au désert, et qui vint le rejoindre à Bethléhem pour ne plus le quitter [3].

Saint Cyrille, parlant de ses miracles, rapporte que trois chrétiens morts en se recommandant à lui, ressuscitèrent au contact de son cilice, et racontèrent que le saint les avait conduits à travers l'enfer, le purgatoire et le paradis, leur montrant le bonheur des élus et la désolation des réprouvés [4].

Dès le viie siècle, une tradition de l'Église romaine avait accrédité qu'un moine de Bethléhem avait vu en songe Jérôme lui-même qui, d'une voix impérieuse, lui avait ordonné de porter son corps à Rome dans l'église Sainte-Marie-Majeure [5]. Ainsi la postérité couronnait Jérôme d'une auréole de prodiges et célé-

[1] Baronius, *Annales*, t. IV.
[2] *Les lieux saints*, par Mgr Mislin.
[3] *Vita Hieronymi, ab incerto auctore, apud Bened.*, t. V.
[4] *De Miraculis Hieronymi apud Bened.*, t. V, p. 485.
[5] *Petr. de Natal.*, I, iv, p. 145. *Martyrol. Rom., die* 30a *sep-*

brait sa sainteté, ainsi la piété des peuples et la poésie du moyen âge s'agenouillaient devant ses cendres et lui décernaient la plus glorieuse apothéose.

Il se dégage de ce culte à la mémoire de Jérôme comme un parfum d'encens qui embaume l'âme de Marcelle; la sainteté du père semble ajouter à celle de la fille !

Après la mort de Jérôme, il ne resta du groupe primitif de l'Aventin que Paule et Principie, ces deux vierges, l'une à Bethléhem, l'autre à Rome, faisaient revivre les grandes âmes qui les avaient formées, et si l'on remarquait chez elles quelque chose de plus jeune et de plus gracieux, elles portaient l'empreinte de cette mélancolie douce, indulgente et sympathique, le cachet des natures ayant beaucoup de cœur et l'un des traits distinctifs de leurs deux mères. Les héritières de Marcelle et d'Eustochium se consacrèrent à leurs œuvres avec un zèle dont aucun dévouement humain ne saurait rendre l'étendue; elles firent revivre par leurs mérites les fondatrices respectées dont elles étaient les descendantes, et elles soutinrent ainsi de leur ferveur et

tembris. Pridiè Kalendas octobris. In Bethlehem Judæ depositio Sancti Hieronymi presbyteri et Ecclesiæ doctoris, qui omnium studia litterarum adeptus, ac probatorum monachorum imitator factus, multa hæresum monstra gladio suæ doctrinæ confodit : demum eum ad decrepitam usque vixisset ætatem, in pace quievit, sepultusque est ad Præsepe Domini : cujus corpus postea Romam delatum, in basilica Sanctæ Mariæ — Majoris conditum fuit. Romæ, septima die Idus maii, Translatio Beati Hieronymi presbyteri et Ecclesiæ doctoris. (Ibid.)

de leurs richesses les couvents de Rome et de Bethléhem [1], s'efforçant de démêler de leurs mains d'adolescentes les difficultés des deux communautés. Quand la mort, à son heure, vint les visiter, elles transmirent à des saintes les houlettes du troupeau sacré, et, en s'envolant au ciel, elles assurèrent à leurs œuvres les bénédictions de Dieu [2].

Ainsi disparurent les trois générations de femmes que les plus grandes familles du patriciat avaient fournies à l'Aventin et aux saints lieux, et n'était l'immortelle fécondité de la race spirituelle des Marcelle et des Eustochium, nous ne nous consolerions jamais de voir tant de grandeur s'éteindre et tant de sainteté s'évanouir! Heureusement les institutions des saints sont immortelles, et l'on peut dire que chaque coup porté à leur lignée devient une semence et une moisson de vie.

Les couvents de Rome et de Bethléhem survécurent à la mort de Principie et de Paule, et tandis qu'à leur intérieur ces pertes répandaient le deuil sur toutes choses, une nouvelle mère prenait la place de celle qui n'était plus, et les vierges et les veuves sentaient bientôt planer sur elles le même regard, le même esprit, le même amour. Telle fut, en Orient et en Occident, la destinée des deux jeunes patriciennes que l'on a pu voir, au cours de cette histoire, se former et grandir sous la direction de Marcelle, d'Eustochium et de Jérôme.

[1] Tillemont, t. XII, p. 235.

[2] Baronius, *Annales,* t. IV, pp. 470, 471 et 472.

Le moment est venu de poser au front de notre sainte la couronne dont l'Église récompensa ses éminentes vertus. La fondatrice de la vie religieuse à Rome eut l'honneur d'être inscrite dans les fastes des saints et d'être placée sur les autels. Cette distinction suprême était due à Marcelle, et nous savons à quels titres. Reine par la naissance, elle était devenue servante par la volonté. La matrone dont les consuls s'étaient déclarés les clients n'avait brigué que la faveur des infortunés et des pauvres. Jeune patricienne, elle avait inauguré par la prière, l'étude, l'humilité et la chasteté, le monachisme au sein de la société la plus aristocratique; et, en retour de ses éclatants mérites, l'Église la proposait pour exemple, consacrait sa mémoire et vouait son nom au culte du monde entier. Sa fête fut fixée au 31 janvier; le martyrologe romain la mentionne en ces termes : « A Rome, la déposition de sainte Marcelle, la veuve dont le bienheureux Jérôme écrivit les insignes louanges [1]. » Suivant Baronius, le 31 janvier serait plutôt le jour de sa translation que celui de sa mort [2]. La fête de notre sainte fut d'abord célébrée avec dévotion par les fidèles de l'Italie et de l'Occident, et, à leur tour, les Orientaux l'introduisirent dans leur calendrier et la solennisèrent avec pompe.

Il nous reste à signaler le mouvement monastique

[1] *Romæ Sanctæ Marcellæ viduæ cujus beatus Hieronymus præclaras laudes scripsit. Pridie Kalendas februarii.*

[2] *Annales*, t. IV.

qui se produisit tout aussitôt après la mort de Marcelle. L'élan des plus belles âmes pour la vie religieuse montre la faveur qui avait accueilli les idées de la fondatrice de l'Aventin. Dressons donc le tableau des progrès du monachisme en Occident dès ses origines, tant de conquêtes pacifiques établissent la gloire de notre sainte et forment un fond lumineux d'où se détache avec relief sa puissante personnalité.

En Italie, d'abord, les patriciennes des ve et vie siècles se montrèrent les dignes émules de leurs aînées de l'Aventin, et saint Grégoire le Grand a pu écrire à leur louange : « C'est à leurs prières, à leurs abstinences que Rome doit son salut du glaive des Lombards [1]. » Comme nous sommes en droit d'affirmer que c'est à la sainteté de Marcelle et de ses compagnes que Rome échappa à la ruine complète sous Alaric.

Vers la même époque, les Gaules donnaient à la profession religieuse les filles et les sœurs des leudes et des rois. C'était Alboflède, la sœur de Clovis, baptisée en même lemps que lui, et qui embrassait la vie parfaite; c'était Théodechilde, la fille du Clotaire, qui fondait le monastère de Saint-Pierre-le-Vif au cœur même la capitale gallo-romaine de Sens [2]. Peu de temps après, l'épouse de Childebert, la reine Ultrogothe, établissait aux portes de Paris la grande

[1] Saint Grégoire, *de la Virginité.*

[2] Bolland., *Vita sanctæ Theodechildæ.*

abbaye mérovingienne de Saint-Germain-des-Prés. Plus tard, sainte Radegonde suivait ces royales traditions, et, préférant la profession de servante du Christ à toutes les félicités, abandonnait le trône et ses grandeurs pour vivre méconnue dans son bien-aimé couvent de Sainte-Croix de Poitiers, saintement dédaigneuse de toutes les couronnes que son époux déposait à ses pieds[1]. En Bourgogne, près de Luxeuil, illustré déjà par saint Colomban, la fille d'un des ministres de Théodebert, Burgondafore, nom qui signifiait la noble et douce baronne de Bourgogne, bravait la mort pour se vouer à la vie religieuse et fonder le monastère de Faremoutier, saint asile qui, malgré les plus vastes proportions, fut bientôt trop étroit pour recueillir les femmes et les filles de la noblesse franque. Encore à la même époque, et sur ce sol si généreux des Gaules que le christianisme avait baptisé du doux nom de France, Salaberge, fille d'un seigneur de Laon, jeune veuve d'une grande beauté, avait dû se remarier pour éviter la colère de Dagobert, qui ne consentait que très difficilement à la vocation religieuse des filles de ses leudes, et qui réglait lui-même leur mariage avec des seigneurs de leur rang. Mais ayant gagné le cœur de son époux à la vie de perfection, elle se consacra à Dieu en même temps que son mari et fonda près de Luxeuil un monastère où elle gouverna plus de trois cents vierges, issues la plupart, comme

[1] Bolland., *Vita sanctæ Radegundæ.*

elle, de la fière race des Sicambres, ainsi que se plaisait à le constater un hagiographe du VIIe siècle [1].

L'Espagne, dont la foi religieuse a été toujours si ardente, apportait un magnifique tribut aux institutions monastiques de l'Occident. Au VIe siècle, une jeune vierge du nom de Florentine, sœur des rois visigoths, renonçait à une existence de luxe et de plaisir, et la première, dans la patrie qui devait donner naissance à sainte Thérèse, fondait un monastère autour duquel elle vit s'élever quarante annexes abritant mille vierges [2]. Un peu plus tard, sur cette belle terre de l'Ibérie, Bénédicte, la jeune fiancée d'un puissant officier de la cour, devait briser tous les liens qui l'attachaient au monde pour s'envoler, comme la colombe échappée aux filets, dans la sphère des âmes pures [3].

En Angleterre, peut-être plus qu'ailleurs, les races conquérantes et souveraines, issues du sang d'Odin, donnaient leurs filles à la vie religieuse. C'étaient Ebba, Hilda, Ethelburga avec ses parentes : Elfléda et Eadeburga, Erménilda, reine de Murcie, devenue abbesse d'Ely, et cent autres. Quelques-unes d'entre elles avaient été formées dans les abbayes mérovingiennes de Faremoutier, de Chelles et de Jouarre. Fille, sœur, épouse des rois de la Northumbrie, Ethelburga fondait le monastère de Lyminge, dans

[1] Bolland., *Vita sanctæ Salabergæ.*
[2] Saint Léandre, *Traité des Vierges.*
[3] Bolland , *Vita sancti Fructuosi.*

le comté de Southampton [1]. Sa sœur, Eadeburga, suivait son exemple en fondant celui de Falkestone, dans le comté de Kent, vaste et sainte maison dont la tour, bâtie sur les hautes falaises de l'Océan, se dressait comme un phare indiquant l'entrée du port aux âmes en péril. Hildélida, à la tête de l'abbaye de Barking, dans le comté d'Essex, appliquait ses religieuses aux études littéraires, bibliques et ascétiques [2], et le fameux Aldhelm, abbé de Malmesbury, dont le couvent était situé sur les plages qui forment aujourd'hui le littoral du Dorsetshire, se faisait leur maître, comme Jérôme à l'Aventin, et leur dédiait son *Éloge de la Virginité*. Enfin, dans le Wessex, deux sœurs du roi Ina gouvernaient le monastère de Winbourne [3], l'une des plus grandes communautés féminines de l'Angleterre et où cinq cents religieuses assistaient, toutes à la fois, à l'office de la nuit [4]. Ces fondations devaient être comme le berceau des grandes créations universitaires de Westminster et d'Oxford.

Nous ne sortirons pas de l'île des saints sans nous incliner devant le souvenir d'Ursule; sa vie forme la fleur la plus exquise de toutes les légendes. Nos lecteurs ne nous pardonneraient pas de la passer sous silence. En 450, Ursule, fille d'un roi chrétien de la Grande-Bretagne, est demandée en mariage

[1] Bolland., *Saintes Northumbriennes.*
[2] Bède, *Hist. eccles.*, IV, 6.
[3] *Id.*, *ibid.* IV, 6.
[4] Bolland., *Vita sanctæ Liobæ.*

par un prince idolâtre; elle donnne son consentement, afin de sauver son père, mais on lui accordera trois ans pour jouir de sa virginité, et pour présent de fiançailles, dix jeunes filles de la plus pure noblesse des deux royaumes. Chacune de ces dix sera, comme elle, suivie de mille compagnes. Alors elle fait équiper onze galères, et chaque jour elle exerce sa timide troupe à déployer les voiles, à soulever les rames. Les évolutions de la flotte virginale charment la multitude rassemblée sur le rivage; ce sont les derniers jeux de ces filles de navigateurs. Un soir, le vent du nord se lève; les onze galères fuient sur l'Océan, arrivent aux bouches du Rhin, et le remontent jusqu'à Bâle. Là, averties par un ange, les voyageuses prennent terre et passent les Alpes pour accomplir le pèlerinage de Rome. Elles revenaient joyeuses et descendaient le Rhin sur leurs navires; déjà elles reconnaissaient les clochers de Cologne, quand elles aperçurent les tentes des Huns, campés autour de la ville. Enveloppées de toutes parts, brebis parmi les loups, entre le déshonneur et la mort, elles meurent jusqu'à la dernière. Ursule, menée aux pieds d'Attila, refuse de partager son trône, et, percée d'un trait, la reine de cette blanche armée rejoignit ses compagnes dans le ciel[1].

L'Irlande, elle aussi, aux ve et vie siècles, voyait ses prairies se peupler de cellules. Sainte Brigitte fondait le monastère de Kill-Dara, et saint Patrice,

[1] Ozanam, *Études germaniques.*

témoin des accroissements de la communauté *des cellules du Chêne*, se félicitait de voir les filles des clans se ranger sous la loi de perfection en si grand nombre, qu'il ne pouvait plus les compter[1]. La verte Erin possédait les monastères de Bangor et de Luan, et l'Écosse avait vu s'élever dans l'une des Hébrides le monastère d'Iona.

Enfin la Germanie et l'Helvétie fournissaient encore leur contingent. Les héritières des maisons royales et aristocratiques entraient dans cet immense mouvement de la vie religieuse sur les bords du Rhin et les montagnes de la Rhétie. Au fond de la Suisse allemande, Friedeburga quittait le château ducal d'Uberlingen. Déjà fiancée à Sigebert, fils aîné de Thierry II, elle renonçait à tous les biens du monde, oubliait les lieds et les ballades qui avaient charmé son adolescence, se revêtait du voile des vierges, et, inébranlable dans sa résolution, obtenait cette réponse de son royal époux : « Telle que tu es là parée pour mes noces, je te cède à celui que tu me préfères, à mon seigneur et maître Jésus[2]. » La Germanie possédait les abbayes de Remirement[3] et de Marmoutier[4]. Ainsi partout, en Occident, les institutions monastiques se propageaient, grâce, presque toujours, à quelque âme de grande race : au siècle des patriciennes de Rome,

[1] Girald. Comb., *de Mirabil. Hiberniæ.*
[2] Strabon, c. xv, 21.
[3] Remesberg (en allemand).
[4] Mauermünster (en allemand).

le ciel faisait succéder les siècles des princesses et des reines religieuses.

Ces vocations des descendantes du plus beau sang, il nous est permis de le supposer, avaient pris souvent naissance au récit des prodiges des vierges et des veuves de l'Aventin, et ainsi la vie nouvelle, inaugurée au IVe siècle par Marcelle, participait à la fécondité spirituelle des fondations de la Thébaïde et du désert. Nous pouvons donc appliquer à notre héroïne le fameux mot de Rome grandissante : « Elle aussi a reculé les frontières de la patrie[1]. » Ce résumé des conquêtes pacifiques du monachisme chez les peuples appelés à constituer l'Europe chrétienne avait ici sa place; toutes ces existences des vierges et des veuves, les religieuses des premiers siècles, forment à Marcelle un piédestal qui donne à sa statue une grandeur monumentale et la montre dans les splendeurs de son divin couronnement.

La vie de notre sainte s'offrait avec des beautés trop grandes pour ne pas s'imposer au culte des âmes les plus généreuses; aussi devait-elle surtout attirer à sa pratique les veuves fidèles à leur deuil. Ces âmes, plongées dans la désolation la plus profonde, pouvaient, à ses exemples, marcher dans la voie du sacrifice que le malheur leur avait ouverte, et apaiser ainsi les rigueurs de la destinée. Elles trouvaient, dans l'existence de la brillante patricienne, une force pour supporter leur infortune;

[1] *Et auxit fines patriæ.*

elles y apprenaient qu'il y a d'ineffables douceurs à se réfugier en Dieu, l'objet des amours non périssables.

Marcelle, dans l'austérité de ses devoirs, était bien le modèle de la veuve chrétienne; elle démontrait aux païens de Rome, si acharnés à jouir et si incapables de souffrir et de se dévouer, que, lorsqu'on s'attache véritablement à Dieu, les douleurs les plus profondes ne sont pas sans consolations. Se résigner, c'est-à-dire trouver la paix dans l'amertume, le repos dans la souffrance, la joie dans la tribulation; se résigner, ce qui veut dire encore porter sa croix, la placer sur ses épaules ou plutôt sur son cœur, chercher du regard de l'âme Jésus sur le chemin du Calvaire, fut le grand acte de la vie de notre sainte, et comme notre héroïne eut le courage de l'accomplir en tout temps et en tout lieu, elle demeura constamment digne, sereine, forte, admirable; son âme ne se courba jamais!

Le culte de la fondatrice de l'Aventin ne devait être ni moins cher ni moins sacré aux jeunes filles et aux vierges. Marcelle avait la première présenté à la société romaine l'idéale création de la virginité dans tous les rayonnements du sacrifice religieux. Les païens et les mondains avaient pu admirer le groupe virginal de l'Aventin : toutes les jeunes filles qui avaient habité ou seulement fréquenté le chaste cénacle étaient des modèles. La plupart des compagnes de Marcelle avaient porté la couronne de la virginité et formé la plus forte assise de cette communauté, si intéressante et si enviée, où toutes les

noblesses et toutes les distinctions s'étaient fait une place dans la personne des plus illustres patriciennes. Parmi elles, quelques-unes avaient vécu en recluses volontaires dans leurs maisons, espèce d'état intermédiaire entre la famille et le cloître; mais toutes étaient librement assujetties aux devoirs de leur vocation, avides de prière, de renoncement, de pauvreté, et seulement ambitieuses d'obéissance, de pureté et de perfection [1]. Les vierges de l'Aventin, à la suite des Azella, des Eustochium, des Principie, avaient sacrifié les grâces les plus recherchées de leur sexe en se coupant les cheveux et porté le voile ou le *flammeum* [2].

Saintement éprises de Dieu, ces douces et pures créatures s'étaient efforcées de ressembler aux types divins des vierges sages et prudentes glorifiées par l'Évangile, et dont la lampe, c'est-à-dire l'amour, doit briller et brûler toujours. Elles formaient la première et blanche phalange de la génération sans souillure promise à la terre par la pratique des conseils évangéliques [3]; c'était l'épanouissement de la race des âmes pures et belles, l'éclosion parfumée des fleurs mystiques que le XIX[e] siècle s'acharne si grossièrement à flétrir et à déraciner! Ainsi Marcelle, en donnant l'exemple des grands courages et des vertus nouvelles, avait eu la consolation et la gloire d'adapter les âmes de ses contemporaines à des moules divins, et les no-

[1] Saint Jérôme, *Lettre à Eustochium*.
[2] Saint Ambroise, *de Virginitate*, l. III, c. I.
[3] *Quam pulchra est casta generatio cum claritate.*

bles cœurs attirés à sa suite par des analogies d'origine, d'éducation, de distinction, en même temps que par des besoins de ferveur et de sainteté, s'identifiaient fièrement avec elle et mêlaient les grâces les plus exquises à toutes les austérités du sacrifice.

Ces natures d'élite, toutes faites de dévouement, offraient à l'humanité les personnifications de la vertu sans tache; elles traversaient le monde sans souiller à son souffle la blancheur de leurs ailes, et elles levaient les yeux vers le ciel et ne les abaissaient plus jamais. La poésie devait les chanter un jour dans ces vers graves et religieux :

Il est des cœurs fermés aux bruits légers du monde,
Où le bonheur n'a plus d'écho qui lui réponde[1].
. . . .

Les vierges et les veuves de Rome avaient donc embrassé, dès le IVe siècle, la vie religieuse dans ses grandes et belles lignes. Pour elles, devenir filles de Marcelle consistait à se retirer du monde et à ne travailler qu'au perfectionnement et au salut. En courant vers la retraite, leurs âmes cédaient à une impulsion divine. Trois fois victorieuses d'elles-mêmes, il leur fallait prendre dans l'Évangile non seulement le précepte, mais le conseil; non seulement éviter ce qui est défendu, mais renoncer à ce qui est permis et s'astreindre volontairement par des vœux à une existence de chasteté et d'obéissance, de pauvreté.

[1] Lamartine, *le Dernier chant du pèlerinage d'Harold,* XXXV.

La divinité de leur état se trouvait démontrée avec la clarté la plus éblouissante. Jésus-Christ n'avait-il pas fondé les institutions religieuses lorsqu'il avait dit au jeune homme qu'un seul regard lui avait fait aimer : *Une seule chose, te manque pour être parfait ; va vendre tout ce que tu as et donnes-en le prix aux pauvres ; tu auras un trésor dans le ciel; puis viens et suis-moi*[1]. Dès lors les patriciennes, en contemplant la réalisation exacte de cette parole dans la vie de Marcelle à l'Aventin, avaient reçu du même coup l'illumination et la force, et s'étaient consacrées à Dieu par la pratique de toutes les vertus. L'on s'expliquait aussi qu'à toute heure la louange de Dieu montât vers le ciel du fond de leurs cœurs; les prières des vierges et des veuves de Rome ressemblaient à ces eaux pures et murmurantes qui, dans les jardins des rois célébrés par Bossuet, *ne se taisaient ni jour ni nuit.*

Quant aux œuvres de charité, les patriciennes s'y montraient infatigables. Elles semblaient faire le bien par une disposition toute naturelle, elles souffraient des douleurs d'autrui plus que de leurs propres douleurs; en soulageant l'infortune, on aurait dit qu'elles se soulageaient elles-mêmes. Leur délicatesse les faisait prévenir les demandes et éviter toute expression de reconnaissance et de remerciement; la pudeur de leur âme se serait offensée du moindre éclat. L'immense charité de la descendante des

[1] Saint Marc, x, 21. — Matth., xix, 21.

Marcellus avait enivré le cœur de ses saintes filles de l'amour de la pauvreté, *de cette pauvreté*, comme le chante le Dante, *qui était demeurée veuve, méprisée, obscure dans le monde jusqu'au jour où elle devint la divine fiancée de Jésus-Christ*[1]. Ainsi le cœur de la mère des vierges et des veuves, quoique glacé par la mort, demeurait un foyer inextinguible dont la chaleur s'accroissait toujours en se propageant. L'héritage sacré n'avait donc point péri dans le naufrage de Rome ; les filles et les femmes du patriciat le recueillaient avec amour, et de nouvelles compagnes, dignes de leurs aînées, devaient, sans interruption, le recevoir et le transmettre à d'autres pour ennoblir et illustrer à jamais l'Église d'Occident des traditions et des vertus de l'Aventin !

En présence de toutes ces merveilles, les païens eux-mêmes avaient enfin la clef de ce mystère, et ils commençaient à comprendre quelle était la puissance souveraine qui faisait des premières héritières de l'empire les recrues de la race nouvelle dont la naissance ne s'opérait que par la vertu et par l'esprit. A ceux des Romains encore attardés dans le paganisme, osant demander quelle était la force qui portait les patriciennes à franchir ainsi tout obstacle, on répondait que le courage de leur élan et le secret de leur enthousiasme venaient directement de Dieu.

La vieille Rome païenne sentait que l'objet parfait, qui attirait si irrésistiblement la jeunesse, la beauté,

[1] Paradis, XI, 58.

fortune, la noblesse et qui s'imposait si victorieusement pour premier et dernier amour, devait avoir un charme supérieur à tous les autres.

C'est que si tout se fane et se meurt sur la terre, seul l'objet divin se présente au cœur ravi avec un éclat et un attrait qui ne changent ni ne trompent jamais. L'Homme-Dieu, mort sur le gibet du Calvaire, exerce une attraction triomphante sur les cœurs les plus jeunes et les plus aimants; chaque jour, à toute heure, les âmes les plus pures, les plus gracieuses tombent à ses pieds et lui demandent avec une indicible ardeur l'honneur de le suivre. Ce ne sont point pourtant, ces âmes-là, des âmes désenchantées, déçues, blessées, lassées et dégoûtées; elles ne connaissent que ce qui sourit, attire et charme; la famille les retient, le monde les attend, le ciel les appelle, et, à l'âge où le cœur est dévoré par la soif des tendresses humaines, elles, toutes rayonnantes de jeunesse et de beauté, se détournent des plus séduisantes ivresses de la vie pour ne regarder et n'aimer que Dieu! Créatures célestes et charmantes, qui ont donné leur âme à Jésus dans sa première fraîcheur et qui reçoivent, grâce à cette immolation suprême, des trésors de joie et d'allégresse, d'amour et de paix! Supérieures à tous les attraits et à tous les sacrifices, la grâce les a transfigurées en les trempant de je ne sais quoi de viril qui touche à l'héroïsme, et en les embellissant de je ne sais quoi de tendre qui tient de l'ange et de l'enfant! Dieu, tel était tout le secret du mystère de l'immolation religieuse dont Rome admirait le ra-

dieux spectacle à l'Aventin, et dont l'Occident pressentait la révélation avec des tressaillements de fierté et d'espérance.

En écrivant l'histoire de sainte Marcelle, nous avons eu l'inappréciable bonheur d'entrer dans cette grande société chrétienne qui, au IVe siècle, connaissait le péril et luttait si vaillamment pour le conjurer. Nous y avons rencontré avec admiration toute une famille de veuves vénérables, de vierges pures, de chrétiens éloquents et forts, et suivi le mouvement de piété, de générosité, de vie austère, de courage dont Marcelle était le centre et le foyer au mont Aventin.

Le siècle où nous vivons, par ses tendances et ses besoins, a ajouté à ces études un intérêt particulier. Tandis qu'au IVe le monde allait vers l'Église, on sent aujourd'hui avec effroi que le monde s'efforce de s'en séparer. Quinze cents ans d'union semblent avoir été impuissants à sceller l'alliance première, et l'œuvre de Constantin, menacée de toutes parts, serait, d'après de sinistres prédictions, condamnée sans appel à disparaître pour faire place à l'on ne sait quel ordre nouveau. Qu'il en soit ainsi ou autrement, il est hors de doute que Dieu sauvera l'Église. Mais on ne saurait nier que l'histoire du IVe siècle nous touche plus qu'elle ne touchait nos pères sous saint Louis, sous Louis XIV et même sous Louis XV, et que les sociétés chrétiennes contemporaines ne peuvent espérer rajeunir et resserrer leur alliance avec Jésus-Christ que le jour où, re-

trempées dans la vieille foi, elles s'inspireront de l'esprit de l'Évangile pour en suivre les préceptes et respecter les conseils.

Aussi, à la vue des vierges et des veuves qui peuplent nos cloîtres, nous sentons-nous encore du courage et de la confiance, quelles que soient nos défaillances et nos terreurs. La vie de Marcelle nous fait opposer les assurances du passé aux menaces du présent, et l'issue de la lutte au IVe siècle est d'un heureux présage.

Lorsque les patriciennes de l'Aventin ont triomphé du paganisme séculaire, pourquoi leurs sœurs, héritières des mêmes vertus, ne triompheraient-elles pas du paganisme renaissant? Les souvenirs recueillis dans les monuments historiques de ces âges reculés nous semblent avoir la puissance non seulement d'éclairer et d'adoucir, d'estomper et de dissiper les ombres et les tristesses de notre malheureuse époque actuelle, mais de les transformer et de les fondre dans de sereines et célestes harmonies.

Grâce à saint Jérôme, nous avons pu voir les erreurs et les vices qui avaient cours et faveur au sein de la société semi-païenne du IVe siècle, et nous avons pu encore, admis dans l'intimité du cercle de l'Aventin, apprécier les prodiges de vertu enfantés par la vie religieuse dès ses commencements. Eh bien! si nous n'avons pas douté un instant de la victoire, sachant qu'elle resterait à la vérité et à la vertu, c'est que, à la lumière des écrits et surtout des lettres du moine de Bethléhem, la mère des vierges et des

veuves de Rome nous est apparue toujours, à la tête de sa noble lignée, digne d'être placée au premier rang de tout ce que nous connaissons de courage et d'héroïsme, de grandeur et de sainteté.

Les idées et les vertus des patriciennes étouffées ou méconnues, l'égoïsme l'aurait emporté sur le dévouement, le règne de toutes les injustices et de toutes les luxures aurait été restauré, et Dieu eût semblé vaincu en même temps que Marcelle.

Mais il est des heures où, pour les individus comme pour les peuples, le ciel ne supporte pas l'empire du mal; il en fut ainsi au IVe siècle, et il en sera ainsi encore au XIXe. Oui, la prière sera plus forte que le blasphème, la chasteté plus puissante que la volupté, et Dieu, par ses saints, se montrera invincible.

N'aurions-nous retiré de cette étude que la persuasion inébranlable du triomphe final des vérités chrétiennes sur les erreurs monstrueuses qui aspirent à la domination des esprits, nous ne saurions jamais assez bénir la Providence de nous avoir permis de pénétrer au fond de l'existence de la fondatrice de l'Aventin pour essayer d'en fixer et couronner la glorieuse et lointaine image !

FIN

TABLE

14180. — Tours, impr. Mame.




C 233.546
Histoire de sainte Marcelle :
Widener Library
003453269
3 2044 081 706 822